This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Nodier

NAIA

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE

ET

DE CRITIQUE.

II.

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE

ET

DE CRITIQUE,

PAR M. CH. NODIER;

Mis en ordre et publiés par ALEXANDRE BARGINET,
de Grenoble.

TOME SECOND.

PARIS,
Chez RAYMOND, Libraire, rue de la Bibliothèque,
N.° 4.

1820.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
274096A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1926 L

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE

ET

DE CRITIQUE.

L'Illyrie et la Dalmatie, ou Mœurs, Coutumes et Usages de leurs Habitans.

QUAND le dernier gouvernement françois eut étendu sa puissance jusqu'aux limites de l'ancienne Grèce, et qu'il constitua en gouvernement provisoire, sous le nom d'Illyrie, les provinces d'Istrie, de Carniole, de Carinthie, de Croatie et de Dalmatie, en y joignant la république de Raguse, il y avoit très-peu de voyageurs en France et même en Europe qui eussent poussé leurs recherches sur cette vieille terre où l'on supposoit à peine quelque reste de civilisation. Les événemens de la guerre et ceux de la politique ne tardèrent pas à y conduire une quantité considérable de François, tantôt sous les drapeaux de l'armée, tantôt à la suite des admi-

nistrations; et les loisirs d'une assez longue paix donnèrent à ceux qui étoient doués de quelque talent d'observation, tout le temps nécessaire pour le mettre en usage, et pour rassembler sur l'histoire morale de l'Illyrie moderne une foule de documens que leurs prédécesseurs n'avoient pu recueillir qu'en courant. Ce pays, confié tour à tour à trois gouverneurs éclairés, et administré en général par des hommes qui réunissoient des connoissances variées dans la littérature et dans les sciences à celles qu'exigeoient leurs fonctions spéciales, n'offroit pas une particularité remarquable qui pût se dérober à l'investigation des savans répandus sur sa surface; et jamais circonstance n'avoit été plus favorable à la composition d'une bonne statistique. Il étoit enfin d'autant plus facile d'en recueillir les élémens, que l'Illyrie étoit elle-même une pépinière d'érudits, déjà riches par leurs traditions ou par leurs propres découvertes, des matériaux les plus importans, des pièces les plus rares, des renseignemens les plus curieux, et toujours prêts à les communiquer avec cette affabilité prévenante, et, pour mieux dire, affectueuse, qui est un des traits distinctifs du caractère national de ces excellens peuples. Il n'y avoit rien de plus aisé dans l'état des choses que d'établir sur toute la surface des provinces un système de relations

qui rapporteroit de toutes parts ces élémens divers à un centre commun, et je soumis cette idée à M. le comte Bertrand, qui s'empressa de l'accueillir. L'évacuation de l'Illyrie arriva trop vite pour que l'Académie libre, qui concouroit à l'exécution de ce plan, ait pu le pousser bien loin; mais on sent quelle supériorité auroit eu un pareil ouvrage sur les itinéraires improvisés de deux ou trois écrivains estimables, mais mal dirigés, qui avoient pris tout au plus quelques notes fugitives sur des usages dont ils méconnoissoient le plus souvent le véritable objet, au milieu d'un peuple dont ils ignoroient jusqu'à la langue.

Je n'ai pas dessein de tirer de ces considérations préliminaires une induction défavorable à l'ouvrage que j'annonce. Il est très-bien pour la collection dont il fait partie, et qui ne se compose nécessairement que de Mémoires un peu superficiels. C'est, comme on sait, tout ce qu'il faut sur la statistique, à l'instruction et au plaisir des gens du monde; mais j'ai dû remarquer seulement qu'on suivroit désormais d'autres guides, pour la rédaction d'une histoire de l'Illyrie moderne, que M. Hacquet et M. l'abbé Fortis. Le premier n'a guère visité, au-moins en détail, que l'ancienne Illyrie vindique, et particulièrement la Carniole, qui est la plus connue de ces provinces; le second n'a vu que la Dalmatie,

et l'a vue extrêmement vite, si ce n'est en ce qui concerne la géologie, dans laquelle il étoit très-versé. Ses récits, variés, curieux, mais pleins d'inexactitudes et de choses hasardées, ont été démentis presque de point en point dans l'excellente réfutation de Lovrich (1), qui est un des modèles de ce genre de polémique. M. Cassas, enfin, a parcouru l'Istrie et la Dalmatie en artiste et en amateur, plutôt qu'en historien et en philosophe; et comme la Croatie est un pays qui n'a d'autres antiquités que les sublimes antiquités d'une nature encore vierge, il l'a traversée sans y arrêter ses regards, quoiqu'il n'y ait aucun lieu du monde plus digne de ceux de l'observateur, et sous le rapport de sa constitution physique, et sous celui de sa constitution politique et morale. M. Breton a essayé d'y pourvoir dans le petit ouvrage dont je rends compte (pag. 60 à 72 du tome II), par un Mémoire très-bon et très-exact sur la Croatie militaire; mais il n'y a pourvu que jusqu'à un certain point, quoique je n'aie rien lu de plus satisfaisant en françois. La Croatie mérite l'honneur d'une histoire spéciale.

---

(1) *Osservazioni di Giovanni Lovrich sopra diversi pezzi del viaggio in Dalmazia. In Venezia*, 1776, in-4°.

On n'écriroit plus l'histoire de la Dalmatie sans consulter le précieux monument que M. le comte Kriglianovich Albinoni a consacré à cette province (1), et qui est à la vérité si peu connu en France, que M. Brunet ne l'a pas même cité dans sa *Table méthodique*, qui est cependant la plus complète des bibliographies par ordre de matière. Une belle histoire de Raguse, par M. Appendini (2), a également échappé à ses recherches. Je ne parle ni des Agapit, ni des Gratey, ni des Guaraguin, ni des Lucichius, ni des Sorgo, ni des Vodnick, ni des Güntz, ni des Zoïs, qui, dans ces derniers temps, ont enrichi de tant de notions importantes et nouvelles, l'histoire, la langue, et la littérature de ces belles contrées, quoiqu'il me soit difficile d'en citer un seul sans nommer un ami dont le souvenir me sera toujours cher. Je me borne à indiquer ceux d'entre eux qui ont rédigé ces notions en corps d'ouvrage, et dont la connoissance me paroît tout-à-fait indispensable aux compilateurs français.

---

(1) *Memorie per la storia della Dalmazia. Zara, Battara*, 1809, 2 *in*-4.°

(2) *Notizie Storico-Critiche sulle antichità storia et letteratura de Ragusei. Ragusa, Martecchini*, 1802, 2 *in*-4.° *fig.*

On cherchera inutilement dans le tableau un peu trop abrégé des mœurs illyriennes, la partie qui devroit avoir rapport à l'histoire de Raguse, et qu'on est porté à y désirer, puisque ce pays a été soumis long-temps à l'administration commune de l'Illyrie, et qu'il présente d'ailleurs plus de particularités singulières que certaines nations très-étendues, dont les historiens nous ont entretenus jusqu'à satiété. Je soupçonne que l'éditeur s'est reservé ce moyen d'augmenter un jour son intéressante collection d'un volume qui peut être fort piquant, si le rédacteur qu'il emploie remonte à de bonnes sources. Raguse est digne à tous égards de ce privilége : comme ville antique, par les monumens qui attestent son origine, par les coutumes qui en perpétuent la tradition jusqu'au sein de l'Eglise, par une foule de circonstances pleines de poésie, qui se rattachent au nom des lieux ou à la nature des cérémonies; comme ville moderne, par la simplicité, la sagesse et la durée de ses institutions, par l'exactitude de sa discipline intérieure, par la fidélité de ses citoyens; comme ville savante, par l'éclat de son école et le nombre considérable d'hommes distingués qui en sont sortis. Elle a produit ou cultivé le talent des Boscovich, des Appendini, des Stulli, des Stay, des Zamagna, de vingt autres érudits ou poètes moins connus

en France, où l'on fait trop peu de cas des réputations que l'on n'a pas vues naître, et surtout de celles que l'on n'a point faites.

J'ai peu d'observations contradictoires à opposer à M. le docteur Hacquet. Ce savant, que je crois François d'origine, et qui est probablement le même auquel on doit un ouvrage très-estimable sur la minéralogie, devenu fort rare même en Allemagne, a vécu assez long-temps dans la Carniole pour prendre des informations justes sur les mœurs du pays. Cependant, il y a beaucoup à ajouter à ce qu'on rapporte d'après lui sur certaines superstitions, et même sur certains usages qu'il n'est pas permis d'ignorer dans un pays qu'on a habité plus d'un jour. Tels sont ceux, par exemple, qui se pratiquent aux funérailles, et qui, sans être expressément particuliers aux Provinces-Illyriennes, sont au moins assez rares ailleurs.

Quelques écrivains ont reproché aux habitans de la Carniole, quelques autres les ont félicités, et je suis du nombre des lecteurs qui ont considéré la chose sous le point de vue le plus favorable, de porter jusqu'à un certain excès, qu'on est bien libre d'appeler superstition ou manie, les sentimens religieux et tendres, mais plus particulièrement ceux qui ont pour objet les grandes catastrophes de la vie, la misère, la

privation de la liberté, la maladie, la mort. En effet, les images qui sont exposées dans les rues, dans les places publiques, et principalement sur les ponts, sont celles du Christ déchiré de plaies, ou de quelque saint dont le martyre horrible repousse les yeux. Combien de fois, cependant, n'ai-je pas vu le bon paysan du Guisthal et de la vallée de Krain, avec ses yeux si fiers et si doux, son teint brun, mais animé, sa chevelure noire et tombant en ondes sur ses épaules, s'arrêter aux pieds de la sainte effigie, et couvrir ces pieds, colorés d'un sang mal imité, de ses baisers et de ses larmes; tandis que sa femme ou sa fille, debout, après avoir achevé l'oraison ou le *Pismé*, laissoit tomber dans le tronc la petite monnoie de cuivre percée qui avoit servi à sa parure, et qu'elle venoit de détacher de ses cheveux! Combien de fois je me serois précipité à côté d'eux, si je n'avois pas eu la honte superbe de l'homme trop civilisé, et que j'eusse été sûr qu'un François ne m'aperçût pas!

Je n'ai vu que deux fois, et que très-rapidement, l'appareil des funérailles illyriennes. C'étoient des hommes, des célibataires, à qui on rendoit les derniers devoirs, et je ne les ai point suivis jusqu'à la consommation de cette cérémonie, qui peut se modifier suivant l'âge, suivant l'état du mort, et suivant la fortune, l'affec-

tion, l'imagination des parens. Seulement, je m'en souviens, le dernier des deux avoit vingt-six ou vingt-sept ans tout au plus, et il venoit d'être emporté par une maladie de consomption, qu'on attribuoit plutôt à l'amour qu'au sortilége, quoique le sortilége se mêle communément à tous les malheurs dans la croyance d'un peuple primitif. Après avoir lavé le corps avec des infusions de plantes aromatiques qui en retardent la corruption, on l'exposa sur un lit de parade, vêtu de ses meilleurs habits, dont quelques-uns n'avoient pas servi encore; ses mains étoient croisées sur sa poitrine, au-dessous d'un énorme bouquet de fleurs, et couvertes de gants blancs, suivant la mode des nouveaux mariés; son lit entouré, couronné, jonché de fleurs comme celui des époux; autour de lui, un jeune garçon et une jeune fille, dans le costume du *Drug* et de la *Drushiza*, c'est-à-dire de ces acolytes qui font les honneurs des noces, chassoient les insectes avec de grosses touffes de fleurs, qu'ils agitoient continuellement; et chaque survenant, au bout d'une courte prière proférée à demi-voix, jetoit sur le mort quelques gouttes d'une essence bénite, et quelques poignées de fleurs. Cette offrande achevée, il passoit dans la chambre voisine, et y prenoit sa place au banquet, où la plus proche parente du mort, dans

l'ordre qui n'interdit pas le mariage, figure ordinairement en robe d'épousée. Cette fiction du plaisir, de l'amour et du mariage au tombeau d'un jeune homme qui n'a pas été heureux, est peut-être la plus touchante des institutions humaines.

Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de MM. Hacquet et Fortis, à quelques-unes près que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des Provinces-Illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. Je rendrois toutefois cette justice à M. Breton avec plus de liberté, et, s'il faut que je le dise, avec plus de plaisir, s'il n'avoit pas gêné mon impartialité en m'accordant une mention trop honorable, que mes foibles travaux sur l'Illyrie ne méritent point.

L'Afrique, ou *Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains.*

Cet ouvrage fait partie d'une collection déjà volumineuse, dont les livraisons se multiplient très-rapidement et sans que la précipitation de l'éditeur paroisse entraîner jusqu'ici l'inconvénient le plus léger pour les acquéreurs, singularité fort nouvelle en librairie, même à Paris, où les libraires sont si ponctuels. Non seulement les parties les plus récemment publiées ne sont inférieures en rien aux premières, sous le rapport essentiel de la rédaction; mais l'exécution typographique, celle des cartes, des gravures et des ornemens les plus accessoires n'ont pas perdu davantage de leur exactitude et de leur élégance. Les exemplaires les plus communs sont encore dignes, jusqu'à un certain point, de la bibliothèque d'un amateur délicat, et M. Nepveu a fait don à la bibliomanie d'une découverte à laquelle on n'auroit jamais pensé sans lui. C'est à son heureuse imagination que nous sommes redevables du luxe de la brochure.

L'idée de cette collection étoit d'ailleurs fort ingénieuse et en explique bien le succès. La statistique morale des peuples, l'histoire de leurs religions, de leurs superstitions, de leurs

arts, de leurs coutumes, est la partie la plus intéressante des voyages. C'est ce qu'on y cherche le plus avidement, et ce que les voyageurs ont généralement le plus mal vu. Ils ne manquent jamais de perdre le temps qu'il étoit si naturel d'employer à des observations utiles, en dissertations très-scientifiques, mais très-oiseuses, qui sont comme non avenues pour le plus grand nombre des lecteurs, et qui n'intéressent que fort superficiellement les autres. Le reste de leurs livres est plus communément encore un tissu insignifiant de faits particuliers qui n'intéressent personne : et voilà justement comme on écrit les voyages. Il faut rendre à la géographie, à l'histoire naturelle, à la statistique matérielle des lieux, ce qui appartient à chacune de ces sciences importantes; mais l'histoire de l'homme moral est le premier but, le but essentiel du curieux qui visite des pays éloignés. La meilleure des Encyclopédies possibles, seroit peut-être celle qui contiendroit l'état exact des connoissances et des mœurs dans tous les âges de la civilisation, en partant par exemple des pays où elle est à peine commencée, et en aboutissant à ceux où elle menace de finir.

On ne sauroit trop dans laquelle de ces catégories opposées il faudroit placer l'Afrique, si

l'on s'en rapportoit indistinctement aux notions plus ou moins hasardées que nous avons sur ses côtes mêmes, et aux descriptions bien plus romanesques encore qu'on a faites de ses parties occultes, de celles où les voyageurs n'ont pénétré qu'un à un, et n'ont résidé qu'un moment. Je n'en excepte pas même la relation de Mungo-Park, qui a parcouru, dit M. R. G. V., « des pays entièrement inconnus, et dont la » véracité est attestée par tous ceux qui con» noissent l'Afrique. » Les pays *entièrement inconnus* n'étoient probablement pas *connus* de ceux qui connoissent l'Afrique, et leur attestation n'y fait rien.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette grande contrée, si barbare sur tous les points par lesquels elle touche au monde civilisé, est pour les observateurs aventureux qui ont bravé tous les périls pour parvenir à son centre, une terre de merveilles dont les villes réalisent les fables plus vénérables et mieux accréditées de Thèbes, de Babylone et de Persépolis. Il n'y a presque point de région du Nouveau-Monde, même parmi celles qui ont le moins tenté la cupidité des Européens, qui n'en soient beaucoup mieux connue que cette éternelle Afrique, qui est pour nous contemporaine de la création, et qui présente sur certains de ses points les monumens les plus

intéressans et les plus respectables du globe. Un esprit de terreur, et si l'on peut s'exprimer ainsi, de fascination qui préside, il est vrai, à tous les voyages de long cours, mais qui se prolonge rarement au-delà des premières tentatives, a dérobé les curiosités de l'Afrique aux recherches des voyageurs pendant une longue suite de siècles, et ils ne semblent s'y être introduits depuis peu que pour lui ravir en passant des perroquets et des papillons. Je suis amant passionné de l'histoire naturelle; mais quand un pays nouveau est conquis par la science, je vois quelque chose de mieux à en rapporter que la peau d'une giraffe.

C'est au commencement du quinzième siècle seulement que le prince Henri de Portugal, fils du Roi Jean I.er, entraîné par la passion des découvertes, trouva des Portugais assez hardis pour se rendre jusqu'au cap Boyador, non loin des frontières des États de Maroc. Le bruit absurde, mais fondé sans doute sur quelque tradition poétique très-remarquable, qu'une mer de feu s'étendoit derrière ce cap, arrêta pendant treize ans le courage des Portugais; fables merveilleuses qui se sont mêlées, comme on sait, à l'histoire de toutes les premières navigations. La fermeté du prince Henri, qui étoit le Jason de ces nouveaux Argonautes, finit par triom-

pher de leurs superstitions, et les fit marcher de découverte en découverte. En 1444, on doubla enfin le cap sans rencontrer la mer de Feu, qui défendoit ce passage; on franchit le Tropique, et on s'avança à plus de quatre cents lieues par-delà, jusqu'au cap Verd. On reconnut les îles qui portent son nom et les îles Açores, et c'est sur un rocher de l'une de ces dernières qu'on trouva une statue d'un travail très-singulier, qui représentoit, dit-on, un cavalier tenant sa main gauche sur le cou d'un cheval, montrant l'Occident de la main droite, et semblant indiquer la route de l'Amérique. Il est probable que cette observation n'a été faite qu'après coup, et que les Européens ne devinèrent pas l'Amérique le jour où ils virent les Açores pour la première fois. L'inscription de cette statue, gravée en caractères inconnus, a fait croire aux savans, qui croient plus volontiers que personne à des choses incroyables, que ce monument pouvoit être l'ouvrage des Phéniciens ou des Carthaginois. Un peu plus tard, on l'auroit fait cyclopéen. Il paroît très-difficile que les Carthaginois aient pensé à l'expédition de Christophe Colomb, et il y a beaucoup de caractères, inconnus aux savans eux-mêmes, qui ne sont ni Carthaginois ni Phéniciens.

L'heureux hasard qui avoit donné un monde

privation de la liberté, la maladie, la mort. En effet, les images qui sont exposées dans les rues, dans les places publiques, et principalement sur les ponts, sont celles du Christ déchiré de plaies, ou de quelque saint dont le martyre horrible repousse les yeux. Combien de fois, cependant, n'ai-je pas vu le bon paysan du Guisthal et de la vallée de Krain, avec ses yeux si fiers et si doux, son teint brun, mais animé, sa chevelure noire et tombant en ondes sur ses épaules, s'arrêter aux pieds de la sainte effigie, et couvrir ces pieds, colorés d'un sang mal imité, de ses baisers et de ses larmes; tandis que sa femme ou sa fille, debout, après avoir achevé l'oraison ou le *Pismé*, laissoit tomber dans le tronc la petite monnoie de cuivre percée qui avoit servi à sa parure, et qu'elle venoit de détacher de ses cheveux! Combien de fois je me serois précipité à côté d'eux, si je n'avois pas eu la honte superbe de l'homme trop civilisé, et que j'eusse été sûr qu'un François ne m'aperçût pas!

Je n'ai vu que deux fois, et que très-rapidement, l'appareil des funérailles illyriennes. C'étoient des hommes, des célibataires, à qui on rendoit les derniers devoirs, et je ne les ai point suivis jusqu'à la consommation de cette cérémonie, qui peut se modifier suivant l'âge, suivant l'état du mort, et suivant la fortune, l'affec-

tion, l'imagination des parens. Seulement, je m'en souviens, le dernier des deux avoit vingt-six ou vingt-sept ans tout au plus, et il venoit d'être emporté par une maladie de consomption, qu'on attribuoit plutôt à l'amour qu'au sortilége, quoique le sortilége se mêle communément à tous les malheurs dans la croyance d'un peuple primitif. Après avoir lavé le corps avec des infusions de plantes aromatiques qui en retardent la corruption, on l'exposa sur un lit de parade, vêtu de ses meilleurs habits, dont quelques-uns n'avoient pas servi encore; ses mains étoient croisées sur sa poitrine, au-dessous d'un énorme bouquet de fleurs, et couvertes de gants blancs, suivant la mode des nouveaux mariés; son lit entouré, couronné, jonché de fleurs comme celui des époux; autour de lui, un jeune garçon et une jeune fille, dans le costume du *Drug* et de la *Drushiza*, c'est-à-dire de ces acolytes qui font les honneurs des noces, chassoient les insectes avec de grosses touffes de fleurs, qu'ils agitoient continuellement; et chaque survenant, au bout d'une courte prière proférée à demi-voix, jetoit sur le mort quelques gouttes d'une essence bénite, et quelques poignées de fleurs. Cette offrande achevée, il passoit dans la chambre voisine, et y prenoit sa place au banquet, où la plus proche parente du mort, dans

l'ordre qui n'interdit pas le mariage, figure ordinairement en robe d'épousée. Cette fiction du plaisir, de l'amour et du mariage au tombeau d'un jeune homme qui n'a pas été heureux, est peut-être la plus touchante des institutions humaines.

Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de MM. Hacquet et Fortis, à quelques-unes près que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des Provinces-Illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. Je rendrois toutefois cette justice à M. Breton avec plus de liberté, et, s'il faut que je le dise, avec plus de plaisir, s'il n'avoit pas gêné mon impartialité en m'accordant une mention trop honorable, que mes foibles travaux sur l'Illyrie ne méritent point.

L'Afrique, ou *Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains.*

Cet ouvrage fait partie d'une collection déjà volumineuse, dont les livraisons se multiplient très-rapidement et sans que la précipitation de l'éditeur paroisse entraîner jusqu'ici l'inconvénient le plus léger pour les acquéreurs, singularité fort nouvelle en librairie, même à Paris, où les libraires sont si ponctuels. Non seulement les parties les plus récemment publiées ne sont inférieures en rien aux premières, sous le rapport essentiel de la rédaction; mais l'exécution typographique, celle des cartes, des gravures et des ornemens les plus accessoires n'ont pas perdu davantage de leur exactitude et de leur élégance. Les exemplaires les plus communs sont encore dignes, jusqu'à un certain point, de la bibliothèque d'un amateur délicat, et M. Nepveu a fait don à la bibliomanie d'une découverte à laquelle on n'auroit jamais pensé sans lui. C'est à son heureuse imagination que nous sommes redevables du luxe de la brochure.

L'idée de cette collection étoit d'ailleurs fort ingénieuse et en explique bien le succès. La statistique morale des peuples, l'histoire de leurs religions, de leurs superstitions, de leurs

arts, de leurs coutumes, est la partie la plus intéressante des voyages. C'est ce qu'on y cherche le plus avidement, et ce que les voyageurs ont généralement le plus mal vu. Ils ne manquent jamais de perdre le temps qu'il étoit si naturel d'employer à des observations utiles, en dissertations très-scientifiques, mais très-oiseuses, qui sont comme non avenues pour le plus grand nombre des lecteurs, et qui n'intéressent que fort superficiellement les autres. Le reste de leurs livres est plus communément encore un tissu insignifiant de faits particuliers qui n'intéressent personne : et voilà justement comme on écrit les voyages. Il faut rendre à la géographie, à l'histoire naturelle, à la statistique matérielle des lieux, ce qui appartient à chacune de ces sciences importantes; mais l'histoire de l'homme moral est le premier but, le but essentiel du curieux qui visite des pays éloignés. La meilleure des Encyclopédies possibles, seroit peut-être celle qui contiendroit l'état exact des connoissances et des mœurs dans tous les âges de la civilisation, en partant par exemple des pays où elle est à peine commencée, et en aboutissant à ceux où elle menace de finir.

On ne sauroit trop dans laquelle de ces catégories opposées il faudroit placer l'Afrique, si

l'on s'en rapportoit indistinctement aux notions plus ou moins hasardées que nous avons sur ses côtes mêmes, et aux descriptions bien plus romanesques encore qu'on a faites de ses parties occultes, de celles où les voyageurs n'ont pénétré qu'un à un, et n'ont résidé qu'un moment. Je n'en excepte pas même la relation de Mungo-Park, qui a parcouru, dit M. R. G. V., « des pays entièrement inconnus, et dont la » véracité est attestée par tous ceux qui con» noissent l'Afrique. » Les pays *entièrement inconnus* n'étoient probablement pas *connus* de ceux qui connoissent l'Afrique, et leur attestation n'y fait rien.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette grande contrée, si barbare sur tous les points par lesquels elle touche au monde civilisé, est pour les observateurs aventureux qui ont bravé tous les périls pour parvenir à son centre, une terre de merveilles dont les villes réalisent les fables plus vénérables et mieux accréditées de Thèbes, de Babylone et de Persépolis. Il n'y a presque point de région du Nouveau-Monde, même parmi celles qui ont le moins tenté la cupidité des Européens, qui n'en soient beaucoup mieux connue que cette éternelle Afrique, qui est pour nous contemporaine de la création, et qui présente sur certains de ses points les monumens les plus

intéressans et les plus respectables du globe. Un esprit de terreur, et si l'on peut s'exprimer ainsi, de fascination qui préside, il est vrai, à tous les voyages de long cours, mais qui se prolonge rarement au-delà des premières tentatives, a dérobé les curiosités de l'Afrique aux recherches des voyageurs pendant une longue suite de siècles, et ils ne semblent s'y être introduits depuis peu que pour lui ravir en passant des perroquets et des papillons. Je suis amant passionné de l'histoire naturelle; mais quand un pays nouveau est conquis par la science, je vois quelque chose de mieux à en rapporter que la peau d'une giraffe.

C'est au commencement du quinzième siècle seulement que le prince Henri de Portugal, fils du Roi Jean I.^{er}, entraîné par la passion des découvertes, trouva des Portugais assez hardis pour se rendre jusqu'au cap Boyador, non loin des frontières des États de Maroc. Le bruit absurde, mais fondé sans doute sur quelque tradition poétique très-remarquable, qu'une mer de feu s'étendoit derrière ce cap, arrêta pendant treize ans le courage des Portugais; fables merveilleuses qui se sont mêlées, comme on sait, à l'histoire de toutes les premières navigations. La fermeté du prince Henri, qui étoit le Jason de ces nouveaux Argonautes, finit par triom-

pher de leurs superstitions, et les fit marcher de découverte en découverte. En 1444, on doubla enfin le cap sans rencontrer la mer de Feu, qui défendoit ce passage; on franchit le Tropique, et on s'avança à plus de quatre cents lieues par-delà, jusqu'au cap Verd. On reconnut les îles qui portent son nom et les îles Açores, et c'est sur un rocher de l'une de ces dernières qu'on trouva une statue d'un travail très-singulier, qui représentoit, dit-on, un cavalier tenant sa main gauche sur le cou d'un cheval, montrant l'Occident de la main droite, et semblant indiquer la route de l'Amérique. Il est probable que cette observation n'a été faite qu'après coup, et que les Européens ne devinèrent pas l'Amérique le jour où ils virent les Açores pour la première fois. L'inscription de cette statue, gravée en caractères inconnus, a fait croire aux savans, qui croient plus volontiers que personne à des choses incroyables, que ce monument pouvoit être l'ouvrage des Phéniciens ou des Carthaginois. Un peu plus tard, on l'auroit fait cyclopéen. Il paroît très-difficile que les Carthaginois aient pensé à l'expédition de Christophe Colomb, et il y a beaucoup de caractères, inconnus aux savans eux-mêmes, qui ne sont ni Carthaginois ni Phéniciens.

L'heureux hasard qui avoit donné un monde

privation de la liberté, la maladie, la mort. En effet, les images qui sont exposées dans les rues, dans les places publiques, et principalement sur les ponts, sont celles du Christ déchiré de plaies, ou de quelque saint dont le martyre horrible repousse les yeux. Combien de fois, cependant, n'ai-je pas vu le bon paysan du Guisthal et de la vallée de Krain, avec ses yeux si fiers et si doux, son teint brun, mais animé, sa chevelure noire et tombant en ondes sur ses épaules, s'arrêter aux pieds de la sainte effigie, et couvrir ces pieds, colorés d'un sang mal imité, de ses baisers et de ses larmes; tandis que sa femme ou sa fille, debout, après avoir achevé l'oraison ou le *Pismé*, laissoit tomber dans le tronc la petite monnoie de cuivre percée qui avoit servi à sa parure, et qu'elle venoit de détacher de ses cheveux! Combien de fois je me serois précipité à côté d'eux, si je n'avois pas eu la honte superbe de l'homme trop civilisé, et que j'eusse été sûr qu'un François ne m'aperçût pas!

Je n'ai vu que deux fois, et que très-rapidement, l'appareil des funérailles illyriennes. C'étoient des hommes, des célibataires, à qui on rendoit les derniers devoirs, et je ne les ai point suivis jusqu'à la consommation de cette cérémonie, qui peut se modifier suivant l'âge, suivant l'état du mort, et suivant la fortune, l'affec-

tion, l'imagination des parens. Seulement, je m'en souviens, le dernier des deux avoit vingt-six ou vingt-sept ans tout au plus, et il venoit d'être emporté par une maladie de consomption, qu'on attribuoit plutôt à l'amour qu'au sortilége, quoique le sortilége se mêle communément à tous les malheurs dans la croyance d'un peuple primitif. Après avoir lavé le corps avec des infusions de plantes aromatiques qui en retardent la corruption, on l'exposa sur un lit de parade, vêtu de ses meilleurs habits, dont quelques-uns n'avoient pas servi encore; ses mains étoient croisées sur sa poitrine, au-dessous d'un énorme bouquet de fleurs, et couvertes de gants blancs, suivant la mode des nouveaux mariés; son lit entouré, couronné, jonché de fleurs comme celui des époux; autour de lui, un jeune garçon et une jeune fille, dans le costume du *Drug* et de la *Drushiza*, c'est-à-dire de ces acolytes qui font les honneurs des noces, chassoient les insectes avec de grosses touffes de fleurs, qu'ils agitoient continuellement; et chaque survenant, au bout d'une courte prière proférée à demi-voix, jetoit sur le mort quelques gouttes d'une essence bénite, et quelques poignées de fleurs. Cette offrande achevée, il passoit dans la chambre voisine, et y prenoit sa place au banquet, où la plus proche parente du mort, dans

l'ordre qui n'interdit pas le mariage, figure ordinairement en robe d'épousée. Cette fiction du plaisir, de l'amour et du mariage au tombeau d'un jeune homme qui n'a pas été heureux, est peut-être la plus touchante des institutions humaines.

Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de MM. Hacquet et Fortis, à quelques-unes près que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des Provinces-Illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. Je rendrois toutefois cette justice à M. Breton avec plus de liberté, et, s'il faut que je le dise, avec plus de plaisir, s'il n'avoit pas gêné mon impartialité en m'accordant une mention trop honorable, que mes foibles travaux sur l'Illyrie ne méritent point.

L'Afrique, ou *Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains.*

Cet ouvrage fait partie d'une collection déjà volumineuse, dont les livraisons se multiplient très-rapidement et sans que la précipitation de l'éditeur paroisse entraîner jusqu'ici l'inconvénient le plus léger pour les acquéreurs, singularité fort nouvelle en librairie, même à Paris, où les libraires sont si ponctuels. Non seulement les parties les plus récemment publiées ne sont inférieures en rien aux premières, sous le rapport essentiel de la rédaction; mais l'exécution typographique, celle des cartes, des gravures et des ornemens les plus accessoires n'ont pas perdu davantage de leur exactitude et de leur élégance. Les exemplaires les plus communs sont encore dignes, jusqu'à un certain point, de la bibliothèque d'un amateur délicat, et M. Nepveu a fait don à la bibliomanie d'une découverte à laquelle on n'auroit jamais pensé sans lui. C'est à son heureuse imagination que nous sommes redevables du luxe de la brochure.

L'idée de cette collection étoit d'ailleurs fort ingénieuse et en explique bien le succès. La statistique morale des peuples, l'histoire de leurs religions, de leurs superstitions, de leurs

arts, de leurs coutumes, est la partie la plus intéressante des voyages. C'est ce qu'on y cherche le plus avidement, et ce que les voyageurs ont généralement le plus mal vu. Ils ne manquent jamais de perdre le temps qu'il étoit si naturel d'employer à des observations utiles, en dissertations très-scientifiques, mais très-oiseuses, qui sont comme non avenues pour le plus grand nombre des lecteurs, et qui n'intéressent que fort superficiellement les autres. Le reste de leurs livres est plus communément encore un tissu insignifiant de faits particuliers qui n'intéressent personne : et voilà justement comme on écrit les voyages. Il faut rendre à la géographie, à l'histoire naturelle, à la statistique matérielle des lieux, ce qui appartient à chacune de ces sciences importantes; mais l'histoire de l'homme moral est le premier but, le but essentiel du curieux qui visite des pays éloignés. La meilleure des Encyclopédies possibles, seroit peut-être celle qui contiendroit l'état exact des connoissances et des mœurs dans tous les âges de la civilisation, en partant par exemple des pays où elle est à peine commencée, et en aboutissant à ceux où elle menace de finir.

On ne sauroit trop dans laquelle de ces catégories opposées il faudroit placer l'Afrique, si

l'on s'en rapportoit indistinctement aux notions plus ou moins hasardées que nous avons sur ses côtes mêmes, et aux descriptions bien plus romanesques encore qu'on a faites de ses parties occultes, de celles où les voyageurs n'ont pénétré qu'un à un, et n'ont résidé qu'un moment. Je n'en excepte pas même la relation de Mungo-Park, qui a parcouru, dit M. R. G. V., « des pays entièrement inconnus, et dont la » véracité est attestée par tous ceux qui con» noissent l'Afrique. » Les pays *entièrement inconnus* n'étoient probablement pas *connus* de ceux qui connoissent l'Afrique, et leur attestation n'y fait rien.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette grande contrée, si barbare sur tous les points par lesquels elle touche au monde civilisé, est pour les observateurs aventureux qui ont bravé tous les périls pour parvenir à son centre, une terre de merveilles dont les villes réalisent les fables plus vénérables et mieux accréditées de Thèbes, de Babylone et de Persépolis. Il n'y a presque point de région du Nouveau-Monde, même parmi celles qui ont le moins tenté la cupidité des Européens, qui n'en soient beaucoup mieux connue que cette éternelle Afrique, qui est pour nous contemporaine de la création, et qui présente sur certains de ses points les monumens les plus

intéressans et les plus respectables du globe. Un esprit de terreur, et si l'on peut s'exprimer ainsi, de fascination qui préside, il est vrai, à tous les voyages de long cours, mais qui se prolonge rarement au-delà des premières tentatives, a dérobé les curiosités de l'Afrique aux recherches des voyageurs pendant une longue suite de siècles, et ils ne semblent s'y être introduits depuis peu que pour lui ravir en passant des perroquets et des papillons. Je suis amant passionné de l'histoire naturelle; mais quand un pays nouveau est conquis par la science, je vois quelque chose de mieux à en rapporter que la peau d'une giraffe.

C'est au commencement du quinzième siècle seulement que le prince Henri de Portugal, fils du Roi Jean I.^{er}, entraîné par la passion des découvertes, trouva des Portugais assez hardis pour se rendre jusqu'au cap Boyador, non loin des frontières des États de Maroc. Le bruit absurde, mais fondé sans doute sur quelque tradition poétique très-remarquable, qu'une mer de feu s'étendoit derrière ce cap, arrêta pendant treize ans le courage des Portugais; fables merveilleuses qui se sont mêlées, comme on sait, à l'histoire de toutes les premières navigations. La fermeté du prince Henri, qui étoit le Jason de ces nouveaux Argonautes, finit par triom-

pher de leurs superstitions, et les fit marcher de découverte en découverte. En 1444, on doubla enfin le cap sans rencontrer la mer de Feu, qui défendoit ce passage; on franchit le Tropique, et on s'avança à plus de quatre cents lieues par-delà, jusqu'au cap Verd. On reconnut les îles qui portent son nom et les îles Açores, et c'est sur un rocher de l'une de ces dernières qu'on trouva une statue d'un travail très-singulier, qui représentoit, dit-on, un cavalier tenant sa main gauche sur le cou d'un cheval, montrant l'Occident de la main droite, et semblant indiquer la route de l'Amérique. Il est probable que cette observation n'a été faite qu'après coup, et que les Européens ne devinèrent pas l'Amérique le jour où ils virent les Açores pour la première fois. L'inscription de cette statue, gravée en caractères inconnus, a fait croire aux savans, qui croient plus volontiers que personne à des choses incroyables, que ce monument pouvoit être l'ouvrage des Phéniciens ou des Carthaginois. Un peu plus tard, on l'auroit fait cyclopéen. Il paroît très-difficile que les Carthaginois aient pensé à l'expédition de Christophe Colomb, et il y a beaucoup de caractères, inconnus aux savans eux-mêmes, qui ne sont ni Carthaginois ni Phéniciens.

L'heureux hasard qui avoit donné un monde

à Christophe Colomb, fit oublier l'Afrique, pour le plus grand bien de ses habitans, et parce que ce pays, où l'on ne connoissoit point de mines d'or, ne pouvoit guère présenter à l'avarice des Européens que l'appât de quelques esclaves de plus. On exploita pendant un siècle sur l'autre hémisphère des mines et des royaumes, et nos progrès cessèrent de s'étendre où manquoient les richesses. Ils sont si peu remarquables en Afrique depuis cette époque, que je ne crois pas qu'ils aient enrichi la civilisation de plus de quatre ou cinq découvertes, et il y en a certaines, comme la traite des nègres, qui commencent à passer de mode.

De nouvelles circonstances rappellent aujourd'hui notre attention sur cette partie du monde si complètement oubliée. Le gouvernement du Sénégal est rendu à la France par le traité de paix de 1814, telle qu'elle le possédoit avant la révolution, c'est-à-dire, depuis le cap Blanc jusqu'à la rivière de Sierra-Leona. On s'occupe déjà à Paris (1) d'un établissement libre et colonial à la côte d'Afrique; et le savant auteur en examine avec détail les avantages et la possibilité, dans un des chapitres les plus étendus et les plus solides de son livre. Personne n'étoit plus

(1) Ceci a été écrit en 1815.

capable

capable d'approfondir cette question, et toutes celles qui se présentent sur l'Afrique, et qui sont susceptibles d'une solution positive. Deux voyages faits en Afrique pendant les années 1785, 86, 87 et 88, avec M. le chevalier de Boufflers, alors gouverneur du Sénégal; deux ans de séjour au Sénégal ou à Gorée, pendant lesquels il a appris la langue ouolofe; plusieurs voyages faits dans l'intérieur, chez les petits princes du pays, et par ordre du gouvernement françois, l'ont mis à même de connoître à fond tous les objets sur lesquels il écrit, et il a augmenté avec soin ses Mémoires de tout ce qu'il a trouvé depuis de très-authentique dans les auteurs qui ont visité les mêmes parages. Ayant toujours conservé des relations avec les chefs de la colonie du Sénégal, il a pu rectifier peu à peu ce qui étoit inexact dans ses propres observations, et rétablir les faits qu'il avoit omis.

Toutes les parties de ce petit ouvrage sont traitées avec un soin égal, et dignes d'un égal intérêt. Cependant je crois pouvoir citer, parmi les détails les plus neufs et les plus piquans, au moins dans leur opposition avec nos mœurs, ce que le véridique historien rapporte de certains bardes africains, qui n'ont pas encore eu de Macpherson, et qu'on appelle *quevel* en

langage ouolof, *siliki* en langage manding, et *guiriots* en langage de relation. Ces poètes se trouvent presque partout, mais surtout, à ce qu'il paroît, auprès des princes et des grands; ils ne reçoivent pas de gages fixes, mais ils sont comblés de présens suivant leurs services, et les raffinemens qu'ils introduisent dans l'art de flatter. Ils excitent leurs maîtres, les accompagnent au pillage, les suivent dans les visites qu'ils rendent à d'autres potentats, et recueillent partout une bonne part de ce qui leur est donné en cadeau ou payé en tributs. Leur métier est d'égayer leurs loisirs en célébrant leurs grandes actions ou celles de leurs ancêtres, et leur talent de savoir tout mettre en chansons. Si leur patron reçoit quelque présent magnifique sur lequel ils puissent prétendre un petit droit à prélever, ils font aussitôt retentir ses louanges d'une voix glapissante, avec des inflexions diverses, étendant les bras, roulant les yeux, faisant toutes sortes de contorsions, et semblables en tout à des maniaques. Ces éloges, qui ne sont pas bien variés dans leurs formes, consistent à répéter sans cesse que personne ne fut plus courageux, plus riche, plus beau, plus généreux que le maître qu'ils chantent. Souvent ils emploient de certains mots qui se prennent en différentes

acceptions, et qui signifient tour à tour un homme d'origine céleste, ou un aventurier et un bâtard : suivant qu'ils sont satisfaits ou mécontens, ils prennent ces mots en bonne ou en mauvaise part, ce que l'on discerne à l'expression d'humilité ou de mépris qu'ils donnent à leurs grimaces. « Rien de si plat, continue » l'historien, rien de si ridicule que leurs » éloges : je comprenois la langue, et j'ai vu » rarement des étincelles de poésie dans leur » bavardage emphatique. Soit vanité, soit amour » de la flatterie, on leur fait souvent cependant » des présens considérables, et ils finissent par » amasser de grandes richesses. »

Voilà des aperçus qui doivent paroître fort singuliers dans nos pays civilisés. Mais « Afri- » que, dit Rabelais, fut toujours coustumière » de produire choses estranges et monstrueuses. »

---

arts, de leurs coutumes, est la partie la plus intéressante des voyages. C'est ce qu'on y cherche le plus avidement, et ce que les voyageurs ont généralement le plus mal vu. Ils ne manquent jamais de perdre le temps qu'il étoit si naturel d'employer à des observations utiles, en dissertations très-scientifiques, mais très-oiseuses, qui sont comme non avenues pour le plus grand nombre des lecteurs, et qui n'intéressent que fort superficiellement les autres. Le reste de leurs livres est plus communément encore un tissu insignifiant de faits particuliers qui n'intéressent personne : et voilà justement comme on écrit les voyages. Il faut rendre à la géographie, à l'histoire naturelle, à la statistique matérielle des lieux, ce qui appartient à chacune de ces sciences importantes; mais l'histoire de l'homme moral est le premier but, le but essentiel du curieux qui visite des pays éloignés. La meilleure des Encyclopédies possibles, seroit peut-être celle qui contiendroit l'état exact des connoissances et des mœurs dans tous les âges de la civilisation, en partant par exemple des pays où elle est à peine commencée, et en aboutissant à ceux où elle menace de finir.

On ne sauroit trop dans laquelle de ces catégories opposées il faudroit placer l'Afrique, si

l'on s'en rapportoit indistinctement aux notions plus ou moins hasardées que nous avons sur ses côtes mêmes, et aux descriptions bien plus romanesques encore qu'on a faites de ses parties occultes, de celles où les voyageurs n'ont pénétré qu'un à un, et n'ont résidé qu'un moment. Je n'en excepte pas même la relation de Mungo-Park, qui a parcouru, dit M. R. G. V., « des pays entièrement inconnus, et dont la » véracité est attestée par tous ceux qui con» noissent l'Afrique. » Les pays *entièrement inconnus* n'étoient probablement pas *connus* de ceux qui connoissent l'Afrique, et leur attestation n'y fait rien.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette grande contrée, si barbare sur tous les points par lesquels elle touche au monde civilisé, est pour les observateurs aventureux qui ont bravé tous les périls pour parvenir à son centre, une terre de merveilles dont les villes réalisent les fables plus vénérables et mieux accréditées de Thèbes, de Babylone et de Persépolis. Il n'y a presque point de région du Nouveau-Monde, même parmi celles qui ont le moins tenté la cupidité des Européens, qui n'en soient beaucoup mieux connue que cette éternelle Afrique, qui est pour nous contemporaine de la création, et qui présente sur certains de ses points les monumens les plus

intéressans et les plus respectables du globe. Un esprit de terreur, et si l'on peut s'exprimer ainsi, de fascination qui préside, il est vrai, à tous les voyages de long cours, mais qui se prolonge rarement au-delà des premières tentatives, a dérobé les curiosités de l'Afrique aux recherches des voyageurs pendant une longue suite de siècles, et ils ne semblent s'y être introduits depuis peu que pour lui ravir en passant des perroquets et des papillons. Je suis amant passionné de l'histoire naturelle; mais quand un pays nouveau est conquis par la science, je vois quelque chose de mieux à en rapporter que la peau d'une giraffe.

C'est au commencement du quinzième siècle seulement que le prince Henri de Portugal, fils du Roi Jean I.er, entraîné par la passion des découvertes, trouva des Portugais assez hardis pour se rendre jusqu'au cap Boyador, non loin des frontières des États de Maroc. Le bruit absurde, mais fondé sans doute sur quelque tradition poétique très-remarquable, qu'une mer de feu s'étendoit derrière ce cap, arrêta pendant treize ans le courage des Portugais; fables merveilleuses qui se sont mêlées, comme on sait, à l'histoire de toutes les premières navigations. La fermeté du prince Henri, qui étoit le Jason de ces nouveaux Argonautes, finit par triom-

pher de leurs superstitions, et les fit marcher de découverte en découverte. En 1444, on doubla enfin le cap sans rencontrer la mer de Feu, qui défendoit ce passage; on franchit le Tropique, et on s'avança à plus de quatre cents lieues par-delà, jusqu'au cap Verd. On reconnut les îles qui portent son nom et les îles Açores, et c'est sur un rocher de l'une de ces dernières qu'on trouva une statue d'un travail très-singulier, qui représentoit, dit-on, un cavalier tenant sa main gauche sur le cou d'un cheval, montrant l'Occident de la main droite, et semblant indiquer la route de l'Amérique. Il est probable que cette observation n'a été faite qu'après coup, et que les Européens ne devinèrent pas l'Amérique le jour où ils virent les Açores pour la première fois. L'inscription de cette statue, gravée en caractères inconnus, a fait croire aux savans, qui croient plus volontiers que personne à des choses incroyables, que ce monument pouvoit être l'ouvrage des Phéniciens ou des Carthaginois. Un peu plus tard, on l'auroit fait cyclopéen. Il paroît très-difficile que les Carthaginois aient pensé à l'expédition de Christophe Colomb, et il y a beaucoup de caractères, inconnus aux savans eux-mêmes, qui ne sont ni Carthaginois ni Phéniciens.

L'heureux hasard qui avoit donné un monde

à Christophe Colomb, fit oublier l'Afrique, pour le plus grand bien de ses habitans, et parce que ce pays, où l'on ne connoissoit point de mines d'or, ne pouvoit guère présenter à l'avarice des Européens que l'appât de quelques esclaves de plus. On exploita pendant un siècle sur l'autre hémisphère des mines et des royaumes, et nos progrès cessèrent de s'étendre où manquoient les richesses. Ils sont si peu remarquables en Afrique depuis cette époque, que je ne crois pas qu'ils aient enrichi la civilisation de plus de quatre ou cinq découvertes, et il y en a certaines, comme la traite des nègres, qui commencent à passer de mode.

De nouvelles circonstances rappellent aujourd'hui notre attention sur cette partie du monde si complètement oubliée. Le gouvernement du Sénégal est rendu à la France par le traité de paix de 1814, telle qu'elle le possédoit avant la révolution, c'est-à-dire, depuis le cap Blanc jusqu'à la rivière de Sierra-Leona. On s'occupe déjà à Paris (1) d'un établissement libre et colonial à la côte d'Afrique; et le savant auteur en examine avec détail les avantages et la possibilité, dans un des chapitres les plus étendus et les plus solides de son livre. Personne n'étoit plus

(1) Ceci a été écrit en 1815.

capable

capable d'approfondir cette question, et toutes celles qui se présentent sur l'Afrique, et qui sont susceptibles d'une solution positive. Deux voyages faits en Afrique pendant les années 1785, 86, 87 et 88, avec M. le chevalier de Boufflers, alors gouverneur du Sénégal; deux ans de séjour au Sénégal ou à Gorée, pendant lesquels il a appris la langue ouolofe; plusieurs voyages faits dans l'intérieur, chez les petits princes du pays, et par ordre du gouvernement françois, l'ont mis à même de connoître à fond tous les objets sur lesquels il écrit, et il a augmenté avec soin ses Mémoires de tout ce qu'il a trouvé depuis de très-authentique dans les auteurs qui ont visité les mêmes parages. Ayant toujours conservé des relations avec les chefs de la colonie du Sénégal, il a pu rectifier peu à peu ce qui étoit inexact dans ses propres observations, et rétablir les faits qu'il avoit omis.

Toutes les parties de ce petit ouvrage sont traitées avec un soin égal, et dignes d'un égal intérêt. Cependant je crois pouvoir citer, parmi les détails les plus neufs et les plus piquans, au moins dans leur opposition avec nos mœurs, ce que le véridique historien rapporte de certains bardes africains, qui n'ont pas encore eu de Macpherson, et qu'on appelle *quevel* en

langage ouolof, *silikì* en langage manding, et *guiriots* en langage de relation. Ces poètes se trouvent presque partout, mais surtout, à ce qu'il paroît, auprès des princes et des grands; ils ne reçoivent pas de gages fixes, mais ils sont comblés de présens suivant leurs services, et les raffinemens qu'ils introduisent dans l'art de flatter. Ils excitent leurs maîtres, les accompagnent au pillage, les suivent dans les visites qu'ils rendent à d'autres potentats, et recueillent partout une bonne part de ce qui leur est donné en cadeau ou payé en tributs. Leur métier est d'égayer leurs loisirs en célébrant leurs grandes actions ou celles de leurs ancêtres, et leur talent de savoir tout mettre en chansons. Si leur patron reçoit quelque présent magnifique sur lequel ils puissent prétendre un petit droit à prélever, ils font aussitôt retentir ses louanges d'une voix glapissante, avec des inflexions diverses, étendant les bras, roulant les yeux, faisant toutes sortes de contorsions, et semblables en tout à des maniaques. Ces éloges, qui ne sont pas bien variés dans leurs formes, consistent à répéter sans cesse que personne ne fut plus courageux, plus riche, plus beau, plus généreux que le maître qu'ils chantent. Souvent ils emploient de certains mots qui se prennent en différentes

acceptions, et qui signifient tour à tour un homme d'origine céleste, ou un aventurier et un bâtard : suivant qu'ils sont satisfaits ou mécontens, ils prennent ces mots en bonne ou en mauvaise part, ce que l'on discerne à l'expression d'humilité ou de mépris qu'ils donnent à leurs grimaces. « Rien de si plat, continue » l'historien, rien de si ridicule que leurs » éloges : je comprenois la langue, et j'ai vu » rarement des étincelles de poésie dans leur » bavardage emphatique. Soit vanité, soit amour » de la flatterie, on leur fait souvent cependant » des présens considérables, et ils finissent par » amasser de grandes richesses. »

Voilà des aperçus qui doivent paroître fort singuliers dans nos pays civilisés. Mais « Afri- » que, dit Rabelais, fut toujours coustumière » de produire choses estranges et monstrueuses. »

L'Hindoustan, ou Religion, Mœurs, Usages et Métiers des Hindous.

La curiosité des hommes doit être bien satisfaite sur ce qu'on appelle maintenant une terre classique. Les historiens, les poètes, et surtout les érudits ont tellement épuisé la matière, que le moindre écolier peut parler de Rome aussi pertinemment que s'il y avoit voyagé du temps des consuls. Alde Manuce ne nous a rien laissé ignorer sur la toge, Théophile Raynaud sur les bonnets, Baudouin sur les souliers, Sagittarius ou Larcher sur les portes, Molin sur les serrures, Caselius sur les agrafes, Kirchmann sur les anneaux, et le docte Magius sur l'usage des sonnettes. On sait positivement dans tous les colléges comment on vivoit il y a deux mille ans à mille lieues de nous; et on ne se doute pas le plus souvent des coutumes d'une nation, d'une province, d'une ville voisine où l'on est peut-être destiné à finir sa vie. Quant aux pays très-éloignés qui n'ont pas l'avantage d'avoir été classiques, ou qui en ont perdu le souvenir, peu de gens en connoissent le nom, très-peu la situation et l'histoire, infiniment peu les pratiques particulières et les mœurs. L'Inde est placée dans cette dernière catégorie, quoiqu'il n'y ait aucune région de la terre plus faite pour exciter la curio-

sité; mais ce n'est pas une terre *classique*, c'est seulement une terre *romantique*, une terre poétique et merveilleuse, et comme elle paroît s'être dérobée par une singulière exception à la contagion du perfectionnement social, elle s'est soustraite, par le même bonheur, à l'investigation des pédans. « Je vous salue, disoit Saadi, je vous » salue, riant empire des roses, qui produisez » en abondance les perles, les diamans, les » fleurs, les parfums, et les plus belles vierges » du monde! » J'ajouterois volontiers : Je vous salue, heureuse patrie des enchanteurs et des fées, royaume des aventures et des prodiges, si ancien dans l'ordre des temps, si neuf dans l'ordre des sociétés, qui possédez encore, au milieu de la décadence du monde, les douces erreurs et l'aveuglé félicité de vos premiers habitans! Puissiez-vous les goûter long-temps! Les illusions du premier âge sont charmantes dans les peuples comme dans les enfans, parce que c'est d'elles que se compose à peu près tout le bonheur certain que l'homme est appelé à connoître pendant sa courte existence. Elles sont toutes aimables, toutes délicieuses, sans en excepter les plus communes, les plus grossières, les plus vaines en apparence. Ce qui nous ravit surtout dans la lecture des voyages lointains, ce qui nous fait éprouver avec vivacité, avec violence, le désir si

répandu, au moins parmi les jeunes gens, d'habiter un pays nouvellement découvert, c'est bien moins la sagesse de ses lois et la solennité de ses coutumes, que la naïveté de ses superstitions et l'attrait de ses fables. Cet instinct de notre nature n'est pas approuvé sans doute par les grands génies qui ont soumis toutes les règles de la vie sociale à leurs calculs, toutes ses pratiques à leurs théories, et dont les profondes conceptions, si supérieures aux *Mille et une Nuits* en extravagance, n'en approchèrent malheureusement jamais ni en abandon, ni en gaîté. Mais combien ces génies, follement vantés, sont moins spirituels et moins agréables que ceux dont le savant Caylus et le bon M. Galland nous ont raconté les admirables métamorphoses! Que l'imagination se plaît à ces brillans récits, et avec quelle ivresse elle se transporte dans ce monde d'illusions, où tout semble s'animer d'une vie magique sous la baguette des fées! Quel cœur de bronze ne s'est pas attendri aux mésaventures de ces reines de beauté, de ces fleurs de perfection, de ces miroirs de persévérance et de fidélité qu'on trouve encore dans l'Orient! Quel front d'airain ne s'est pas déridé aux plaisantes vicissitudes de tant d'ingénieuses histoires! Que sont devenus le vaisseau de Sindbad pour les voyageurs aventureux, et la lampe d'Aladdin

pour les ambitieux *désappointés* ? S'il faut réellement des chimères aux peuples vieillis, pourquoi ne retournent-ils pas d'eux-mêmes aux amusantes chimères de leur enfance, qui sont mille fois moins dangereuses et plus jolies que les autres? On croiroit que la nature a indiqué ce symptôme de décadence dans l'individu, pour l'instruction de l'espèce.

L'intérêt qui doit s'attacher à *l'Histoire de l'Inde* et à tous les ouvrages qui en traitent, résulte de cette foule d'idées imposantes et merveilleuses qu'aucun pays ne peut rappeler dans le même nombre et avec le même éclat. Cette contrée magnifique renferme tout ce qui agit vivement sur l'imagination de l'homme, tout ce qui est propre à émouvoir son cœur et à commander son respect. Située à une distance considérable de notre Europe, elle exerce un prestige encore plus puissant par l'espace qu'elle occupe dans l'histoire des temps que par son éloignement topographique : sa chronologie, ses révolutions, sa religion, ses usages, sont presque aussi extraordinaires que ses fables, ou plutôt l'histoire et la fable se confondent encore dans tous ses monumens comme aux premiers jours du monde. Non-seulement, en effet, les Hindous font remonter à l'époque d'une création très-ancienne toutes les traditions de leur existence

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé ; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; des monumens qui attestoient l'imagination de leurs fondateurs et la patience obstinée de plusieurs générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'emploi même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des peuples les plus industrieux n'a jamais pénétrés depuis. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le mystère des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est, physiquement le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, vivifie tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

grand nombre d'inédites, sont remarquables par la netteté du dessin, et dans les exemplaires de choix, par l'exactitude du coloris. Il est extrêmement rare de voir une spéculation d'aussi longue haleine soutenue aussi heureusement et d'une manière aussi honorable. La petite Encyclopédie topographique, dont cet ouvrage dépend, est un corps d'histoire important pour toutes les études, intéressant pour tous les états, agréable pour tous les âges, et dont la possession est accessible à toutes les fortunes, puisqu'au moyen de certaines modifications très-légères qui ne touchent au livre que sous le rapport de sa condition matérielle, et qui ne changent rien à son utilité, il peut convenir tour à tour aux facultés de la médiocrité qui n'achète que l'instruction, et aux fantaisies de l'opulence qui n'estime que le luxe.

Des Celtes, antérieurement aux temps historiques ; par M. Botidoux.

Je suppose qu'un homme entêté de paradoxes s'avise de renouveler aujourd'hui celui du P. Hardouin, qui prétendoit que la plupart des livres classiques des latins n'étoient que des *pastiches* plus ou moins habiles, composés l'époque de la renaissance des lettres, par quelques moines ingénieux, et qu'il entreprenne d'appuyer ce sophisme insoutenable sur la science étymologique, il ne manqueroit pas de remarquer que, par une de ces inadvertances qui trahissent presque toujours les faussaires, ceux-ci ont imprimé le sceau de leur supposition téméraire, au nom même de ces écrivains que leur imagination a créés ; et il faut avouer, ajouteroit-il sans doute, qu'on ne pouvoit désigner la plupart d'entr'eux par des dénominations mieux assorties au caractère de leurs ouvrages, et plus propre à faire connoître l'artifice grossier des contrefacteurs. Quelle épithète conviendroit mieux en effet au poète âcre et hostile, qui attaque tous les états dans ses épigrammes effrontées, que celle de Martial ? Voulez-vous donner l'idée d'une Muse gracieuse qui ne chante que la tendresse et les plaisirs, par une comparaison facile à saisir ? la flûte de Sicile vous fournira le

oli nom de Tibulle. Est-il question d'un talent on moins agréable et plus varié, qui joint le el de la plaisanterie attique à la mollesse de la olupté, qui flatte, qui déchire tour à tour, t qui offre, dans ce mélange piquant de gaîté naligne, de grâce et de délicatesse, l'image d'un etit animal constant et mutin, sensible et caricieux, la nature elle-même l'a nommé Catulle. our faire reconnoître l'historien concis qui ffecte d'enfermer ses idées dans le tour mystéieux d'une phrase elliptique, et dont l'art est e faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit, l suffit d'indiquer Tacite. Si un autre écrivain e rencontre, dont le style périodique et pompeux pèche au contraire par une recherche trop ensible de l'élégance, par une profusion d'ornemens souvent déplacée, celui-là sera Florus. l en est de même de tous les autres avec un peu plus de latitude dans les rapprochemens. Que pensera-t-on de ce jeu d'esprit, sinon qu'il est trop frivole pour occuper les loisirs d'un homme sensé? C'est cependant sur des données tout aussi puériles et quelquefois moins spécieuses que sont fondés la plupart des systèmes étymologiques, où l'on a eu la prétention de rapporter tous les noms et tous les faits à une origine arbitraire. Il ne résulte pas de là que la science de l'étymologie, qui prête des illustra-

répandu, au moins parmi les jeunes gens, d'habiter un pays nouvellement découvert, c'est bien moins la sagesse de ses lois et la solennité de ses coutumes, que la naïveté de ses superstitions et l'attrait de ses fables. Cet instinct de notre nature n'est pas approuvé sans doute par les grands génies qui ont soumis toutes les règles de la vie sociale à leurs calculs, toutes ses pratiques à leurs théories, et dont les profondes conceptions, si supérieures aux *Mille et une Nuits* en extravagance, n'en approchèrent malheureusement jamais ni en abandon, ni en gaîté. Mais combien ces génies, follement vantés, sont moins spirituels et moins agréables que ceux dont le savant Caylus et le bon M. Galland nous ont raconté les admirables métamorphoses! Que l'imagination se plaît à ces brillans récits, et avec quelle ivresse elle se transporte dans ce monde d'illusions, où tout semble s'animer d'une vie magique sous la baguette des fées! Quel cœur de bronze ne s'est pas attendri aux mésaventures de ces reines de beauté, de ces fleurs de perfection, de ces miroirs de persévérance et de fidélité qu'on trouve encore dans l'Orient! Quel front d'airain ne s'est pas déridé aux plaisantes vicissitudes de tant d'ingénieuses histoires! Que sont devenus le vaisseau de Sindbad pour les voyageurs aventureux, et la lampe d'Aladdin

pour les ambitieux *désappointés ?* S'il faut réellement des chimères aux peuples vieillis, pourquoi ne retournent-ils pas d'eux-mêmes aux amusantes chimères de leur enfance, qui sont mille fois moins dangereuses et plus jolies que les autres? On croiroit que la nature a indiqué ce symptôme de décadence dans l'individu, pour l'instruction de l'espèce.

L'intérêt qui doit s'attacher à *l'Histoire de l'Inde* et à tous les ouvrages qui en traitent, résulte de cette foule d'idées imposantes et merveilleuses qu'aucun pays ne peut rappeler dans le même nombre et avec le même éclat. Cette contrée magnifique renferme tout ce qui agit vivement sur l'imagination de l'homme, tout ce qui est propre à émouvoir son cœur et à commander son respect. Située à une distance considérable de notre Europe, elle exerce un prestige encore plus puissant par l'espace qu'elle occupe dans l'histoire des temps que par son éloignement topographique : sa chronologie, ses révolutions, sa religion, ses usages, sont presque aussi extraordinaires que ses fables, ou plutôt l'histoire et la fable se confondent encore dans tous ses monumens comme aux premiers jours du monde. Non-seulement, en effet, les Hindous font remonter à l'époque d'une création très-ancienne toutes les traditions de leur existence

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; des monumens qui attestoient l'imagination de leurs fondateurs et la patience obstinée de plusieurs générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'emploi même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des peuples les plus industrieux n'a jamais pénétrés depuis. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le mystère des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est, physiquement le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, vivifie tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

grand nombre d'inédites, sont remarquables par la netteté du dessin, et dans les exemplaires de choix, par l'exactitude du coloris. Il est extrêmement rare de voir une spéculation d'aussi longue haleine soutenue aussi heureusement et d'une manière aussi honorable. La petite Encyclopédie topographique, dont cet ouvrage dépend, est un corps d'histoire important pour toutes les études, intéressant pour tous les états, agréable pour tous les âges, et dont la possession est accessible à toutes les fortunes, puisqu'au moyen de certaines modifications très-légères qui ne touchent au livre que sous le rapport de sa condition matérielle, et qui ne changent rien à son utilité, il peut convenir tour à tour aux facultés de la médiocrité qui n'achète que l'instruction, et aux fantaisies de l'opulence qui n'estime que le luxe.

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

grand nombre d'inédites, sont remarquables par la netteté du dessin, et dans les exemplaires de choix, par l'exactitude du coloris. Il est extrêmement rare de voir une spéculation d'aussi longue haleine soutenue aussi heureusement et d'une manière aussi honorable. La petite Encyclopédie topographique, dont cet ouvrage dépend, est un corps d'histoire important pour toutes les études, intéressant pour tous les états, agréable pour tous les âges, et dont la possession est accessible à toutes les fortunes, puisqu'au moyen de certaines modifications très-légères qui ne touchent au livre que sous le rapport de sa condition matérielle, et qui ne changent rien à son utilité, il peut convenir tour à tour aux facultés de la médiocrité qui n'achète que l'instruction, et aux fantaisies de l'opulence qui n'estime que le luxe.

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

grand nombre d'inédites, sont remarquables par la netteté du dessin, et dans les exemplaires de choix, par l'exactitude du coloris. Il est extrêmement rare de voir une spéculation d'aussi longue haleine soutenue aussi heureusement et d'une manière aussi honorable. La petite Encyclopédie topographique, dont cet ouvrage dépend, est un corps d'histoire important pour toutes les études, intéressant pour tous les états, agréable pour tous les âges, et dont la possession est accessible à toutes les fortunes, puisqu'au moyen de certaines modifications très-légères qui ne touchent au livre que sous le rapport de sa condition matérielle, et qui ne changent rien à son utilité, il peut convenir tour à tour aux facultés de la médiocrité qui n'achète que l'instruction, et aux fantaisies de l'opulence qui n'estime que le luxe.

l'ordre qui n'interdit pas le mariage, figure ordinairement en robe d'épousée. Cette fiction du plaisir, de l'amour et du mariage au tombeau d'un jeune homme qui n'a pas été heureux, est peut-être la plus touchante des institutions humaines.

Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de MM. Hacquet et Fortis, à quelques-unes près que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des Provinces-Illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. Je rendrois toutefois cette justice à M. Breton avec plus de liberté, et, s'il faut que je le dise, avec plus de plaisir, s'il n'avoit pas gêné mon impartialité en m'accordant une mention trop honorable, que mes foibles travaux sur l'Illyrie ne méritent point.

L'Afrique, ou *Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains.*

Cet ouvrage fait partie d'une collection déjà volumineuse, dont les livraisons se multiplient très-rapidement et sans que la précipitation de l'éditeur paroisse entraîner jusqu'ici l'inconvénient le plus léger pour les acquéreurs, singularité fort nouvelle en librairie, même à Paris, où les libraires sont si ponctuels. Non seulement les parties les plus récemment publiées ne sont inférieures en rien aux premières, sous le rapport essentiel de la rédaction; mais l'exécution typographique, celle des cartes, des gravures et des ornemens les plus accessoires n'ont pas perdu davantage de leur exactitude et de leur élégance. Les exemplaires les plus communs sont encore dignes, jusqu'à un certain point, de la bibliothèque d'un amateur délicat, et M. Nepveu a fait don à la bibliomanie d'une découverte à laquelle on n'auroit jamais pensé sans lui. C'est à son heureuse imagination que nous sommes redevables du luxe de la brochure.

L'idée de cette collection étoit d'ailleurs fort ingénieuse et en explique bien le succès. La statistique morale des peuples, l'histoire de leurs religions, de leurs superstitions, de leurs

nistrations; et les loisirs d'une assez longue paix donnèrent à ceux qui étoient doués de quelque talent d'observation, tout le temps nécessaire pour le mettre en usage, et pour rassembler sur l'histoire morale de l'Illyrie moderne une foule de documens que leurs prédécesseurs n'avoient pu recueillir qu'en courant. Ce pays, confié tour à tour à trois gouverneurs éclairés, et administré en général par des hommes qui réunissoient des connoissances variées dans la littérature et dans les sciences à celles qu'exigeoient leurs fonctions spéciales, n'offroit pas une particularité remarquable qui pût se dérober à l'investigation des savans répandus sur sa surface; et jamais circonstance n'avoit été plus favorable à la composition d'une bonne statistique. Il étoit enfin d'autant plus facile d'en recueillir les élémens, que l'Illyrie étoit elle-même une pépinière d'érudits, déjà riches par leurs traditions ou par leurs propres découvertes, des matériaux les plus importans, des pièces les plus rares, des renseignemens les plus curieux, et toujours prêts à les communiquer avec cette affabilité prévenante, et, pour mieux dire, affectueuse, qui est un des traits distinctifs du caractère national de ces excellens peuples. Il n'y avoit rien de plus aisé dans l'état des choses que d'établir sur toute la surface des provinces un système de relations

qui rapporteroit de toutes parts ces élémens divers à un centre commun, et je soumis cette idée à M. le comte Bertrand, qui s'empressa de l'accueillir. L'évacuation de l'Illyrie arriva trop vite pour que l'Académie libre, qui concouroit à l'exécution de ce plan, ait pu le pousser bien loin; mais on sent quelle supériorité auroit eu un pareil ouvrage sur les itinéraires improvisés de deux ou trois écrivains estimables, mais mal dirigés, qui avoient pris tout au plus quelques notes fugitives sur des usages dont ils méconnoissoient le plus souvent le véritable objet, au milieu d'un peuple dont ils ignoroient jusqu'à la langue.

Je n'ai pas dessein de tirer de ces considérations préliminaires une induction défavorable à l'ouvrage que j'annonce. Il est très-bien pour la collection dont il fait partie, et qui ne se compose nécessairement que de Mémoires un peu superficiels. C'est, comme on sait, tout ce qu'il faut sur la statistique, à l'instruction et au plaisir des gens du monde; mais j'ai dû remarquer seulement qu'on suivroit désormais d'autres guides, pour la rédaction d'une histoire de l'Illyrie moderne, que M. Hacquet et M. l'abbé Fortis. Le premier n'a guère visité, au-moins en détail, que l'ancienne Illyrie vindique, et particulièrement la Carniole, qui est la plus connue de ces provinces; le second n'a vu que la Dalmatie,

et l'a vue extrêmement vite, si ce n'est en ce qui concerne la géologie, dans laquelle il étoit très-versé. Ses récits, variés, curieux, mais pleins d'inexactitudes et de choses hasardées, ont été démentis presque de point en point dans l'excellente réfutation de Lovrich (1), qui est un des modèles de ce genre de polémique. M. Cassas, enfin, a parcouru l'Istrie et la Dalmatie en artiste et en amateur, plutôt qu'en historien et en philosophe; et comme la Croatie est un pays qui n'a d'autres antiquités que les sublimes antiquités d'une nature encore vierge, il l'a traversée sans y arrêter ses regards, quoiqu'il n'y ait aucun lieu du monde plus digne de ceux de l'observateur, et sous le rapport de sa constitution physique, et sous celui de sa constitution politique et morale. M. Breton a essayé d'y pourvoir dans le petit ouvrage dont je rends compte (pag. 60 à 72 du tome II), par un Mémoire très-bon et très-exact sur la Croatie militaire; mais il n'y a pourvu que jusqu'à un certain point, quoique je n'aie rien lu de plus satisfaisant en françois. La Croatie mérite l'honneur d'une histoire spéciale.

(1) *Osservazioni di Giovanni Lovrich sopra diversi pezzi del viaggio in Dalmazia. In Venezia*, 1776, in-4°.

On n'écriroit plus l'histoire de la Dalmatie sans consulter le précieux monument que M. le comte Kriglianovich Albinoni a consacré à cette province (1), et qui est à la vérité si peu connu en France, que M. Brunet ne l'a pas même cité dans sa *Table méthodique*, qui est cependant la plus complète des bibliographies par ordre de matière. Une belle histoire de Raguse, par M. Appendini (2), a également échappé à ses recherches. Je ne parle ni des Agapit, ni des Gratey, ni des Guaraguin, ni des Lucichius, ni des Sorgo, ni des Vodniok, ni des Güntz, ni des Zoïs, qui, dans ces derniers temps, ont enrichi de tant de notions importantes et nouvelles, l'histoire, la langue, et la littérature de ces belles contrées, quoiqu'il me soit difficile d'en citer un seul sans nommer un ami dont le souvenir me sera toujours cher. Je me borne à indiquer ceux d'entre eux qui ont rédigé ces notions en corps d'ouvrage, et dont la connoissance me paroît tout-à-fait indispensable aux compilateurs français.

---

(1) *Memorie per la storia della Dalmazia. Zara, Battara*, 1809, 2 *in*-4.°

(2) *Notizie Storico-Critiche sulle antichità storia et letteratura de Ragusei. Ragusa, Martecchini*, 1802, 2 *in*-4.° *fig.*

On cherchera inutilement dans le tableau un peu trop abrégé des mœurs illyriennes, la partie qui devroit avoir rapport à l'histoire de Raguse, et qu'on est porté à y désirer, puisque ce pays a été soumis long-temps à l'administration commune de l'Illyrie, et qu'il présente d'ailleurs plus de particularités singulières que certaines nations très-étendues, dont les historiens nous ont entretenus jusqu'à satiété. Je soupçonne que l'éditeur s'est reservé ce moyen d'augmenter un jour son intéressante collection d'un volume qui peut être fort piquant, si le rédacteur qu'il emploie remonte à de bonnes sources. Raguse est digne à tous égards de ce privilége : comme ville antique, par les monumens qui attestent son origine, par les coutumes qui en perpétuent la tradition jusqu'au sein de l'Eglise, par une foule de circonstances pleines de poésie, qui se rattachent au nom des lieux ou à la nature des cérémonies; comme ville moderne, par la simplicité, la sagesse et la durée de ses institutions, par l'exactitude de sa discipline intérieure, par la fidélité de ses citoyens; comme ville savante, par l'éclat de son école et le nombre considérable d'hommes distingués qui en sont sortis. Elle a produit ou cultivé le talent des Boscovich, des Appendini, des Stulli, des Stay, des Zamagna, de vingt autres érudits ou poètes moins connus

en France, où l'on fait trop peu de cas des réputations que l'on n'a pas vues naître, et surtout de celles que l'on n'a point faites.

J'ai peu d'observations contradictoires à opposer à M. le docteur Hacquet. Ce savant, que je crois François d'origine, et qui est probablement le même auquel on doit un ouvrage très-estimable sur la minéralogie, devenu fort rare même en Allemagne, a vécu assez long-temps dans la Carniole pour prendre des informations justes sur les mœurs du pays. Cependant, il y a beaucoup à ajouter à ce qu'on rapporte d'après lui sur certaines superstitions, et même sur certains usages qu'il n'est pas permis d'ignorer dans un pays qu'on a habité plus d'un jour. Tels sont ceux, par exemple, qui se pratiquent aux funérailles, et qui, sans être expressément particuliers aux Provinces-Illyriennes, sont au moins assez rares ailleurs.

Quelques écrivains ont reproché aux habitans de la Carniole, quelques autres les ont félicités, et je suis du nombre des lecteurs qui ont considéré la chose sous le point de vue le plus favorable, de porter jusqu'à un certain excès, qu'on est bien libre d'appeler superstition ou manie, les sentimens religieux et tendres, mais plus particulièrement ceux qui ont pour objet les grandes catastrophes de la vie, la misère, la

privation de la liberté, la maladie, la mort. En effet, les images qui sont exposées dans les rues, dans les places publiques, et principalement sur les ponts, sont celles du Christ déchiré de plaies, ou de quelque saint dont le martyre horrible repousse les yeux. Combien de fois, cependant, n'ai-je pas vu le bon paysan du Guisthal et de la vallée de Krain, avec ses yeux si fiers et si doux, son teint brun, mais animé, sa chevelure noire et tombant en ondes sur ses épaules, s'arrêter aux pieds de la sainte effigie, et couvrir ces pieds, colorés d'un sang mal imité, de ses baisers et de ses larmes; tandis que sa femme ou sa fille, debout, après avoir achevé l'oraison ou le *Pismé*, laissoit tomber dans le tronc la petite monnoie de cuivre percée qui avoit servi à sa parure, et qu'elle venoit de détacher de ses cheveux! Combien de fois je me serois précipité à côté d'eux, si je n'avois pas eu la honte superbe de l'homme trop civilisé, et que j'eusse été sûr qu'un François ne m'aperçût pas!

Je n'ai vu que deux fois, et que très-rapidement, l'appareil des funérailles illyriennes. C'étoient des hommes, des célibataires, à qui on rendoit les derniers devoirs, et je ne les ai point suivis jusqu'à la consommation de cette cérémonie, qui peut se modifier suivant l'âge, suivant l'état du mort, et suivant la fortune, l'affec-

tion, l'imagination des parens. Seulement, je m'en souviens, le dernier des deux avoit vingt-six ou vingt-sept ans tout au plus, et il venoit d'être emporté par une maladie de consomption, qu'on attribuoit plutôt à l'amour qu'au sortilége, quoique le sortilége se mêle communément à tous les malheurs dans la croyance d'un peuple primitif. Après avoir lavé le corps avec des infusions de plantes aromatiques qui en retardent la corruption, on l'exposa sur un lit de parade, vêtu de ses meilleurs habits, dont quelques-uns n'avoient pas servi encore; ses mains étoient croisées sur sa poitrine, au-dessous d'un énorme bouquet de fleurs, et couvertes de gants blancs, suivant la mode des nouveaux mariés; son lit entouré, couronné, jonché de fleurs comme celui des époux; autour de lui, un jeune garçon et une jeune fille, dans le costume du *Drug* et de la *Drushiza*, c'est-à-dire de ces acolytes qui font les honneurs des noces, chassoient les insectes avec de grosses touffes de fleurs, qu'ils agitoient continuellement; et chaque survenant, au bout d'une courte prière proférée à demi-voix, jetoit sur le mort quelques gouttes d'une essence bénite, et quelques poignées de fleurs. Cette offrande achevée, il passoit dans la chambre voisine, et y prenoit sa place au banquet, où la plus proche parente du mort, dans

l'ordre qui n'interdit pas le mariage, figure ordinairement en robe d'épousée. Cette fiction du plaisir, de l'amour et du mariage au tombeau d'un jeune homme qui n'a pas été heureux, est peut-être la plus touchante des institutions humaines.

Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de MM. Hacquet et Fortis, à quelques-unes près que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des Provinces-Illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. Je rendrois toutefois cette justice à M. Breton avec plus de liberté, et, s'il faut que je le dise, avec plus de plaisir, s'il n'avoit pas gêné mon impartialité en m'accordant une mention trop honorable, que mes foibles travaux sur l'Illyrie ne méritent point.

L'Afrique, ou *Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains.*

Cet ouvrage fait partie d'une collection déjà volumineuse, dont les livraisons se multiplient très-rapidement et sans que la précipitation de l'éditeur paroisse entraîner jusqu'ici l'inconvénient le plus léger pour les acquéreurs, singularité fort nouvelle en librairie, même à Paris, où les libraires sont si ponctuels. Non seulement les parties les plus récemment publiées ne sont inférieures en rien aux premières, sous le rapport essentiel de la rédaction; mais l'exécution typographique, celle des cartes, des gravures et des ornemens les plus accessoires n'ont pas perdu davantage de leur exactitude et de leur élégance. Les exemplaires les plus communs sont encore dignes, jusqu'à un certain point, de la bibliothèque d'un amateur délicat, et M. Nepveu a fait don à la bibliomanie d'une découverte à laquelle on n'auroit jamais pensé sans lui. C'est à son heureuse imagination que nous sommes redevables du luxe de la brochure.

L'idée de cette collection étoit d'ailleurs fort ingénieuse et en explique bien le succès. La statistique morale des peuples, l'histoire de leurs religions, de leurs superstitions, de leurs

et l'a vue extrêmement vite, si ce n'est en ce qui concerne la géologie, dans laquelle il étoit très-versé. Ses récits, variés, curieux, mais pleins d'inexactitudes et de choses hasardées, ont été démentis presque de point en point dans l'excellente réfutation de Lovrich (1), qui est un des modèles de ce genre de polémique. M. Cassas, enfin, a parcouru l'Istrie et la Dalmatie en artiste et en amateur, plutôt qu'en historien et en philosophe; et comme la Croatie est un pays qui n'a d'autres antiquités que les sublimes antiquités d'une nature encore vierge, il l'a traversée sans y arrêter ses regards, quoiqu'il n'y ait aucun lieu du monde plus digne de ceux de l'observateur, et sous le rapport de sa constitution physique, et sous celui de sa constitution politique et morale. M. Breton a essayé d'y pourvoir dans le petit ouvrage dont je rends compte (pag. 60 à 72 du tome II), par un Mémoire très-bon et très-exact sur la Croatie militaire; mais il n'y a pourvu que jusqu'à un certain point, quoique je n'aie rien lu de plus satisfaisant en françois. La Croatie mérite l'honneur d'une histoire spéciale.

(1) *Osservazioni di Giovanni Lovrich sopra diversi pezzi del viaggio in Dalmazia. In Venezia*, 1776, *in*-4°.

On n'écriroit plus l'histoire de la Dalmatie sans consulter le précieux monument que M. le comte Kriglianovich Albinoni a consacré à cette province (1), et qui est à la vérité si peu connu en France, que M. Brunet ne l'a pas même cité dans sa *Table méthodique*, qui est cependant la plus complète des bibliographies par ordre de matière. Une belle histoire de Raguse, par M. Appendini (2), a également échappé à ses recherches. Je ne parle ni des Agapit, ni des Gratey, ni des Guaraguin, ni des Lucichius, ni des Sorgo, ni des Vodniek, ni des Güntz, ni des Zois, qui, dans ces derniers temps, ont enrichi de tant de notions importantes et nouvelles, l'histoire, la langue, et la littérature de ces belles contrées, quoiqu'il me soit difficile d'en citer un seul sans nommer un ami dont le souvenir me sera toujours cher. Je me borne à indiquer ceux d'entre eux qui ont rédigé ces notions en corps d'ouvrage, et dont la connoissance me paroît tout-à-fait indispensable aux compilateurs français.

---

(1) *Memorie per la storia della Dalmazia. Zara, Battara*, 1809, 2 *in*-4.°

(2) *Notizie Storico-Critiche sulle antichità storia et letteratura de Ragusei. Ragusa, Martecchini*, 1802, 2 *in*-4.° *fig.*

On cherchera inutilement dans le tableau un peu trop abrégé des mœurs illyriennes, la partie qui devroit avoir rapport à l'histoire de Raguse, et qu'on est porté à y désirer, puisque ce pays a été soumis long-temps à l'administration commune de l'Illyrie, et qu'il présente d'ailleurs plus de particularités singulières que certaines nations très-étendues, dont les historiens nous ont entretenus jusqu'à satiété. Je soupçonne que l'éditeur s'est reservé ce moyen d'augmenter un jour son intéressante collection d'un volume qui peut être fort piquant, si le rédacteur qu'il emploie remonte à de bonnes sources. Raguse est digne à tous égards de ce privilége : comme ville antique, par les monumens qui attestent son origine, par les coutumes qui en perpétuent la tradition jusqu'au sein de l'Eglise, par une foule de circonstances pleines de poésie, qui se rattachent au nom des lieux ou à la nature des cérémonies; comme ville moderne, par la simplicité, la sagesse et la durée de ses institutions, par l'exactitude de sa discipline intérieure, par la fidélité de ses citoyens; comme ville savante, par l'éclat de son école et le nombre considérable d'hommes distingués qui en sont sortis. Elle a produit ou cultivé le talent des Boscovich, des Appendini, des Stulli, des Stay, des Zamagna, de vingt autres érudits ou poètes moins connus

en France, où l'on fait trop peu de cas des réputations que l'on n'a pas vues naître, et surtout de celles que l'on n'a point faites.

J'ai peu d'observations contradictoires à opposer à M. le docteur Hacquet. Ce savant, que je crois François d'origine, et qui est probablement le même auquel on doit un ouvrage très-estimable sur la minéralogie, devenu fort rare même en Allemagne, a vécu assez long-temps dans la Carniole pour prendre des informations justes sur les mœurs du pays. Cependant, il y a beaucoup à ajouter à ce qu'on rapporte d'après lui sur certaines superstitions, et même sur certains usages qu'il n'est pas permis d'ignorer dans un pays qu'on a habité plus d'un jour. Tels sont ceux, par exemple, qui se pratiquent aux funérailles, et qui, sans être expressément particuliers aux Provinces-Illyriennes, sont au moins assez rares ailleurs.

Quelques écrivains ont reproché aux habitans de la Carniole, quelques autres les ont félicités, et je suis du nombre des lecteurs qui ont considéré la chose sous le point de vue le plus favorable, de porter jusqu'à un certain excès, qu'on est bien libre d'appeler superstition ou manie, les sentimens religieux et tendres, mais plus particulièrement ceux qui ont pour objet les grandes catastrophes de la vie, la misère, la

privation de la liberté, la maladie, la mort. En effet, les images qui sont exposées dans les rues, dans les places publiques, et principalement sur les ponts, sont celles du Christ déchiré de plaies, ou de quelque saint dont le martyre horrible repousse les yeux. Combien de fois, cependant, n'ai-je pas vu le bon paysan du Guisthal et de la vallée de Krain, avec ses yeux si fiers et si doux, son teint brun, mais animé, sa chevelure noire et tombant en ondes sur ses épaules, s'arrêter aux pieds de la sainte effigie, et couvrir ces pieds, colorés d'un sang mal imité, de ses baisers et de ses larmes; tandis que sa femme ou sa fille, debout, après avoir achevé l'oraison ou le *Pismé*, laissoit tomber dans le tronc la petite monnoie de cuivre percée qui avoit servi à sa parure, et qu'elle venoit de détacher de ses cheveux! Combien de fois je me serois précipité à côté d'eux, si je n'avois pas eu la honte superbe de l'homme trop civilisé, et que j'eusse été sûr qu'un François ne m'aperçût pas!

Je n'ai vu que deux fois, et que très-rapidement, l'appareil des funérailles illyriennes. C'étoient des hommes, des célibataires, à qui on rendoit les derniers devoirs, et je ne les ai point suivis jusqu'à la consommation de cette cérémonie, qui peut se modifier suivant l'âge, suivant l'état du mort, et suivant la fortune, l'affec-

tion, l'imagination des parens. Seulement, je m'en souviens, le dernier des deux avoit vingt-six ou vingt-sept ans tout au plus, et il venoit d'être emporté par une maladie de consomption, qu'on attribuoit plutôt à l'amour qu'au sortilége, quoique le sortilége se mêle communément à tous les malheurs dans la croyance d'un peuple primitif. Après avoir lavé le corps avec des infusions de plantes aromatiques qui en retardent la corruption, on l'exposa sur un lit de parade, vêtu de ses meilleurs habits, dont quelques-uns n'avoient pas servi encore; ses mains étoient croisées sur sa poitrine, au-dessous d'un énorme bouquet de fleurs, et couvertes de gants blancs, suivant la mode des nouveaux mariés; son lit entouré, couronné, jonché de fleurs comme celui des époux; autour de lui, un jeune garçon et une jeune fille, dans le costume du *Drug* et de la *Drushiza*, c'est-à-dire de ces acolytes qui font les honneurs des noces, chassoient les insectes avec de grosses touffes de fleurs, qu'ils agitoient continuellement; et chaque survenant, au bout d'une courte prière proférée à demi-voix, jetoit sur le mort quelques gouttes d'une essence bénite, et quelques poignées de fleurs. Cette offrande achevée, il passoit dans la chambre voisine, et y prenoit sa place au banquet, où la plus proche parente du mort, dans

l'ordre qui n'interdit pas le mariage, figure ordinairement en robe d'épousée. Cette fiction du plaisir, de l'amour et du mariage au tombeau d'un jeune homme qui n'a pas été heureux, est peut-être la plus touchante des institutions humaines.

Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de MM. Hacquet et Fortis, à quelques-unes près que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des Provinces-Illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. Je rendrois toutefois cette justice à M. Breton avec plus de liberté, et, s'il faut que je le dise, avec plus de plaisir, s'il n'avoit pas gêné mon impartialité en m'accordant une mention trop honorable, que mes foibles travaux sur l'Illyrie ne méritent point.

L'Afrique, ou *Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains.*

Cet ouvrage fait partie d'une collection déjà volumineuse, dont les livraisons se multiplient très-rapidement et sans que la précipitation de l'éditeur paroisse entraîner jusqu'ici l'inconvénient le plus léger pour les acquéreurs, singularité fort nouvelle en librairie, même à Paris, où les libraires sont si ponctuels. Non seulement les parties les plus récemment publiées ne sont inférieures en rien aux premières, sous le rapport essentiel de la rédaction; mais l'exécution typographique, celle des cartes, des gravures et des ornemens les plus accessoires n'ont pas perdu davantage de leur exactitude et de leur élégance. Les exemplaires les plus communs sont encore dignes, jusqu'à un certain point, de la bibliothèque d'un amateur délicat, et M. Nepveu a fait don à la bibliomanie d'une découverte à laquelle on n'auroit jamais pensé sans lui. C'est à son heureuse imagination que nous sommes redevables du luxe de la brochure.

L'idée de cette collection étoit d'ailleurs fort ingénieuse et en explique bien le succès. La statistique morale des peuples, l'histoire de leurs religions, de leurs superstitions, de leurs

et l'a vue extrêmement vite, si ce n'est en ce qui concerne la géologie, dans laquelle il étoit très-versé. Ses récits, variés, curieux, mais pleins d'inexactitudes et de choses hasardées, ont été démentis presque de point en point dans l'excellente réfutation de Lovrich (1), qui est un des modèles de ce genre de polémique. M. Cassas, enfin, a parcouru l'Istrie et la Dalmatie en artiste et en amateur, plutôt qu'en historien et en philosophe; et comme la Croatie est un pays qui n'a d'autres antiquités que les sublimes antiquités d'une nature encore vierge, il l'a traversée sans y arrêter ses regards, quoiqu'il n'y ait aucun lieu du monde plus digne de ceux de l'observateur, et sous le rapport de sa constitution physique, et sous celui de sa constitution politique et morale. M. Breton a essayé d'y pourvoir dans le petit ouvrage dont je rends compte (pag. 60 à 72 du tome II), par un Mémoire très-bon et très-exact sur la Croatie militaire; mais il n'y a pourvu que jusqu'à un certain point, quoique je n'aie rien lu de plus satisfaisant en françois. La Croatie mérite l'honneur d'une histoire spéciale.

(1) *Osservazioni di Giovanni Lovrich sopra diversi pezzi del viaggio in Dalmazia. In Venezia*, 1776, in-4°.

On n'écriroit plus l'histoire de la Dalmatie sans consulter le précieux monument que M. le comte Kriglianovich Albinoni a consacré à cette province (1), et qui est à la vérité si peu connu en France, que M. Brunet ne l'a pas même cité dans sa *Table méthodique*, qui est cependant la plus complète des bibliographies par ordre de matière. Une belle histoire de Raguse, par M. Appendini (2), a également échappé à ses recherches. Je ne parle ni des Agapit, ni des Gratey, ni des Guaraguin, ni des Lucichius, ni des Sorgo, ni des Vodniek, ni des Güntz, ni des Zoïs, qui, dans ces derniers temps, ont enrichi de tant de notions importantes et nouvelles, l'histoire, la langue, et la littérature de ces belles contrées, quoiqu'il me soit difficile d'en citer un seul sans nommer un ami dont le souvenir me sera toujours cher. Je me borne à indiquer ceux d'entre eux qui ont rédigé ces notions en corps d'ouvrage, et dont la connoissance me paroît tout-à-fait indispensable aux compilateurs français.

---

(1) *Memorie per la storia della Dalmazia. Zara, Battara*, 1809, 2 *in*-4.°

(2) *Notizie Storico-Critiche sulle antichità storia et letteratura de Ragusei. Ragusa, Martecchini*, 1802, 2 *in*-4.° *fig.*

On cherchera inutilement dans le tableau un peu trop abrégé des mœurs illyriennes, la partie qui devroit avoir rapport à l'histoire de Raguse, et qu'on est porté à y désirer, puisque ce pays a été soumis long-temps à l'administration commune de l'Illyrie, et qu'il présente d'ailleurs plus de particularités singulières que certaines nations très-étendues, dont les historiens nous ont entretenus jusqu'à satiété. Je soupçonne que l'éditeur s'est reservé ce moyen d'augmenter un jour son intéressante collection d'un volume qui peut être fort piquant, si le rédacteur qu'il emploie remonte à de bonnes sources. Raguse est digne à tous égards de ce privilége : comme ville antique, par les monumens qui attestent son origine, par les coutumes qui en perpétuent la tradition jusqu'au sein de l'Eglise, par une foule de circonstances pleines de poésie, qui se rattachent au nom des lieux ou à la nature des cérémonies; comme ville moderne, par la simplicité, la sagesse et la durée de ses institutions, par l'exactitude de sa discipline intérieure, par la fidélité de ses citoyens; comme ville savante, par l'éclat de son école et le nombre considérable d'hommes distingués qui en sont sortis. Elle a produit ou cultivé le talent des Boscovich, des Appendini, des Stulli, des Stay, des Zamagna, de vingt autres érudits ou poètes moins connus

en France, où l'on fait trop peu de cas des réputations que l'on n'a pas vues naître, et surtout de celles que l'on n'a point faites.

J'ai peu d'observations contradictoires à opposer à M. le docteur Hacquet. Ce savant, que je crois François d'origine, et qui est probablement le même auquel on doit un ouvrage très-estimable sur la minéralogie, devenu fort rare même en Allemagne, a vécu assez long-temps dans la Carniole pour prendre des informations justes sur les mœurs du pays. Cependant, il y a beaucoup à ajouter à ce qu'on rapporte d'après lui sur certaines superstitions, et même sur certains usages qu'il n'est pas permis d'ignorer dans un pays qu'on a habité plus d'un jour. Tels sont ceux, par exemple, qui se pratiquent aux funérailles, et qui, sans être expressément particuliers aux Provinces-Illyriennes, sont au moins assez rares ailleurs.

Quelques écrivains ont reproché aux habitans de la Carniole, quelques autres les ont félicités, et je suis du nombre des lecteurs qui ont considéré la chose sous le point de vue le plus favorable, de porter jusqu'à un certain excès, qu'on est bien libre d'appeler superstition ou manie, les sentimens religieux et tendres, mais plus particulièrement ceux qui ont pour objet les grandes catastrophes de la vie, la misère, la

privation de la liberté, la maladie, la mort. En effet, les images qui sont exposées dans les rues, dans les places publiques, et principalement sur les ponts, sont celles du Christ déchiré de plaies, ou de quelque saint dont le martyre horrible repousse les yeux. Combien de fois, cependant, n'ai-je pas vu le bon paysan du Guisthal et de la vallée de Krain, avec ses yeux si fiers et si doux, son teint brun, mais animé, sa chevelure noire et tombant en ondes sur ses épaules, s'arrêter aux pieds de la sainte effigie, et couvrir ces pieds, colorés d'un sang mal imité, de ses baisers et de ses larmes; tandis que sa femme ou sa fille, debout, après avoir achevé l'oraison ou le *Pismé*, laissoit tomber dans le tronc la petite monnoie de cuivre percée qui avoit servi à sa parure, et qu'elle venoit de détacher de ses cheveux! Combien de fois je me serois précipité à côté d'eux, si je n'avois pas eu la honte superbe de l'homme trop civilisé, et que j'eusse été sûr qu'un François ne m'aperçût pas!

Je n'ai vu que deux fois, et que très-rapidement, l'appareil des funérailles illyriennes. C'étoient des hommes, des célibataires, à qui on rendoit les derniers devoirs, et je ne les ai point suivis jusqu'à la consommation de cette cérémonie, qui peut se modifier suivant l'âge, suivant l'état du mort, et suivant la fortune, l'affec-

tion, l'imagination des parens. Seulement, je m'en souviens, le dernier des deux avoit vingt-six ou vingt-sept ans tout au plus, et il venoit d'être emporté par une maladie de consomption, qu'on attribuoit plutôt à l'amour qu'au sortilége, quoique le sortilége se mêle communément à tous les malheurs dans la croyance d'un peuple primitif. Après avoir lavé le corps avec des infusions de plantes aromatiques qui en retardent la corruption, on l'exposa sur un lit de parade, vêtu de ses meilleurs habits, dont quelques-uns n'avoient pas servi encore; ses mains étoient croisées sur sa poitrine, au-dessous d'un énorme bouquet de fleurs, et couvertes de gants blancs, suivant la mode des nouveaux mariés; son lit entouré, couronné, jonché de fleurs comme celui des époux; autour de lui, un jeune garçon et une jeune fille, dans le costume du *Drug* et de la *Drushiza*, c'est-à-dire de ces acolytes qui font les honneurs des noces, chassoient les insectes avec de grosses touffes de fleurs, qu'ils agitoient continuellement; et chaque survenant, au bout d'une courte prière proférée à demi-voix, jetoit sur le mort quelques gouttes d'une essence bénite, et quelques poignées de fleurs. Cette offrande achevée, il passoit dans la chambre voisine, et y prenoit sa place au banquet, où la plus proche parente du mort, dans

l'ordre qui n'interdit pas le mariage, figure ordinairement en robe d'épousée. Cette fiction du plaisir, de l'amour et du mariage au tombeau d'un jeune homme qui n'a pas été heureux, est peut-être la plus touchante des institutions humaines.

Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de MM. Hacquet et Fortis, à quelques-unes près que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des Provinces-Illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. Je rendrois toutefois cette justice à M. Breton avec plus de liberté, et, s'il faut que je le dise, avec plus de plaisir, s'il n'avoit pas gêné mon impartialité en m'accordant une mention trop honorable, que mes foibles travaux sur l'Illyrie ne méritent point.

L'Afrique, ou *Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains.*

Cet ouvrage fait partie d'une collection déjà volumineuse, dont les livraisons se multiplient très-rapidement et sans que la précipitation de l'éditeur paroisse entraîner jusqu'ici l'inconvénient le plus léger pour les acquéreurs, singularité fort nouvelle en librairie, même à Paris, où les libraires sont si ponctuels. Non seulement les parties les plus récemment publiées ne sont inférieures en rien aux premières, sous le rapport essentiel de la rédaction; mais l'exécution typographique, celle des cartes, des gravures et des ornemens les plus accessoires n'ont pas perdu davantage de leur exactitude et de leur élégance. Les exemplaires les plus communs sont encore dignes, jusqu'à un certain point, de la bibliothèque d'un amateur délicat, et M. Nepveu a fait don à la bibliomanie d'une découverte à laquelle on n'auroit jamais pensé sans lui. C'est à son heureuse imagination que nous sommes redevables du luxe de la brochure.

L'idée de cette collection étoit d'ailleurs fort ingénieuse et en explique bien le succès. La statistique morale des peuples, l'histoire de leurs religions, de leurs superstitions, de leurs

et l'a vue extrêmement vite, si ce n'est en ce qui concerne la géologie, dans laquelle il étoit très-versé. Ses récits, variés, curieux, mais pleins d'inexactitudes et de choses hasardées, ont été démentis presque de point en point dans l'excellente réfutation de Lovrich (1), qui est un des modèles de ce genre de polémique. M. Cassas, enfin, a parcouru l'Istrie et la Dalmatie en artiste et en amateur, plutôt qu'en historien et en philosophe; et comme la Croatie est un pays qui n'a d'autres antiquités que les sublimes antiquités d'une nature encore vierge, il l'a traversée sans y arrêter ses regards, quoiqu'il n'y ait aucun lieu du monde plus digne de ceux de l'observateur, et sous le rapport de sa constitution physique, et sous celui de sa constitution politique et morale. M. Breton a essayé d'y pourvoir dans le petit ouvrage dont je rends compte (pag. 60 à 72 du tome II), par un Mémoire très-bon et très-exact sur la Croatie militaire; mais il n'y a pourvu que jusqu'à un certain point, quoique je n'aie rien lu de plus satisfaisant en françois. La Croatie mérite l'honneur d'une histoire spéciale.

(1) *Osservazioni di Giovanni Lovrich sopra diversi pezzi del viaggio in Dalmazia. In Venezia*, 1776, in-4°.

On n'écriroit plus l'histoire de la Dalmatie sans consulter le précieux monument que M. le comte Kriglianovich Albinoni a consacré à cette province (1), et qui est à la vérité si peu connu en France, que M. Brunet ne l'a pas même cité dans sa *Table méthodique*, qui est cependant la plus complète des bibliographies par ordre de matière. Une belle histoire de Raguse, par M. Appendini (2), a également échappé à ses recherches. Je ne parle ni des Agapit, ni des Gratey, ni des Guaraguin, ni des Lucichius, ni des Sorgo, ni des Vodnick, ni des Güntz, ni des Zoïs, qui, dans ces derniers temps, ont enrichi de tant de notions importantes et nouvelles, l'histoire, la langue, et la littérature de ces belles contrées, quoiqu'il me soit difficile d'en citer un seul sans nommer un ami dont le souvenir me sera toujours cher. Je me borne à indiquer ceux d'entre eux qui ont rédigé ces notions en corps d'ouvrage, et dont la connoissance me paroît tout-à-fait indispensable aux compilateurs français.

---

(1) *Memorie per la storia della Dalmazia. Zara, Battara*, 1809, 2 *in*-4.°

(2) *Notizie Storico-Critiche sulle antichità storia et letteratura de Ragusei. Ragusa, Martecchini*, 1802, 2 *in*-4.° *fig.*

On cherchera inutilement dans le tableau un peu trop abrégé des mœurs illyriennes, la partie qui devroit avoir rapport à l'histoire de Raguse, et qu'on est porté à y désirer, puisque ce pays a été soumis long-temps à l'administration commune de l'Illyrie, et qu'il présente d'ailleurs plus de particularités singulières que certaines nations très-étendues, dont les historiens nous ont entretenus jusqu'à satiété. Je soupçonne que l'éditeur s'est reservé ce moyen d'augmenter un jour son intéressante collection d'un volume qui peut être fort piquant, si le rédacteur qu'il emploie remonte à de bonnes sources. Raguse est digne à tous égards de ce privilége : comme ville antique, par les monumens qui attestent son origine, par les coutumes qui en perpétuent la tradition jusqu'au sein de l'Eglise, par une foule de circonstances pleines de poésie, qui se rattachent au nom des lieux ou à la nature des cérémonies; comme ville moderne, par la simplicité, la sagesse et la durée de ses institutions, par l'exactitude de sa discipline intérieure, par la fidélité de ses citoyens; comme ville savante, par l'éclat de son école et le nombre considérable d'hommes distingués qui en sont sortis. Elle a produit ou cultivé le talent des Boscovich, des Appendini, des Stulli, des Stay, des Zamagna, de vingt autres érudits ou poètes moins connus

en France, où l'on fait trop peu de cas des réputations que l'on n'a pas vues naître, et surtout de celles que l'on n'a point faites.

J'ai peu d'observations contradictoires à opposer à M. le docteur Hacquet. Ce savant, que je crois François d'origine, et qui est probablement le même auquel on doit un ouvrage très-estimable sur la minéralogie, devenu fort rare même en Allemagne, a vécu assez long-temps dans la Carniole pour prendre des informations justes sur les mœurs du pays. Cependant, il y a beaucoup à ajouter à ce qu'on rapporte d'après lui sur certaines superstitions, et même sur certains usages qu'il n'est pas permis d'ignorer dans un pays qu'on a habité plus d'un jour. Tels sont ceux, par exemple, qui se pratiquent aux funérailles, et qui, sans être expressément particuliers aux Provinces-Illyriennes, sont au moins assez rares ailleurs.

Quelques écrivains ont reproché aux habitans de la Carniole, quelques autres les ont félicités, et je suis du nombre des lecteurs qui ont considéré la chose sous le point de vue le plus favorable, de porter jusqu'à un certain excès, qu'on est bien libre d'appeler superstition ou manie, les sentimens religieux et tendres, mais plus particulièrement ceux qui ont pour objet les grandes catastrophes de la vie, la misère, la

privation de la liberté, la maladie, la mort. En effet, les images qui sont exposées dans les rues, dans les places publiques, et principalement sur les ponts, sont celles du Christ déchiré de plaies, ou de quelque saint dont le martyre horrible repousse les yeux. Combien de fois, cependant, n'ai-je pas vu le bon paysan du Guisthal et de la vallée de Krain, avec ses yeux si fiers et si doux, son teint brun, mais animé, sa chevelure noire et tombant en ondes sur ses épaules, s'arrêter aux pieds de la sainte effigie, et couvrir ces pieds, colorés d'un sang mal imité, de ses baisers et de ses larmes; tandis que sa femme ou sa fille, debout, après avoir achevé l'oraison ou le *Pismé*, laissoit tomber dans le tronc la petite monnoie de cuivre percée qui avoit servi à sa parure, et qu'elle venoit de détacher de ses cheveux! Combien de fois je me serois précipité à côté d'eux, si je n'avois pas eu la honte superbe de l'homme trop civilisé, et que j'eusse été sûr qu'un François ne m'aperçût pas!

Je n'ai vu que deux fois, et que très-rapidement, l'appareil des funérailles illyriennes. C'étoient des hommes, des célibataires, à qui on rendoit les derniers devoirs, et je ne les ai point suivis jusqu'à la consommation de cette cérémonie, qui peut se modifier suivant l'âge, suivant l'état du mort, et suivant la fortune, l'affec-

tion, l'imagination des parens. Seulement, je m'en souviens, le dernier des deux avoit vingt-six ou vingt-sept ans tout au plus, et il venoit d'être emporté par une maladie de consomption, qu'on attribuoit plutôt à l'amour qu'au sortilége, quoique le sortilége se mêle communément à tous les malheurs dans la croyance d'un peuple primitif. Après avoir lavé le corps avec des infusions de plantes aromatiques qui en retardent la corruption, on l'exposa sur un lit de parade, vêtu de ses meilleurs habits, dont quelques-uns n'avoient pas servi encore; ses mains étoient croisées sur sa poitrine, au-dessous d'un énorme bouquet de fleurs, et couvertes de gants blancs, suivant la mode des nouveaux mariés; son lit entouré, couronné, jonché de fleurs comme celui des époux; autour de lui, un jeune garçon et une jeune fille, dans le costume du *Drug* et de la *Drushiza*, c'est-à-dire de ces acolytes qui font les honneurs des noces, chassoient les insectes avec de grosses touffes de fleurs, qu'ils agitoient continuellement; et chaque survenant, au bout d'une courte prière proférée à demi-voix, jetoit sur le mort quelques gouttes d'une essence bénite, et quelques poignées de fleurs. Cette offrande achevée, il passoit dans la chambre voisine, et y prenoit sa place au banquet, où la plus proche parente du mort, dans

l'ordre qui n'interdit pas le mariage, figure ordinairement en robe d'épousée. Cette fiction du plaisir, de l'amour et du mariage au tombeau d'un jeune homme qui n'a pas été heureux, est peut-être la plus touchante des institutions humaines.

Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de MM. Hacquet et Fortis, à quelques-unes près que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des Provinces-Illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. Je rendrois toutefois cette justice à M. Breton avec plus de liberté, et, s'il faut que je le dise, avec plus de plaisir, s'il n'avoit pas gêné mon impartialité en m'accordant une mention trop honorable, que mes foibles travaux sur l'Illyrie ne méritent point.

L'Afrique, ou *Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains.*

Cet ouvrage fait partie d'une collection déjà volumineuse, dont les livraisons se multiplient très-rapidement et sans que la précipitation de l'éditeur paroisse entraîner jusqu'ici l'inconvénient le plus léger pour les acquéreurs, singularité fort nouvelle en librairie, même à Paris, où les libraires sont si ponctuels. Non seulement les parties les plus récemment publiées ne sont inférieures en rien aux premières, sous le rapport essentiel de la rédaction; mais l'exécution typographique, celle des cartes, des gravures et des ornemens les plus accessoires n'ont pas perdu davantage de leur exactitude et de leur élégance. Les exemplaires les plus communs sont encore dignes, jusqu'à un certain point, de la bibliothèque d'un amateur délicat, et M. Nepveu a fait don à la bibliomanie d'une découverte à laquelle on n'auroit jamais pensé sans lui. C'est à son heureuse imagination que nous sommes redevables du luxe de la brochure.

L'idée de cette collection étoit d'ailleurs fort ingénieuse et en explique bien le succès. La statistique morale des peuples, l'histoire de leurs religions, de leurs superstitions, de leurs

arts, de leurs coutumes, est la partie la plus intéressante des voyages. C'est ce qu'on y cherche le plus avidement, et ce que les voyageurs ont généralement le plus mal vu. Ils ne manquent jamais de perdre le temps qu'il étoit si naturel d'employer à des observations utiles, en dissertations très-scientifiques, mais très-oiseuses, qui sont comme non avenues pour le plus grand nombre des lecteurs, et qui n'intéressent que fort superficiellement les autres. Le reste de leurs livres est plus communément encore un tissu insignifiant de faits particuliers qui n'intéressent personne : et voilà justement comme on écrit les voyages. Il faut rendre à la géographie, à l'histoire naturelle, à la statistique matérielle des lieux, ce qui appartient à chacune de ces sciences importantes; mais l'histoire de l'homme moral est le premier but, le but essentiel du curieux qui visite des pays éloignés. La meilleure des Encyclopédies possibles, seroit peut-être celle qui contiendroit l'état exact des connoissances et des mœurs dans tous les âges de la civilisation, en partant par exemple des pays où elle est à peine commencée, et en aboutissant à ceux où elle menace de finir.

On ne sauroit trop dans laquelle de ces catégories opposées il faudroit placer l'Afrique, si

l'on s'en rapportoit indistinctement aux notions plus ou moins hasardées que nous avons sur ses côtes mêmes, et aux descriptions bien plus romanesques encore qu'on a faites de ses parties occultes, de celles où les voyageurs n'ont pénétré qu'un à un, et n'ont résidé qu'un moment. Je n'en excepte pas même la relation de Mungo-Park, qui a parcouru, dit M. R. G. V., « des pays entièrement inconnus, et dont la » véracité est attestée par tous ceux qui con» noissent l'Afrique. » Les pays *entièrement inconnus* n'étoient probablement pas *connus* de ceux qui connoissent l'Afrique, et leur attestation n'y fait rien.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette grande contrée, si barbare sur tous les points par lesquels elle touche au monde civilisé, est pour les observateurs aventureux qui ont bravé tous les périls pour parvenir à son centre, une terre de merveilles dont les villes réalisent les fables plus vénérables et mieux accréditées de Thèbes, de Babylone et de Persépolis. Il n'y a presque point de région du Nouveau-Monde, même parmi celles qui ont le moins tenté la cupidité des Européens, qui n'en soient beaucoup mieux connue que cette éternelle Afrique, qui est pour nous contemporaine de la création, et qui présente sur certains de ses points les monumens les plus

arts, de leurs coutumes, est la partie la plus intéressante des voyages. C'est ce qu'on y cherche le plus avidement, et ce que les voyageurs ont généralement le plus mal vu. Ils ne manquent jamais de perdre le temps qu'il étoit si naturel d'employer à des observations utiles, en dissertations très-scientifiques, mais très-oiseuses, qui sont comme non avenues pour le plus grand nombre des lecteurs, et qui n'intéressent que fort superficiellement les autres. Le reste de leurs livres est plus communément encore un tissu insignifiant de faits particuliers qui n'intéressent personne : et v justement comme on écrit les voyages. Il rendre à la géographie, à l'histoire natur la statistique matérielle des lieux, ce qui tient à chacune de ces sciences imp mais l'histoire de l'homme moral est but, le but essentiel du curieux q pays éloignés. La meilleure des F possibles, seroit peut-être celle q l'état exact des connoissances et tous les âges de la civilisation exemple des pays où elle est cée, et en aboutissant à c de finir.

On ne sauroit trop da gories opposées il fau

l'on s'en rapportait [illegible] :r
plus ou moins [illegible] ou-
ses côtes mêmes, et [illegible] :u,
romanesques encore qu'[illegible] opi-
ties occultes, de celles [illegible] :ents
pénétré qu'un à un, et [illegible] econ-
ment. Je n'en excepte [illegible] les îles
Mungo-Park, qui a [illegible] de ces
« des pays entièrement [illegible] travail
» véracité est attestée par [illegible], un ca-
» noissent l'Afrique. » [illegible] cou d'un
inconnus n'étoient [illegible] ain droite,
de ceux qui connoissent [illegible] Amérique. Il
testation n'y fait rien. [illegible] n'a été faite

Ce qu'il y a de certain [illegible] éens ne devi-
contrée, si barbare [illegible] ù ils virent les
quels elle touche [illegible] L'inscription de
les observateurs aveu[illegible] res inconnus, a
les périls pour parve[illegible] bient plus volon-
de merveilles dont [illegible] s incroyables, que
plus vénérables et [illegible] l'ouvrage des Phé-
de Babylone et de [illegible] Un peu plus tard,
de région du Nou[illegible] il paroît très-difficile
qui ont le moin[illegible] pensé à l'expédition
qui n'en soie[illegible] t il y a beaucoup de
cette éternell[illegible] x savans eux-mêmes,
temporaine[illegible] nois ni Phéniciens.
certains [illegible] i avoit donné un monde

On cherchera inutilement dans le tableau un peu trop abrégé des mœurs illyriennes, la partie qui devroit avoir rapport à l'histoire de Raguse, et qu'on est porté à y désirer, puisque ce pays a été soumis long-temps à l'administration commune de l'Illyrie, et qu'il présente d'ailleurs plus de particularités singulières que certaines nations très-étendues, dont les historiens nous ont entretenus jusqu'à satiété. Je soupçonne que l'éditeur s'est reservé ce moyen d'augmenter un jour son intéressante collection d'un volume qui peut être fort piquant, si le rédacteur qu'il emploie remonte à de bonnes sources. Raguse est digne à tous égards de ce privilége : comme ville antique, par les monumens qui attestent son origine, par les coutumes qui en perpétuent la tradition jusqu'au sein de l'Eglise, par une foule de circonstances pleines de poésie, qui se rattachent au nom des lieux ou à la nature des cérémonies; comme ville moderne, par la simplicité, la sagesse et la durée de ses institutions, par l'exactitude de sa discipline intérieure, par la fidélité de ses citoyens; comme ville savante, par l'éclat de son école et le nombre considérable d'hommes distingués qui en sont sortis. Elle a produit ou cultivé le talent des Boscovich, des Appendini, des Stulli, des Stay, des Zamagna, de vingt autres érudits ou poètes moins connus

en France, où l'on fait trop peu de cas des réputations que l'on n'a pas vues naître, et surtout de celles que l'on n'a point faites.

J'ai peu d'observations contradictoires à opposer à M. le docteur Hacquet. Ce savant, que je crois François d'origine, et qui est probablement le même auquel on doit un ouvrage très-estimable sur la minéralogie, devenu fort rare même en Allemagne, a vécu assez long-temps dans la Carniole pour prendre des informations justes sur les mœurs du pays. Cependant, il y a beaucoup à ajouter à ce qu'on rapporte d'après lui sur certaines superstitions, et même sur certains usages qu'il n'est pas permis d'ignorer dans un pays qu'on a habité plus d'un jour. Tels sont ceux, par exemple, qui se pratiquent aux funérailles, et qui, sans être expressément particuliers aux Provinces-Illyriennes, sont au moins assez rares ailleurs.

Quelques écrivains ont reproché aux habitans de la Carniole, quelques autres les ont félicités, et je suis du nombre des lecteurs qui ont considéré la chose sous le point de vue le plus favorable, de porter jusqu'à un certain excès, qu'on est bien libre d'appeler superstition ou manie, les sentimens religieux et tendres, mais plus particulièrement ceux qui ont pour objet les grandes catastrophes de la vie, la misère, la

privation de la liberté, la maladie, la mort. En effet, les images qui sont exposées dans les rues, dans les places publiques, et principalement sur les ponts, sont celles du Christ déchiré de plaies, ou de quelque saint dont le martyre horrible repousse les yeux. Combien de fois, cependant, n'ai-je pas vu le bon paysan du Guisthal et de la vallée de Krain, avec ses yeux si fiers et si doux, son teint brun, mais animé, sa chevelure noire et tombant en ondes sur ses épaules, s'arrêter aux pieds de la sainte effigie, et couvrir ces pieds, colorés d'un sang mal imité, de ses baisers et de ses larmes; tandis que sa femme ou sa fille, debout, après avoir achevé l'oraison ou le *Pismé*, laissoit tomber dans le tronc la petite monnoie de cuivre percée qui avoit servi à sa parure, et qu'elle venoit de détacher de ses cheveux! Combien de fois je me serois précipité à côté d'eux, si je n'avois pas eu la honte superbe de l'homme trop civilisé, et que j'eusse été sûr qu'un François ne m'aperçût pas!

Je n'ai vu que deux fois, et que très-rapidement, l'appareil des funérailles illyriennes. C'étoient des hommes, des célibataires, à qui on rendoit les derniers devoirs, et je ne les ai point suivis jusqu'à la consommation de cette cérémonie, qui peut se modifier suivant l'âge, suivant l'état du mort, et suivant la fortune, l'affec-

tion, l'imagination des parens. Seulement, je m'en souviens, le dernier des deux avoit vingt-six ou vingt-sept ans tout au plus, et il venoit d'être emporté par une maladie de consomption, qu'on attribuoit plutôt à l'amour qu'au sortilége, quoique le sortilége se mêle communément à tous les malheurs dans la croyance d'un peuple primitif. Après avoir lavé le corps avec des infusions de plantes aromatiques qui en retardent la corruption, on l'exposa sur un lit de parade, vêtu de ses meilleurs habits, dont quelques-uns n'avoient pas servi encore; ses mains étoient croisées sur sa poitrine, au-dessous d'un énorme bouquet de fleurs, et couvertes de gants blancs, suivant la mode des nouveaux mariés; son lit entouré, couronné, jonché de fleurs comme celui des époux; autour de lui, un jeune garçon et une jeune fille, dans le costume du *Drug* et de la *Drushiza*, c'est-à-dire de ces acolytes qui font les honneurs des noces, chassoient les insectes avec de grosses touffes de fleurs, qu'ils agitoient continuellement; et chaque survenant, au bout d'une courte prière proférée à demi-voix, jetoit sur le mort quelques gouttes d'une essence bénite, et quelques poignées de fleurs. Cette offrande achevée, il passoit dans la chambre voisine, et y prenoit sa place au banquet, où la plus proche parente du mort, dans

l'ordre qui n'interdit pas le mariage, figure ordinairement en robe d'épousée. Cette fiction du plaisir, de l'amour et du mariage au tombeau d'un jeune homme qui n'a pas été heureux, est peut-être la plus touchante des institutions humaines.

Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de MM. Hacquet et Fortis, à quelques-unes près que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des Provinces-Illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. Je rendrois toutefois cette justice à M. Breton avec plus de liberté, et, s'il faut que je le dise, avec plus de plaisir, s'il n'avoit pas gêné mon impartialité en m'accordant une mention trop honorable, que mes foibles travaux sur l'Illyrie ne méritent point.

L'Afrique, ou *Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains.*

Cet ouvrage fait partie d'une collection déjà volumineuse, dont les livraisons se multiplient très-rapidement et sans que la précipitation de l'éditeur paroisse entraîner jusqu'ici l'inconvénient le plus léger pour les acquéreurs, singularité fort nouvelle en librairie, même à Paris, où les libraires sont si ponctuels. Non seulement les parties les plus récemment publiées ne sont inférieures en rien aux premières, sous le rapport essentiel de la rédaction; mais l'exécution typographique, celle des cartes, des gravures et des ornemens les plus accessoires n'ont pas perdu davantage de leur exactitude et de leur élégance. Les exemplaires les plus communs sont encore dignes, jusqu'à un certain point, de la bibliothèque d'un amateur délicat, et M. Nepveu a fait don à la bibliomanie d'une découverte à laquelle on n'auroit jamais pensé sans lui. C'est à son heureuse imagination que nous sommes redevables du luxe de la brochure.

L'idée de cette collection étoit d'ailleurs fort ingénieuse et en explique bien le succès. La statistique morale des peuples, l'histoire de leurs religions, de leurs superstitions, de leurs

nistrations; et les loisirs d'une assez longue paix donnèrent à ceux qui étoient doués de quelque talent d'observation, tout le temps nécessaire pour le mettre en usage, et pour rassembler sur l'histoire morale de l'Illyrie moderne une foule de documens que leurs prédécesseurs n'avoient pu recueillir qu'en courant. Ce pays, confié tour à tour à trois gouverneurs éclairés, et administré en général par des hommes qui réunissoient des connoissances variées dans la littérature et dans les sciences à celles qu'exigeoient leurs fonctions spéciales, n'offroit pas une particularité remarquable qui pût se dérober à l'investigation des savans répandus sur sa surface; et jamais circonstance n'avoit été plus favorable à la composition d'une bonne statistique. Il étoit enfin d'autant plus facile d'en recueillir les élémens, que l'Illyrie étoit elle-même une pépinière d'érudits, déjà riches par leurs traditions ou par leurs propres découvertes, des matériaux les plus importans, des pièces les plus rares, des renseignemens les plus curieux, et toujours prêts à les communiquer avec cette affabilité prévenante, et, pour mieux dire, affectueuse, qui est un des traits distinctifs du caractère national de ces excellens peuples. Il n'y avoit rien de plus aisé dans l'état des choses que d'établir sur toute la surface des provinces un système de relations

qui rapporteroit de toutes parts ces élémens divers à un centre commun, et je soumis cette idée à M. le comte Bertrand, qui s'empressa de l'accueillir. L'évacuation de l'Illyrie arriva trop vite pour que l'Académie libre, qui concouroit à l'exécution de ce plan, ait pu le pousser bien loin; mais on sent quelle supériorité auroit eu un pareil ouvrage sur les itinéraires improvisés de deux ou trois écrivains estimables, mais mal dirigés, qui avoient pris tout au plus quelques notes fugitives sur des usages dont ils méconnoissoient le plus souvent le véritable objet, au milieu d'un peuple dont ils ignoroient jusqu'à la langue.

Je n'ai pas dessein de tirer de ces considérations préliminaires une induction défavorable à l'ouvrage que j'annonce. Il est très-bien pour la collection dont il fait partie, et qui ne se compose nécessairement que de Mémoires un peu superficiels. C'est, comme on sait, tout ce qu'il faut sur la statistique, à l'instruction et au plaisir des gens du monde; mais j'ai dû remarquer seulement qu'on suivroit désormais d'autres guides, pour la rédaction d'une histoire de l'Illyrie moderne, que M. Hacquet et M. l'abbé Fortis. Le premier n'a guère visité, au-moins en détail, que l'ancienne Illyrie vindique, et particulièrement la Carniole, qui est la plus connue de ces provinces; le second n'a vu que la Dalmatie,

et l'a vue extrêmement vite, si ce n'est en ce qui concerne la géologie, dans laquelle il étoit très-versé. Ses récits, variés, curieux, mais pleins d'inexactitudes et de choses hasardées, ont été démentis presque de point en point dans l'excellente réfutation de Lovrich (1), qui est un des modèles de ce genre de polémique. M. Cassas, enfin, a parcouru l'Istrie et la Dalmatie en artiste et en amateur, plutôt qu'en historien et en philosophe; et comme la Croatie est un pays qui n'a d'autres antiquités que les sublimes antiquités d'une nature encore vierge, il l'a traversée sans y arrêter ses regards, quoiqu'il n'y ait aucun lieu du monde plus digne de ceux de l'observateur, et sous le rapport de sa constitution physique, et sous celui de sa constitution politique et morale. M. Breton a essayé d'y pourvoir dans le petit ouvrage dont je rends compte (pag. 60 à 72 du tome II), par un Mémoire très-bon et très-exact sur la Croatie militaire; mais il n'y a pourvu que jusqu'à un certain point, quoique je n'aie rien lu de plus satisfaisant en françois. La Croatie mérite l'honneur d'une histoire spéciale.

(1) *Osservazioni di Giovanni Lovrich sopra diversi pezzi del viaggio in Dalmazia. In Venezia*, 1776, in-4°.

On n'écriroit plus l'histoire de la Dalmatie sans consulter le précieux monument que M. le comte Kriglianovich Albinoni a consacré à cette province (1), et qui est à la vérité si peu connu en France, que M. Brunet ne l'a pas même cité dans sa *Table méthodique*, qui est cependant la plus complète des bibliographies par ordre de matière. Une belle histoire de Raguse, par M. Appendini (2), a également échappé à ses recherches. Je ne parle ni des Agapit, ni des Cratey, ni des Guaraguin, ni des Lucichius, ni des Sorgo, ni des Vodnick, ni des Güntz, ni des Zoïs, qui, dans ces derniers temps, ont enrichi de tant de notions importantes et nouvelles, l'histoire, la langue, et la littérature de ces belles contrées, quoiqu'il me soit difficile d'en citer un seul sans nommer un ami dont le souvenir me sera toujours cher. Je me borne à indiquer ceux d'entre eux qui ont rédigé ces notions en corps d'ouvrage, et dont la connoissance me paroît tout-à-fait indispensable aux compilateurs français.

---

(1) *Memorie per la storia della Dalmazia. Zara, Battara*, 1809, 2 *in*-4.°

(2) *Notizie Storico-Critiche sulle antichita storia et letteratura de Ragusei. Ragusa, Martecchini*, 1802, 2 *in*-4.° *fig.*

On cherchera inutilement dans le tableau un peu trop abrégé des mœurs illyriennes, la partie qui devroit avoir rapport à l'histoire de Raguse, et qu'on est porté à y désirer, puisque ce pays a été soumis long-temps à l'administration commune de l'Illyrie, et qu'il présente d'ailleurs plus de particularités singulières que certaines nations très-étendues, dont les historiens nous ont entretenus jusqu'à satiété. Je soupçonne que l'éditeur s'est reservé ce moyen d'augmenter un jour son intéressante collection d'un volume qui peut être fort piquant, si le rédacteur qu'il emploie remonte à de bonnes sources. Raguse est digne à tous égards de ce privilége : comme ville antique, par les monumens qui attestent son origine, par les coutumes qui en perpétuent la tradition jusqu'au sein de l'Eglise, par une foule de circonstances pleines de poésie, qui se rattachent au nom des lieux ou à la nature des cérémonies; comme ville moderne, par la simplicité, la sagesse et la durée de ses institutions, par l'exactitude de sa discipline intérieure, par la fidélité de ses citoyens; comme ville savante, par l'éclat de son école et le nombre considérable d'hommes distingués qui en sont sortis. Elle a produit ou cultivé le talent des Boscovich, des Appendini, des Stulli, des Stay, des Zamagna, de vingt autres érudits ou poètes moins connus

en France, où l'on fait trop peu de cas des réputations que l'on n'a pas vues naître, et surtout de celles que l'on n'a point faites.

J'ai peu d'observations contradictoires à opposer à M. le docteur Hacquet. Ce savant, que je crois François d'origine, et qui est probablement le même auquel on doit un ouvrage très-estimable sur la minéralogie, devenu fort rare même en Allemagne, a vécu assez long-temps dans la Carniole pour prendre des informations justes sur les mœurs du pays. Cependant, il y a beaucoup à ajouter à ce qu'on rapporte d'après lui sur certaines superstitions, et même sur certains usages qu'il n'est pas permis d'ignorer dans un pays qu'on a habité plus d'un jour. Tels sont ceux, par exemple, qui se pratiquent aux funérailles, et qui, sans être expressément particuliers aux Provinces-Illyriennes, sont au moins assez rares ailleurs.

Quelques écrivains ont reproché aux habitans de la Carniole, quelques autres les ont félicités, et je suis du nombre des lecteurs qui ont considéré la chose sous le point de vue le plus favorable, de porter jusqu'à un certain excès, qu'on est bien libre d'appeler superstition ou manie, les sentimens religieux et tendres, mais plus particulièrement ceux qui ont pour objet les grandes catastrophes de la vie, la misère, la

privation de la liberté, la maladie, la mort. En effet, les images qui sont exposées dans les rues, dans les places publiques, et principalement sur les ponts, sont celles du Christ déchiré de plaies, ou de quelque saint dont le martyre horrible repousse les yeux. Combien de fois, cependant, n'ai-je pas vu le bon paysan du Guisthal et de la vallée de Krain, avec ses yeux si fiers et si doux, son teint brun, mais animé, sa chevelure noire et tombant en ondes sur ses épaules, s'arrêter aux pieds de la sainte effigie, et couvrir ces pieds, colorés d'un sang mal imité, de ses baisers et de ses larmes; tandis que sa femme ou sa fille, debout, après avoir achevé l'oraison ou le *Pismé*, laissoit tomber dans le tronc la petite monnoie de cuivre percée qui avoit servi à sa parure, et qu'elle venoit de détacher de ses cheveux! Combien de fois je me serois précipité à côté d'eux, si je n'avois pas eu la honte superbe de l'homme trop civilisé, et que j'eusse été sûr qu'un François ne m'aperçût pas!

Je n'ai vu que deux fois, et que très-rapidement, l'appareil des funérailles illyriennes. C'étoient des hommes, des célibataires, à qui on rendoit les derniers devoirs, et je ne les ai point suivis jusqu'à la consommation de cette cérémonie, qui peut se modifier suivant l'âge, suivant l'état du mort, et suivant la fortune, l'affec-

tion, l'imagination des parens. Seulement, je m'en souviens, le dernier des deux avoit vingt-six ou vingt-sept ans tout au plus, et il venoit d'être emporté par une maladie de consomption, qu'on attribuoit plutôt à l'amour qu'au sortilége, quoique le sortilége se mêle communément à tous les malheurs dans la croyance d'un peuple primitif. Après avoir lavé le corps avec des infusions de plantes aromatiques qui en retardent la corruption, on l'exposa sur un lit de parade, vêtu de ses meilleurs habits, dont quelques-uns n'avoient pas servi encore; ses mains étoient croisées sur sa poitrine, au-dessous d'un énorme bouquet de fleurs, et couvertes de gants blancs, suivant la mode des nouveaux mariés; son lit entouré, couronné, jonché de fleurs comme celui des époux; autour de lui, un jeune garçon et une jeune fille, dans le costume du *Drug* et de la *Drushiza*, c'est-à-dire de ces acolytes qui font les honneurs des noces, chassoient les insectes avec de grosses touffes de fleurs, qu'ils agitoient continuellement; et chaque survenant, au bout d'une courte prière proférée à demi-voix, jetoit sur le mort quelques gouttes d'une essence bénite, et quelques poignées de fleurs. Cette offrande achevée, il passoit dans la chambre voisine, et y prenoit sa place au banquet, où la plus proche parente du mort, dans

l'ordre qui n'interdit pas le mariage, figure ordinairement en robe d'épousée. Cette fiction du plaisir, de l'amour et du mariage au tombeau d'un jeune homme qui n'a pas été heureux, est peut-être la plus touchante des institutions humaines.

Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de MM. Hacquet et Fortis, à quelques-unes près que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des Provinces-Illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. Je rendrois toutefois cette justice à M. Breton avec plus de liberté, et, s'il faut que je le dise, avec plus de plaisir, s'il n'avoit pas gêné mon impartialité en m'accordant une mention trop honorable, que mes foibles travaux sur l'Illyrie ne méritent point.

L'Afrique, ou *Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains.*

Cet ouvrage fait partie d'une collection déjà volumineuse, dont les livraisons se multiplient très-rapidement et sans que la précipitation de l'éditeur paroisse entraîner jusqu'ici l'inconvénient le plus léger pour les acquéreurs, singularité fort nouvelle en librairie, même à Paris, où les libraires sont si ponctuels. Non seulement les parties les plus récemment publiées ne sont inférieures en rien aux premières, sous le rapport essentiel de la rédaction; mais l'exécution typographique, celle des cartes, des gravures et des ornemens les plus accessoires n'ont pas perdu davantage de leur exactitude et de leur élégance. Les exemplaires les plus communs sont encore dignes, jusqu'à un certain point, de la bibliothèque d'un amateur délicat, et M. Nepveu a fait don à la bibliomanie d'une découverte à laquelle on n'auroit jamais pensé sans lui. C'est à son heureuse imagination que nous sommes redevables du luxe de la brochure.

L'idée de cette collection étoit d'ailleurs fort ingénieuse et en explique bien le succès. La statistique morale des peuples, l'histoire de leurs religions, de leurs superstitions, de leurs

arts, de leurs coutumes, est la partie la plus intéressante des voyages. C'est ce qu'on y cherche le plus avidement, et ce que les voyageurs ont généralement le plus mal vu. Ils ne manquent jamais de perdre le temps qu'il étoit si naturel d'employer à des observations utiles, en dissertations très-scientifiques, mais très-oiseuses, qui sont comme non avenues pour le plus grand nombre des lecteurs, et qui n'intéressent que fort superficiellement les autres. Le reste de leurs livres est plus communément encore un tissu insignifiant de faits particuliers qui n'intéressent personne : et voilà justement comme on écrit les voyages. Il faut rendre à la géographie, à l'histoire naturelle, à la statistique matérielle des lieux, ce qui appartient à chacune de ces sciences importantes; mais l'histoire de l'homme moral est le premier but, le but essentiel du curieux qui visite des pays éloignés. La meilleure des Encyclopédies possibles, seroit peut-être celle qui contiendroit l'état exact des connoissances et des mœurs dans tous les âges de la civilisation, en partant par exemple des pays où elle est à peine commencée, et en aboutissant à ceux où elle menace de finir.

On ne sauroit trop dans laquelle de ces catégories opposées il faudroit placer l'Afrique, si

l'on s'en rapportoit indistinctement aux notions plus ou moins hasardées que nous avons sur ses côtes mêmes, et aux descriptions bien plus romanesques encore qu'on a faites de ses parties occultes, de celles où les voyageurs n'ont pénétré qu'un à un, et n'ont résidé qu'un moment. Je n'en excepte pas même la relation de Mungo-Park, qui a parcouru, dit M. R. G. V., « des pays entièrement inconnus, et dont la » véracité est attestée par tous ceux qui con- » noissent l'Afrique. » Les pays *entièrement inconnus* n'étoient probablement pas *connus* de ceux qui connoissent l'Afrique, et leur attestation n'y fait rien.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette grande contrée, si barbare sur tous les points par lesquels elle touche au monde civilisé, est pour les observateurs aventureux qui ont bravé tous les périls pour parvenir à son centre, une terre de merveilles dont les villes réalisent les fables plus vénérables et mieux accréditées de Thèbes, de Babylone et de Persépolis. Il n'y a presque point de région du Nouveau-Monde, même parmi celles qui ont le moins tenté la cupidité des Européens, qui n'en soient beaucoup mieux connue que cette éternelle Afrique, qui est pour nous contemporaine de la création, et qui présente sur certains de ses points les monumens les plus

intéressans et les plus respectables du globe. Un esprit de terreur, et si l'on peut s'exprimer ainsi, de fascination qui préside, il est vrai, à tous les voyages de long cours, mais qui se prolonge rarement au-delà des premières tentatives, a dérobé les curiosités de l'Afrique aux recherches des voyageurs pendant une longue suite de siècles, et ils ne semblent s'y être introduits depuis peu que pour lui ravir en passant des perroquets et des papillons. Je suis amant passionné de l'histoire naturelle; mais quand un pays nouveau est conquis par la science, je vois quelque chose de mieux à en rapporter que la peau d'une giraffe.

C'est au commencement du quinzième siècle seulement que le prince Henri de Portugal, fils du Roi Jean I.^{er}, entraîné par la passion des découvertes, trouva des Portugais assez hardis pour se rendre jusqu'au cap Boyador, non loin des frontières des États de Maroc. Le bruit absurde, mais fondé sans doute sur quelque tradition poétique très-remarquable, qu'une mer de feu s'étendoit derrière ce cap, arrêta pendant treize ans le courage des Portugais; fables merveilleuses qui se sont mêlées, comme on sait, à l'histoire de toutes les premières navigations. La fermeté du prince Henri, qui étoit le Jason de ces nouveaux Argonautes, finit par triom-

pher de leurs superstitions, et les fit marcher de découverte en découverte. En 1444, on doubla enfin le cap sans rencontrer la mer de Feu, qui défendoit ce passage; on franchit le Tropique, et on s'avança à plus de quatre cents lieues par-delà, jusqu'au cap Verd. On reconnut les îles qui portent son nom et les îles Açores, et c'est sur un rocher de l'une de ces dernières qu'on trouva une statue d'un travail très-singulier, qui représentoit, dit-on, un cavalier tenant sa main gauche sur le cou d'un cheval, montrant l'Occident de la main droite, et semblant indiquer la route de l'Amérique. Il est probable que cette observation n'a été faite qu'après coup, et que les Européens ne devinèrent pas l'Amérique le jour où ils virent les Açores pour la première fois. L'inscription de cette statue, gravée en caractères inconnus, a fait croire aux savans, qui croient plus volontiers que personne à des choses incroyables, que ce monument pouvoit être l'ouvrage des Phéniciens ou des Carthaginois. Un peu plus tard, on l'auroit fait cyclopéen. Il paroît très-difficile que les Carthaginois aient pensé à l'expédition de Christophe Colomb, et il y a beaucoup de caractères, inconnus aux savans eux-mêmes, qui ne sont ni Carthaginois ni Phéniciens.

L'heureux hasard qui avoit donné un monde

à Christophe Colomb, fit oublier l'Afrique, pour le plus grand bien de ses habitans, et parce que ce pays, où l'on ne connoissoit point de mines d'or, ne pouvoit guère présenter à l'avarice des Européens que l'appât de quelques esclaves de plus. On exploita pendant un siècle sur l'autre hémisphère des mines et des royaumes, et nos progrès cessèrent de s'étendre où manquoient les richesses. Ils sont si peu remarquables en Afrique depuis cette époque, que je ne crois pas qu'ils aient enrichi la civilisation de plus de quatre ou cinq découvertes, et il y en a certaines, comme la traite des nègres, qui commencent à passer de mode.

De nouvelles circonstances rappellent aujourd'hui notre attention sur cette partie du monde si complètement oubliée. Le gouvernement du Sénégal est rendu à la France par le traité de paix de 1814, telle qu'elle le possédoit avant la révolution, c'est-à-dire, depuis le cap Blanc jusqu'à la rivière de Sierra-Leona. On s'occupe déjà à Paris (1) d'un établissement libre et colonial à la côte d'Afrique; et le savant auteur en examine avec détail les avantages et la possibilité, dans un des chapitres les plus étendus et les plus solides de son livre. Personne n'étoit plus

(1) Ceci a été écrit en 1815.

capable

capable d'approfondir cette question, et toutes celles qui se présentent sur l'Afrique, et qui sont susceptibles d'une solution positive. Deux voyages faits en Afrique pendant les années 1785, 86, 87 et 88, avec M. le chevalier de Boufflers, alors gouverneur du Sénégal; deux ans de séjour au Sénégal ou à Gorée, pendant lesquels il a appris la langue ouolofe; plusieurs voyages faits dans l'intérieur, chez les petits princes du pays, et par ordre du gouvernement françois, l'ont mis à même de connoître à fond tous les objets sur lesquels il écrit, et il a augmenté avec soin ses Mémoires de tout ce qu'il a trouvé depuis de très-authentique dans les auteurs qui ont visité les mêmes parages. Ayant toujours conservé des relations avec les chefs de la colonie du Sénégal, il a pu rectifier peu à peu ce qui étoit inexact dans ses propres observations, et rétablir les faits qu'il avoit omis.

Toutes les parties de ce petit ouvrage sont traitées avec un soin égal, et dignes d'un égal intérêt. Cependant je crois pouvoir citer, parmi les détails les plus neufs et les plus piquans, au moins dans leur opposition avec nos mœurs, ce que le véridique historien rapporte de certains bardes africains, qui n'ont pas encore eu de Macpherson, et qu'on appelle *quevel* en

langage ouolof, *siliki* en langage manding, et *guiriots* en langage de relation. Ces poètes se trouvent presque partout, mais surtout, à ce qu'il paroît, auprès des princes et des grands; ils ne reçoivent pas de gages fixes, mais ils sont comblés de présens suivant leurs services, et les raffinemens qu'ils introduisent dans l'art de flatter. Ils excitent leurs maîtres, les accompagnent au pillage, les suivent dans les visites qu'ils rendent à d'autres potentats, et recueillent partout une bonne part de ce qui leur est donné en cadeau ou payé en tributs. Leur métier est d'égayer leurs loisirs en célébrant leurs grandes actions ou celles de leurs ancêtres, et leur talent de savoir tout mettre en chansons. Si leur patron reçoit quelque présent magnifique sur lequel ils puissent prétendre un petit droit à prélever, ils font aussitôt retentir ses louanges d'une voix glapissante, avec des inflexions diverses, étendant les bras, roulant les yeux, faisant toutes sortes de contorsions, et semblables en tout à des maniaques. Ces éloges, qui ne sont pas bien variés dans leurs formes, consistent à répéter sans cesse que personne ne fut plus courageux, plus riche, plus beau, plus généreux que le maître qu'ils chantent. Souvent ils emploient de certains mots qui se prennent en différentes

acceptions, et qui signifient tour à tour un homme d'origine céleste, ou un aventurier et un bâtard : suivant qu'ils sont satisfaits ou mécontens, ils prennent ces mots en bonne ou en mauvaise part, ce que l'on discerne à l'expression d'humilité ou de mépris qu'ils donnent à leurs grimaces. « Rien de si plat, continue » l'historien, rien de si ridicule que leurs » éloges : je comprenois la langue, et j'ai vu » rarement des étincelles de poésie dans leur » bavardage emphatique. Soit vanité, soit amour » de la flatterie, on leur fait souvent cependant » des présens considérables, et ils finissent par » amasser de grandes richesses. »

Voilà des aperçus qui doivent paroître fort singuliers dans nos pays civilisés. Mais « Afri- » que, dit Rabelais, fut toujours coustumière » de produire choses estranges et monstrueuses. »

---

langage ouolof, *siliki* en langage manding, et *guiriots* en langage de relation. Ces poètes se trouvent presque partout, mais surtout, à ce qu'il paroît, auprès des princes et des grands; ils ne reçoivent pas de gages fixes, mais ils sont comblés de présens suivant leurs services, et les raffinemens qu'ils introduisent dans l'art de flatter. Ils excitent leurs maîtres, les accompagnent au pillage, les suivent dans les visites qu'ils rendent à d'autres potentats, et recueillent partout une bonne part de ce qui leur est donné en cadeau ou payé en tributs. Leur métier est d'égayer leurs loisirs en célébrant leurs grandes actions ou celles de leurs ancêtres, et leur talent de savoir tout mettre en chansons. Si leur patron reçoit quelque présent magnifique sur lequel ils puissent prétendre un petit droit à prélever, ils font aussitôt retentir ses louanges d'une voix glapissante, avec des inflexions diverses, étendant les bras, roulant les yeux, faisant toutes sortes de contorsions, et semblables en tout à des maniaques. Ces éloges, qui ne sont pas bien variés dans leurs formes, consistent à répéter sans cesse que personne ne fut plus courageux, plus riche, plus beau, plus généreux que le maître qu'ils chantent. Souvent ils emploient de certains mots qui se prennent en différentes

acceptions, et qui signifient tour à tour un homme d'origine céleste, ou un aventurier et un bâtard : suivant qu'ils sont satisfaits ou mécontens, ils prennent ces mots en bonne ou en mauvaise part, ce que l'on discerne à l'expression d'humilité ou de mépris qu'ils donnent à leurs grimaces. « Rien de si plat, continue » l'historien, rien de si ridicule que leurs » éloges : je comprenois la langue, et j'ai vu » rarement des étincelles de poésie dans leur » bavardage emphatique. Soit vanité, soit amour » de la flatterie, on leur fait souvent cependant » des présens considérables, et ils finissent par » amasser de grandes richesses. »

Voilà des aperçus qui doivent paroître fort singuliers dans nos pays civilisés. Mais « Afri- » que, dit Rabelais, fut toujours coustumière » de produire choses estranges et monstrueuses. »

L'Hindoustan, ou Religion, Mœurs, Usages et Métiers des Hindous.

La curiosité des hommes doit être bien satisfaite sur ce qu'on appelle maintenant une terre classique. Les historiens, les poètes, et surtout les érudits ont tellement épuisé la matière, que le moindre écolier peut parler de Rome aussi pertinemment que s'il y avoit voyagé du temps des consuls. Alde Manuce ne nous a rien laissé ignorer sur la toge, Théophile Raynaud sur les bonnets, Baudouin sur les souliers, Sagittarius ou Larcher sur les portes, Molin sur les serrures, Caselius sur les agrafes, Kirchmann sur les anneaux, et le docte Magius sur l'usage des sonnettes. On sait positivement dans tous les colléges comment on vivoit il y a deux mille ans à mille lieues de nous; et on ne se doute pas le plus souvent des coutumes d'une nation, d'une province, d'une ville voisine où l'on est peut-être destiné à finir sa vie. Quant aux pays très-éloignés qui n'ont pas l'avantage d'avoir été classiques, ou qui en ont perdu le souvenir, peu de gens en connoissent le nom, très-peu la situation et l'histoire, infiniment peu les pratiques particulières et les mœurs. L'Inde est placée dans cette dernière catégorie, quoiqu'il n'y ait aucune région de la terre plus faite pour exciter la curio-

sité; mais ce n'est pas une terre *classique*, c'est seulement une terre *romantique*, une terre poétique et merveilleuse, et comme elle paroît s'être dérobée par une singulière exception à la contagion du perfectionnement social, elle s'est soustraite, par le même bonheur, à l'investigation des pédans. « Je vous salue, disoit Saadi, je vous » salue, riant empire des roses, qui produisez » en abondance les perles, les diamans, les » fleurs, les parfums, et les plus belles vierges » du monde! » J'ajouterois volontiers : Je vous salue, heureuse patrie des enchanteurs et des fées, royaume des aventures et des prodiges, si ancien dans l'ordre des temps, si neuf dans l'ordre des sociétés, qui possédez encore, au milieu de la décadence du monde, les douces erreurs et l'aveugle félicité de vos premiers habitans! Puissiez-vous les goûter long-temps! Les illusions du premier âge sont charmantes dans les peuples comme dans les enfans, parce que c'est d'elles que se compose à peu près tout le bonheur certain que l'homme est appelé à connoître pendant sa courte existence. Elles sont toutes aimables, toutes délicieuses, sans en excepter les plus communes, les plus grossières, les plus vaines en apparence. Ce qui nous ravit surtout dans la lecture des voyages lointains, ce qui nous fait éprouver avec vivacité, avec violence, le désir si

répandu, au moins parmi les jeunes gens, d'habiter un pays nouvellement découvert, c'est bien moins la sagesse de ses lois et la solennité de ses coutumes, que la naïveté de ses superstitions et l'attrait de ses fables. Cet instinct de notre nature n'est pas approuvé sans doute par les grands génies qui ont soumis toutes les règles de la vie sociale à leurs calculs, toutes ses pratiques à leurs théories, et dont les profondes conceptions, si supérieures aux *Mille et une Nuits* en extravagance, n'en approchèrent malheureusement jamais ni en abandon, ni en gaîté. Mais combien ces génies, follement vantés, sont moins spirituels et moins agréables que ceux dont le savant Caylus et le bon M. Galland nous ont raconté les admirables métamorphoses! Que l'imagination se plaît à ces brillans récits, et avec quelle ivresse elle se transporte dans ce monde d'illusions, où tout semble s'animer d'une vie magique sous la baguette des fées! Quel cœur de bronze ne s'est pas attendri aux mésaventures de ces reines de beauté, de ces fleurs de perfection, de ces miroirs de persévérance et de fidélité qu'on trouve encore dans l'Orient! Quel front d'airain ne s'est pas déridé aux plaisantes vicissitudes de tant d'ingénieuses histoires! Que sont devenus le vaisseau de Sindbad pour les voyageurs aventureux, et la lampe d'Aladdin

pour les ambitieux *désappointés* ? S'il faut réellement des chimères aux peuples vieillis, pourquoi ne retournent-ils pas d'eux-mêmes aux amusantes chimères de leur enfance, qui sont mille fois moins dangereuses et plus jolies que les autres? On croiroit que la nature a indiqué ce symptôme de décadence dans l'individu, pour l'instruction de l'espèce.

L'intérêt qui doit s'attacher à *l'Histoire de l'Inde* et à tous les ouvrages qui en traitent, résulte de cette foule d'idées imposantes et merveilleuses qu'aucun pays ne peut rappeler dans le même nombre et avec le même éclat. Cette contrée magnifique renferme tout ce qui agit vivement sur l'imagination de l'homme, tout ce qui est propre à émouvoir son cœur et à commander son respect. Située à une distance considérable de notre Europe, elle exerce un prestige encore plus puissant par l'espace qu'elle occupe dans l'histoire des temps que par son éloignement topographique : sa chronologie, ses révolutions, sa religion, ses usages, sont presque aussi extraordinaires que ses fables, ou plutôt l'histoire et la fable se confondent encore dans tous ses monumens comme aux premiers jours du monde. Non-seulement, en effet, les Hindous font remonter à l'époque d'une création très-ancienne toutes les traditions de leur existence

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; des monumens qui attestoient l'imagination de leurs fondateurs et la patience obstinée de plusieurs générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'emploi même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des peuples les plus industrieux n'a jamais pénétrés depuis. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le mystère des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est, physiquement le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, vivifie tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

grand nombre d'inédites, sont remarquables par la netteté du dessin, et dans les exemplaires de choix, par l'exactitude du coloris. Il est extrêmement rare de voir une spéculation d'aussi longue haleine soutenue aussi heureusement et d'une manière aussi honorable. La petite Encyclopédie topographique, dont cet ouvrage dépend, est un corps d'histoire important pour toutes les études, intéressant pour tous les états, agréable pour tous les âges, et dont la possession est accessible à toutes les fortunes, puisqu'au moyen de certaines modifications très-légères qui ne touchent au livre que sous le rapport de sa condition matérielle, et qui ne changent rien à son utilité, il peut convenir tour à tour aux facultés de la médiocrité qui n'achète que l'instruction, et aux fantaisies de l'opulence qui n'estime que le luxe.

Des Celtes, antérieurement aux temps historiques ; par M. Botidoux.

Je suppose qu'un homme entêté de paradoxes s'avise de renouveler aujourd'hui celui du P. Hardouin, qui prétendoit que la plupart des livres classiques des latins n'étoient que des *pastiches* plus ou moins habiles, composés l'époque de la renaissance des lettres, par quelques moines ingénieux, et qu'il entreprenne d'appuyer ce sophisme insoutenable sur la science étymologique, il ne manqueroit pas de remarquer que, par une de ces inadvertances qui trahissent presque toujours les faussaires, ceux-ci ont imprimé le sceau de leur supposition téméraire, au nom même de ces écrivains que leur imagination a créés ; et il faut avouer, ajouteroit-il sans doute, qu'on ne pouvoit désigner la plupart d'entr'eux par des dénominations mieux assorties au caractère de leurs ouvrages, et plus propre à faire connoître l'artifice grossier des contrefacteurs. Quelle épithète conviendroit mieux en effet au poète âcre et hostile, qui attaque tous les états dans ses épigrammes effrontées, que celle de Martial ? Voulez-vous donner l'idée d'une Muse gracieuse qui ne chante que la tendresse et les plaisirs, par une comparaison facile à saisir ? la flûte de Sicile vous fournira le

joli nom de Tibulle. Est-il question d'un talent non moins agréable et plus varié, qui joint le sel de la plaisanterie attique à la mollesse de la volupté, qui flatte, qui déchire tour à tour, et qui offre, dans ce mélange piquant de gaîté maligne, de grâce et de délicatesse, l'image d'un petit animal constant et mutin, sensible et capricieux, la nature elle-même l'a nommé Catulle. Pour faire reconnoître l'historien concis qui affecte d'enfermer ses idées dans le tour mystérieux d'une phrase elliptique, et dont l'art est de faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit, il suffit d'indiquer Tacite. Si un autre écrivain se rencontre, dont le style périodique et pompeux pèche au contraire par une recherche trop sensible de l'élégance, par une profusion d'ornemens souvent déplacée, celui-là sera Florus. Il en est de même de tous les autres avec un peu plus de latitude dans les rapprochemens. Que pensera-t-on de ce jeu d'esprit, sinon qu'il est trop frivole pour occuper les loisirs d'un homme sensé? C'est cependant sur des données tout aussi puériles et quelquefois moins spécieuses que sont fondés la plupart des systèmes étymologiques, où l'on a eu la prétention de rapporter tous les noms et tous les faits à une origine arbitraire. Il ne résulte pas de là que la science de l'étymologie, qui prête des illustra-

tions si heureuses à toutes les autres, soit entièrement à dédaigner; mais qu'il n'en est point qui exige plus de mesure et de sobriété en application, puisque des esprits, d'ailleurs très-sages et très-réservés, ne peuvent se défendre d'un certain excès dans l'extension de ses principes. Je crois qu'il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, d'indiquer un seul livre en ce genre qui ne fît pas sentir combien l'erreur est près de la vérité, et dans quels écarts peut se jeter l'imagination quand elle n'est dirigée que par l'analogie. Les théories les plus vraisemblables des étymologistes, examinées scrupuleusement, se réduiront toujours à quelques propositions certaines, mal à propos étayées d'une foule de subtilités dont le goût voudroit les dégager.

L'ouvrage que j'annonce n'est donc pas exempt d'un défaut inévitable. L'auteur à qui nous devons une savante traduction de César, près d'en publier la seconde édition, et animé du désir de rendre cet important travail tout-à-fait digne des honorables suffrages qu'il a obtenus, a cru reconnoître quelques imperfections dans le résultat de ses premières recherches, principalement en ce qui concerne les temps reculés de l'histoire des Gaulois et leurs anciens établissemens en Italie. Depuis, le ha-

sard ayant fait tomber sous ses yeux un dictionnaire celtique, il y a vu, *à sa grande surprise*, et à la mienne aussi, je dois en convenir, que c'étoit-là qu'il devoit chercher *la clef des origines italiques*. La question est de savoir maintenant, et cette question est d'une grande importance pour M. de Botidoux et pour sa traduction de César, si elle peut gagner à cette découverte, ou bien si elle ne fera que perdre du mérite qu'on lui accorde en se chargeant d'une vaine et stérile richesse. Ainsi, c'est dans le double intérêt de sa réputation et de la vérité, que je l'engage à se défier d'un prestige peut-être trop facile à détruire, à se borner du moins à quelques aperçus infiniment heureux et infiniment justes qui éclairent, étendent ou rectifient très-réellement quelques-unes de nos connoissances historiques. Le reste des hypothèses de M. de Botidoux, sur les *origines italiques*, est présenté avec une érudition piquante et sous le jour le plus avantageux possible; mais le rapprochement qui a frappé son esprit, et dont on conçoit très-bien l'effet sur une imagination préoccupée quand on a l'usage des études étymologiques, est un indice trop vague et trop équivoque pour fonder une probabilité en histoire. J'ose lui certifier qu'avec un peu de penchant à céder à cette espèce d'illusion, on trou-

veroit tout aussi aisément les *origines italiques* dans le Vocabulaire ouolof ou caraïbe, que dans le Dictionnaire bas-breton.

Je demande, par exemple, pourquoi chercher dans le celtique *hal* de préférence à un autre mot grec qui en est presque l'homonyme, le nom de la ville de Salente, qui ne vient probablement ni de l'un ni de l'autre; celui de *rhegium*, dans le celtique *rhegi*, qui peut signifier *déchirement*, mais qui ne le signifie pas mieux non plus que son analogue grec; celui d'*argyripa*, si convenable à un pays riche en mines d'argent, dans la combinaison très-forcée de trois mots de patois armoricain qui veulent dire littéralement *l'homme cheval*, et qui ne présentent par conséquent qu'un véritable non-sens? Mais voici qui me paroît plus extraordinaire : M. de Botidoux, essayant d'expliquer par la langue celtique le nom du cap *Leucopetra*, à l'extrémité de l'OEnotrie, ou de la Calabre actuelle, et obligé toutefois de laisser aux Grecs les deux premières syllabes de ce mot, prétend que les dernières s'y réunirent dans l'usage des voyageurs, parce que c'étoit une locution commune des habitans du pays, le celtique *petra* signifiant *que demandez-vous? que voulez-vous dire?* J'en suis bien fâché pour la science étymologique; mais c'est absolument comme si l'on disoit

que

que Privas a eu des Allemands pour fondateurs et pour aborigènes, parce que sa dernière syllabe a en allemand le même sens que *petra* en celtique. Et pourquoi recourir à cette étymologie hybride, à cette alliance invraisemblable d'élémens disparates, quand l'étymologie naturelle de son nom local est si facile à trouver tout entière dans le grec, sans *aphérèse*, sans *apocope*, sans *syncope*, sans *métathèse*, sans aucune de ces figures au nom barbare et pédantesque, à l'aide desquelles les étymologistes font d'un mot tout ce qu'ils veulent pour le plier à leurs systèmes? *Leucopetra* signifie, mot pour mot, *saxum album*, un rocher blanc; ce qui convient merveilleusement à un cap, et spécialement au cap Pittaro, dont il est ici question.

Pour concevoir tout ce que cette manière d'expliquer les origines d'une nation a d'hypothétique et de conjectural; pour se faire une juste idée du degré de confiance qu'elle mérite, il suffit d'avoir épelé le dictionnaire de quelques langues très-anciennes. Les combinaisons possibles des lettres et des syllabes sont presque infinies, mais il s'en faut de beaucoup que les hommes les aient épuisées, d'abord parce qu'il leur est naturel d'affecter les combinaisons les plus euphoniques, les plus agréables à l'oreille, et puis parce que tous les substantifs gé-

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé ; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; des monumens qui attestoient l'imagination de leurs fondateurs et la patience obstinée de plusieurs générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'emploi même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des peuples les plus industrieux n'a jamais pénétrés depuis. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le mystère des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est, physiquement, le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, vivifie tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

intéressans et les plus respectables du globe. Un esprit de terreur, et si l'on peut s'exprimer ainsi, de fascination qui préside, il est vrai, à tous les voyages de long cours, mais qui se prolonge rarement au-delà des premières tentatives, a dérobé les curiosités de l'Afrique aux recherches des voyageurs pendant une longue suite de siècles, et ils ne semblent s'y être introduits depuis peu que pour lui ravir en passant des perroquets et des papillons. Je suis amant passionné de l'histoire naturelle; mais quand un pays nouveau est conquis par la science, je vois quelque chose de mieux à en rapporter que la peau d'une giraffe.

C'est au commencement du quinzième siècle seulement que le prince Henri de Portugal, fils du Roi Jean I.^{er}, entraîné par la passion des découvertes, trouva des Portugais assez hardis pour se rendre jusqu'au cap Boyador, non loin des frontières des États de Maroc. Le bruit absurde, mais fondé sans doute sur quelque tradition poétique très-remarquable, qu'une mer de feu s'étendoit derrière ce cap, arrêta pendant treize ans le courage des Portugais; fables merveilleuses qui se sont mêlées, comme on sait, à l'histoire de toutes les premières navigations. La fermeté du prince Henri, qui étoit le Jason de ces nouveaux Argonautes, finit par triom-

pher de leurs superstitions, et les fit marcher de découverte en découverte. En 1444, on doubla enfin le cap sans rencontrer la mer de Feu, qui défendoit ce passage; on franchit le Tropique, et on s'avança à plus de quatre cents lieues par-delà, jusqu'au cap Verd. On reconnut les îles qui portent son nom et les îles Açores, et c'est sur un rocher de l'une de ces dernières qu'on trouva une statue d'un travail très-singulier, qui représentoit, dit-on, un cavalier tenant sa main gauche sur le cou d'un cheval, montrant l'Occident de la main droite, et semblant indiquer la route de l'Amérique. Il est probable que cette observation n'a été faite qu'après coup, et que les Européens ne devinèrent pas l'Amérique le jour où ils virent les Açores pour la première fois. L'inscription de cette statue, gravée en caractères inconnus, a fait croire aux savans, qui croient plus volontiers que personne à des choses incroyables, que ce monument pouvoit être l'ouvrage des Phéniciens ou des Carthaginois. Un peu plus tard, on l'auroit fait cyclopéen. Il paroît très-difficile que les Carthaginois aient pensé à l'expédition de Christophe Colomb, et il y a beaucoup de caractères, inconnus aux savans eux-mêmes, qui ne sont ni Carthaginois ni Phéniciens.

L'heureux hasard qui avoit donné un monde

à Christophe Colomb, fit oublier l'Afrique, pour le plus grand bien de ses habitans, et parce que ce pays, où l'on ne connoissoit point de mines d'or, ne pouvoit guère présenter à l'avarice des Européens que l'appât de quelques esclaves de plus. On exploita pendant un siècle sur l'autre hémisphère des mines et des royaumes, et nos progrès cessèrent de s'étendre où manquoient les richesses. Ils sont si peu remarquables en Afrique depuis cette époque, que je ne crois pas qu'ils aient enrichi la civilisation de plus de quatre ou cinq découvertes, et il y en a certaines, comme la traite des nègres, qui commencent à passer de mode.

De nouvelles circonstances rappellent aujourd'hui notre attention sur cette partie du monde si complètement oubliée. Le gouvernement du Sénégal est rendu à la France par le traité de paix de 1814, telle qu'elle le possédoit avant la révolution, c'est-à-dire, depuis le cap Blanc jusqu'à la rivière de Sierra-Leona. On s'occupe déjà à Paris (1) d'un établissement libre et colonial à la côte d'Afrique; et le savant auteur en examine avec détail les avantages et la possibilité, dans un des chapitres les plus étendus et les plus solides de son livre. Personne n'étoit plus

(1) Ceci a été écrit en 1815.

capable

capable d'approfondir cette question, et toutes celles qui se présentent sur l'Afrique, et qui sont susceptibles d'une solution positive. Deux voyages faits en Afrique pendant les années 1785, 86, 87 et 88, avec M. le chevalier de Boufflers, alors gouverneur du Sénégal; deux ans de séjour au Sénégal ou à Gorée, pendant lesquels il a appris la langue ouolofe; plusieurs voyages faits dans l'intérieur, chez les petits princes du pays, et par ordre du gouvernement françois, l'ont mis à même de connoître à fond tous les objets sur lesquels il écrit, et il a augmenté avec soin ses Mémoires de tout ce qu'il a trouvé depuis de très-authentique dans les auteurs qui ont visité les mêmes parages. Ayant toujours conservé des relations avec les chefs de la colonie du Sénégal, il a pu rectifier peu à peu ce qui étoit inexact dans ses propres observations, et rétablir les faits qu'il avoit omis.

Toutes les parties de ce petit ouvrage sont traitées avec un soin égal, et dignes d'un égal intérêt. Cependant je crois pouvoir citer, parmi les détails les plus neufs et les plus piquans, au moins dans leur opposition avec nos mœurs, ce que le véridique historien rapporte de certains bardes africains, qui n'ont pas encore eu de Macpherson, et qu'on appelle *quevel* en

langage ouolof, *siliki* en langage manding, et *guiriots* en langage de relation. Ces poètes se trouvent presque partout, mais surtout, à ce qu'il paroît, auprès des princes et des grands; ils ne reçoivent pas de gages fixes, mais ils sont comblés de présens suivant leurs services, et les raffinemens qu'ils introduisent dans l'art de flatter. Ils excitent leurs maîtres, les accompagnent au pillage, les suivent dans les visites qu'ils rendent à d'autres potentats, et recueillent partout une bonne part de ce qui leur est donné en cadeau ou payé en tributs. Leur métier est d'égayer leurs loisirs en célébrant leurs grandes actions ou celles de leurs ancêtres, et leur talent de savoir tout mettre en chansons. Si leur patron reçoit quelque présent magnifique sur lequel ils puissent prétendre un petit droit à prélever, ils font aussitôt retentir ses louanges d'une voix glapissante, avec des inflexions diverses, étendant les bras, roulant les yeux, faisant toutes sortes de contorsions, et semblables en tout à des maniaques. Ces éloges, qui ne sont pas bien variés dans leurs formes, consistent à répéter sans cesse que personne ne fut plus courageux, plus riche, plus beau, plus généreux que le maître qu'ils chantent. Souvent ils emploient de certains mots qui se prennent en différentes

acceptions, et qui signifient tour à tour un homme d'origine céleste, ou un aventurier et un bâtard : suivant qu'ils sont satisfaits ou mécontens, ils prennent ces mots en bonne ou en mauvaise part, ce que l'on discerne à l'expression d'humilité ou de mépris qu'ils donnent à leurs grimaces. « Rien de si plat, continue » l'historien, rien de si ridicule que leurs » éloges : je comprenois la langue, et j'ai vu » rarement des étincelles de poésie dans leur » bavardage emphatique. Soit vanité, soit amour » de la flatterie, on leur fait souvent cependant » des présens considérables, et ils finissent par » amasser de grandes richesses. »

Voilà des aperçus qui doivent paroître fort singuliers dans nos pays civilisés. Mais « Afri- » que, dit Rabelais, fut toujours coustumière » de produire choses estranges et monstrueuses. »

L'Hindoustan, ou Religion, Mœurs, Usages et Métiers des Hindous.

La curiosité des hommes doit être bien satisfaite sur ce qu'on appelle maintenant une terre classique. Les historiens, les poètes, et surtout les érudits ont tellement épuisé la matière, que le moindre écolier peut parler de Rome aussi pertinemment que s'il y avoit voyagé du temps des consuls. Alde Manuce ne nous a rien laissé ignorer sur la toge, Théophile Raynaud sur les bonnets, Baudouin sur les souliers, Sagittarius ou Larcher sur les portes, Molin sur les serrures, Caselius sur les agrafes, Kirchmann sur les anneaux, et le docte Magius sur l'usage des sonnettes. On sait positivement dans tous les colléges comment on vivoit il y a deux mille ans à mille lieues de nous; et on ne se doute pas le plus souvent des coutumes d'une nation, d'une province, d'une ville voisine où l'on est peut-être destiné à finir sa vie. Quant aux pays très-éloignés qui n'ont pas l'avantage d'avoir été classiques, ou qui en ont perdu le souvenir, peu de gens en connoissent le nom, très-peu la situation et l'histoire, infiniment peu les pratiques particulières et les mœurs. L'Inde est placée dans cette dernière catégorie, quoiqu'il n'y ait aucune région de la terre plus faite pour exciter la curio-

sité; mais ce n'est pas une terre *classique*, c'est seulement une terre *romantique*, une terre poétique et merveilleuse, et comme elle paroît s'être dérobée par une singulière exception à la contagion du perfectionnement social, elle s'est soustraite, par le même bonheur, à l'investigation des pédans. « Je vous salue, disoit Saadi, je vous » salue, riant empire des roses, qui produisez » en abondance les perles, les diamans, les » fleurs, les parfums, et les plus belles vierges » du monde! » J'ajouterois volontiers : Je vous salue, heureuse patrie des enchanteurs et des fées, royaume des aventures et des prodiges, si ancien dans l'ordre des temps, si neuf dans l'ordre des sociétés, qui possédez encore, au milieu de la décadence du monde, les douces erreurs et l'aveuglé félicité de vos premiers habitans! Puissiez-vous les goûter long-temps! Les illusions du premier âge sont charmantes dans les peuples comme dans les enfans, parce que c'est d'elles que se compose à peu près tout le bonheur certain que l'homme est appelé à connoître pendant sa courte existence. Elles sont toutes aimables, toutes délicieuses, sans en excepter les plus communes, les plus grossières, les plus vaines en apparence. Ce qui nous ravit surtout dans la lecture des voyages lointains, ce qui nous fait éprouver avec vivacité, avec violence, le désir si

répandu, au moins parmi les jeunes gens, d'habiter un pays nouvellement découvert, c'est bien moins la sagesse de ses lois et la solennité de ses coutumes, que la naïveté de ses superstitions et l'attrait de ses fables. Cet instinct de notre nature n'est pas approuvé sans doute par les grands génies qui ont soumis toutes les règles de la vie sociale à leurs calculs, toutes ses pratiques à leurs théories, et dont les profondes conceptions, si supérieures aux *Mille et une Nuits* en extravagance, n'en approchèrent malheureusement jamais ni en abandon, ni en gaîté. Mais combien ces génies, follement vantés, sont moins spirituels et moins agréables que ceux dont le savant Caylus et le bon M. Galland nous ont raconté les admirables métamorphoses! Que l'imagination se plaît à ces brillans récits, et avec quelle ivresse elle se transporte dans ce monde d'illusions, où tout semble s'animer d'une vie magique sous la baguette des fées! Quel cœur de bronze ne s'est pas attendri aux mésaventures de ces reines de beauté, de ces fleurs de perfection, de ces miroirs de persévérance et de fidélité qu'on trouve encore dans l'Orient! Quel front d'airain ne s'est pas déridé aux plaisantes vicissitudes de tant d'ingénieuses histoires! Que sont devenus le vaisseau de Sindbad pour les voyageurs aventureux, et la lampe d'Aladdin

pour les ambitieux *désappointés* ? S'il faut réellement des chimères aux peuples vieillis, pourquoi ne retournent-ils pas d'eux-mêmes aux amusantes chimères de leur enfance, qui sont mille fois moins dangereuses et plus jolies que les autres? On croiroit que la nature a indiqué ce symptôme de décadence dans l'individu, pour l'instruction de l'espèce.

L'intérêt qui doit s'attacher à *l'Histoire de l'Inde* et à tous les ouvrages qui en traitent, résulte de cette foule d'idées imposantes et merveilleuses qu'aucun pays ne peut rappeler dans le même nombre et avec le même éclat. Cette contrée magnifique renferme tout ce qui agit vivement sur l'imagination de l'homme, tout ce qui est propre à émouvoir son cœur et à commander son respect. Située à une distance considérable de notre Europe, elle exerce un prestige encore plus puissant par l'espace qu'elle occupe dans l'histoire des temps que par son éloignement topographique : sa chronologie, ses révolutions, sa religion, ses usages, sont presque aussi extraordinaires que ses fables, ou plutôt l'histoire et la fable se confondent encore dans tous ses monumens comme aux premiers jours du monde. Non-seulement, en effet, les Hindous font remonter à l'époque d'une création très-ancienne toutes les traditions de leur existence

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; des monumens qui attestoient l'imagination de leurs fondateurs et la patience obstinée de plusieurs générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'emploi même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des peuples les plus industrieux n'a jamais pénétrés depuis. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le mystère des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est, physiquement le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, vivifie tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

grand nombre d'inédites, sont remarquables par la netteté du dessin, et dans les exemplaires de choix, par l'exactitude du coloris. Il est extrêmement rare de voir une spéculation d'aussi longue haleine soutenue aussi heureusement et d'une manière aussi honorable. La petite Encyclopédie topographique, dont cet ouvrage dépend, est un corps d'histoire important pour toutes les études, intéressant pour tous les états, agréable pour tous les âges, et dont la possession est accessible à toutes les fortunes, puisqu'au moyen de certaines modifications très-légères qui ne touchent au livre que sous le rapport de sa condition matérielle, et qui ne changent rien à son utilité, il peut convenir tour à tour aux facultés de la médiocrité qui n'achète que l'instruction, et aux fantaisies de l'opulence qui n'estime que le luxe.

Des Celtes, antérieurement aux temps historiques ; par M. Botidoux.

Je suppose qu'un homme entêté de paradoxes s'avise de renouveler aujourd'hui celui du P. Hardouin, qui prétendoit que la plupart des livres classiques des latins n'étoient que des *pastichés* plus ou moins habiles, composés à l'époque de la renaissance des lettres, par quelques moines ingénieux, et qu'il entreprenne d'appuyer ce sophisme insoutenable sur la science étymologique, il ne manqueroit pas de remarquer que, par une de ces inadvertances qui trahissent presque toujours les faussaires, ceux-ci ont imprimé le sceau de leur supposition téméraire, au nom même de ces écrivains que leur imagination a créés ; et il faut avouer, ajouteroit-il sans doute, qu'on ne pouvoit désigner la plupart d'entr'eux par des dénominations mieux assorties au caractère de leurs ouvrages, et plus propre à faire connoître l'artifice grossier des contrefacteurs. Quelle épithète conviendroit mieux en effet au poète âcre et hostile, qui attaque tous les états dans ses épigrammes effrontées, que celle de Martial ? Voulez-vous donner l'idée d'une Muse gracieuse qui ne chante que la tendresse et les plaisirs, par une comparaison facile à saisir ? la flûte de Sicile vous fournira le

joli nom de Tibulle. Est-il question d'un talent non moins agréable et plus varié, qui joint le sel de la plaisanterie attique à la mollesse de la volupté, qui flatte, qui déchire tour à tour, et qui offre, dans ce mélange piquant de gaîté maligne, de grâce et de délicatesse, l'image d'un petit animal constant et mutin, sensible et capricieux, la nature elle-même l'a nommé Catulle. Pour faire reconnoître l'historien concis qui affecte d'enfermer ses idées dans le tour mystérieux d'une phrase elliptique, et dont l'art est de faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit, il suffit d'indiquer Tacite. Si un autre écrivain se rencontre, dont le style périodique et pompeux pèche au contraire par une recherche trop sensible de l'élégance, par une profusion d'ornemens souvent déplacée, celui-là sera Florus. Il en est de même de tous les autres avec un peu plus de latitude dans les rapprochemens. Que pensera-t-on de ce jeu d'esprit, sinon qu'il est trop frivole pour occuper les loisirs d'un homme sensé? C'est cependant sur des données tout aussi puériles et quelquefois moins spécieuses que sont fondés la plupart des systèmes étymologiques, où l'on a eu la prétention de rapporter tous les noms et tous les faits à une origine arbitraire. Il ne résulte pas de là que la science de l'étymologie, qui prête des illustra-

tions si heureuses à toutes les autres, soit entièrement à dédaigner; mais qu'il n'en est point qui exige plus de mesure et de sobriété en application, puisque des esprits, d'ailleurs très-sages et très-réservés, ne peuvent se défendre d'un certain excès dans l'extension de ses principes. Je crois qu'il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, d'indiquer un seul livre en ce genre qui ne fît pas sentir combien l'erreur est près de la vérité, et dans quels écarts peut se jeter l'imagination quand elle n'est dirigée que par l'analogie. Les théories les plus vraisemblables des étymologistes, examinées scrupuleusement, se réduiront toujours à quelques propositions certaines, mal à propos étayées d'une foule de subtilités dont le goût voudroit les dégager.

L'ouvrage que j'annonce n'est donc pas exempt d'un défaut inévitable. L'auteur à qui nous devons une savante traduction de César, près d'en publier la seconde édition, et animé du désir de rendre cet important travail tout-à-fait digne des honorables suffrages qu'il a obtenus, a cru reconnoître quelques imperfections dans le résultat de ses premières recherches, principalement en ce qui concerne les temps reculés de l'histoire des Gaulois et leurs anciens établissemens en Italie. Depuis, le ha-

sard ayant fait tomber sous ses yeux un dictionnaire celtique, il y a vu, *à sa grande surprise*, et à la mienne aussi, je dois en convenir, que c'étoit-là qu'il devoit chercher *la clef des origines italiques*. La question est de savoir maintenant, et cette question est d'une grande importance pour M. de Botidoux et pour sa traduction de César, si elle peut gagner à cette découverte, ou bien si elle ne fera que perdre du mérite qu'on lui accorde en se chargeant d'une vaine et stérile richesse. Ainsi, c'est dans le double intérêt de sa réputation et de la vérité, que je l'engage à se défier d'un prestige peut-être trop facile à détruire, à se borner du moins à quelques aperçus infiniment heureux et infiniment justes qui éclairent, étendent ou rectifient très-réellement quelques-unes de nos connoissances historiques. Le reste des hypothèses de M. de Botidoux, sur les *origines italiques*, est présenté avec une érudition piquante et sous le jour le plus avantageux possible; mais le rapprochement qui a frappé son esprit, et dont on conçoit très-bien l'effet sur une imagination préoccupée quand on a l'usage des études étymologiques, est un indice trop vague et trop équivoque pour fonder une probabilité en histoire. J'ose lui certifier qu'avec un peu de penchant à céder à cette espèce d'illusion, on trou-

veroit tout aussi aisément les *origines italiques* dans le Vocabulaire ouolof ou caraïbe, que dans le Dictionnaire bas-breton.

Je demande, par exemple, pourquoi chercher dans le celtique *hal* de préférence à un autre mot grec qui en est presque l'homonyme, le nom de la ville de Salente, qui ne vient probablement ni de l'un ni de l'autre; celui de *rhegium*, dans le celtique *rhegi*, qui peut signifier *déchirement*, mais qui ne le signifie pas mieux non plus que son analogue grec; celui d'*argyripa*, si convenable à un pays riche en mines d'argent, dans la combinaison très-forcée de trois mots de patois armoricain qui veulent dire littéralement *l'homme cheval*, et qui ne présentent par conséquent qu'un véritable non-sens? Mais voici qui me paroît plus extraordinaire : M. de Botidoux, essayant d'expliquer par la langue celtique le nom du cap *Leucopetra*, à l'extrémité de l'OEnotrie, ou de la Calabre actuelle, et obligé toutefois de laisser aux Grecs les deux premières syllabes de ce mot, prétend que les dernières s'y réunirent dans l'usage des voyageurs, parce que c'étoit une locution commune des habitans du pays, le celtique *petra* signifiant *que demandez-vous? que voulez-vous dire?* J'en suis bien fâché pour la science étymologique; mais c'est absolument comme si l'on disoit

que

que Privas a eu des Allemands pour fondateurs et pour aborigènes, parce que sa dernière syllabe a en allemand le même sens que *petra* en celtique. Et pourquoi recourir à cette étymologie hybride, à cette alliance invraisemblable d'élémens disparates, quand l'étymologie naturelle de son nom local est si facile à trouver tout entière dans le grec, sans *aphérèse*, sans *apocope*, sans *syncope*, sans *métathèse*, sans aucune de ces figures au nom barbare et pédantesque, à l'aide desquelles les étymologistes font d'un mot tout ce qu'ils veulent pour le plier à leurs systèmes? *Leucopetra* signifie, mot pour mot, *saxum album*, un rocher blanc; ce qui convient merveilleusement à un cap, et spécialement au cap Pittaro, dont il est ici question.

Pour concevoir tout ce que cette manière d'expliquer les origines d'une nation a d'hypothétique et de conjectural; pour se faire une juste idée du degré de confiance qu'elle mérite, il suffit d'avoir épelé le dictionnaire de quelques langues très-anciennes. Les combinaisons possibles des lettres et des syllabes sont presque infinies, mais il s'en faut de beaucoup que les hommes les aient épuisées, d'abord parce qu'il leur est naturel d'affecter les combinaisons les plus euphoniques, les plus agréables à l'oreille, et puis parce que tous les substantifs gé-

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; des monumens qui attestoient l'imagination de leurs fondateurs et la patience obstinée de plusieurs générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'emploi même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des peuples les plus industrieux n'a jamais pénétrés depuis. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le mystère des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est physiquement le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, vivifie tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

grand nombre d'inédites, sont remarquables par la netteté du dessin, et dans les exemplaires de choix, par l'exactitude du coloris. Il est extrêmement rare de voir une spéculation d'aussi longue haleine soutenue aussi heureusement et d'une manière aussi honorable. La petite Encyclopédie topographique, dont cet ouvrage dépend, est un corps d'histoire important pour toutes les études, intéressant pour tous les états, agréable pour tous les âges, et dont la possession est accessible à toutes les fortunes, puisqu'au moyen de certaines modifications très-légères qui ne touchent au livre que sous le rapport de sa condition matérielle, et qui ne changent rien à son utilité, il peut convenir tour à tour aux facultés de la médiocrité qui n'achète que l'instruction, et aux fantaisies de l'opulence qui n'estime que le luxe.

Des Celtes, antérieurement aux temps historiques ; par M. Botidoux.

Je suppose qu'un homme entêté de paradoxes s'avise de renouveler aujourd'hui celui du P. Hardouin, qui prétendoit que la plupart des livres classiques des latins n'étoient que des *pastichés* plus ou moins habiles, composés l'époque de la renaissance des lettres, par quelques moines ingénieux, et qu'il entreprenne d'appuyer ce sophisme insoutenable sur la science étymologique, il ne manqueroit pas de remarquer que, par une de ces inadvertances qui trahissent presque toujours les faussaires, ceux-ci ont imprimé le sceau de leur supposition téméraire, au nom même de ces écrivains que leur imagination a créés ; et il faut avouer, ajouteroit-il sans doute, qu'on ne pouvoit désigner la plupart d'entr'eux par des dénominations mieux assorties au caractère de leurs ouvrages, et plus propre à faire connoître l'artifice grossier des contrefacteurs. Quelle épithète conviendroit mieux en effet au poète âcre et hostile, qui attaque tous les états dans ses épigrammes effrontées, que celle de Martial ? Voulez-vous donner l'idée d'une Muse gracieuse qui ne chante que la tendresse et les plaisirs, par une comparaison facile à saisir ? la flûte de Sicile vous fournira le

joli nom de Tibulle. Est-il question d'un talent non moins agréable et plus varié, qui joint le sel de la plaisanterie attique à la mollesse de la volupté, qui flatte, qui déchire tour à tour, et qui offre, dans ce mélange piquant de gaîté maligne, de grâce et de délicatesse, l'image d'un petit animal constant et mutin, sensible et capricieux, la nature elle-même l'a nommé Catulle. Pour faire reconnoître l'historien concis qui affecte d'enfermer ses idées dans le tour mystérieux d'une phrase elliptique, et dont l'art est de faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit, il suffit d'indiquer Tacite. Si un autre écrivain se rencontre, dont le style périodique et pompeux pèche au contraire par une recherche trop sensible de l'élégance, par une profusion d'ornemens souvent déplacée, celui-là sera Florus. Il en est de même de tous les autres avec un peu plus de latitude dans les rapprochemens. Que pensera-t-on de ce jeu d'esprit, sinon qu'il est trop frivole pour occuper les loisirs d'un homme sensé? C'est cependant sur des données tout aussi puériles et quelquefois moins spécieuses que sont fondés la plupart des systèmes étymologiques, où l'on a eu la prétention de rapporter tous les noms et tous les faits à une origine arbitraire. Il ne résulte pas de là que la science de l'étymologie, qui prête des illustra-

tions si heureuses à toutes les autres, soit entièrement à dédaigner; mais qu'il n'en est point qui exige plus de mesure et de sobriété en application, puisque des esprits, d'ailleurs très-sages et très-réservés, ne peuvent se défendre d'un certain excès dans l'extension de ses principes. Je crois qu'il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, d'indiquer un seul livre en ce genre qui ne fît pas sentir combien l'erreur est près de la vérité, et dans quels écarts peut se jeter l'imagination quand elle n'est dirigée que par l'analogie. Les théories les plus vraisemblables des étymologistes, examinées scrupuleusement, se réduiront toujours à quelques propositions certaines, mal à propos étayées d'une foule de subtilités dont le goût voudroit les dégager.

L'ouvrage que j'annonce n'est donc pas exempt d'un défaut inévitable. L'auteur à qui nous devons une savante traduction de César, près d'en publier la seconde édition, et animé du désir de rendre cet important travail tout-à-fait digne des honorables suffrages qu'il a obtenus, a cru reconnoître quelques imperfections dans le résultat de ses premières recherches, principalement en ce qui concerne les temps reculés de l'histoire des Gaulois et leurs anciens établissemens en Italie. Depuis, le ha-

sard ayant fait tomber sous ses yeux un dictionnaire celtique, il y a vu, *à sa grande surprise*, et à la mienne aussi, je dois en convenir, que c'étoit-là qu'il devoit chercher *la clef des origines italiques*. La question est de savoir maintenant, et cette question est d'une grande importance pour M. de Botidoux et pour sa traduction de César, si elle peut gagner à cette découverte, ou bien si elle ne fera que perdre du mérite qu'on lui accorde en se chargeant d'une vaine et stérile richesse. Ainsi, c'est dans le double intérêt de sa réputation et de la vérité, que je l'engage à se défier d'un prestige peut-être trop facile à détruire, à se borner du moins à quelques aperçus infiniment heureux et infiniment justes qui éclairent, étendent ou rectifient très-réellement quelques-unes de nos connoissances historiques. Le reste des hypothèses de M. de Botidoux, sur les *origines italiques*, est présenté avec une érudition piquante et sous le jour le plus avantageux possible; mais le rapprochement qui a frappé son esprit, et dont on conçoit très-bien l'effet sur une imagination préoccupée quand on a l'usage des études étymologiques, est un indice trop vague et trop équivoque pour fonder une probabilité en histoire. J'ose lui certifier qu'avec un peu de penchant à céder à cette espèce d'illusion, on trou-

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; des monumens qui attestoient l'imagination de leurs fondateurs et la patience obstinée de plusieurs générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'emploi même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des peuples les plus industrieux n'a jamais pénétrés depuis. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le mystère des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est, physiquement, le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, vivifie tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

langage ouolof, *siliki* en langage manding, et *guiriots* en langage de relation. Ces poètes se trouvent presque partout, mais surtout, à ce qu'il paroît, auprès des princes et des grands; ils ne reçoivent pas de gages fixes, mais ils sont comblés de présens suivant leurs services, et les raffinemens qu'ils introduisent dans l'art de flatter. Ils excitent leurs maîtres, les accompagnent au pillage, les suivent dans les visites qu'ils rendent à d'autres potentats, et recueillent partout une bonne part de ce qui leur est donné en cadeau ou payé en tributs. Leur métier est d'égayer leurs loisirs en célébrant leurs grandes actions ou celles de leurs ancêtres, et leur talent de savoir tout mettre en chansons. Si leur patron reçoit quelque présent magnifique sur lequel ils puissent prétendre un petit droit à prélever, ils font aussitôt retentir ses louanges d'une voix glapissante, avec des inflexions diverses, étendant les bras, roulant les yeux, faisant toutes sortes de contorsions, et semblables en tout à des maniaques. Ces éloges, qui ne sont pas bien variés dans leurs formes, consistent à répéter sans cesse que personne ne fut plus courageux, plus riche, plus beau, plus généreux que le maître qu'ils chantent. Souvent ils emploient de certains mots qui se prennent en différentes

acceptions, et qui signifient tour à tour un homme d'origine céleste, ou un aventurier et un bâtard : suivant qu'ils sont satisfaits ou mécontens, ils prennent ces mots en bonne ou en mauvaise part, ce que l'on discerne à l'expression d'humilité ou de mépris qu'ils donnent à leurs grimaces. « Rien de si plat, continue » l'historien, rien de si ridicule que leurs » éloges : je comprenois la langue, et j'ai vu » rarement des étincelles de poésie dans leur » bavardage emphatique. Soit vanité, soit amour » de la flatterie, on leur fait souvent cependant » des présens considérables, et ils finissent par » amasser de grandes richesses. »

Voilà des aperçus qui doivent paroître fort singuliers dans nos pays civilisés. Mais « Afri- » que, dit Rabelais, fut toujours coustumière » de produire choses estranges et monstrueuses. »

L'Hindoustan, ou Religion, Mœurs, Usages et Métiers des Hindous.

La curiosité des hommes doit être bien satisfaite sur ce qu'on appelle maintenant une terre classique. Les historiens, les poètes, et surtout les érudits ont tellement épuisé la matière, que le moindre écolier peut parler de Rome aussi pertinemment que s'il y avoit voyagé du temps des consuls. Alde Manuce ne nous a rien laissé ignorer sur la toge, Théophile Raynaud sur les bonnets, Baudouin sur les souliers, Sagittarius ou Larcher sur les portes, Molin sur les serrures, Caselius sur les agrafes, Kirchmann sur les anneaux, et le docte Magius sur l'usage des sonnettes. On sait positivement dans tous les colléges comment on vivoit il y a deux mille ans à mille lieues de nous; et on ne se doute pas le plus souvent des coutumes d'une nation, d'une province, d'une ville voisine où l'on est peut-être destiné à finir sa vie. Quant aux pays très-éloignés qui n'ont pas l'avantage d'avoir été classiques, ou qui en ont perdu le souvenir, peu de gens en connoissent le nom, très-peu la situation et l'histoire, infiniment peu les pratiques particulières et les mœurs. L'Inde est placée dans cette dernière catégorie, quoiqu'il n'y ait aucune région de la terre plus faite pour exciter la curio-

sité; mais ce n'est pas une terre *classique*, c'est seulement une terre *romantique*, une terre poétique et merveilleuse, et comme elle paroît s'être dérobée par une singulière exception à la contagion du perfectionnement social, elle s'est soustraite, par le même bonheur, à l'investigation des pédans. « Je vous salue, disoit Saadi, je vous » salue, riant empire des roses, qui produisez » en abondance les perles, les diamans, les » fleurs, les parfums, et les plus belles vierges » du monde! » J'ajouterois volontiers : Je vous salue, heureuse patrie des enchanteurs et des fées, royaume des aventures et des prodiges, si ancien dans l'ordre des temps, si neuf dans l'ordre des sociétés, qui possédez encore, au milieu de la décadence du monde, les douces erreurs et l'aveuglé félicité de vos premiers habitans! Puissiez-vous les goûter long-temps! Les illusions du premier âge sont charmantes dans les peuples comme dans les enfans, parce que c'est d'elles que se compose à peu près tout le bonheur certain que l'homme est appelé à connoître pendant sa courte existence. Elles sont toutes aimables, toutes délicieuses, sans en excepter les plus communes, les plus grossières, les plus vaines en apparence. Ce qui nous ravit surtout dans la lecture des voyages lointains, ce qui nous fait éprouver avec vivacité, avec violence, le désir si

répandu, au moins parmi les jeunes gens, d'habiter un pays nouvellement découvert, c'est bien moins la sagesse de ses lois et la solennité de ses coutumes, que la naïveté de ses superstitions et l'attrait de ses fables. Cet instinct de notre nature n'est pas approuvé sans doute par les grands génies qui ont soumis toutes les règles de la vie sociale à leurs calculs, toutes ses pratiques à leurs théories, et dont les profondes conceptions, si supérieures aux *Mille et une Nuits* en extravagance, n'en approchèrent malheureusement jamais ni en abandon, ni en gaîté. Mais combien ces génies, follement vantés, sont moins spirituels et moins agréables que ceux dont le savant Caylus et le bon M. Galland nous ont raconté les admirables métamorphoses! Que l'imagination se plaît à ces brillans récits, et avec quelle ivresse elle se transporte dans ce monde d'illusions, où tout semble s'animer d'une vie magique sous la baguette des fées! Quel cœur de bronze ne s'est pas attendri aux mésaventures de ces reines de beauté, de ces fleurs de perfection, de ces miroirs de persévérance et de fidélité qu'on trouve encore dans l'Orient! Quel front d'airain ne s'est pas déridé aux plaisantes vicissitudes de tant d'ingénieuses histoires! Que sont devenus le vaisseau de Sindbad pour les voyageurs aventureux, et la lampe d'Aladdin

pour les ambitieux *désappointés* ? S'il faut réellement des chimères aux peuples vieillis, pourquoi ne retournent-ils pas d'eux-mêmes aux amusantes chimères de leur enfance, qui sont mille fois moins dangereuses et plus jolies que les autres? On croiroit que la nature a indiqué ce symptôme de décadence dans l'individu, pour l'instruction de l'espèce.

L'intérêt qui doit s'attacher à *l'Histoire de l'Inde* et à tous les ouvrages qui en traitent, résulte de cette foule d'idées imposantes et merveilleuses qu'aucun pays ne peut rappeler dans le même nombre et avec le même éclat. Cette contrée magnifique renferme tout ce qui agit vivement sur l'imagination de l'homme, tout ce qui est propre à émouvoir son cœur et à commander son respect. Située à une distance considérable de notre Europe, elle exerce un prestige encore plus puissant par l'espace qu'elle occupe dans l'histoire des temps que par son éloignement topographique : sa chronologie, ses révolutions, sa religion, ses usages, sont presque aussi extraordinaires que ses fables, ou plutôt l'histoire et la fable se confondent encore dans tous ses monumens comme aux premiers jours du monde. Non-seulement, en effet, les Hindous font remonter à l'époque d'une création très-ancienne toutes les traditions de leur existence

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; des monumens qui attestoient l'imagination de leurs fondateurs et la patience obstinée de plusieurs générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'emploi même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des peuples les plus industrieux n'a jamais pénétrés depuis. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le mystère des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est, physiquement le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, vivifie tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

grand nombre d'inédites, sont remarquables par la netteté du dessin, et dans les exemplaires de choix, par l'exactitude du coloris. Il est extrêmement rare de voir une spéculation d'aussi longue haleine soutenue aussi heureusement et d'une manière aussi honorable. La petite Encyclopédie topographique, dont cet ouvrage dépend, est un corps d'histoire important pour toutes les études, intéressant pour tous les états, agréable pour tous les âges, et dont la possession est accessible à toutes les fortunes, puisqu'au moyen de certaines modifications très-légères qui ne touchent au livre que sous le rapport de sa condition matérielle, et qui ne changent rien à son utilité, il peut convenir tour à tour aux facultés de la médiocrité qui n'achète que l'instruction, et aux fantaisies de l'opulence qui n'estime que le luxe.

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

gra[illegible]
la [illegible]
char[illegible]
[illegible]
gue [illegible]
d'une [illegible]
chop[illegible]
est [illegible]
études [illegible]
pour [illegible]
[illegible]
de [illegible]
touche[illegible]
dition [illegible]
utilité [illegible]
de la [illegible]
et aux [illegible]
le lux.

L'Hindoustan, ou Religion, Mœurs, Usages et Métiers des Hindous.

La curiosité des hommes doit être bien satisfaite sur ce qu'on appelle maintenant une terre classique. Les historiens, les poètes, et surtout les érudits ont tellement épuisé la matière, que le moindre écolier peut parler de Rome aussi pertinemment que s'il y avoit voyagé du temps des consuls. Alde Manuce ne nous a rien laissé ignorer sur la toge, Théophile Raynaud sur les bonnets, Baudouin sur les souliers, Sagittarius ou Larcher sur les portes, Molin sur les serrures, Caselius sur les agrafes, Kirchmann sur les anneaux, et le docte Magius sur l'usage des sonnettes. On sait positivement dans tous les colléges comment on vivoit il y a deux mille ans à mille lieues de nous; et on ne se doute pas le plus souvent des coutumes d'une nation, d'une province, d'une ville voisine où l'on est peut-être destiné à finir sa vie. Quant aux pays très-éloignés qui n'ont pas l'avantage d'avoir été classiques, ou qui en ont perdu le souvenir, peu de gens en connoissent le nom, très-peu la situation et l'histoire, infiniment peu les pratiques particulières et les mœurs. L'Inde est placée dans cette dernière catégorie, quoiqu'il n'y ait aucune région de la terre plus faite pour exciter la curio-

sité ; mais ce n'est pas une terre *classique*, c'est seulement une terre *romantique*, une terre poétique et merveilleuse, et comme elle paroît s'être dérobée par une singulière exception à la contagion du perfectionnement social, elle s'est soustraite, par le même bonheur, à l'investigation des pédans. « Je vous salue, disoit Saadi, je vous » salue, riant empire des roses, qui produisez » en abondance les perles, les diamans, les » fleurs, les parfums, et les plus belles vierges » du monde ! » J'ajouterois volontiers : Je vous salue, heureuse patrie des enchanteurs et des fées, royaume des aventures et des prodiges, si ancien dans l'ordre des temps, si neuf dans l'ordre des sociétés, qui possédez encore, au milieu de la décadence du monde, les douces erreurs et l'aveuglé félicité de vos premiers habitans ! Puissiez-vous les goûter long-temps ! Les illusions du premier âge sont charmantes dans les peuples comme dans les enfans, parce que c'est d'elles que se compose à peu près tout le bonheur certain que l'homme est appelé à connoître pendant sa courte existence. Elles sont toutes aimables, toutes délicieuses, sans en excepter les plus communes, les plus grossières, les plus vaines en apparence. Ce qui nous ravit surtout dans la lecture des voyages lointains, ce qui nous fait éprouver avec vivacité, avec violence, le désir si

répandu, au moins parmi les jeunes gens, d'habiter un pays nouvellement découvert, c'est bien moins la sagesse de ses lois et la solennité de ses coutumes, que la naïveté de ses superstitions et l'attrait de ses fables. Cet instinct de notre nature n'est pas approuvé sans doute par les grands génies qui ont soumis toutes les règles de la vie sociale à leurs calculs, toutes ses pratiques à leurs théories, et dont les profondes conceptions, si supérieures aux *Mille et une Nuits* en extravagance, n'en approchèrent malheureusement jamais ni en abandon, ni en gaîté. Mais combien ces génies, follement vantés, sont moins spirituels et moins agréables que ceux dont le savant Caylus et le bon M. Galland nous ont raconté les admirables métamorphoses! Que l'imagination se plaît à ces brillans récits, et avec quelle ivresse elle se transporte dans ce monde d'illusions, où tout semble s'animer d'une vie magique sous la baguette des fées! Quel cœur de bronze ne s'est pas attendri aux mésaventures de ces reines de beauté, de ces fleurs de perfection, de ces miroirs de persévérance et de fidélité qu'on trouve encore dans l'Orient! Quel front d'airain ne s'est pas déridé aux plaisantes vicissitudes de tant d'ingénieuses histoires! Que sont devenus le vaisseau de Sindbad pour les voyageurs aventureux, et la lampe d'Aladdin

pour les ambitieux *désappointés* ? S'il faut réellement des chimères aux peuples vieillis, pourquoi ne retournent-ils pas d'eux-mêmes aux amusantes chimères de leur enfance, qui sont mille fois moins dangereuses et plus jolies que les autres? On croiroit que la nature a indiqué ce symptôme de décadence dans l'individu, pour l'instruction de l'espèce.

L'intérêt qui doit s'attacher à *l'Histoire de l'Inde* et à tous les ouvrages qui en traitent, résulte de cette foule d'idées imposantes et merveilleuses qu'aucun pays ne peut rappeler dans le même nombre et avec le même éclat. Cette contrée magnifique renferme tout ce qui agit vivement sur l'imagination de l'homme, tout ce qui est propre à émouvoir son cœur et à commander son respect. Située à une distance considérable de notre Europe, elle exerce un prestige encore plus puissant par l'espace qu'elle occupe dans l'histoire des temps que par son éloignement topographique : sa chronologie, ses révolutions, sa religion, ses usages, sont presque aussi extraordinaires que ses fables, ou plutôt l'histoire et la fable se confondent encore dans tous ses monumens comme aux premiers jours du monde. Non-seulement, en effet, les Hindous font remonter à l'époque d'une création très-ancienne toutes les traditions de leur existence

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé ; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; des monumens qui attestoient l'imagination de leurs fondateurs et la patience obstinée de plusieurs générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'emploi même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des peuples les plus industrieux n'a jamais pénétrés depuis. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le mystère des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est, physiquement le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, vivifie tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

grand nombre d'inédites, sont remarquables par la netteté du dessin, et dans les exemplaires de choix, par l'exactitude du coloris. Il est extrêmement rare de voir une spéculation d'aussi longue haleine soutenue aussi heureusement et d'une manière aussi honorable. La petite Encyclopédie topographique, dont cet ouvrage dépend, est un corps d'histoire important pour toutes les études, intéressant pour tous les états, agréable pour tous les âges, et dont la possession est accessible à toutes les fortunes, puisqu'au moyen de certaines modifications très-légères qui ne touchent au livre que sous le rapport de sa condition matérielle, et qui ne changent rien à son utilité, il peut convenir tour à tour aux facultés de la médiocrité qui n'achète que l'instruction, et aux fantaisies de l'opulence qui n'estime que le luxe.

Des Celtes, antérieurement aux temps historiques ; par M. Botidoux.

Je suppose qu'un homme entêté de paradoxes s'avise de renouveler aujourd'hui celui du P. Hardouin, qui prétendoit que la plupart des livres classiques des latins n'étoient que des *pastiches* plus ou moins habiles, composés l'époque de la renaissance des lettres, par quelques moines ingénieux, et qu'il entreprenne d'appuyer ce sophisme insoutenable sur la science étymologique, il ne manqueroit pas de remarquer que, par une de ces inadvertances qui trahissent presque toujours les faussaires, ceux-ci ont imprimé le sceau de leur supposition téméraire, au nom même de ces écrivains que leur imagination a créés ; et il faut avouer, ajouteroit-il sans doute, qu'on ne pouvoit désigner la plupart d'entr'eux par des dénominations mieux assorties au caractère de leurs ouvrages, et plus propre à faire connoître l'artifice grossier des contrefacteurs. Quelle épithète conviendroit mieux en effet au poète âcre et hostile, qui attaque tous les états dans ses épigrammes effrontées, que celle de Martial ? Voulez-vous donner l'idée d'une Muse gracieuse qui ne chante que la tendresse et les plaisirs, par une comparaison facile à saisir ? la flûte de Sicile vous fournira le

joli nom de Tibulle. Est-il question d'un talent non moins agréable et plus varié, qui joint le sel de la plaisanterie attique à la mollesse de la volupté, qui flatte, qui déchire tour à tour, et qui offre, dans ce mélange piquant de gaîté maligne, de grâce et de délicatesse, l'image d'un petit animal constant et mutin, sensible et capricieux, la nature elle-même l'a nommé Catulle. Pour faire reconnoître l'historien concis qui affecte d'enfermer ses idées dans le tour mystérieux d'une phrase elliptique, et dont l'art est de faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit, il suffit d'indiquer Tacite. Si un autre écrivain se rencontre, dont le style périodique et pompeux pèche au contraire par une recherche trop sensible de l'élégance, par une profusion d'ornemens souvent déplacée, celui-là sera Florus. Il en est de même de tous les autres avec un peu plus de latitude dans les rapprochemens. Que pensera-t-on de ce jeu d'esprit, sinon qu'il est trop frivole pour occuper les loisirs d'un homme sensé? C'est cependant sur des données tout aussi puériles et quelquefois moins spécieuses que sont fondés la plupart des systèmes étymologiques, où l'on a eu la prétention de rapporter tous les noms et tous les faits à une origine arbitraire. Il ne résulte pas de là que la science de l'étymologie, qui prête des illustra-

Des Celtes, antérieurement aux temps historiques ; par M. Botidoux.

Je suppose qu'un homme entêté de paradoxes s'avise de renouveler aujourd'hui celui du P. Hardouin, qui prétendoit que la plupart des livres classiques des latins n'étoient que des *pastiches* plus ou moins habiles, composés l'époque de la renaissance des lettres, par quelques moines ingénieux, et qu'il entreprenne d'appuyer ce sophisme insoutenable sur la science étymologique, il ne manqueroit pas de remarquer que, par une de ces inadvertances qui trahissent presque toujours les faussaires, ceux-ci ont imprimé le sceau de leur supposition téméraire, au nom même de ces écrivains que leur imagination a créés ; et il faut avouer, ajouteroit-il sans doute, qu'on ne pouvoit désigner la plupart d'entr'eux par des dénominations mieux assorties au caractère de leurs ouvrages, et plus propre à faire connoître l'artifice grossier des contrefacteurs. Quelle épithète conviendroit mieux en effet au poète âcre et hostile, qui attaque tous les états dans ses épigrammes effrontées, que celle de Martial ? Voulez-vous donner l'idée d'une Muse gracieuse qui ne chante que la tendresse et les plaisirs, par une comparaison facile à saisir ? la flûte de Sicile vous fournira le

joli nom de Tibulle. Est-il question d'un talent non moins agréable et plus varié, qui joint le sel de la plaisanterie attique à la mollesse de la volupté, qui flatte, qui déchire tour à tour, et qui offre, dans ce mélange piquant de gaîté maligne, de grâce et de délicatesse, l'image d'un petit animal constant et mutin, sensible et capricieux, la nature elle-même l'a nommé Catulle. Pour faire reconnoître l'historien concis qui affecte d'enfermer ses idées dans le tour mystérieux d'une phrase elliptique, et dont l'art est de faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit, il suffit d'indiquer Tacite. Si un autre écrivain se rencontre, dont le style périodique et pompeux pèche au contraire par une recherche trop sensible de l'élégance, par une profusion d'ornemens souvent déplacée, celui-là sera Florus. Il en est de même de tous les autres avec un peu plus de latitude dans les rapprochemens. Que pensera-t-on de ce jeu d'esprit, sinon qu'il est trop frivole pour occuper les loisirs d'un homme sensé? C'est cependant sur des données tout aussi puériles et quelquefois moins spécieuses que sont fondés la plupart des systèmes étymologiques, où l'on a eu la prétention de rapporter tous les noms et tous les faits à une origine arbitraire. Il ne résulte pas de là que la science de l'étymologie, qui prête des illustra-

tions si heureuses à toutes les autres, soit entièrement à dédaigner; mais qu'il n'en est point qui exige plus de mesure et de sobriété en application, puisque des esprits, d'ailleurs très-sages et très-réservés, ne peuvent se défendre d'un certain excès dans l'extension de ses principes. Je crois qu'il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, d'indiquer un seul livre en ce genre qui ne fît pas sentir combien l'erreur est près de la vérité, et dans quels écarts peut se jeter l'imagination quand elle n'est dirigée que par l'analogie. Les théories les plus vraisemblables des étymologistes, examinées scrupuleusement, se réduiront toujours à quelques propositions certaines, mal à propos étayées d'une foule de subtilités dont le goût voudroit les dégager.

L'ouvrage que j'annonce n'est donc pas exempt d'un défaut inévitable. L'auteur à qui nous devons une savante traduction de César, près d'en publier la seconde édition, et animé du désir de rendre cet important travail tout-à-fait digne des honorables suffrages qu'il a obtenus, a cru reconnoître quelques imperfections dans le résultat de ses premières recherches, principalement en ce qui concerne les temps reculés de l'histoire des Gaulois et leurs anciens établissemens en Italie. Depuis, le ha-

sard ayant fait tomber sous ses yeux un dictionnaire celtique, il y a vu, *à sa grande surprise*, et à la mienne aussi, je dois en convenir, que c'étoit-là qu'il devoit chercher *la clef des origines italiques*. La question est de savoir maintenant, et cette question est d'une grande importance pour M. de Botidoux et pour sa traduction de César, si elle peut gagner à cette découverte, ou bien si elle ne fera que perdre du mérite qu'on lui accorde en se chargeant d'une vaine et stérile richesse. Ainsi, c'est dans le double intérêt de sa réputation et de la vérité, que je l'engage à se défier d'un prestige peut-être trop facile à détruire, à se borner du moins à quelques aperçus infiniment heureux et infiniment justes qui éclairent, étendent ou rectifient très-réellement quelques-unes de nos connoissances historiques. Le reste des hypothèses de M. de Botidoux, sur les *origines italiques*, est présenté avec une érudition piquante et sous le jour le plus avantageux possible; mais le rapprochement qui a frappé son esprit, et dont on conçoit très-bien l'effet sur une imagination préoccupée quand on a l'usage des études étymologiques, est un indice trop vague et trop équivoque pour fonder une probabilité en histoire. J'ose lui certifier qu'avec un peu de penchant à céder à cette espèce d'illusion, on trou-

veroit tout aussi aisément les *origines italiques* dans le Vocabulaire ouolof ou caraïbe, que dans le Dictionnaire bas-breton.

Je demande, par exemple, pourquoi chercher dans le celtique *hal* de préférence à un autre mot grec qui en est presque l'homonyme, le nom de la ville de Salente, qui ne vient probablement ni de l'un ni de l'autre; celui de *rhegium*, dans le celtique *rhegi*, qui peut signifier *déchirement*, mais qui ne le signifie pas mieux non plus que son analogue grec; celui d'*argyripa*, si convenable à un pays riche en mines d'argent, dans la combinaison très-forcée de trois mots de patois armoricain qui veulent dire littéralement *l'homme cheval*, et qui ne présentent par conséquent qu'un véritable non-sens? Mais voici qui me paroît plus extraordinaire : M. de Botidoux, essayant d'expliquer par la langue celtique le nom du cap *Leucopetra*, à l'extrémité de l'OEnotrie, ou de la Calabre actuelle, et obligé toutefois de laisser aux Grecs les deux premières syllabes de ce mot, prétend que les dernières s'y réunirent dans l'usage des voyageurs, parce que c'étoit une locution commune des habitans du pays, le celtique *petra* signifiant *que demandez-vous? que voulez-vous dire?* J'en suis bien fâché pour la science étymologique; mais c'est absolument comme si l'on disoit

que

que Privas a eu des Allemands pour fondateurs et pour aborigènes, parce que sa dernière syllabe a en allemand le même sens que *petra* en celtique. Et pourquoi recourir à cette étymologie hybride, à cette alliance invraisemblable d'élémens disparates, quand l'étymologie naturelle de son nom local est si facile à trouver tout entière dans le grec, sans *aphérèse*, sans *apocope*, sans *syncope*, sans *métathèse*, sans aucune de ces figures au nom barbare et pédantesque, à l'aide desquelles les étymologistes font d'un mot tout ce qu'ils veulent pour le plier à leurs systèmes? *Leucopetra* signifie, mot pour mot, *saxum album*, un rocher blanc; ce qui convient merveilleusement à un cap, et spécialement au cap Pittaro, dont il est ici question.

Pour concevoir tout ce que cette manière d'expliquer les origines d'une nation a d'hypothétique et de conjectural; pour se faire une juste idée du degré de confiance qu'elle mérite, il suffit d'avoir épelé le dictionnaire de quelques langues très-anciennes. Les combinaisons possibles des lettres et des syllabes sont presque infinies, mais il s'en faut de beaucoup que les hommes les aient épuisées, d'abord parce qu'il leur est naturel d'affecter les combinaisons les plus euphoniques, les plus agréables à l'oreille, et puis parce que tous les substantifs gé-

langage ouolof, *siliki* en langage manding, et *guiriots* en langage de relation. Ces poètes se trouvent presque partout, mais surtout, à ce qu'il paroît, auprès des princes et des grands; ils ne reçoivent pas de gages fixes, mais ils sont comblés de présens suivant leurs services, et les raffinemens qu'ils introduisent dans l'art de flatter. Ils excitent leurs maîtres, les accompagnent au pillage, les suivent dans les visites qu'ils rendent à d'autres potentats, et recueillent partout une bonne part de ce qui leur est donné en cadeau ou payé en tributs. Leur métier est d'égayer leurs loisirs en célébrant leurs grandes actions ou celles de leurs ancêtres, et leur talent de savoir tout mettre en chansons. Si leur patron reçoit quelque présent magnifique sur lequel ils puissent prétendre un petit droit à prélever, ils font aussitôt retentir ses louanges d'une voix glapissante, avec des inflexions diverses, étendant les bras, roulant les yeux, faisant toutes sortes de contorsions, et semblables en tout à des maniaques. Ces éloges, qui ne sont pas bien variés dans leurs formes, consistent à répéter sans cesse que personne ne fut plus courageux, plus riche, plus beau, plus généreux que le maître qu'ils chantent. Souvent ils emploient de certains mots qui se prennent en différentes

acceptions, et qui signifient tour à tour un homme d'origine céleste, ou un aventurier et un bâtard : suivant qu'ils sont satisfaits ou mécontens, ils prennent ces mots en bonne ou en mauvaise part, ce que l'on discerne à l'expression d'humilité ou de mépris qu'ils donnent à leurs grimaces. « Rien de si plat, continue » l'historien, rien de si ridicule que leurs » éloges : je comprenois la langue, et j'ai vu » rarement des étincelles de poésie dans leur » bavardage emphatique. Soit vanité, soit amour » de la flatterie, on leur fait souvent cependant » des présens considérables, et ils finissent par » amasser de grandes richesses. »

Voilà des aperçus qui doivent paroître fort singuliers dans nos pays civilisés. Mais « Afri- » que, dit Rabelais, fut toujours coustumière » de produire choses estranges et monstrueuses. »

---

privation de la liberté, la maladie, la mort. En effet, les images qui sont exposées dans les rues, dans les places publiques, et principalement sur les ponts, sont celles du Christ déchiré de plaies, ou de quelque saint dont le martyre horrible repousse les yeux. Combien de fois, cependant, n'ai-je pas vu le bon paysan du Guisthal et de la vallée de Krain, avec ses yeux si fiers et si doux, son teint brun, mais animé, sa chevelure noire et tombant en ondes sur ses épaules, s'arrêter aux pieds de la sainte effigie, et couvrir ces pieds, colorés d'un sang mal imité, de ses baisers et de ses larmes; tandis que sa femme ou sa fille, debout, après avoir achevé l'oraison ou le *Pismé*, laissoit tomber dans le tronc la petite monnoie de cuivre percée qui avoit servi à sa parure, et qu'elle venoit de détacher de ses cheveux! Combien de fois je me serois précipité à côté d'eux, si je n'avois pas eu la honte superbe de l'homme trop civilisé, et que j'eusse été sûr qu'un François ne m'aperçût pas!

Je n'ai vu que deux fois, et que très-rapidement, l'appareil des funérailles illyriennes. C'étoient des hommes, des célibataires, à qui on rendoit les derniers devoirs, et je ne les ai point suivis jusqu'à la consommation de cette cérémonie, qui peut se modifier suivant l'âge, suivant l'état du mort, et suivant la fortune, l'affec-

tion, l'imagination des parens. Seulement, je m'en souviens, le dernier des deux avoit vingt-six ou vingt-sept ans tout au plus, et il venoit d'être emporté par une maladie de consomption, qu'on attribuoit plutôt à l'amour qu'au sortilége, quoique le sortilége se mêle communément à tous les malheurs dans la croyance d'un peuple primitif. Après avoir lavé le corps avec des infusions de plantes aromatiques qui en retardent la corruption, on l'exposa sur un lit de parade, vêtu de ses meilleurs habits, dont quelques-uns n'avoient pas servi encore; ses mains étoient croisées sur sa poitrine, au-dessous d'un énorme bouquet de fleurs, et couvertes de gants blancs, suivant la mode des nouveaux mariés; son lit entouré, couronné, jonché de fleurs comme celui des époux; autour de lui, un jeune garçon et une jeune fille, dans le costume du *Drug* et de la *Drushiza*, c'est-à-dire de ces acolytes qui font les honneurs des noces, chassoient les insectes avec de grosses touffes de fleurs, qu'ils agitoient continuellement; et chaque survenant, au bout d'une courte prière proférée à demi-voix, jetoit sur le mort quelques gouttes d'une essence bénite, et quelques poignées de fleurs. Cette offrande achevée, il passoit dans la chambre voisine, et y prenoit sa place au banquet, où la plus proche parente du mort, dans

l'ordre qui n'interdit pas le mariage, figure ordinairement en robe d'épousée. Cette fiction du plaisir, de l'amour et du mariage au tombeau d'un jeune homme qui n'a pas été heureux, est peut-être la plus touchante des institutions humaines.

Les figures de la traduction, ou plutôt de l'ouvrage de M. Breton, sont copiées sur celles de MM. Hacquet et Fortis, à quelques-unes près que l'éditeur doit à une personne distinguée dans l'administration des Provinces-Illyriennes. Elles joignent le mérite de l'exécution à celui d'une ressemblance exacte. Le style de la traduction est pur, facile, et même aussi élégant que le sujet le permet. Je rendrois toutefois cette justice à M. Breton avec plus de liberté, et, s'il faut que je le dise, avec plus de plaisir, s'il n'avoit pas gêné mon impartialité en m'accordant une mention trop honorable, que mes foibles travaux sur l'Illyrie ne méritent point.

L'Afrique, ou *Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des Africains.*

Cet ouvrage fait partie d'une collection déjà volumineuse, dont les livraisons se multiplient très-rapidement et sans que la précipitation de l'éditeur paroisse entraîner jusqu'ici l'inconvénient le plus léger pour les acquéreurs, singularité fort nouvelle en librairie, même à Paris, où les libraires sont si ponctuels. Non seulement les parties les plus récemment publiées ne sont inférieures en rien aux premières, sous le rapport essentiel de la rédaction; mais l'exécution typographique, celle des cartes, des gravures et des ornemens les plus accessoires n'ont pas perdu davantage de leur exactitude et de leur élégance. Les exemplaires les plus communs sont encore dignes, jusqu'à un certain point, de la bibliothèque d'un amateur délicat, et M. Nepveu a fait don à la bibliomanie d'une découverte à laquelle on n'auroit jamais pensé sans lui. C'est à son heureuse imagination que nous sommes redevables du luxe de la brochure.

L'idée de cette collection étoit d'ailleurs fort ingénieuse et en explique bien le succès. La statistique morale des peuples, l'histoire de leurs religions, de leurs superstitions, de leurs

arts, de leurs coutumes, est la partie la plus intéressante des voyages. C'est ce qu'on y cherche le plus avidement, et ce que les voyageurs ont généralement le plus mal vu. Ils ne manquent jamais de perdre le temps qu'il étoit si naturel d'employer à des observations utiles, en dissertations très-scientifiques, mais très-oiseuses, qui sont comme non avenues pour le plus grand nombre des lecteurs, et qui n'intéressent que fort superficiellement les autres. Le reste de leurs livres est plus communément encore un tissu insignifiant de faits particuliers qui n'intéressent personne : et voilà justement comme on écrit les voyages. Il faut rendre à la géographie, à l'histoire naturelle, à la statistique matérielle des lieux, ce qui appartient à chacune de ces sciences importantes; mais l'histoire de l'homme moral est le premier but, le but essentiel du curieux qui visite des pays éloignés. La meilleure des Encyclopédies possibles, seroit peut-être celle qui contiendroit l'état exact des connoissances et des mœurs dans tous les âges de la civilisation, en partant par exemple des pays où elle est à peine commencée, et en aboutissant à ceux où elle menace de finir.

On ne sauroit trop dans laquelle de ces catégories opposées il faudroit placer l'Afrique, si

l'on s'en rapportoit indistinctement aux notions plus ou moins hasardées que nous avons sur ses côtes mêmes, et aux descriptions bien plus romanesques encore qu'on a faites de ses parties occultes, de celles où les voyageurs n'ont pénétré qu'un à un, et n'ont résidé qu'un moment. Je n'en excepte pas même la relation de Mungo-Park, qui a parcouru, dit M. R. G. V., « des pays entièrement inconnus, et dont la » véracité est attestée par tous ceux qui con» noissent l'Afrique. » Les pays *entièrement inconnus* n'étoient probablement pas *connus* de ceux qui connoissent l'Afrique, et leur attestation n'y fait rien.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette grande contrée, si barbare sur tous les points par lesquels elle touche au monde civilisé, est pour les observateurs aventureux qui ont bravé tous les périls pour parvenir à son centre, une terre de merveilles dont les villes réalisent les fables plus vénérables et mieux accréditées de Thèbes, de Babylone et de Persépolis. Il n'y a presque point de région du Nouveau-Monde, même parmi celles qui ont le moins tenté la cupidité des Européens, qui n'en soient beaucoup mieux connue que cette éternelle Afrique, qui est pour nous contemporaine de la création, et qui présente sur certains de ses points les monumens les plus

intéressans et les plus respectables du globe. Un esprit de terreur, et si l'on peut s'exprimer ainsi, de fascination qui préside, il est vrai, à tous les voyages de long cours, mais qui se prolonge rarement au-delà des premières tentatives, a dérobé les curiosités de l'Afrique aux recherches des voyageurs pendant une longue suite de siècles, et ils ne semblent s'y être introduits depuis peu que pour lui ravir en passant des perroquets et des papillons. Je suis amant passionné de l'histoire naturelle; mais quand un pays nouveau est conquis par la science, je vois quelque chose de mieux à en rapporter que la peau d'une giraffe.

C'est au commencement du quinzième siècle seulement que le prince Henri de Portugal, fils du Roi Jean I.^{er}, entraîné par la passion des découvertes, trouva des Portugais assez hardis pour se rendre jusqu'au cap Boyador, non loin des frontières des États de Maroc. Le bruit absurde, mais fondé sans doute sur quelque tradition poétique très-remarquable, qu'une mer de feu s'étendoit derrière ce cap, arrêta pendant treize ans le courage des Portugais; fables merveilleuses qui se sont mêlées, comme on sait, à l'histoire de toutes les premières navigations. La fermeté du prince Henri, qui étoit le Jason de ces nouveaux Argonautes, finit par triom-

pher de leurs superstitions, et les fit marcher de découverte en découverte. En 1444, on doubla enfin le cap sans rencontrer la mer de Feu, qui défendoit ce passage; on franchit le Tropique, et on s'avança à plus de quatre cents lieues par-delà, jusqu'au cap Verd. On reconnut les îles qui portent son nom et les îles Açores, et c'est sur un rocher de l'une de ces dernières qu'on trouva une statue d'un travail très-singulier, qui représentoit, dit-on, un cavalier tenant sa main gauche sur le cou d'un cheval, montrant l'Occident de la main droite, et semblant indiquer la route de l'Amérique. Il est probable que cette observation n'a été faite qu'après coup, et que les Européens ne devinèrent pas l'Amérique le jour où ils virent les Açores pour la première fois. L'inscription de cette statue, gravée en caractères inconnus, a fait croire aux savans, qui croient plus volontiers que personne à des choses incroyables, que ce monument pouvoit être l'ouvrage des Phéniciens ou des Carthaginois. Un peu plus tard, on l'auroit fait cyclopéen. Il paroît très-difficile que les Carthaginois aient pensé à l'expédition de Christophe Colomb, et il y a beaucoup de caractères, inconnus aux savans eux-mêmes, qui ne sont ni Carthaginois ni Phéniciens.

L'heureux hasard qui avoit donné un monde

à Christophe Colomb, fit oublier l'Afrique, pour le plus grand bien de ses habitans, et parce que ce pays, où l'on ne connoissoit point de mines d'or, ne pouvoit guère présenter à l'avarice des Européens que l'appât de quelques esclaves de plus. On exploita pendant un siècle sur l'autre hémisphère des mines et des royaumes, et nos progrès cessèrent de s'étendre où manquoient les richesses. Ils sont si peu remarquables en Afrique depuis cette époque, que je ne crois pas qu'ils aient enrichi la civilisation de plus de quatre ou cinq découvertes, et il y en a certaines, comme la traite des nègres, qui commencent à passer de mode.

De nouvelles circonstances rappellent aujourd'hui notre attention sur cette partie du monde si complètement oubliée. Le gouvernement du Sénégal est rendu à la France par le traité de paix de 1814, telle qu'elle le possédoit avant la révolution, c'est-à-dire, depuis le cap Blanc jusqu'à la rivière de Sierra-Leona. On s'occupe déjà à Paris (1) d'un établissement libre et colonial à la côte d'Afrique; et le savant auteur en examine avec détail les avantages et la possibilité, dans un des chapitres les plus étendus et les plus solides de son livre. Personne n'étoit plus

(1) Ceci a été écrit en 1815.

capable

capable d'approfondir cette question, et toutes celles qui se présentent sur l'Afrique, et qui sont susceptibles d'une solution positive. Deux voyages faits en Afrique pendant les années 1785, 86, 87 et 88, avec M. le chevalier de Boufflers, alors gouverneur du Sénégal; deux ans de séjour au Sénégal ou à Gorée, pendant lesquels il a appris la langue ouolofe; plusieurs voyages faits dans l'intérieur, chez les petits princes du pays, et par ordre du gouvernement françois, l'ont mis à même de connoître à fond tous les objets sur lesquels il écrit, et il a augmenté avec soin ses Mémoires de tout ce qu'il a trouvé depuis de très-authentique dans les auteurs qui ont visité les mêmes parages. Ayant toujours conservé des relations avec les chefs de la colonie du Sénégal, il a pu rectifier peu à peu ce qui étoit inexact dans ses propres observations, et rétablir les faits qu'il avoit omis.

Toutes les parties de ce petit ouvrage sont traitées avec un soin égal, et dignes d'un égal intérêt. Cependant je crois pouvoir citer, parmi les détails les plus neufs et les plus piquans, au moins dans leur opposition avec nos mœurs, ce que le véridique historien rapporte de certains bardes africains, qui n'ont pas encore eu de Macpherson, et qu'on appelle *quevel* en

langage ouolof, *siliki* en langage manding, et *guiriots* en langage de relation. Ces poètes se trouvent presque partout, mais surtout, à ce qu'il paroît, auprès des princes et des grands; ils ne reçoivent pas de gages fixes, mais ils sont comblés de présens suivant leurs services, et les raffinemens qu'ils introduisent dans l'art de flatter. Ils excitent leurs maîtres, les accompagnent au pillage, les suivent dans les visites qu'ils rendent à d'autres potentats, et recueillent partout une bonne part de ce qui leur est donné en cadeau ou payé en tributs. Leur métier est d'égayer leurs loisirs en célébrant leurs grandes actions ou celles de leurs ancêtres, et leur talent de savoir tout mettre en chansons. Si leur patron reçoit quelque présent magnifique sur lequel ils puissent prétendre un petit droit à prélever, ils font aussitôt retentir ses louanges d'une voix glapissante, avec des inflexions diverses, étendant les bras, roulant les yeux, faisant toutes sortes de contorsions, et semblables en tout à des maniaques. Ces éloges, qui ne sont pas bien variés dans leurs formes, consistent à répéter sans cesse que personne ne fut plus courageux, plus riche, plus beau, plus généreux que le maître qu'ils chantent. Souvent ils emploient de certains mots qui se prennent en différentes

acceptions, et qui signifient tour à tour un homme d'origine céleste, ou un aventurier et un bâtard : suivant qu'ils sont satisfaits ou mécontens, ils prennent ces mots en bonne ou en mauvaise part, ce que l'on discerne à l'expression d'humilité ou de mépris qu'ils donnent à leurs grimaces. « Rien de si plat, continue » l'historien, rien de si ridicule que leurs » éloges : je comprenois la langue, et j'ai vu » rarement des étincelles de poésie dans leur » bavardage emphatique. Soit vanité, soit amour » de la flatterie, on leur fait souvent cependant » des présens considérables, et ils finissent par » amasser de grandes richesses. »

Voilà des aperçus qui doivent paroître fort singuliers dans nos pays civilisés. Mais « Afri- » que, dit Rabelais, fut toujours coustumière » de produire choses estranges et monstrueuses. »

L'Hindoustan, ou *Religion*, *Mœurs*, *Usages et Métiers des Hindous.*

La curiosité des hommes doit être bien satisfaite sur ce qu'on appelle maintenant une terre classique. Les historiens, les poètes, et surtout les érudits ont tellement épuisé la matière, que le moindre écolier peut parler de Rome aussi pertinemment que s'il y avoit voyagé du temps des consuls. Alde Manuce ne nous a rien laissé ignorer sur la toge, Théophile Raynaud sur les bonnets, Baudouin sur les souliers, Sagittarius ou Larcher sur les portes, Molin sur les serrures, Caselius sur les agrafes, Kirchmann sur les anneaux, et le docte Magius sur l'usage des sonnettes. On sait positivement dans tous les colléges comment on vivoit il y a deux mille ans à mille lieues de nous; et on ne se doute pas le plus souvent des coutumes d'une nation, d'une province, d'une ville voisine où l'on est peut-être destiné à finir sa vie. Quant aux pays très-éloignés qui n'ont pas l'avantage d'avoir été classiques, ou qui en ont perdu le souvenir, peu de gens en connoissent le nom, très-peu la situation et l'histoire, infiniment peu les pratiques particulières et les mœurs. L'Inde est placée dans cette dernière catégorie, quoiqu'il n'y ait aucune région de la terre plus faite pour exciter la curio-

sité; mais ce n'est pas une terre *classique*, c'est seulement une terre *romantique*, une terre poétique et merveilleuse, et comme elle paroît s'être dérobée par une singulière exception à la contagion du perfectionnement social, elle s'est soustraite, par le même bonheur, à l'investigation des pédans. « Je vous salue, disoit Saadi, je vous » salue, riant empire des roses, qui produisez » en abondance les perles, les diamans, les » fleurs, les parfums, et les plus belles vierges » du monde! » J'ajouterois volontiers : Je vous salue, heureuse patrie des enchanteurs et des fées, royaume des aventures et des prodiges, si ancien dans l'ordre des temps, si neuf dans l'ordre des sociétés, qui possédez encore, au milieu de la décadence du monde, les douces erreurs et l'aveuglé félicité de vos premiers habitans! Puissiez-vous les goûter long-temps! Les illusions du premier âge sont charmantes dans les peuples comme dans les enfans, parce que c'est d'elles que se compose à peu près tout le bonheur certain que l'homme est appelé à connoître pendant sa courte existence. Elles sont toutes aimables, toutes délicieuses, sans en excepter les plus communes, les plus grossières, les plus vaines en apparence. Ce qui nous ravit surtout dans la lecture des voyages lointains, ce qui nous fait éprouver avec vivacité, avec violence, le désir si

répandu, au moins parmi les jeunes gens, d'habiter un pays nouvellement découvert, c'est bien moins la sagesse de ses lois et la solennité de ses coutumes, que la naïveté de ses superstitions et l'attrait de ses fables. Cet instinct de notre nature n'est pas approuvé sans doute par les grands génies qui ont soumis toutes les règles de la vie sociale à leurs calculs, toutes ses pratiques à leurs théories, et dont les profondes conceptions, si supérieures aux *Mille et une Nuits* en extravagance, n'en approchèrent malheureusement jamais ni en abandon, ni en gaîté. Mais combien ces génies, follement vantés, sont moins spirituels et moins agréables que ceux dont le savant Caylus et le bon M. Galland nous ont raconté les admirables métamorphoses! Que l'imagination se plaît à ces brillans récits, et avec quelle ivresse elle se transporte dans ce monde d'illusions, où tout semble s'animer d'une vie magique sous la baguette des fées! Quel cœur de bronze ne s'est pas attendri aux mésaventures de ces reines de beauté, de ces fleurs de perfection, de ces miroirs de persévérance et de fidélité qu'on trouve encore dans l'Orient! Quel front d'airain ne s'est pas déridé aux plaisantes vicissitudes de tant d'ingénieuses histoires! Que sont devenus le vaisseau de Sindbad pour les voyageurs aventureux, et la lampe d'Aladdin

pour les ambitieux *désappointés* ? S'il faut réellement des chimères aux peuples vieillis, pourquoi ne retournent-ils pas d'eux-mêmes aux amusantes chimères de leur enfance, qui sont mille fois moins dangereuses et plus jolies que les autres? On croiroit que la nature a indiqué ce symptôme de décadence dans l'individu, pour l'instruction de l'espèce.

L'intérêt qui doit s'attacher à *l'Histoire de l'Inde* et à tous les ouvrages qui en traitent, résulte de cette foule d'idées imposantes et merveilleuses qu'aucun pays ne peut rappeler dans le même nombre et avec le même éclat. Cette contrée magnifique renferme tout ce qui agit vivement sur l'imagination de l'homme, tout ce qui est propre à émouvoir son cœur et à commander son respect. Située à une distance considérable de notre Europe, elle exerce un prestige encore plus puissant par l'espace qu'elle occupe dans l'histoire des temps que par son éloignement topographique : sa chronologie, ses révolutions, sa religion, ses usages, sont presque aussi extraordinaires que ses fables, ou plutôt l'histoire et la fable se confondent encore dans tous ses monumens comme aux premiers jours du monde. Non-seulement, en effet, les Hindous font remonter à l'époque d'une création très-ancienne toutes les traditions de leur existence

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé ; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; des monumens qui attestoient l'imagination de leurs fondateurs et la patience obstinée de plusieurs générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'emploi même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des peuples les plus industrieux n'a jamais pénétrés depuis. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le mystère des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est, physiquement le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, vivifie tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé ; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; les monumens qui attestoient l'imagination, le sens, l'invention et la patience obstinée de nombreuses générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'époque même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des arts et nos industrieux n'a jamais pénétrés encore. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le voile des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est assurément le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, divinise tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

grand nombre d'inédites, sont remarquables par la netteté du dessin, et dans les exemplaires de choix, par l'exactitude du coloris. Il est extrêmement rare de voir une spéculation d'aussi longue haleine soutenue aussi heureusement et d'une manière aussi honorable. La petite Encyclopédie topographique, dont cet ouvrage dépend, est un corps d'histoire important pour toutes les études, intéressant pour tous les états, agréable pour tous les âges, et dont la possession est accessible à toutes les fortunes, puisqu'au moyen de certaines modifications très-légères qui ne touchent au livre que sous le rapport de sa condition matérielle, et qui ne changent rien à son utilité, il peut convenir tour à tour aux facultés de la médiocrité qui n'achète que l'instruction, et aux fantaisies de l'opulence qui n'estime que le luxe.

Des Celtes, antérieurement aux temps historiques ; par M. Botidoux.

Je suppose qu'un homme entêté de paradoxes s'avise de renouveler aujourd'hui celui du P. Hardouin, qui prétendoit que la plupart des livres classiques des latins n'étoient que des *pastiches* plus ou moins habiles, composés à l'époque de la renaissance des lettres, par quelques moines ingénieux, et qu'il entreprenne d'appuyer ce sophisme insoutenable sur la science étymologique, il ne manqueroit pas de remarquer que, par une de ces inadvertances qui trahissent presque toujours les faussaires, ceux-ci ont imprimé le sceau de leur supposition téméraire, au nom même de ces écrivains que leur imagination a créés ; et il faut avouer, ajouteroit-il sans doute, qu'on ne pouvoit désigner la plupart d'entr'eux par des dénominations mieux assorties au caractère de leurs ouvrages, et plus propre à faire connoître l'artifice grossier des contrefacteurs. Quelle épithète conviendroit mieux en effet au poète âcre et hostile, qui attaque tous les états dans ses épigrammes effrontées, que celle de Martial ? Voulez-vous donner l'idée d'une Muse gracieuse qui ne chante que la tendresse et les plaisirs, par une comparaison facile à saisir ? la flûte de Sicile vous fournira

joli nom de Tibulle. Est-il question d'un talent non moins agréable et plus varié, qui joint le sel de la plaisanterie attique à la mollesse de la volupté, qui flatte, qui déchire tour à tour, et qui offre, dans ce mélange piquant de gaîté maligne, de grâce et de délicatesse, l'image d'un petit animal constant et mutin, sensible et capricieux, la nature elle-même l'a nommé Catulle. Pour faire reconnoître l'historien concis qui affecte d'enfermer ses idées dans le tour mystérieux d'une phrase elliptique, et dont l'art est de faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit, il suffit d'indiquer Tacite. Si un autre écrivain se rencontre, dont le style périodique et pompeux pèche au contraire par une recherche trop sensible de l'élégance, par une profusion d'ornemens souvent déplacée, celui-là sera Florus. Il en est de même de tous les autres avec un peu plus de latitude dans les rapprochemens. Que pensera-t-on de ce jeu d'esprit, sinon qu'il est trop frivole pour occuper les loisirs d'un homme sensé? C'est cependant sur des données tout aussi puériles et quelquefois moins spécieuses que sont fondés la plupart des systèmes étymologiques, où l'on a eu la prétention de rapporter tous les noms et tous les faits à une origine arbitraire. Il ne résulte pas de là que la science de l'étymologie, qui prête des illustra-

tions si heureuses à toutes les autres, soit entièrement à dédaigner; mais qu'il n'en est point qui exige plus de mesure et de sobriété en application, puisque des esprits, d'ailleurs très-sages et très-réservés, ne peuvent se défendre d'un certain excès dans l'extension de ses principes. Je crois qu'il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, d'indiquer un seul livre en ce genre qui ne fît pas sentir combien l'erreur est près de la vérité, et dans quels écarts peut se jeter l'imagination quand elle n'est dirigée que par l'analogie. Les théories les plus vraisemblables des étymologistes, examinées scrupuleusement, se réduiront toujours à quelques propositions certaines, mal à propos étayées d'une foule de subtilités dont le goût voudroit les dégager.

L'ouvrage que j'annonce n'est donc pas exempt d'un défaut inévitable. L'auteur à qui nous devons une savante traduction de César, près d'en publier la seconde édition, et animé du désir de rendre cet important travail tout-à-fait digne des honorables suffrages qu'il a obtenus, a cru reconnoître quelques imperfections dans le résultat de ses premières recherches, principalement en ce qui concerne les temps reculés de l'histoire des Gaulois et leurs anciens établissemens en Italie. Depuis, le ha-

sard ayant fait tomber sous ses yeux un dictionnaire celtique, il y a vu, *à sa grande surprise*, et à la mienne aussi, je dois en convenir, que c'étoit-là qu'il devoit chercher *la clef des origines italiques*. La question est de savoir maintenant, et cette question est d'une grande importance pour M. de Botidoux et pour sa traduction de César, si elle peut gagner à cette découverte, ou bien si elle ne fera que perdre du mérite qu'on lui accorde en se chargeant d'une vaine et stérile richesse. Ainsi, c'est dans le double intérêt de sa réputation et de la vérité, que je l'engage à se défier d'un prestige peut-être trop facile à détruire, à se borner du moins à quelques aperçus infiniment heureux et infiniment justes qui éclairent, étendent ou rectifient très-réellement quelques-unes de nos connoissances historiques. Le reste des hypothèses de M. de Botidoux, sur les *origines italiques*, est présenté avec une érudition piquante et sous le jour le plus avantageux possible; mais le rapprochement qui a frappé son esprit, et dont on conçoit très-bien l'effet sur une imagination préoccupée quand on a l'usage des études étymologiques, est un indice trop vague et trop équivoque pour fonder une probabilité en histoire. J'ose lui certifier qu'avec un peu de penchant à céder à cette espèce d'illusion, on trou-

répandu, au moins parmi les jeunes gens, d'habiter un pays nouvellement découvert, c'est bien moins la sagesse de ses lois et la solennité de ses coutumes, que la naïveté de ses superstitions et l'attrait de ses fables. Cet instinct de notre nature n'est pas approuvé sans doute par les grands génies qui ont soumis toutes les règles de la vie sociale à leurs calculs, toutes ses pratiques à leurs théories, et dont les profondes conceptions, si supérieures aux *Mille et une Nuits* en extravagance, n'en approchèrent malheureusement jamais ni en abandon, ni en gaîté. Mais combien ces génies, follement vantés, sont moins spirituels et moins agréables que ceux dont le savant Caylus et le bon M. Galland nous ont raconté les admirables métamorphoses! Que l'imagination se plaît à ces brillans récits, et avec quelle ivresse elle se transporte dans ce monde d'illusions, où tout semble s'animer d'une vie magique sous la baguette des fées! Quel cœur de bronze ne s'est pas attendri aux mésaventures de ces reines de beauté, de ces fleurs de perfection, de ces miroirs de persévérance et de fidélité qu'on trouve encore dans l'Orient! Quel front d'airain ne s'est pas déridé aux plaisantes vicissitudes de tant d'ingénieuses histoires! Que sont devenus le vaisseau de Sindbad pour les voyageurs aventureux, et la lampe d'Aladdin

pour les ambitieux *désappointés* ? S'il faut réellement des chimères aux peuples vieillis, pourquoi ne retournent-ils pas d'eux-mêmes aux amusantes chimères de leur enfance, qui sont mille fois moins dangereuses et plus jolies que les autres? On croiroit que la nature a indiqué ce symptôme de décadence dans l'individu, pour l'instruction de l'espèce.

L'intérêt qui doit s'attacher à *l'Histoire de l'Inde* et à tous les ouvrages qui en traitent, résulte de cette foule d'idées imposantes et merveilleuses qu'aucun pays ne peut rappeler dans le même nombre et avec le même éclat. Cette contrée magnifique renferme tout ce qui agit vivement sur l'imagination de l'homme, tout ce qui est propre à émouvoir son cœur et à commander son respect. Située à une distance considérable de notre Europe, elle exerce un prestige encore plus puissant par l'espace qu'elle occupe dans l'histoire des temps que par son éloignement topographique : sa chronologie, ses révolutions, sa religion, ses usages, sont presque aussi extraordinaires que ses fables, ou plutôt l'histoire et la fable se confondent encore dans tous ses monumens comme aux premiers jours du monde. Non-seulement, en effet, les Hindous font remonter à l'époque d'une création très-ancienne toutes les traditions de leur existence

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; des monumens qui attestoient l'imagination de leurs fondateurs et la patience obstinée de plusieurs générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'emploi même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des peuples les plus industrieux n'a jamais pénétrés depuis. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le mystère des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est, physiquement, le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, vivifie tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

intéressans et les plus respectables du globe. Un esprit de terreur, et si l'on peut s'exprimer ainsi, de fascination qui préside, il est vrai, à tous les voyages de long cours, mais qui se prolonge rarement au-delà des premières tentatives, a dérobé les curiosités de l'Afrique aux recherches des voyageurs pendant une longue suite de siècles, et ils ne semblent s'y être introduits depuis peu que pour lui ravir en passant des perroquets et des papillons. Je suis amant passionné de l'histoire naturelle; mais quand un pays nouveau est conquis par la science, je vois quelque chose de mieux à en rapporter que la peau d'une giraffe.

C'est au commencement du quinzième siècle seulement que le prince Henri de Portugal, fils du Roi Jean I.er, entraîné par la passion des découvertes, trouva des Portugais assez hardis pour se rendre jusqu'au cap Boyador, non loin des frontières des États de Maroc. Le bruit absurde, mais fondé sans doute sur quelque tradition poétique très-remarquable, qu'une mer de feu s'étendoit derrière ce cap, arrêta pendant treize ans le courage des Portugais; fables merveilleuses qui se sont mêlées, comme on sait, à l'histoire de toutes les premières navigations. La fermeté du prince Henri, qui étoit le Jason de ces nouveaux Argonautes, finit par triom-

pher de leurs superstitions, et les fit marcher de découverte en découverte. En 1444, on doubla enfin le cap sans rencontrer la mer de Feu, qui défendoit ce passage; on franchit le Tropique, et on s'avança à plus de quatre cents lieues par-delà, jusqu'au cap Verd. On reconnut les îles qui portent son nom et les îles Açores, et c'est sur un rocher de l'une de ces dernières qu'on trouva une statue d'un travail très-singulier, qui représentoit, dit-on, un cavalier tenant sa main gauche sur le cou d'un cheval, montrant l'Occident de la main droite, et semblant indiquer la route de l'Amérique. Il est probable que cette observation n'a été faite qu'après coup, et que les Européens ne devinèrent pas l'Amérique le jour où ils virent les Açores pour la première fois. L'inscription de cette statue, gravée en caractères inconnus, a fait croire aux savans, qui croient plus volontiers que personne à des choses incroyables, que ce monument pouvoit être l'ouvrage des Phéniciens ou des Carthaginois. Un peu plus tard, on l'auroit fait cyclopéen. Il paroît très-difficile que les Carthaginois aient pensé à l'expédition de Christophe Colomb, et il y a beaucoup de caractères, inconnus aux savans eux-mêmes, qui ne sont ni Carthaginois ni Phéniciens.

L'heureux hasard qui avoit donné un monde

à Christophe Colomb, fit oublier l'Afrique, pour le plus grand bien de ses habitans, et parce que ce pays, où l'on ne connoissoit point de mines d'or, ne pouvoit guère présenter à l'avarice des Européens que l'appât de quelques esclaves de plus. On exploita pendant un siècle sur l'autre hémisphère des mines et des royaumes, et nos progrès cessèrent de s'étendre où manquoient les richesses. Ils sont si peu remarquables en Afrique depuis cette époque, que je ne crois pas qu'ils aient enrichi la civilisation de plus de quatre ou cinq découvertes, et il y en a certaines, comme la traite des nègres, qui commencent à passer de mode.

De nouvelles circonstances rappellent aujourd'hui notre attention sur cette partie du monde si complètement oubliée. Le gouvernement du Sénégal est rendu à la France par le traité de paix de 1814, telle qu'elle le possédoit avant la révolution, c'est-à-dire, depuis le cap Blanc jusqu'à la rivière de Sierra-Leona. On s'occupe déjà à Paris (1) d'un établissement libre et colonial à la côte d'Afrique; et le savant auteur en examine avec détail les avantages et la possibilité, dans un des chapitres les plus étendus et les plus solides de son livre. Personne n'étoit plus

(1) Ceci a été écrit en 1815.

capable

capable d'approfondir cette question, et toutes celles qui se présentent sur l'Afrique, et qui sont susceptibles d'une solution positive. Deux voyages faits en Afrique pendant les années 1785, 86, 87 et 88, avec M. le chevalier de Boufflers, alors gouverneur du Sénégal; deux ans de séjour au Sénégal ou à Gorée, pendant lesquels il a appris la langue ouolofe; plusieurs voyages faits dans l'intérieur, chez les petits princes du pays, et par ordre du gouvernement françois, l'ont mis à même de connoître à fond tous les objets sur lesquels il écrit, et il a augmenté avec soin ses Mémoires de tout ce qu'il a trouvé depuis de très-authentique dans les auteurs qui ont visité les mêmes parages. Ayant toujours conservé des relations avec les chefs de la colonie du Sénégal, il a pu rectifier peu à peu ce qui étoit inexact dans ses propres observations, et rétablir les faits qu'il avoit omis.

Toutes les parties de ce petit ouvrage sont traitées avec un soin égal, et dignes d'un égal intérêt. Cependant je crois pouvoir citer, parmi les détails les plus neufs et les plus piquans, au moins dans leur opposition avec nos mœurs, ce que le véridique historien rapporte de certains bardes africains, qui n'ont pas encore eu de Macpherson, et qu'on appelle *quevel* en

langage ouolof, *siliki* en langage manding, et *guiriots* en langage de relation. Ces poètes se trouvent presque partout, mais surtout, à ce qu'il paroît, auprès des princes et des grands ; ils ne reçoivent pas de gages fixes, mais ils sont comblés de présens suivant leurs services, et les raffinemens qu'ils introduisent dans l'art de flatter. Ils excitent leurs maîtres, les accompagnent au pillage, les suivent dans les visites qu'ils rendent à d'autres potentats, et recueillent partout une bonne part de ce qui leur est donné en cadeau ou payé en tributs. Leur métier est d'égayer leurs loisirs en célébrant leurs grandes actions ou celles de leurs ancêtres, et leur talent de savoir tout mettre en chansons. Si leur patron reçoit quelque présent magnifique sur lequel ils puissent prétendre un petit droit à prélever, ils font aussitôt retentir ses louanges d'une voix glapissante, avec des inflexions diverses, étendant les bras, roulant les yeux, faisant toutes sortes de contorsions, et semblables en tout à des maniaques. Ces éloges, qui ne sont pas bien variés dans leurs formes, consistent à répéter sans cesse que personne ne fut plus courageux, plus riche, plus beau, plus généreux que le maître qu'ils chantent. Souvent ils emploient de certains mots qui se prennent en différentes

acceptions, et qui signifient tour à tour un homme d'origine céleste, ou un aventurier et un bâtard : suivant qu'ils sont satisfaits ou mécontens, ils prennent ces mots en bonne ou en mauvaise part, ce que l'on discerne à l'expression d'humilité ou de mépris qu'ils donnent à leurs grimaces. « Rien de si plat, continue » l'historien, rien de si ridicule que leurs » éloges : je comprenois la langue, et j'ai vu » rarement des étincelles de poésie dans leur » bavardage emphatique. Soit vanité, soit amour » de la flatterie, on leur fait souvent cependant » des présens considérables, et ils finissent par » amasser de grandes richesses. »

Voilà des aperçus qui doivent paroître fort singuliers dans nos pays civilisés. Mais « Afri- » que, dit Rabelais, fut toujours coustumière » de produire choses estranges et monstrueuses. »

L'Hindoustan, ou Religion, Mœurs, Usages et Métiers des Hindous.

La curiosité des hommes doit être bien satisfaite sur ce qu'on appelle maintenant une terre classique. Les historiens, les poètes, et surtout les érudits ont tellement épuisé la matière, que le moindre écolier peut parler de Rome aussi pertinemment que s'il y avoit voyagé du temps des consuls. Alde Manuce ne nous a rien laissé ignorer sur la toge, Théophile Raynaud sur les bonnets, Baudouin sur les souliers, Sagittarius ou Larcher sur les portes, Molin sur les serrures, Caselius sur les agrafes, Kirchmann sur les anneaux, et le docte Magius sur l'usage des sonnettes. On sait positivement dans tous les colléges comment on vivoit il y a deux mille ans à mille lieues de nous; et on ne se doute pas le plus souvent des coutumes d'une nation, d'une province, d'une ville voisine où l'on est peut-être destiné à finir sa vie. Quant aux pays très-éloignés qui n'ont pas l'avantage d'avoir été classiques, ou qui en ont perdu le souvenir, peu de gens en connoissent le nom, très-peu la situation et l'histoire, infiniment peu les pratiques particulières et les mœurs. L'Inde est placée dans cette dernière catégorie, quoiqu'il n'y ait aucune région de la terre plus faite pour exciter la curio-

sité; mais ce n'est pas une terre *classique*, c'est seulement une terre *romantique*, une terre poétique et merveilleuse, et comme elle paroît s'être dérobée par une singulière exception à la contagion du perfectionnement social, elle s'est soustraite, par le même bonheur, à l'investigation des pédans. « Je vous salue, disoit Saadi, je vous » salue, riant empire des roses, qui produisez » en abondance les perles, les diamans, les » fleurs, les parfums, et les plus belles vierges » du monde! » J'ajouterois volontiers : Je vous salue, heureuse patrie des enchanteurs et des fées, royaume des aventures et des prodiges, si ancien dans l'ordre des temps, si neuf dans l'ordre des sociétés, qui possédez encore, au milieu de la décadence du monde, les douces erreurs et l'aveuglé félicité de vos premiers habitans! Puissiez-vous les goûter long-temps! Les illusions du premier âge sont charmantes dans les peuples comme dans les enfans, parce que c'est d'elles que se compose à peu près tout le bonheur certain que l'homme est appelé à connoître pendant sa courte existence. Elles sont toutes aimables, toutes délicieuses, sans en excepter les plus communes, les plus grossières, les plus vaines en apparence. Ce qui nous ravit surtout dans la lecture des voyages lointains, ce qui nous fait éprouver avec vivacité, avec violence, le désir si

répandu, au moins parmi les jeunes gens, d'habiter un pays nouvellement découvert, c'est bien moins la sagesse de ses lois et la solennité de ses coutumes, que la naïveté de ses superstitions et l'attrait de ses fables. Cet instinct de notre nature n'est pas approuvé sans doute par les grands génies qui ont soumis toutes les règles de la vie sociale à leurs calculs, toutes ses pratiques à leurs théories, et dont les profondes conceptions, si supérieures aux *Mille et une Nuits* en extravagance, n'en approchèrent malheureusement jamais ni en abandon, ni en gaîté. Mais combien ces génies, follement vantés, sont moins spirituels et moins agréables que ceux dont le savant Caylus et le bon M. Galland nous ont raconté les admirables métamorphoses! Que l'imagination se plaît à ces brillans récits, et avec quelle ivresse elle se transporte dans ce monde d'illusions, où tout semble s'animer d'une vie magique sous la baguette des fées! Quel cœur de bronze ne s'est pas attendri aux mésaventures de ces reines de beauté, de ces fleurs de perfection, de ces miroirs de persévérance et de fidélité qu'on trouve encore dans l'Orient! Quel front d'airain ne s'est pas déridé aux plaisantes vicissitudes de tant d'ingénieuses histoires! Que sont devenus le vaisseau de Sindbad pour les voyageurs aventureux, et la lampe d'Aladdin

pour les ambitieux *désappointés* ? S'il faut réellement des chimères aux peuples vieillis, pourquoi ne retournent-ils pas d'eux-mêmes aux amusantes chimères de leur enfance, qui sont mille fois moins dangereuses et plus jolies que les autres? On croiroit que la nature a indiqué ce symptôme de décadence dans l'individu, pour l'instruction de l'espèce.

L'intérêt qui doit s'attacher à *l'Histoire de l'Inde* et à tous les ouvrages qui en traitent, résulte de cette foule d'idées imposantes et merveilleuses qu'aucun pays ne peut rappeler dans le même nombre et avec le même éclat. Cette contrée magnifique renferme tout ce qui agit vivement sur l'imagination de l'homme, tout ce qui est propre à émouvoir son cœur et à commander son respect. Située à une distance considérable de notre Europe, elle exerce un prestige encore plus puissant par l'espace qu'elle occupe dans l'histoire des temps que par son éloignement topographique : sa chronologie, ses révolutions, sa religion, ses usages, sont presque aussi extraordinaires que ses fables, ou plutôt l'histoire et la fable se confondent encore dans tous ses monumens comme aux premiers jours du monde. Non-seulement, en effet, les Hindous font remonter à l'époque d'une création très-ancienne toutes les traditions de leur existence

sociale, mais ils reculent les bornes de cette antiquité mystique au-delà des temps connus, à travers une succession incalculable de créations, parmi lesquelles la durée du monde actuel occuperoit tout au plus un point presque imperceptible. On jugera de l'immensité des siècles qu'ils embrassent par leur seul *âge d'or*, où la vie commune de l'homme donne quelque idée de l'éternité, et qui compta trente-deux générations de patriarches de cent mille ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hyperboles gigantesques, qui seroient partout l'excès du ridicule et de la vanité, ne sont, dans l'Hindoustan, que l'effet d'une conviction religieuse, justifiée jusqu'à un certain point, s'il est permis de le dire, par les vestiges de la plus ancienne civilisation du globe. Il n'y a effectivement point d'histoire *humaine* qui ne s'arrête à une époque où l'Inde florissante jouissoit de tout le superflu de la société perfectionnée, et où les autres peuples alloient y puiser les élémens de toutes les sciences et de tous les arts, sans en excepter celui de gouverner. Il y a plus : quand les Grecs visitèrent ces climats, il y a vingt ou vingt-cinq siècles, ils y trouvèrent déjà les ruines d'un monde ancien, sur lequel des siècles nombreux avoient passé ; des villes immenses couvertes de temples sans culte, de palais sans possesseurs,

de maisons sans citoyens, et où il n'y avoit d'habité que les tombeaux; des monumens qui attestoient l'imagination de leurs fondateurs et la patience obstinée de plusieurs générations, mais dont on ignoroit l'origine, l'auteur, l'emploi même, et dont la construction offroit des secrets que le goût raffiné des peuples les plus industrieux n'a jamais pénétrés depuis. Déjà la connoissance du passé étoit devenue la propriété d'une caste particulière, tant le mystère des temps écoulés paroissoit profond et impénétrable. Ajoutez à cela que l'Hindoustan est, physiquement le plus beau pays de l'univers, que nulle part, sur l'ancien hémisphère, le ciel n'est plus pur, le soleil plus éclatant, le cours des fleuves plus majestueux, la végétation plus abondante, plus énergique, plus pompeuse, les richesses du sol plus nombreuses et plus variées. Joignez à cette inépuisable fertilité d'une nature qui n'a presque pas besoin d'être sollicitée pour être féconde, l'influence d'une religion bizarre sans doute, mais pleine de poésie et d'enchantemens qui, comme la Mythologie, vivifie tous les êtres, et semble appeler la terre entière en témoignage de ses croyances. Il est évident, je le répète, que les mœurs, les professions, les habitudes privées les plus minutieuses doivent participer plus ou moins de ce qu'il y a d'extraordinaire dans le

concours de circonstances favorables, et que, d'une grande quantité de conditions qui ne se sont jamais trouvées réunies dans aucune société d'hommes, il doit résulter une quantité innombrable de faits et d'observations qu'on ne pourroit recueillir dans aucune autre histoire. Cette carrière est si vaste, que les éditeurs de l'ouvrage que j'annonce ne se sont pas flattés de l'exploiter tout entière dans six petits volumes, et qu'ils se réservent d'en consacrer plusieurs autres à l'histoire, à la géographie et aux monumens de l'Inde. Ceux-ci ne tiennent donc réellement que ce qu'ils promettent par le titre, et c'est plus qu'on ne peut attendre et qu'on n'attend ordinairement d'une entreprise de librairie, surtout quand elle arrive à sa fin, et que sa première ferveur s'épuise. Cette nouvelle partie de la collection de M. Nepveu est très-digne de celles qu'il a publiées jusqu'à ce jour, et qui ont obtenu les témoignages les plus manifestes de l'estime des artistes, de l'approbation des savans et de la faveur du public. La rédaction, ou plutôt la compilation des matières, a été confiée à un écrivain estimable qui l'a conçue avec un discernement peu commun, et qui l'a exécutée dans un style clair, correct et souvent élégant.

Les figures, copiées sur d'excellens modèles ou même tout-à-fait originales, car il y en a un

grand nombre d'inédites, sont remarquables par la netteté du dessin, et dans les exemplaires de choix, par l'exactitude du coloris. Il est extrêmement rare de voir une spéculation d'aussi longue haleine soutenue aussi heureusement et d'une manière aussi honorable. La petite Encyclopédie topographique, dont cet ouvrage dépend, est un corps d'histoire important pour toutes les études, intéressant pour tous les états, agréable pour tous les âges, et dont la possession est accessible à toutes les fortunes, puisqu'au moyen de certaines modifications très-légères qui ne touchent au livre que sous le rapport de sa condition matérielle, et qui ne changent rien à son utilité, il peut convenir tour à tour aux facultés de la médiocrité qui n'achète que l'instruction, et aux fantaisies de l'opulence qui n'estime que le luxe.

Des Celtes, antérieurement aux temps historiques ; par M. Botidoux.

Je suppose qu'un homme entêté de paradoxes s'avise de renouveler aujourd'hui celui du P. Hardouin, qui prétendoit que la plupart des livres classiques des latins n'étoient que des *pastichés* plus ou moins habiles, composés à l'époque de la renaissance des lettres, par quelques moines ingénieux, et qu'il entreprenne d'appuyer ce sophisme insoutenable sur la science étymologique, il ne manqueroit pas de remarquer que, par une de ces inadvertances qui trahissent presque toujours les faussaires, ceux-ci ont imprimé le sceau de leur supposition téméraire, au nom même de ces écrivains que leur imagination a créés ; et il faut avouer, ajouteroit-il sans doute, qu'on ne pouvoit désigner la plupart d'entr'eux par des dénominations mieux assorties au caractère de leurs ouvrages, et plus propre à faire connoître l'artifice grossier des contrefacteurs. Quelle épithète conviendroit mieux en effet au poète âcre et hostile, qui attaque tous les états dans ses épigrammes effrontées, que celle de Martial ? Voulez-vous donner l'idée d'une Muse gracieuse qui ne chante que la tendresse et les plaisirs, par une comparaison facile à saisir ? la flûte de Sicile vous fournira le

joli nom de Tibulle. Est-il question d'un talent non moins agréable et plus varié, qui joint le sel de la plaisanterie attique à la mollesse de la volupté, qui flatte, qui déchire tour à tour, et qui offre, dans ce mélange piquant de gaîté maligne, de grâce et de délicatesse, l'image d'un petit animal constant et mutin, sensible et capricieux, la nature elle-même l'a nommé Catulle. Pour faire reconnoître l'historien concis qui affecte d'enfermer ses idées dans le tour mystérieux d'une phrase elliptique, et dont l'art est de faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit, il suffit d'indiquer Tacite. Si un autre écrivain se rencontre, dont le style périodique et pompeux pèche au contraire par une recherche trop sensible de l'élégance, par une profusion d'ornemens souvent déplacée, celui-là sera Florus. Il en est de même de tous les autres avec un peu plus de latitude dans les rapprochemens. Que pensera-t-on de ce jeu d'esprit, sinon qu'il est trop frivole pour occuper les loisirs d'un homme sensé? C'est cependant sur des données tout aussi puériles et quelquefois moins spécieuses que sont fondés la plupart des systèmes étymologiques, où l'on a eu la prétention de rapporter tous les noms et tous les faits à une origine arbitraire. Il ne résulte pas de là que la science de l'étymologie, qui prête des illustra-

tions si heureuses à toutes les autres, soit entièrement à dédaigner; mais qu'il n'en est point qui exige plus de mesure et de sobriété en application, puisque des esprits, d'ailleurs très-sages et très-réservés, ne peuvent se défendre d'un certain excès dans l'extension de ses principes. Je crois qu'il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, d'indiquer un seul livre en ce genre qui ne fît pas sentir combien l'erreur est près de la vérité, et dans quels écarts peut se jeter l'imagination quand elle n'est dirigée que par l'analogie. Les théories les plus vraisemblables des étymologistes, examinées scrupuleusement, se réduiront toujours à quelques propositions certaines, mal à propos étayées d'une foule de subtilités dont le goût voudroit les dégager.

L'ouvrage que j'annonce n'est donc pas exempt d'un défaut inévitable. L'auteur à qui nous devons une savante traduction de César, près d'en publier la seconde édition, et animé du désir de rendre cet important travail tout-à-fait digne des honorables suffrages qu'il a obtenus, a cru reconnoître quelques imperfections dans le résultat de ses premières recherches, principalement en ce qui concerne les temps reculés de l'histoire des Gaulois et leurs anciens établissemens en Italie. Depuis, le ha-

sard ayant fait tomber sous ses yeux un dictionnaire celtique, il y a vu, *à sa grande surprise*, et à la mienne aussi, je dois en convenir, que c'étoit-là qu'il devoit chercher *la clef des origines italiques*. La question est de savoir maintenant, et cette question est d'une grande importance pour M. de Botidoux et pour sa traduction de César, si elle peut gagner à cette découverte, ou bien si elle ne fera que perdre du mérite qu'on lui accorde en se chargeant d'une vaine et stérile richesse. Ainsi, c'est dans le double intérêt de sa réputation et de la vérité, que je l'engage à se défier d'un prestige peut-être trop facile à détruire, à se borner du moins à quelques aperçus infiniment heureux et infiniment justes qui éclairent, étendent ou rectifient très-réellement quelques-unes de nos connoissances historiques. Le reste des hypothèses de M. de Botidoux, sur les *origines italiques*, est présenté avec une érudition piquante et sous le jour le plus avantageux possible; mais le rapprochement qui a frappé son esprit, et dont on conçoit très-bien l'effet sur une imagination préoccupée quand on a l'usage des études étymologiques, est un indice trop vague et trop équivoque pour fonder une probabilité en histoire. J'ose lui certifier qu'avec un peu de penchant à céder à cette espèce d'illusion, on trou-

verroit tout aussi aisément les *origines italiques* dans le Vocabulaire ouolof ou caraïbe, que dans le Dictionnaire bas-breton.

Je demande, par exemple, pourquoi chercher dans le celtique *hal* de préférence à un autre mot grec qui en est presque l'homonyme, le nom de la ville de Salente, qui ne vient probablement ni de l'un ni de l'autre; celui de *rhegium*, dans le celtique *rhegi*, qui peut signifier *déchirement*, mais qui ne le signifie pas mieux non plus que son analogue grec; celui d'*argyripa*, si convenable à un pays riche en mines d'argent, dans la combinaison très-forcée de trois mots de patois armoricain qui veulent dire littéralement *l'homme cheval*, et qui ne présentent par conséquent qu'un véritable non-sens? Mais voici qui me paroît plus extraordinaire : M. de Botidoux, essayant d'expliquer par la langue celtique le nom du cap *Leucopetra*, à l'extrémité de l'OEnotrie, ou de la Calabre actuelle, et obligé toutefois de laisser aux Grecs les deux premières syllabes de ce mot, prétend que les dernières s'y réunirent dans l'usage des voyageurs, parce que c'étoit une locution commune des habitans du pays, le celtique *petra* signifiant *que demandez-vous? que voulez-vous dire?* J'en suis bien fâché pour la science étymologique; mais c'est absolument comme si l'on disoit

que

que Privas a eu des Allemands pour fondateurs et pour aborigènes, parce que sa dernière syllabe a en allemand le même sens que *petra* en celtique. Et pourquoi recourir à cette étymologie hybride, à cette alliance invraisemblable d'élémens disparates, quand l'étymologie naturelle de son nom local est si facile à trouver tout entière dans le grec, sans *aphérèse*, sans *apocope*, sans *syncope*, sans *métathèse*, sans aucune de ces figures au nom barbare et pédantesque, à l'aide desquelles les étymologistes font d'un mot tout ce qu'ils veulent pour le plier à leurs systèmes? *Leucopetra* signifie, mot pour mot, *saxum album*, un rocher blanc; ce qui convient merveilleusement à un cap, et spécialement au cap Pittaro, dont il est ici question.

Pour concevoir tout ce que cette manière d'expliquer les origines d'une nation a d'hypothétique et de conjectural; pour se faire une juste idée du degré de confiance qu'elle mérite, il suffit d'avoir épelé le dictionnaire de quelques langues très-anciennes. Les combinaisons possibles des lettres et des syllabes sont presque infinies, mais il s'en faut de beaucoup que les hommes les aient épuisées, d'abord parce qu'il leur est naturel d'affecter les combinaisons les plus euphoniques, les plus agréables à l'oreille, et puis parce que tous les substantifs gé-

nérateurs des langues premières sont ordinairement monosyllabiques, et par conséquent d'autant moins susceptibles de se modifier à l'infini, que le son vocal n'exerce pas de modifications dans les radicaux. Il peut paroître étonnant, mais il est très-vrai que les deux ou trois millions de mots que possèdent entre elles toutes les langues connues, ne reconnoissent pas plus de quatre ou cinq cents racines; soit que les langues diverses qui sont à l'usage de la société dérivent d'une langue commune qui s'est subdivisée à l'infini sans s'anéantir tout-à-fait; soit que les hommes aient été dirigés partout où une langue s'est formée par les mêmes principes ou la même inspiration, par le même sentiment d'imitation, par le même mécanisme d'organe, il est impossible de citer une expression à laquelle on ne puisse attribuer autant d'étymologies que l'on connoît de langues-mères, et qu'il existe d'acceptions différentes de son radical primitif. Il n'y en a point qui se refusent au premier système venu, pas même celles que l'imagination produiroit en se jouant, et voilà comment on a successivement découvert tous les radicaux des langues modernes, et la clef des origines de tous les peuples dans l'hébreu, dans le syriaque, dans le grec, dans l'ancien saxon, dans le bas-allemand, dans l'esclavon, dans le gallois, dans le bas-breton et

dans le basque. Je sais bien que l'histoire a souvent besoin d'être éclairée par l'étymologie, mais il est réciproquement démontré que l'étymologie, quand elle n'est pas immédiate et incontestable, ne peut être éclairée que par l'histoire. Ainsi, un nom de lieu évidemment grec, dans un pays ou les Grecs ne sont pas autochtones, m'indiquera une colonie grecque, si la tradition et les rapports des lieux ne s'opposent pas à cette conjecture; mais on ne me prouvera jamais, si les mêmes circonstances ne concourent à ma conviction, on ne parviendra pas, dis-je, à me persuader sur une simple analogie de consonnance comme celle des mots *sicani* et *sequani*, qu'une colonie des bords du *Dubis* s'est établie avant les temps historiques sur ceux de la fontaine Aréthuse. Il faudroit pour cela d'autres témoignages et d'autres monumens que la ressemblance fortuite de quelques syllabes.

Des changemens opérés dans toutes les parties de l'administration de l'Empire Romain, sous les règnes de Dioclétien, de Constantin, et de leurs successeurs, jusqu'à Julien; par M. NAUDET.

Si les journaux influent sur le succès des ouvrages de littérature, c'est qu'on suppose qu'un article favorable est l'expression d'une opinion répandue parmi les gens de goût dont le rédacteur s'est rendu l'interprète, et qui avouent plus ou moins sa mission. Une opinion individuelle ne peut déterminer en effet le jugement du public qu'autant qu'elle représente et qu'elle exprime un jugement déjà formé. Les critiques contemporains de nos grands classiques ne leur ont pas toujours été favorables; mais on a oublié leurs censures, parce que le sentiment de quelques-uns ne prévaut jamais contre le plaisir de tous. Le journaliste ne fait donc, en dernière analyse, que reconnoître et constater le sentiment général; et s'il le combat par l'effet de quelque prévention ou seulement par prédilection pour les idées singulières, il ne peut qu'en pallier, qu'en retarder pour quelque temps la manifestation publique. Le mérite des livres est une matière sur laquelle la classe éclairée prononce en dernier ressort. Qu'est-ce

donc, quand il s'agit des livres qu'une société choisie avec soin dans la classe éclairée dont je parle, que l'élite des gens instruits et des gens de goût a honorés d'une approbation éclatante, et en quelque sorte placés hors du ressort de la critique? Que reste-t-il à dire d'un ouvrage qui a été distingué par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres au milieu d'une foule d'ouvrages sur le même sujet, qui a été comblé des éloges les plus flatteurs et des plus nobles récompenses par les hommes les plus capables d'en apprécier la valeur, et qui apparoît ainsi dans la littérature avec une réputation toute faite? Il faudroit bien de la présomption pour y voir autre chose qu'un objet d'étude, et c'est seulement sous ce point de vue que je me suis promis de considérer celui ci. L'intérêt qu'il m'inspiroit d'avance, et qui s'est augmenté par sa lecture, reposoit d'ailleurs en grande partie sur une observation que je ne fais jamais sans plaisir : c'est que l'instruction et les théories de la nouvelle société commencent à se lier à celles de l'ancienne, et que ces temps intermédiaires qui ont menacé le monde d'influer si long-temps sur ses destinées, pourroient bien perdre, de jour en jour, un peu de leur autorité. Voilà de jeunes professeurs (je ne parle aujourd'hui que de M. Naudet, mais on sait qu'il n'est pas le

seul qui se distingue dans cette carrière); voilà, dis-je, de jeunes gens d'un talent éminemment recommandable, dont l'éducation formée à la suite de nos malheurs se rattache par ses principes et par sa direction aux études conservatrices et aux systèmes vraiment sociaux.

Le titre de l'ouvrage de M. Naudet annonce, tout autant qu'il le faut, et la nature de son sujet, et l'étendue et l'importance de ses recherches. On est étonné du nombre des auteurs qu'il a dû consulter, comparer, accorder ensemble, pour rendre un compte exact de ces vicissitudes incalculables de mœurs et de coutumes qui caractérisent la vieillesse des peuples et les impuissans efforts de l'esprit social contre les élémens de destruction des sociétés usées. Ce tableau exigeoit des notions préliminaires qu'il a très-habilement présentées dans une introduction historique pleine d'érudition et de méthode. C'est la première partie de son vaste travail, et celle peut-être qui a demandé le plus d'études en tout genre. Il y embrasse sous tous leurs aspects toutes les questions de statistique qui peuvent s'élever sur les temps de l'Empire antérieurs à Dioclétien; l'économie politique, les finances, la législation, l'état des personnes, l'administration provinciale, le ressort de la justice, la police du palais impérial, l'état mili-

taire, et spécialement la nature et les modifications du gouvernement. Or, il n'y a rien de plus mobile, rien de plus sujet à modification que la nature du gouvernement sous le despotisme, puisqu'elle dépend alors du caractère de l'homme sur la tête duquel le hasard ou la naissance font passer la souveraineté. Ainsi Rome subit sous Auguste une tyrannie voilée encore des apparences de la république, qui est la plus absolue, la plus redoutable de toutes, parce qu'elle tient sous son joug de fer un monstre qu'elle est toujours prête à déchaîner contre ses ennemis. Le peuple y fut distrait d'ailleurs par l'éclat de ses conquêtes et de sa gloire extérieure; et content d'étonner le monde, il supporta plus aisément l'opprobre de son esclavage. Tibère, hypocrite comme son prédécesseur, affecta la même déférence pour les anciennes formes tant qu'il ne fut pas assuré d'un pouvoir inviolable; mais il achevoit de dépraver les mœurs, de profaner les idées généreuses, d'avilir le caractère national, et quand le ressort de l'esprit public fut entièrement usé, il arriva sans effort au despotisme. A partir de là, rien n'égale la bassesse et la dégénération du grand peuple. Sous Claude, le sénat fut prisonnier dans Rome; sous Néron, il devint tributaire; sous Caligula, un cheval lui avoit été désigné pour consul; sous Domitien,

il délibéra sur l'assaisonnement d'un turbot. Il y a trente ans que ces turpitudes passoient pour des fables parmi ce qu'on appelle des bons esprits. On n'y croyoit que dans les écoles.

Il faut voir dans l'ouvrage de M. Naudet le développement de ces hautes considérations. Partout ses aperçus sont ingénieux, pleins de justesse et de force; quelquefois ils sont profonds. Parmi cette foule d'historiens qu'il a été obligé d'explorer, et dont plusieurs ne valent la peine d'être lus que pour quelques faits isolés qu'ils ont rapportés avec plus de détails, on voit qu'il n'en est aucun qu'il ait lu avec plus de profit que Tacite. Sans tomber dans l'excès de cette concision affectée, qui est un vice dans notre langue, et peut-être dans celle de Tacite, il en a souvent la précision nerveuse et le tour énergique. Je ne citerai pas d'exemples. Ils sont nombreux, et j'aime à les laisser au discernement du lecteur dans un livre que son sujet, la manière dont il est traité, le succès qu'il a obtenu, rendent classique en son genre. Le seul chapitre que j'aie abordé jusqu'ici, donneroit matière à des développemens qui outrepasseroient beaucoup ses limites. Raconter pour faire penser, voilà ce qui caractérise l'historien philosophe : c'est le secret de Tacite. Les déclamateurs disent tout ce qu'ils savent ou tout ce

qu'ils croient savoir; et quand on les a entendus, on est étonné de n'avoir rien appris.

Les qualités distinctives du talent de M. Naudet sont toutes réunies, selon moi, dans la partie de ce premier livre où il est traité de la grande révolution que le règne d'Adrien apporta dans les élémens de l'Empire. C'étoit une époque bien remarquable; c'est aussi un paragraphe très-remarquable, et tel que je connois peu de personnes capables de l'avoir écrit, infiniment peu capables de l'avoir conçu, à quelque époque que je remonte. Je voudrois seulement que M. Naudet eût insisté davantage sur l'acte le plus glorieux peut-être, et sans contredit le plus sage de ce règne, sur l'appel d'Antonin au rang de César, et sur la précaution encore plus profondément prévoyante d'Adrien, exigeant du digne héritier de son trône qu'il se choisît d'avance des héritiers dignes de lui. Elle valut à l'univers le règne de Marc-Aurèle. Pendant plus de soixante ans, l'Empire demeura paisible au-dedans, formidable au-dehors; et s'il ne se consolida point pour des siècles, on ne peut s'en prendre qu'à une seule faute de politique qui remonte jusqu'à Auguste, et que des empereurs adorés du peuple étoient seuls capables de réparer, si toutefois elle étoit réparable dans l'absence du christianisme et de tout autre sys-

tème de morale religieuse. Il est évident que le principe de la légitimité auroit maintenu l'Empire Romain et assuré son repos, sa prospérité, sa gloire. Que manquoit-il donc à Rome pour ne pas cesser d'être Rome? C'est ce que M. Naudet exprime admirablement dans ces deux mots : *Auguste avoit oublié de définir la souveraineté.*

J'ai dit que cette partie du premier livre de M. Naudet donnoit une idée des qualités principales de son talent. C'est là aussi que son talent peut laisser quelque chose à désirer : les qualités secondaires que donnent l'âge et la réflexion ; plus de sobriété dans les conjectures, plus de maturité dans les jugemens, plus d'unité dans l'ensemble du système historique qu'il commence à développer. Il a besoin de se défier de lui davantage, de céder avec moins de facilité à un rapprochement spécieux, à une allusion brillante. Son style y pourra perdre quelque chose sous le rapport de la couleur, ses tableaux auront moins d'effet; mais leur effet plus vrai, plus utile, offrira un intérêt plus important à la classe peu nombreuse des lecteurs faits pour l'apprécier. Je ne dis pas que ce petit défaut soit commun dans son ouvrage, je ne dis pas qu'il y soit tellement prononcé qu'on ne puisse me contester cette découverte; l'exemple que j'aurois choisi,

la comparaison d'Adrien et de Louis XI, a même quelque chose de séduisant qui surprend, qui entraîne au premier abord; mais j'y trouve un jeu d'esprit d'un goût trop moderne pour le ton général de l'ouvrage, et surtout quelque absence de justesse. La popularité d'Adrien n'a aucun rapport avec celle de Louis XI. Le premier, par une de ces idées profondes dont la conception prouve du génie, dont l'exécution demande du courage, dépouilla l'état militaire d'une partie de l'influence qu'il exerçoit sur les destinées de Rome, et qui mettoit l'élection des empereurs à la merci des soldats : il réprima cette anarchie des camps qui menaçoit à tout moment la tranquillité de l'Empire, et en balançant plus également les institutions, il sembloit lui donner une sécurité dont il n'avoit pas joui jusqu'à lui. Le second, dominé par un amour excessif du pouvoir absolu qui lui faisoit prendre en horreur tout ce qui se rapprochoit du trône, et même ce qui ne s'en rapprochoit que pour le soutenir; plein de mépris pour le peuple, qu'il étoit loin de regarder comme une puissance, et qu'il n'élevoit que pour l'opposer aux grands; frappé peut-être de cet esprit de vertige et d'erreur qui annonce de loin la chute des monarchies, renversa le reste des institutions préservatrices auxquelles le salut des sociétés modernes pouvoit

être attaché. On voit qu'il y a plutôt matière à contraste qu'à comparaison entre Adrien, donnant aux générations futures toutes les garanties dont le gouvernement étoit susceptible dans l'état de civilisation, et Louis XI, achevant avec violence l'ouvrage du temps qui avoit commencé à les détruire. Il est assez singulier qu'il n'ait pas été mieux traité pour cela par les factieux des siècles suivans, qui n'ont cessé de le citer comme un tyran, quoiqu'il n'ait jamais fait sentir qu'à la noblesse le poids de son pouvoir, et qu'il ait abattu de lui-même toutes les barrières qui le séparoient du peuple. C'est tout le contraire de la définition ordinaire du mot.

La deuxième partie de l'ouvrage de M. Naudet contient le règne de Dioclétien, la troisième celui de Constantin. Je n'y suis pas arrivé, quoique je me fusse proposé de tout parcourir aujourd'hui d'un coup-d'œil plus rapide. Le plaisir de lire m'a fait oublier le devoir d'analyser.

Continuation.

Le règne de Dioclétien est une des époques les plus importantes de l'histoire de la politique. C'est à ce règne qu'il faut remonter pour trouver la plupart des élémens dont s'est composé dans les âges suivans l'art de gouverner les peuples. Quoique le christianisme ne fût pas encore la religion de l'état, il semble qu'il commençoit à influer sur la destinée du monde, et à faire connoître aux hommes de nouveaux besoins sociaux. Jusques à Dioclétien, Rome n'avoit fait que passer du gouvernement absolu à la république, ou de la république au despotisme, sans connoître d'état intermédiaire. C'est de lui que datent les premiers essais heureux du gouvernement mixte; et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'aucun prince n'a déployé cependant avec plus de faste l'appareil de la souveraineté. Les concessions qu'il crut devoir faire à l'esprit des peuples ne changèrent en rien les rapports de la puissance impériale avec eux ; elle s'éleva en proportion de ce qu'elle accordoit.

Il y a dans cette époque de l'histoire deux aspects très-importans de la civilisation à considérer, sa fin et son commencement. Je doute même qu'aucune autre période des temps anciens et modernes ait montré aussi à découvert tous les

phénomènes qui accompagnent la chute des sociétés, tous ceux qui en annoncent le renouvellement. Ce colosse prodigieux de l'empire romain pèse encore de tout son poids sur le monde ; et cependant, à travers le reste de majesté qui l'entoure, on devine sa décadence et sa ruine. D'un autre côté, l'investigation des idées sociales devient le besoin de cette foule de peuples barbares qui n'avoient demandé jusqu'alors qu'à être gouvernés. La fameuse insurrection des Bagaudes donne aux nations tributaires le signal de l'indépendance. La distinction des états commence à s'introduire parmi ces troupeaux innombrables de vaincus qui subissoient depuis si long-temps sous le joug de Rome l'égalité de l'esclavage, et cette hiérarchie nouvelle, bien que fortuite et fondée à la manière des sauvages sur de simples différences de localités (1), est un moyen sûr de conservation pour les sociétés qui commencent et pour celles qui changent de formes. Il est remarquable qu'il se trouve dans une masse d'hommes sans lumières, qui essaient de se constituer en corps de peuple, une foule d'idées sociales qui ne sont plus accessibles à l'intelligence des peuples perfectionnés. S'il est, par exemple, une espèce d'institution qui répu-

(1) *Rustieani, urbani, burgenses.*

gne à la pensée de l'homme très-civilisé, c'est celle des démarcations civiles, de la division des castes, de l'attribution des emplois et des rangs déterminée par le hasard de la naissance. Cette institution ne peut pas être regardée comme l'ouvrage de la raison humaine, puisque la raison humaine se révolte partout contre elle. Cependant elle est universelle, parce que le Créateur a donné à toutes les sociétés naissantes l'instinct de sa nécessité, et que la nécessité est entre les hommes une espèce de morale relative qui les détermine dans les circonstances auxquelles les règles de la morale absolue ne peuvent pas s'appliquer. En effet, l'organisation de l'homme tel qu'il est, tel qu'il sera probablement toujours, n'admettoit rien de mieux que le principe de l'inégalité des conditions. Ce principe est même très-favorable en ce sens à l'égalité morale qu'il ne la met pas en question, ce qui seroit absurde, et qu'il porte tout le caractère d'une simple convention sociale, puisque de toutes les choses qui distinguent l'homme de l'homme, il n'y en a point qui dépende moins de lui que la naissance ; comme personne n'a le droit de s'enorgueillir d'être né dans une certaine classe plutôt que dans une autre, aucun homme de sens ne sauroit être humilié de sortir d'une classe inférieure. Ce qu'il y a de mor-

tifiant quand les premiers rangs appartiennent en droit à tout le monde, c'est de les voir emportés d'assaut par l'audace factieuse, ou furtivement surpris par la médiocrité rampante, et c'est ce qui arrive probablement quelquefois. Quand on a fait une révolution pour ôter leurs avantages à la naissance et à la fortune, le grand nombre a pensé que cela étoit juste, et il étoit impossible qu'il pensât autrement, car la naissance et la fortune ne sont pas des droits moraux. Qu'en est-il résulté? Que les avantages du hasard sont devenus le patrimoine de l'intrigue et des passions, et par conséquent un objet de brigues, de déchiremens, de convulsions continuelles, parce qu'il n'y a pas de raison pour que l'intrigue et les passions cèdent jamais à la justice et au bon droit. La société n'a pas été plus heureuse, comme on sait; l'inégalité n'a pas été moins réelle; elle est devenue seulement plus outrageante. Quant au mérite, il n'a pas prospéré davantage, si j'en crois les plaintes du siècle. Il y a bien de la raison dans la routine des peuples.

La nouvelle organisation du corps politique date à peu près, comme je le disois, du règne de Dioclétien, mais elle n'offroit alors qu'une masse inerte, informe, attaquée dès sa naissance d'un vice mortel. La terre présenta, pendant quelque

quelque temps, un spectacle fait pour contrister le cœur de l'homme, une perspective désespérante et terrible. La société mouroit avec le paganisme et l'Empire romain qui l'avoient jusque là représentée tout entière; et, dans cette société, à peine dégagée de la barbarie première, qui s'efforçoit de lui succéder, rien n'annonçoit la possibilité d'une vie durable. C'étoit l'effort précaire, la velléité d'existence d'un être imparfait auquel il manquoit une âme. Heureusement le règne de Constantin se préparoit, et le christianisme alloit triompher; le christianisme qui, à le considérer simplement comme une institution, est la plus puissante sauvegarde que le génie ait donnée aux libertés sociales, et dont Montesquieu a dit qu'il ne sembloit pas moins fait pour assurer notre bonheur dans ce monde que dans l'autre. La société ancienne, avec tous ses philosophes et toutes ses lumières, n'avoit enfanté que la barbarie. La société nouvelle, éclairée par cette étoile de Bethléem qui appeloit naguère au berceau du Christ les rois et les bergers, recomposa d'élémens plus purs, et pour un nombre infini de siècles, le grand ouvrage de la civilisation. La théorie des gouvernemens mixtes, éclose des principes mêmes de la religion, se développoit lentement, mais en s'affermissant à mesure que l'arbre de la Croix éten-

doit au loin ses vastes racines; et les hommes dit M. Naudet, dont j'emprunte ici les expressions, sortant de la tyrannie d'un gouvernement républicain, s'approchèrent dès-lors plus ou moins à travers diverses sortes d'esclavages de la liberté d'une monarchie tempérée. Cette admirable influence du christianisme n'a pas été méconnue, même au dix-huitième siècle; mais il falloit dire, pour la caractériser dignement, que, sans elle, la civilisation actuelle n'existeroit pas, et que tous les pays soumis autrefois à l'Empire romain, c'est-à-dire la moitié du monde connu, seroient encore le domaine de quelques hordes barbares, sans discipline et sans lois. Le renouvellement de la société ne dépendit jamais d'une révolution purement politique, comme on a feint de le croire chez les modernes. Ce sont les religions qui renouvellent les peuples; le feu divin qui vivifie l'homme social ne peut être emprunté qu'au ciel, et c'est le sens véritable de la belle allégorie de Prométhée. Il étoit réservé à notre siècle, et dans ce siècle à des hommes qui ont fait abnégation de toutes les idées morales sur lesquelles repose la société, de rêver qu'on pût recommencer la civilisation, en prenant le système de la civilisation à l'inverse, c'est-à-dire en substituant le *fait* au *droit*, la *force* à la *justice*, et la *majorité* au *gouverne-*

ment. Il seroit plus facile de refaire la création avec les élémens confus du chaos.

Je n'ai pas eu l'intention d'analyser l'ouvrage de M. Naudet. Quoique plein de développemens intéressans et d'aperçus profonds qui forcent à réfléchir, il est extrêmement rapide, et peu susceptible d'être réduit avec clarté aux proportions d'un article de journal. J'ai déjà dit que son importance historique lui assuroit une place distinguée dans les études classiques. La manière dont il est exécuté ne le rend pas moins digne d'en occuper une dans la bibliothèque des gens du monde les plus étrangers à la critique et à la philologie de l'histoire. L'auteur, maître de son sujet, en a habilement déguisé l'aridité sous des formes qui ne sont jamais sans attrait. Dans les questions les plus sévères, il a su être érudit avec goût, et joindre l'urbanité qui plaît à la doctrine qui instruit. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a deux fois bien jugé le livre et l'écrivain. L'un et l'autre étoient académiques dans toutes les acceptions favorables du mot.

Histoire de l'Empereur Julien, tirée des auteurs idolâtres, et confirmée par ses propres écrits ; suivie du Récit de la désastreuse retraite des légions romaines ; par M. JONDOT, auteur du *Tableau historique des Nations.*

QU'EST-CE que cet empereur Julien, si vivement attaqué par les uns, si passionnément prôné par les autres, que la religion réprouve comme un misérable apostat, que la philosophie du dix-huitième siècle assimile à Marc-Aurèle? Voilà la question que M. Jondot s'est proposé de résoudre, en démêlant, à travers les panégyriques intéressés des sophistes, les vérités historiques qu'ils ont altérées à dessein pour flatter leur idole et tromper l'avenir.

Il y a des circonstances dans l'histoire de Julien, il y a des parties dans son caractère qui ne peuvent que gagner à être examinées à la lumière d'une sévère critique. Peu de guerriers ont eu plus de courage, peu de souverains ont porté une sollicitude plus active et plus éclairée dans les affaires du gouvernement. Quant au mérite littéraire, qui est beaucoup moins requis dans un empereur, on sait qu'il en étoit assez pourvu pour briller en quelque rang que le ciel l'eût fait naître. Julien, ne fût-il qu'un écrivain, passeroit sans doute pour un des écrivains les plus in-

génieux de l'antiquité. Ce n'est pas cependant sous ce rapport qu'il a mérité d'être appelé par Voltaire *le second des hommes ;* et si on ne le considère que dans les qualités morales qui pourroient justifier un si bel éloge, on l'en trouvera bien indigne. Perfide et intolérant, hypocrite et ambitieux, il n'avoit que le masque du philosophe. C'est à son intolérance même, à sa haine effrénée contre le christianisme, qu'il doit l'enthousiasme dont il a été l'objet dans le siècle dernier. Il étoit tout simple que ses continuateurs dans le projet d'*écraser l'infâme*, lui accordassent des vertus qu'il n'avoit pas, pour donner plus de crédit à son opinion, et plus d'autorité à leur secte. Il faut convenir cependant que, parmi les grandes réputations qu'elle a faites, il y en a de plus gratuites.

C'est une entreprise assez difficile que de déposséder Julien de cette réputation d'emprunt. Il en jouit par droit de prescription, même dans les études classiques ; et des écrivains, d'ailleurs judicieux, n'ont pas hésité à composer l'histoire de son règne des éloges emphatiques d'Eunape, de Mamertin, de Libanius, qui n'étoient pas des historiens, mais des rhéteurs stipendiés à la suite de la cour. Il est tout simple que Julien ait été flatté, il y avoit de quoi ; mais ce sont là de singulières pièces officielles pour fonder le juge-

ment des siècles : si jamais notre histoire est écrite sur des documens du même genre, la postérité sera bien instruite !

Une des choses qu'on est convenu d'admirer dans Julien, c'est son éloignement pour la vie publique, sa répugnance pour le pouvoir. Quand on lui apprend dans Athènes qu'il est associé à la puissance suprême, il pleure, il se désole, il soupire après les charmes de la retraite, il regrette les ombrages de l'Académie et la petite maison de Socrate. Sa révolte dans Lutèce n'est pas plus volontaire que sa première adhésion au choix qui l'appeloit sur les degrés du trône. C'est avec contrainte, avec douleur qu'il accepte le titre d'Auguste. Quand il est accusé, il proteste de son innocence à la face du ciel et de la terre. Il se plaint que Jupiter ait exigé de lui qu'il ceignît le bandeau impérial; et il est clair que Jupiter l'avoit exigé en effet. Nos philosophes n'en ont jamais douté. Il jure enfin, *par tous ses dieux*, qu'il n'avoit point de connoissance du complot tramé par ses légions. Tillemont observe que ce serment ne l'engageoit pas à grand'chose, et il est probable que Julien le savoit.

Ce qui donne du poids à cette présomption, c'est le témoignage d'Eunape, que les admirateurs de Julien ne révoqueront pas en doute. Ce ténébreux auteur de l'*Histoire des Sophistes*,

dont le savant M. Boissonade fait espérer une édition bien précieuse, puisqu'elle sera éclairée de ses commentaires; Eunape atteste que le médecin de Julien contribua, par d'autres talens que ceux de sa profession, à la prospérité de son maître. M. Jondot croit qu'il est question ici de la rebellion des Gaules, de l'élévation de Julien à l'empire, et des talens d'Oribase considéré comme négociateur de brigues et artisan de conspirations. Il est possible aussi qu'Eunape ait voulu parler d'autre chose. Le médecin de Julien étoit probablement un politique habile, et un politique habile pouvoit passer alors pour un magicien. Julien lui-même étoit le plus superstitieux des hommes ou le plus impudent des charlatans. Il aimoit beaucoup la puissance, tout en ayant l'air de la dédaigner; et il n'en disoit du mal, suivant une heureuse expression de Voltaire, que pour en dégoûter les autres. Il savoit d'avance, il pressentoit l'apophtegme profond d'un homme qui n'avoit ni plus ni moins d'esprit que lui, de ce fameux cardinal de Retz, qui disoit qu'*assembler le peuple, c'est l'émouvoir*. Il assembla les habitans de Lutèce, il les *émut*, et les arma contre son cousin, contre son bienfaiteur, contre son maître. Ce procédé, qui est celui d'un rebelle et d'un ingrat, n'est pas digne du *second des hommes*, de l'émule des Anto-

nins. Julien le sentit si bien, qu'il fut obligé de faire parler Jupiter. M. Jondot ne se paie pas de cette excuse; les panégyristes de Julien ne sont pas si difficiles.

Arrivé à l'empire du monde, Julien, désespéré, se réfugie au fond du palais des Thermes, pour y gémir en liberté sur les malheurs attachés à la toute-puissance. Il renonceroit peut-être à cet honneur dangereux, si le génie de l'empire ne lui apparoissoit pour implorer son appui: mais que répondre au génie de l'empire? Ces misérables simagrées d'un usurpateur, assez dépravé dans sa morale pour oser faire parler ses dieux, pouvoient réussir encore chez un peuple que l'excès de la civilisation ramenoit graduellement à la barbarie; mais elles sont ridicules et odieuses dans l'histoire, et il faut que le philosophisme ait été bien éhonté, il faut qu'il ait bien insolemment compté sur la crédulité du siècle, pour étaler avec confiance les vertus du jongleur illustre qui a fondé son pouvoir sur de si méprisables impostures.

Julien avoit appris par expérience qu'on fait les révolutions avec des sophistes et des rhéteurs. Quand il occupa le rang suprême, il se crut obligé à les ménager; il en fit ses ministres, ses favoris, ou plutôt ses admirateurs à titre d'office. Sa cour fut une sorte de lycée où, de tous

les talens, un seul toutefois se perfectionna beaucoup, celui de flatter. L'histoire ne citera qu'un homme qui ait été aussi bassement, aussi outrageusement adulé en sa présence. Quand on lit les déclamations auxquelles il daigna prêter une oreille complaisante, on ne sait ce qui l'emporte de l'impassible vanité de César ou de l'opprobre de ses courtisans. Ce gouvernement investi de tant de genres de gloire ne laissa cependant rien de durable. L'empereur faisoit des livres, les gens de lettres faisoient des lois, et le paganisme, avec le double auxiliaire de l'épée et de la plume de Julien, tomboit pour ne plus se relever. Il semble que le christianisme ne pouvoit se choisir un plus redoutable adversaire. Julien réunissoit pour l'attaquer l'esprit, la mauvaise foi, l'art de manier le ridicule, le pouvoir et peut-être le goût de proscrire; une valeur signalée par les plus beaux faits militaires, une ténacité invincible, un bonheur invariable dans ses entreprises; des armées dévouées jusqu'au fanatisme, des conseillers qui passoient pour les derniers dépositaires de toutes les connoissances des temps anciens, des affidés comblés d'or, et qui étoient capables de tout pour de l'or; c'étoient bien des garans de succès. Le triomphe de la cause opposée est au moins un miracle que Julien lui-même ne contesteroit pas.

Ce tableau rapide a dû faire naître plusieurs fois l'idée d'un rapprochement très-naturel entre Julien *l'apostat* et un autre dupeur d'hommes fort célèbre chez les modernes. Aux talens littéraires près, qui ne souffrent pas de comparaison, il est impossible de trouver une analogie plus complète dans le caractère, dans la destination, dans les vices, dans les qualités, dans les moyens, dans le but, qui étoit de part et d'autre la destruction de la morale sociale. Cette analogie se continue jusque dans les particularités de leur vie militaire, jusque dans les désastres qui terminèrent de si longues et de si éclatantes prospérités. Elle ne cesse qu'à la catastrophe. Julien eut l'avantage inexprimable de mourir en soldat; et s'il reconnut en effet que le *Galiléen* avoit vaincu, ce ne fut qu'en mordant la poussière. M. Jondot n'a pu éviter de remarquer ce rapprochement, quoique étranger à son sujet, parce qu'on auroit trouvé sans doute une espèce d'affectation à repousser une observation qui en sortoit si naturellement pour tous les lecteurs. Malheureusement, l'excès est un défaut partout; et la comparaison une fois indiquée ou plutôt reconnue, il falloit peut-être assez bien penser de leur pénétration pour se dispenser de la reproduire inutilement dans des notes pleines de bon sens et de bon esprit, mais tout-à-fait surabondantes. Ce

luxe n'auroit rien d'excessif dans l'enseignement verbal; la doctrine de la chaire a le privilége d'être causeuse et prolixe; mais il n'y a aucun avantage à en surcharger les livres, surtout quand l'objet de la discussion est si près de nous qu'il se présente de lui-même; et qu'il tend continuellement à distraire l'attention de l'étude principale. Telle chose qui seroit l'objet d'une discussion intéressante peut être oiseuse et de mauvais goût dans une histoire. Je retrancherois donc volontiers de l'ouvrage de M. Jondot les allusions trop développées; j'y diminuerois la part de l'érudition philologique partout où elle ne sert à rien pour éclairer la pensée de l'auteur; j'excepterois les détails très-étendus, mais très-piquans et très-ingénieux, dans lesquels il est entré sur les ouvrages de Julien, parce qu'il est naturel de donner dans son histoire une grande place à la littérature, qui a occupé une si grande place dans sa vie; parce que cette analyse jette d'ailleurs beaucoup de clarté sur le système religieux de Julien, sur la sincérité de son dévouement au paganisme, et que la solution de cette difficulté importante peut seule donner la mesure de la bonne foi d'un homme extrêmemen imposant, sur lequel les philosophes ont sciemment trompé l'opinion publique. Comme M. Jondot a apprécié dans toute son étendue la nécessité de cette discussion et

les résultats qu'il pourroit en obtenir, il n'y a, suivant moi, aucune partie de son livre qu'il ait traitée avec plus de succès. Après avoir suivi Julien dans le domaine de l'histoire avec l'autorité de la critique, il s'en est emparé aussi heureusement pour le moins dans celui de la littérature, en faisant sortir de ses écrits mêmes la révélation de ses pensées les plus secrètes. Cet examen est un ouvrage également neuf et curieux sous le raport littéraire et sous le rapport moral. Les ouvrages de Julien sont connus de si peu de personnes hors de la classe des érudits, que leur analyse pouvoit offrir jusqu'à un certain point l'attrait de la nouveauté. On sait que l'attrait de l'esprit n'y manque pas. Il faut rendre à César ce qui appartient à César.

Histoire de Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle d'Orléans, tirée de ses propres déclarations, de cent quarante-quatre dépositions de témoins oculaires, et des manuscrits de la Bibliothèque du Roi et de la Tour de Londres; par M. LEBRUN DES CHARMETTES.

IL n'y a rien à comparer, ni chez les anciens, ni chez les modernes, ni dans la fable, ni dans l'histoire, à la Pucelle d'Orléans. Donnez à la Muse épique le choix de l'invention la plus touchante et la plus merveilleuse, interrogez les traditions les plus imposantes que les âges d'héroïsme et de vertu aient laissées dans la mémoire des hommes, vous ne trouverez rien qui approche de la simple, de l'authentique vérité de ce phénomène du quinzième siècle. La France, à la suite du règne le plus malheureux dont les annales de la monarchie fassent mention jusqu'alors, envahie par ses ennemis, et à peine soutenue sur le penchant de sa ruine par la vaillance de quelques preux, n'oppose plus à la force de ses destinées qu'une vaine résistance. Paris est occupé par le duc de Bedfort, régent pour un roi anglois. L'infortuné Charles VII, errant de ville en ville sans espérance et bientôt sans royaume, cède à l'infortune qui l'opprime. Près de chercher un asile dans une cour étran-

gère, il jette un dernier regard, un regard de désespoir sur la belle France qui ne lui offre de toutes parts que d'affreux déchiremens, les dissensions civiles auxiliaires et complices des vainqueurs, et un petit nombre de braves mourant sans vengeance sur les ruines des villes incendiées qu'ils ont défendues. A peine quelques places arrêtent encore pour un moment les progrès de l'ennemi. A peine une vieille prophétie qui annonce qu'une jeune fille venue des environs du *Bois Chenu* délivrera le royaume, soutient encore la confiance des esprits foibles de ce temps peu fertile en esprits forts. Tout va périr quand cette jeune fille paroît. C'est une paysanne de seize à dix-sept ans, d'une taille noble et élevée, d'une physionomie douce mais fière, d'un caractère remarquable par un mélange de candeur et de force, de modestie et d'autorité, qui ne s'est jamais trouvé au même degré dans aucune créature; d'une conduite, enfin, qui fait l'admiration de toutes les personnes qui l'ont connue. Les mères ne désirent point de fille plus parfaite, les hommes n'ambitionnent pas le cœur d'une femme plus digne d'être aimée; mais dès l'enfance elle a renoncé au bonheur d'être épouse et mère. Appelée à une vie d'héroïsme et de sacrifice par la voix même des anges, elle a voué sa virginité à Dieu à l'âge de treize

ans. On ne sait rien autre chose de ce temps-là, sinon qu'elle a mené une vie toute pastorale dans le hameau qui l'a vu naître, conduisant les troupeaux de son père, ou s'occupant à coudre et à filer le chanvre et la laine, exercices dans lesquels elle surpassoit toutes ses compagnes. Seulement à certains jours de fête, on la voyoit prosternée à l'hermitage de Bermont, devant la sainte image de la Vierge, ou bien elle se réunissoit aux jeunes filles de son âge, pour chanter et pour danser sous l'*Arbre des Fées*. C'étoit un hêtre magnifique, où, pendant toute la belle saison, les bergères alloient suspendre les chapeaux de fleurs et les guirlandes qu'elles avoient tressées dans la prairie ; mais Jeanne d'Arc les réservoit pour la chapelle de Donremy. On dit aussi qu'elle dansoit peu, mais qu'elle chantoit avec un charme inexprimable, probablement des hymnes et des cantiques à la louange des Saints, de celui, par exemple, dont le village de Donremy porte le nom, et qui, accoutumé à présider à l'onction sacrée de nos Rois, imploroit peut-être pour elle la faveur d'y conduire bientôt Charles VII. Quand les habitans de son village furent interrogés quelques années après sur ces différentes circonstances, ils affirmèrent presque tous que, quand elle étoit bien petite et qu'elle gardoit les brebis, on avoit vu souvent

les oiseaux des bois et des champs *venir manger son pain dans son giron, comme s'ils fussent privés.* Telle est la puissance que Dieu suscite tout à coup pour lever le siége d'Orléans, faire sacrer le roi dans une ville occupée par les Anglois, et réduire leurs armées, si long-temps triomphantes, à abandonner la France. Les rebuts réitérés qu'elle essuie d'abord ne fatiguent point son courage. Elle insiste avec ardeur parce qu'elle sait qu'elle a peu de temps pour accomplir ses desseins, et qu'elle ne doit pas voir le succès tout entier de ses travaux et de ses promesses; mais elle ne se révolte point contre les refus, parce que les refus sont du nombre des difficultés qui lui ont été annoncées. Enfin, ses instances l'emportent sur les objections de l'incrédulité; elle part, et cette villageoise transformée en guerrier devient, dès ses premiers pas dans cette nouvelle carrière, le parfait modèle du chevalier chrétien; intrépide, infatigable, sobre, pieuse, modeste, habile à dompter les coursiers, et versée dans toutes les parties de la science des armes comme un vieux capitaine, il n'y a rien dans sa vie qui ne révèle une haute inspiration, et qui ne porte le sceau d'une autorité divine. Les élémens eux-mêmes paroissent lui obéir. Obligée de parcourir, pour se rendre auprès de Charles, une route de cent-cinquante

quante lieues, coupée de rivières profondes, dans la plus mauvaise saison de l'année, et au milieu d'un pays couvert par les troupes ennemies, elle fournit cette course périlleuse en onze jours, sans accident et presque sans obstacles. Conduite dans l'appartement du roi, elle le distingue du premier coup-d'œil parmi les grands de sa cour, quoiqu'il ne diffère d'eux par aucun attribut particulier; elle se fait reconnoître de lui à un signe ou à une confidence qui ne laisse point de doute à Charles sur sa mission. Depuis cetemps-là, tous ses jours sont marqués par les plus brillans faits d'armes. Objet d'amour, d'espérance, de vénération pour les peuples, de terreur pour l'armée angloise, elle combat près de Dunois, de Saintrailles, de la Hire, et c'est elle qui remporte partout la palme de la valeur. L'étendard de Jeanne d'Arc, ainsi qu'elle l'a dit elle-même, est toujours où est le danger; mais, avare de sang, elle conduit les soldats dans la mêlée, brise devant eux l'effort de l'ennemi, et ne tue jamais. Tout au plus, comme elle le disoit encore devant ses juges, avec cette naïveté soldatesque dont il n'est pas permis d'altérer les expressions, elle se faisoit jour au travers des Anglois, en les frappant de la tête de sa hache d'armes, ou du plat de sa fameuse épée, *qui étoit propre à donner de bonnes buffes et de*

bons torchons. En peu de mois toutes ses prédictions s'accomplissent. Blessée à la défense d'Orléans d'une flèche qui lui traverse l'épaule, elle l'arrache de ses mains, retourne quelques minutes après au milieu des combattans, achève la déroute des Anglois, et délivre ces murailles qu'elle avoit promis de délivrer. Charles doit être sacré à Reims ; elle lui ouvre un chemin vers cette ville, et les villes qui se trouvent sur son passage se rendent sans se défendre. A compter de ce moment, la puissance des Anglois, ébranlée, chancelante, prête à s'écrouler, n'est plus digne d'intéresser à sa chute une puissance plus qu'humaine. La mission héroïque de Jeanne d'Arc est finie; il ne lui reste plus qu'à la couronner par le martyre. Après quelques nouveaux prodiges de valeur, elle tombe dans les mains de ses implacables ennemis, et monte au bûcher avec la résignation d'une sainte. On assure qu'à l'instant où les flammes qui l'entouroient étouffèrent le nom de Jésus dans sa bouche innocente, une colombe s'éleva du bûcher aux yeux épouvantés des Anglois, et prit son vol vers le Ciel. Telle fut du moins l'illusion du remords pour les misérables qui l'avoient condamnée. J'ajouterai un seul trait à cette esquisse imparfaite: c'est qu'elle ne doit rien à l'imagination, et que l'histoire la moins ornée ne seroit pas plus sobre

d'embellissemens poétiques que ce sommaire rapide, extrait d'après l'important ouvrage de M. Lebrun des Charmettes, des dépositions de cent quarante-quatre témoins oculaires.

On avouera qu'il ne manque rien dans ce récit de tout ce qui recommande une grande renommée à la postérité. Il a l'intérêt de la vertu, celui de la gloire et celui du malheur, qui, pour certaines âmes tendres, est le plus imposant de tous. Comment se fait-il donc que le nom de la *Pucelle* réveille si peu de souvenirs dans la foule des François, ou qu'il n'y réveille que des souvenirs indignes d'elle? Le dirai-je! un poète, l'honneur de la nation par son génie, l'opprobre de la nation par l'usage qu'il en a fait trop souvent, hésita, jeune encore, entre deux sujets d'épopée, Jeanne d'Arc et Henri IV. Il eut le malheur peut-être de choisir le second, qui, placé dans un ordre d'inspirations moins merveilleuses, dans un siècle moins chevaleresque, moins poétique, moins religieux, dans un système de mœurs moins convenable à la Muse épique, ne pouvoit fournir que la matière d'une histoire élégante et pompeuse. La haine du christianisme qui dévoroit son cœur le dirigea probablement dans ce choix mal entendu. Il craignit d'ajouter aux pompes de cette religion, en substituant les merveilles de sa croyance aux

abstractions glacées de la religion philosophique. Cette fois-là, ses passions le trompèrent au préjudice de sa gloire et de son bonheur; car je ne suis pas éloigné de croire, qu'en se familiarisant avec les hautes pensées de cette religion divine, il auroit pu devenir digne de mourir chrétien. Il paroît qu'effrayé du parti que pouvoit tirer du même sujet le génie éclairé par la foi, il crut avoir un grand intérêt à le flétrir dans sa fleur; à lui ravir ce charme délicat qu'il est si facile de détruire en France, qu'une plaisanterie altère, qu'une équivoque avilit.

Comment me ferois-je comprendre maintenant par ceux qui ne connoissent pas ce monstrueux chef-d'œuvre où l'esprit le plus ingénieux s'allie au cynisme le plus effronté pour déshonorer la vertu? L'héroïne de Donremy, cet ange d'innocence et de grâce, qui a coûté des larmes à ses bourreaux, et que l'histoire ne nommera jamais sans respect; qui a répandu tant de sang pour la patrie; qui lui a conquis tant de drapeaux et redonné tant de villes.....; cette pauvre jeune fille, qui avoit délivré la France, et que les Anglois ont brûlée à dix-huit ans, Voltaire en a fait le principal personnage d'un roman de prostitution, d'un roman dont l'exécution inimitable a peut-être donné un rival à l'Arioste, mais qui souille notre littérature d'une tache ineffaçable. Quel

genre de gloire littéraire peut jamais compenser la gloire morale, la gloire historique d'une nation? Il vaudroit mieux que tous les beaux-arts périssent chez un peuple qu'une seule idée noble. Que seroit-il arrivé dans la république romaine, si un poète, du temps de Caton-le-Censeur ou des Scipions, avoit fait le même outrage à la mémoire de Lucrèce ou de Clélie, toutes deux si peu dignes d'ailleurs de soutenir la moindre comparaison avec Jeanne d'Arc? il eût été précipité dans le Tibre, noué de couleuvres vivantes, comme un parricide public, comme l'assassin de la gloire de Rome. Nos républicains étoient moins sévères : mais quels républicains que les nôtres!

Je ne différerai pas jusqu'à mon prochain article à rendre à l'auteur une partie de la justice qu'il mérite. Son ouvrage, à le considérer sous le rapport de la composition littéraire, offre sans doute quelque prise à la critique. Sous le rapport de son utilité, de son importance pour l'histoire, on n'a rien publié depuis long-temps de plus digne de l'attention des hommes studieux et de la reconnoissance des bons François qui savent attacher un juste prix aux véritables titres de notre gloire nationale. Un tel livre n'est pas seulement la preuve d'une vaste, curieuse et solide instruction, c'est une action honorable.

Continuation.

Après avoir parcouru dans toute son étendue l'histoire de Jeanne d'Arc, sans négliger un de ses détails, sans dépouiller le moindre de ces détails de ses moindres développemens, et de manière à ne rien laisser à désirer à ces esprits curieux qui veulent tout savoir dans ce qui les intéresse, il restoit à M. Lebrun des Charmettes à satisfaire l'esprit du lecteur philosophe qui compte pour peu de chose les événemens quand il ne peut pas se rendre raison de leurs causes. Cette classe de lecteurs, infiniment plus nombreuse aujourd'hui qu'autrefois, a changé sous ce rapport le système de composition de l'histoire; et je ne sais pas si l'esprit humain y a gagné beaucoup de notions positives. Quoi qu'il en soit, l'auteur de l'histoire de Jeanne d'Arc, parvenu à ce qu'il semble à la fin de sa tâche, a été obligé de la reprendre en sous-œuvre pour satisfaire à cette question, qu'il est si difficile de résoudre avec les simples lumières de la raison: Qu'étoit-ce que Jeanne d'Arc? Il n'y a pas moins de quatre hypothèses sur ce point.

La première est celle des Anglois du quinzième siècle, qui attribuoient tous les succès de la Pucelle aux merveilles de la magie: elle ne mérite plus d'être combattue, et il est bien pro-

bable que, du temps même de Jeanne d'Arc, elle ne fut que le prétexte d'une lâche vengeance et d'un horrible assassinat. La seconde est celle qui consiste à regarder la Pucelle comme une ambitieuse adroite et courageuse, que le désir de la gloire militaire et d'une grande influence politique sur son siècle arracha à l'obscurité de la vie de la campagne, et qui couvrit ses projets d'une fausse apparence d'inspiration, pour tromper une cour crédule. Dans la troisième, ce n'étoit qu'une jeune fille ignorante, et, comme on diroit aujourd'hui, *fanatisée*, mais désintéressée et vertueuse, dont une politique habile se servit, comme d'un instrument, pour jeter la terreur dans l'armée angloise, rendre le courage aux François, et relever la monarchie de ses ruines. Dans la quatrième, enfin, c'étoit une héroïne vraiment suscitée par Dieu pour la conservation d'un royaume qu'il protège, pour le salut d'un peuple qu'il aime : celle-là n'obtiendroit de beaucoup de gens que le sourire d'une haute dérision ; aussi M. Lebrun des Charmettes a l'excellent esprit de ne pas la discuter.

Après avoir examiné ces différentes questions avec autant d'impartialité que de goût, après les avoir soumises à l'analyse la plus fine et la plus judicieuse, sans rien dissimuler des présomptions qui appuient chacune d'elles en par-

ment et de respect; quand on développe cette longue suite de faits si difficiles à prévoir, qu'elle a pourtant annoncés, et qui se sont toujours vérifiés suivant ses paroles, soit pendant qu'elle étoit à la tête des troupes, soit depuis même que, tombée dans les mains des Anglois et livrée à leurs bourreaux, elle cesse d'exercer la moindre influence sur les événemens; quand on retrouve l'héroïne d'Orléans dans cette procédure monstrueuse, dernière épreuve de tant d'innocence et de vertu; quand on l'entend invoquer encore, au milieu des flammes prêtes à la dévorer, *les benoits Saints et Saintes*, dont elle a raconté avec une conviction si profonde, avec des détails si ingénus, la merveilleuse assistance; quand on se rappelle qu'à ce moment suprême elle n'avoit que dix-huit ou dix-neuf ans, et qu'elle venoit de passer, sous les yeux du monde, une jeunesse pleine de pureté et de gloire, qui n'avoit pas même laissé de prétexte au plus léger soupçon, il est malaisé, j'en conviens, de se refuser à dire avec M. Lebrun des Charmettes: *Je suis François, je suis chrétien!* et de ne pas croire que l'être le plus étonnant qui ait jamais honoré l'humanité, avoit reçu sa mission d'une puissance supérieure à l'humanité.

J'ai eu occasion, dans cet article et dans le précédent, de rendre quelque justice à l'esprit de

critique et au bon esprit de l'auteur. On a pu juger, par certains des détails dans lesquels je suis entré, et qui sont justifiés dans son livre par une infinité de recherches, de la variété de ses travaux, du zèle, de la patience qu'ils ont exigés, du patriotisme qui l'a dirigé dans des investigations si laborieuses et si difficiles. L'ouvrage de M. Lebrun des Charmettes a le défaut sensible, au premier coup-d'œil, d'être d'une longueur démesurée ; mais il s'agissoit de l'épisode le plus curieux de notre histoire, et, ce qui est fort étonnant, d'un épisode si peu connu ou si mal connu, que les personnes qui se croient le plus versées dans ce genre d'études ne jugeoient guère la Pucelle que d'après la compilation tout-à-fait insignifiante de Lenglet-Dufresnoy, ou d'après les pièces recueillies par M. de Saverdy, et qui sont noyées dans un recueil immense et rare. Je ne parle pas de ceux qui la jugent d'après Voltaire, quoique ce soit le grand nombre. Il faut donc savoir gré à l'historien de Jeanne d'Arc de n'avoir négligé aucun des matériaux qui se présentoient à lui, de les avoir réunis, accumulés sans beaucoup de choix, et comme pour préparer les élémens d'un monument qu'il sera très-digne d'élever lui-même s'il lui en prend envie, et qu'il veuille sacrifier à l'unité d'un plan bien entendu les richesses superflues de l'érudi-

tion. Je crois que la gloire historique de la France réclame ce livre, et qu'il ne sera pas inutile dans l'état de nos connoissances. Il n'y a pas plus de vingt-quatre ans que quelques pierres amassées dans une rue d'Orléans, à la mémoire de l'héroïne qui avoit sauvé cette ville, devinrent l'objet de la haine la plus effrénée pour des gens qui n'en avoient jamais entendu parler, et qui ne se doutoient pas que son sang eût racheté la vie et la liberté de leurs aïeux.

Cet événement a concouru cependant avec le triomphe des lumières; car il est de 1793.

Au reste, un journal annonçoit, il y a peu de temps, quelque chose de plus extraordinaire : la chambre où la Pucelle est née sert maintenant d'étable. A Rome, on en auroit fait un temple.

Le style étoit la partie la moins importante de l'ouvrage de M. Lebrun des Charmettes, puisqu'il n'avoit pas le projet d'en faire une histoire régulière et définitive, mais seulement d'ouvrir les voies au Xénophon, au Quinte-Curce à venir de la vierge de Donremy. Cependant, son élocution s'élève souvent avec le sujet. Toujours correcte, elle est souvent noble, pittoresque, élégante. Quelquefois même, trop prodigue d'ornemens, l'auteur tombe dans l'excès de ce style descriptif qui s'allie mal avec la sévérité de l'histoire, mais dont il n'étoit pas facile de se dé-

fendre en se rappelant la jeunesse pastorale de Jeanne d'Arc, les belles campagnes de son pays natal, et les merveilles de l'arbre des fées.

L'exécution typographique de cet ouvrage est digne d'éloges, à quelques négligences près dont personne ne s'avisera de rendre l'auteur responsable. Dans un endroit où il parloit de l'*Armorique*, le prote qui ne connoissoit pas cette province, a spirituellement remis l'*Amérique;* ce qui change un peu notre système départemental, et ce qui anticipe de quelques années sur les découvertes de Christophe-Colomb.

Mémoires du cardinal de RETZ, *suivis des Mémoires de Guy-Joly et de la duchesse de Nemours.*

Nous n'avons pas les *Mémoires du cardinal de Retz* tout entiers. La délicatesse de l'abbé de Saint-Mihiel, son confesseur, nous a fait perdre une partie de son histoire, qui ne seroit pas la moins curieuse pour une certaine classe de lecteurs, celle qui contenoit les aventures galantes de la jeunesse de Son Eminence. On peut croire par ce qui nous en reste, et par ce que nous savons d'ailleurs de l'extrême liberté de ses mœurs, qu'elles devoient être fort nombreuses, mais en même temps fort insipides pour les honnêtes gens. Il est assez remarquable que les conspirateurs célèbres, les grands diplomates, les politiques déliés, c'est-à-dire les trompeurs d'hommes par excellence, aient été généralement d'habiles trompeurs de femmes. C'est aux philosophes à chercher ce qu'il y a de commun entre les facultés qu'exigent l'art de profiter des foiblesses du beau sexe et celui de *mystifier* les peuples. On se contente ici d'établir un fait qui souffre peu d'exception. Cette idée n'a pas échappé à Schiller, dans sa belle tragédie de la *Conjuration de Fiesque*,

dont, par parenthèse, il devoit probablement l'idée à un morceau d'histoire très-intéressant, écrit à dix-huit ans, sur ce sujet, par le cardinal de Retz. Le poète y suppose que son héros conduit de front la grande conjuration de Gènes et une petite intrigue adultère digne des scélérats les plus consommés. Tout cela seroit très-instructif, si l'on prenoit la peine d'y réfléchir un peu. Il n'est pas mal de pouvoir s'assurer, par le propre aveu de ces grands réparateurs de torts qui viennent de temps en temps renouveler les empires au nom de la morale et de l'humanité, qu'ils ne se sont avisés de leur mission pour le plus grand bien de la société qu'après en être devenus le rebut et l'horreur. Si le nom du premier et du plus célèbre de nos tribuns politiques, séducteur et ravisseur de la femme de son hôte et de son ami, n'avoit pas été attaché par le bourreau au poteau de l'infamie, nous ne l'aurions peut-être pas vu briller sur la bannière de la révolution. On ne peut pas dire du moins que la mission des régénérateurs du monde est accompagnée de quelque prestige : ils ne préludent pas à leurs grandes destinées par un apprentissage bien austère; et s'ils ont acquis le droit d'imposer des lois aux nations, ce n'est pas en pratiquant les leçons de l'Académie et du Portique. Il faut donc en

revenir à *la force des choses :* admirer les voies d'une certaine philosophie qui a ses raisons pour ne pas être difficile sur le choix de ses apôtres, et pour les porter sans scrupule de Bicêtre au Capitole; reconnoître enfin qu'une révolution peut être fort bonne, quoiqu'il n'y ait souvent rien de plus méprisable que les gens qui s'en mêlent. J'espère qu'on m'accordera ce dernier point en échange de toutes mes concessions; et, en honneur, je n'en demande pas davantage.

Parmi les anecdotes qui ont échappé à la censure de l'abbé de Saint-Mihiel, il en est une à laquelle je m'arrêterai un moment, quoiqu'elle soit de très-peu d'importance dans l'ensemble de cette histoire, et qu'elle ne tienne en rien à l'objet principal, mais parce qu'elle peint à merveille le cardinal de Retz au sortir de l'adolescence, et qu'elle fait pressentir tout ce qu'un homme pareil pouvoit devenir dans le cours de sa vie. Appelé à l'état ecclésiastique tout-à-fait contre sa vocation, il n'avoit à la vérité rien épargné pour convaincre sa famille et le monde, qu'il étoit né pour un autre genre de vie. Déjà plusieurs duels éclatans lui avoient fait une réputation de bravoure qu'on ambitionne rarement dans le sacerdoce, et qui donne dans tous les cas plus de droits au bâton de commande-

ment

ment qu'à la crosse pontificale. Rien ne lui avoit réussi : et sa soutane, criblée de coups d'épée, n'en étoit pas moins une soutane. Il commençoit à sentir enfin qu'il ne pouvoit sortir de l'Eglise que par un de ces expédiens hardis que sa tête fertile lui fournissoit en abondance, et pour lesquels il n'avoit manqué jusqu'alors que de moyens d'exécution, quand le duc de Retz, chef de cette illustre maison, vint prévenir le père de l'abbé qu'il avoit rompu un mariage concerté entre sa fille aînée et le duc de Mercœur, pour réunir les deux maisons, en la donnant à l'aîné de ses fils. L'abbé de Gondy n'étoit que le cadet ; mais mademoiselle de Retz avoit aussi une sœur cadette qui possédoit plus de 80,000 livres de rentes, et il savoit trop bien qu'on ne s'occupoit pas de la pourvoir, pour négliger une occasion si brillante de se pourvoir lui-même. Pour faire réussir cette double alliance, il falloit seulement obtenir d'être mené en Bretagne, où se faisoit le mariage des aînés, et où il comptoit arranger le sien, mais comment y décider son père, qui avoit toute la pénétration nécessaire pour se défier du résultat de ce voyage ? C'est le cardinal de Retz qui nous l'apprend. *Il fit semblant* de se radoucir à l'égard de sa profession, *il feignit* d'être touché de ce qu'on lui avoit représenté tant de fois sur ce sujet, *il*

couvrit son jeu, il fit l'ecclésiastique et le dévot; et il parvint à être conduit auprès de mademoiselle de Retz, qui avoit le teint du plus grand éclat du monde, des lis et des roses en abondance, les yeux admirables, la bouche très-belle, et seulement un défaut à la taille *qui étoit beaucoup couvert par la vue de quatre-vingt mille livres de rentes.* On devine que M. l'abbé de Gondy ne perdit pas le temps à faire *l'ecclésiastique et le dévot* devant sa cousine. *Il soupira*, gagna la duègne, toucha la maîtresse, et la décida à s'enfuir avec lui en Hollande. Rien ne paroissoit plus aisé. Machecoul, où la famille étoit venue de Beaupréau, n'est qu'à une demi-lieue de la mer, et l'abbé pouvoit disposer de quatre mille écus, produit d'un marché usuraire et un peu entaché de simonie qu'il avoit fait sur ses bénéfices avec une espèce de juif que cette affaire enrichit. Tout étoit arrangé, et Dieu sait combien cet événement, si indifférent en apparence, l'escapade d'un abbé libertin et d'une jeune fille étourdie, auroit influé sur les événemens les plus remarquables du siècle; mais il n'en fut pas ainsi. Mademoiselle de Retz, dit l'historien, qui avoit les plus beaux yeux du monde, et ceux auxquels la langueur donnoit le plus de grâce, ne les avoit jamais si beaux que lorsqu'ils se mouroient.

Un jour qu'elle dînoit avec son cousin et beaucoup d'autres personnes chez une dame du pays, elle montra, en se regardant dans un miroir qui étoit dans la ruelle, tout ce que la *morbidezza* des Italiens a de plus tendre, de plus animé, de plus touchant; et malheureusement cette *morbidesse* délicieuse frappa des yeux qui n'étoient pas si beaux que ceux de mademoiselle de Retz, mais qui étoient plus clairvoyans. Le lendemain, l'ordinaire de Paris arriva; on supposa des lettres pressantes, on dit aux dames un adieu fort léger et fort public, de peur de laisser nouer de nouvelles intelligences, et on mena coucher à Nantes M. l'abbé de Gondy, qui en fut cette fois-là pour ses *semblans*, pour ses *feintes* et pour sa *tartuferie*. On ne s'attendroit pas, même aujourd'hui, à trouver, à dix-huit ans, un esprit de conduite aussi raffiné, un instinct de corruption, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui tient lieu de toute l'expérience d'une mauvaise vie, et surtout une perfection d'hypocrisie qui sembloit ne devoir être donnée qu'à l'âge. On conçoit bien qu'on ne soit pas un bon prêtre à dix-huit ans quand on a embrassé la prêtrise par force; mais se faire passer pour tel dans le dessein d'un enlèvement, c'est l'effort et le triomphe d'une abominable science. De tous les vices, il n'y en a point qui

suppose davantage une vicieuse maturité, et Molière, qui connoissoit si bien le cœur humain, ne fait jouer l'*ecclésiastique et le dévot* à don Juan qu'après qu'il a usé tous les autres genres de scélératesse. On voit que l'abbé de Retz étoit un homme très-avancé sur son siècle. C'est pour cela qu'il l'a mené si loin. Après cet essai infructueux, il se mêla successivement de quelques autres menées d'un genre beaucoup plus sérieux qui n'eurent pas toutefois, contre toute apparence, des suites plus fâcheuses; et, par exemple, de trois ou quatre tentatives d'assassinat contre le cardinal de Richelieu, auxquelles ce grand ministre n'échappa que par un effet de la faveur particulière de son étoile, car il est difficile de voir des complots mieux concertés et d'une exécution plus facile. La dernière de ces entreprises qui n'échoua que par l'événement du monde le plus inopiné, la mort du comte de Soissons tué au milieu des siens au moment de sa victoire sans qu'on ait jamais pu dire comment la chose arriva; cette dernière conjuration, dis-je, qui ne devoit éclater qu'à la nouvelle de l'affaire, et dont le succès n'étoit pas douteux, auroit offert une particularité bien extraordinaire, et je crois sans exemple, à cette époque dans aucune histoire. Les principaux conspirateurs étoient le comte de Cramail, le

maréchal de Bassompierre, et le maréchal de Vitri, celui-là même qui avoit tué le maréchal d'Ancre, et dont l'aptitude à l'exécution des coups d'Etat pouvoit passer pour éprouvée. Ces trois gentilshommes étoient prisonniers à la Bastille pour différens sujets, et c'étoit à la Bastille qu'ils avoient formé tout le plan de cette tragédie; c'étoit de là qu'ils devoient sortir pour l'exécuter, c'étoit avec des moyens tirés de leur captivité même qu'ils s'étoient assurés de pourvoir à toutes les difficultés et de triompher de tous les obstacles. Nous avons vu depuis ce complot audacieux renouvelé avec les mêmes circonstances par le général Mallet, et conduit jusqu'à ce point où il ne manque, pour aboutir au résultat le plus favorable, que je ne sais quel concours de fortune qui n'est pas à la disposition des hommes, et qui joue toujours un grand rôle dans leurs affaires. Ce qu'il y eut cependant de plus surprenant dans cette conspiration de la Bastille, ce fut moins cette conspiration en elle-même, que le secret dans lequel elle resta depuis, quand les événemens l'eurent fait échouer. Personne ne parla, quoique beaucoup de monde fût instruit; et elle ne m'auroit pas fourni l'objet de ce rapprochement, si le cardinal de Retz ne l'avoit rappelée

dans ses mémoires, parmi les jeux d'esprit de sa jeunesse.

Jusqu'ici, en effet, je n'ai parlé que de la jeunesse du cardinal de Retz, et par conséquent que de la partie de ses Mémoires qui est la moins propre à satisfaire la curiosité d'un lecteur avide de faits remarquables et de grands traits historiques. J'avoue que je ne conçois pas la possibilité de présenter d'une manière bien piquante cette éternelle histoire de la Fronde, qui a été racontée tant de fois, et qui l'a été souvent avec beaucoup de charmes, surtout dans les Mémoires particuliers du temps, qui sont presque tous des chefs-d'œuvre. Les personnages que les récits pleins d'intérêt du cardinal de Retz, de Guy-Joly, de madame de Nemours, de mademoiselle de Montpensier, de Montrésor, du duc de la Rochefoucauld nous ont rendus si familiers, ont une physionomie consacrée, dont il n'est permis d'altérer aucun accessoire; le fond même où ils sont placés contribue si fort à les faire valoir les uns par les autres, qu'on ne peut les en détacher sans leur ôter quelque chose de leur effet. Ce sont d'anciens portraits historiques, qui n'auroient plus le même caractère, si on les transportoit dans des cadres recrépis, quel qu'en fût l'éclat et la

richesse. Ce sont des médailles d'un goût, d'une expression, d'une vérité de ressemblance extraordinaire, sur lesquels il faut respecter la rouille, et ce qu'on appelle le *fruste* de la vieillesse. Je m'attache donc, dans le compte que j'ai à rendre des *Mémoires du cardinal de Retz*, non pas à ce qu'y devroit chercher un compilateur d'extraits historiques, non pas à l'analyse scrupuleuse des événemens de la Fronde et à la narration spéciale des faits, mais seulement à ce qui me présente dans cette nouvelle lecture des résultats que de nouvelles circonstances ont rajeunis, des rapports qu'elles ont fait naître, des observations aussi anciennes que l'état social, et que les révolutions ont au moins l'avantage de rendre plus importantes et plus sensibles. J'essaierai de faire voir, autant que j'en suis capable, ce qui indique dans les moteurs des agitations révolutionnaires, depuis l'époque de la Fronde où elles ont commencé à se manifester, un esprit de suite qui n'a jamais varié, qui s'est toujours signalé par les mêmes apparences extérieures, et qui a toujours été secrètement dirigé par les mêmes intentions. *Nous sortirons du parterre, ou tout au plus de l'orchestre, où nous avons été jusqu'ici à jouer et à badiner avec les violons, pour monter sur le théâtre, où se préparent des scè-*

nes beaucoup plus dignes de notre attention. Cette comparaison n'est pas de moi; je ne me serois pas donné une liberté aussi étrange avec un grand prélat qui a tenu le sort de la France dans ses mains, et qui y a marché de pair avec les ministres et les Rois. Elle est du cardinal de Retz lui-même, qui étoit certainement bien le maître de faire les honneurs de son caractère, et de montrer, sous les attributs les plus respectables dont un homme puisse se couvrir une espèce d'histrion très-distingué par son habileté, mais dont le talent le plus éminent n'a été, en dernière analyse, que celui de juger les circonstances, et qui a dû beaucoup à son bonheur de pouvoir appliquer à de grandes choses le génie des petites âmes, l'esprit d'intrigue.

Il sera inutile de considérer le cardinal de Retz sous un autre rapport, sous celui du mérite littéraire, qui, plus que tout autre chose, a maintenu la réputation de son livre, et rendu nécessaire cette nouvelle édition, qui est d'ailleurs fort belle et fort correcte. Chénier l'a très-bien apprécié, comme il fait toujours quand il n'est pas prévenu, en disant « que, si quelque » auteur françois rappelle la manière brillante » et ferme de Salluste, c'est assurément le car» dinal de Retz lorsque son style s'élève, et que,

» dans les récits d'anecdotes, madame de Sé-
» vigné n'est pas plus naturelle, ni Hamilton
» plus plaisant. » Il pouvoit ajouter qu'aucun écrivain ne lui a été supérieur dans les aperçus politiques et dans la connoissance des ressorts qui font mouvoir les factions, pas même Tacite et Machiavel. Ses Mémoires sont semés de maximes qu'une stricte morale approuveroit rarement, et qui ne seroient peut-être pas venues à un honnête homme, à lumières égales, mais qui étonnent par leur justesse et par leur vigueur. Il n'y a rien de plus propre à caractériser la politique des révolutions, qui est, à la vérité, fort étrangère à la morale.

Continuation.

QUAND la révolution arriva, la Fronde étoit à peu près oubliée. Elle l'étoit à ce point, qu'on ne pensa pas même à voir dans cette révolution nouvelle une continuation de la Fronde, l'ouvrage d'un parti qui existe en France depuis trois siècles, qui n'a cessé d'y attaquer les principes fondamentaux de notre organisation sociale, et qui seroit déjà parvenu à la détruire si cela étoit possible sans étendre cette destruction à tous les états qui nous avoisinent et qui ont une civilisation analogue à la nôtre. Cette conspiration n'est plus le secret de quelques particuliers plus ou moins obscurs : c'est la destination d'un nouveau peuple formé de la lie de tous les peuples, qui couvre, qui infeste l'Europe, qui seroit depuis long-temps debout sur ses ruines si des événemens extraordinaires n'avoient, à deux reprises, entravé sa marche, et retardé son triomphe; car il est permis de ne pas croire à la possibilité de son anéantissement absolu, quand on a vu cette faction antisociale renaître d'elle-même et développer les ressources les plus effrayantes après cent cinquante ans d'inaction. La première fois, ce fut le règne imposant de Louis XIV qui, par son seul éclat, par son seul ascendant, et sans l'atta-

quer de front ni dans les principes, ni dans les personnes, comme si l'art de réduire les partis n'étoit que celui de les étonner, la contraignit à rentrer dans une obscurité si profonde, que lorsqu'elle en sortit, sous la Régence, avec les écrits des philosophes du siècle suivant, marchant audacieusement au but qu'elle n'a atteint que vers sa fin, on ne la reconnut plus. Un homme a vécu depuis, qui avoit observé, ou qui devina qu'on ne pouvoit la distraire de ses projets qu'en occupant sur une multitude de points son infatigable activité, et qui eut le talent ou le bonheur de l'assoupir pour la seconde fois, en divisant ses forces à l'infini dans des entreprises gigantesques qui auroient peut-être fini par les user. Dès l'instant où cette action suspendue lui a permis de se réfugier, de se rassembler sur elle-même, elle a repris son unité, son attitude menaçante; elle attend: et, pour elle, attendre c'est agir, tant que des circonstances extrêmement rares ne trompent pas ses espérances et ses calculs. Au reste, ce qu'il y a de plus étonnant dans ce rapprochement, c'est qu'il n'ait pas été fait; c'est qu'il ait pu laisser un doute, et qu'on se soit perdu en dissertations pour trouver une origine contemporaine à une révolution que nos aïeux avoient déjà vue si hideuse. Ce

n'est pas ici une vaine hypothèse. Qu'on jette les yeux sur l'histoire, et qu'on dise ce qu'étoient les Frondeurs, s'ils n'étoient pas identiquement la même espèce d'hommes qui a renversé de nos jours, autant qu'il étoit en elle, la religion et la monarchie. A l'examiner dans ses commencemens, on verra que la ressemblance n'est que trop parfaite pour demander le plus léger effort d'esprit, et que si les membres de la comparaison pêchent par quelque chose, c'est à force d'uniformité. Seulement, sous la minorité de Louis XIV, la faction compta, pour saisir l'autorité et bouleverser l'Etat, sur la foiblesse d'un roi enfant; sous le règne de Louis XVI, elle profita plus criminellement, ce me semble, de la bienveillance sans mesure, de la condescendance toute paternelle d'un Roi qui ne savoit rien épargner pour répondre aux espérances de son peuple, et pour augmenter ses libertés. D'ailleurs, vous verrez en tout les mêmes causes, souvent les mêmes résultats: opposition des parlemens sur des objets de peu d'importance, que la malveillance exagère; popularité arrangée de quelques automates méprisables, que des actes de répressions peut-être mal entendus avoient en quelque sorte désignés à la faveur des séditieux; mouvement subit et simultané de tout le rebut

de la société, de tous les hommes sans mœurs, sans état, sans aveu, que l'approche d'une révolution avertit, et qui se lèvent tumultueusement de la boue pour profiter des désordres qui se préparent; concours adroit et mesuré des esprits déliés qui pressentent dans ces grands changemens de grandes ressources pour l'ambition, et même de quelques esprits généreux qui y voient des occasions d'acquérir de la gloire; enthousiasme des gens de bonne foi, que l'espérance d'être utiles éblouit toujours, qui se précipitent de toute leur foiblesse dans les affaires, et qui s'y enfoncent d'autant plus avant, que la droiture de leurs intentions n'a pas permis qu'ils se ménageassent des moyens d'en sortir à propos; qui deviennent dangereux par amour pour l'humanité, et que le désir aveugle d'un bien inconnu finit par pousser au mal. Joignez à tout cela quelques gens de cour, mal vus de la cour, qui ont, aux yeux des classes inférieures, le mérite d'une disgrâce, et qui ne sont pas fâchés de se servir de la fermentation populaire pour montrer aux courtisans en faveur qu'un homme disgracié peut être encore redoutable; quelques-uns de ces génies turbulens qui s'impatientent de la régularité d'une vie paisible, et qui ne demandent qu'à s'agiter, dût l'Etat s'ébranler et tom-

ber avec eux; quelques-uns de ces intrigans déconsidérés par une conduite louche et une probité suspecte, qui se flattent d'échapper, dans le bruit d'une révolution, à la rumeur du scandale, et de cacher les ruines de leur réputation sous celles des empires ; quelques femmes, enfin, qui ont long-temps fatigué la médisance avant de penser à exercer la renommée, et qui ne se sont avisées du besoin d'occuper le Monde que depuis qu'elles ont perdu le secret de lui plaire. Assemblez tous ces élémens au milieu d'un peuple jaloux de nouveautés, qui se soucie peu de l'endroit où il va, pourvu qu'il sorte de place, et qui ne connoît de mal absolu que le repos; supposez qu'à travers cette foule d'intérêts divers dans leur principe, unanimes dans leur direction, s'élève tout à coup ce grand cri de liberté qui rappelle un but aux uns, qui offre aux autres un grand prétexte, qui sert de ralliement pour tous, vous aurez une juste idée de la Fronde et de la révolution, qui n'est, je le répète, que la Fronde continuée et consommée.

Rien de plus facile que de suivre ces analogies jusque dans les plus petits détails. Il n'y auroit le plus souvent que des dates et des noms à changer pour substituer une histoire à l'autre, dans tous les endroits où nous avons eu le bon-

heur de ne pas outrer le ridicule et l'atrocité. Une particularité essentielle à remarquer qui explique cette différence, c'est que la Fronde ne tomba jamais entièrement à la discrétion du peuple ; que ce fut une révolution suivant la cour dont les catastrophes s'arrangeoient dans les salons. Elle est du temps où les démagogues montoient dans les carrosses, et parloient volontiers d'égalité aux petits, moyennant qu'ils n'entreprissent pas de devenir grands.

Les *Mémoires du cardinal de Retz* ont donc cet intérêt de comparaison, qui est un des plus singuliers et des plus piquans que l'on puisse imaginer. On y voit les premières hostilités des parlemens ; les premières défections des troupes ; celle d'une partie de la noblesse, le siége et la prise de la Bastille, la consécration, l'apothéose des mannequins populaires, et parmi tous ces symptômes de dissolution, tous ces pronostics de mort, la confiance, la sécurité du gouvernement qui se croit immuable parce qu'il est légitime, qui cède son pouvoir ou le reprend pied à pied, et qui s'imagine qu'on traite de puissance à puissance avec les conjurations comme avec les cabinets On trouvera, dès cette époque, des velléités secrettes de république, la doctrine du régicide, les sé-

questres et les proscriptions. Si on pénètre dans le monde, on n'y entendra parler que d'affaires d'Etat mises à la portée de tous les rangs, de tous les sexes, de tous les âges, et que les ignorans décident beaucoup plus hardiment que les autres; ce sont les expressions de madame de Nemours. On n'y observera que des actions sans dessein, des desseins sans action, des entreprises sans effet, des entretiens de générosité sans honneur, des discours magnifiques, et point de bon sens; ce sont les paroles de M. de la Rochefoucauld. La plupart des chefs de la Fronde se distinguoient seulement de la foule par l'excès de la débauche et de l'impiété : ils appellent le christianisme *l'ennemi* comme depuis on l'a appelé *l'infâme*; ils entretenoient des intelligences et faisoient cause commune avec les factieux des pays voisins; ils tiroient un grand parti du genre des caricatures et des pamphlets, pour lequel il faut leur reconnoître un talent particulier. Très-habiles à saisir le côté ridicule des choses, et pourvus de qualités indispensables pour réussir dans la satire personnelle, c'est-à-dire, d'un extrême dévergondage d'esprit, d'un profond mépris des bienséances morales, et de cette abnégation de pudeur et de délicatesse qui fait qu'on ne

respecte

respecte ni son caractère, ni celui des autres; ils se jouoient très-gaîment de l'honneur et de la réputation de leurs adversaires, à l'abri de l'anonyme. On rempliroit des bibliothèques de ce qu'ils ont produit en ce genre; leurs vaudevilles ne sont pas moins célèbres que leurs libelles.

Le chansonnier de la Fronde étoit un certain Marigny, cynique jusqu'à l'impudence, mais dont les couplets d'un tour spirituel et plaisant ont souvent survécu aux circonstances qui les avoient produits. Les Frondeurs avoient, comme on s'en doute, des signes, des chiffres, des couleurs. Ils se reconnoissoient à un ruban tourné en fronde autour de leur chapeau, à une écharpe isabelle, et ce qui est plus singulier, parce qu'il n'y a rien de plus opposé à leur caractère véritable, à une prédilection affectée pour les emblêmes de la simplicité et de la modestie, un bouquet de fleurs des champs, un nœud de paille. On est étonné des ressources qu'ils employoient pour compromettre et pour perdre leurs ennemis; mais l'accusation de calomnie leur étoit si familière, qu'on osoit à peine prononcer le mot de *vol*, de *meurtre*, ou de *trahison*, de peur de blesser l'irritabilité d'un Frondeur. Presque toutes leurs maximes avoient pour objet l'art de tromper

le peuple, qui étoit leur principale étude. Celles qui déterminoient presque toute leur conduite étoient celles-ci : *Que la morale est plus large dans les affaires publiques que dans les particulières; et que descendre aux petits est le sûr moyen de s'égaler aux plus grands.* On en a beaucoup profité depuis. Comme ils avoient beaucoup de pénétration, qu'ils jugeoient très-sainement des choses, et que ce qui leur manquoit pour être honnêtes gens, n'étoit pas, tant s'en faut, le discernement du bien et du mal, ils savoient fort bien apprécier les hommes qui leur étoient opposés; ils admiroient secrètement en eux la bonne foi, le courage et la vertu, et quand ils attaquoient un sage, comme le président Molé, par exemple, ils avoient trop d'adresse pour avouer hautement une agression aussi imprudente. C'étoit l'ouvrage de quelques écrivailleurs effrontés, de quelques gazetiers scandaleux qui auroient décrié la vérité même s'ils s'étoient nommés. Quant à la constance des Frondeurs dans leurs opinions, elle étoit plus qu'équivoque. Ils s'accusoient entr'eux de *girouetterie*, comme dit le cardinal de Retz, car cette belle métaphore n'est pas plus de notre invention que le reste, et on verra dans les Mémoires secrets de ces messieurs à quel prix ils mettoient leurs infidélités.

Un chapeau de cardinal, un commandement, un mariage avantageux, un peu de faveur, un peu d'argent, faisoit du soir au lendemain un royaliste d'un frondeur, au moins jusqu'à nouvel ordre, et en attendant que la Fronde eût repris ses avantages. Le coadjuteur insista une fois contre l'intérêt de la Fronde, sur la nécessité de prolonger une paix plâtrée dans laquelle il avoit agi comme intermédiaire : « C'est que » cela me donnoit, dit-il, le temps de faire » venir mon bonnet. » Voilà une grande considération politique, et un patriotisme bien entendu.

Le cardinal de Retz, qui a peint avec son talent ordinaire le caractère des principaux Frondeurs, n'a pas jugé à propos de parler du sien, sans doute parce qu'il a cru avec raison que l'idée qu'il pourroit en donner ne seroit jamais aussi nette et aussi complète que celle qui résulte de la lecture de ses Mémoires. Ce qu'il est difficile de comprendre, d'après ces Mémoires et d'après tous ceux qui nous viennent du même parti, c'est le but ultérieur et définitif de la faction ; car la destruction n'est pas un but. C'est une singularité bien étrange et cependant bien invariable dans l'histoire des révolutionnaires, qu'ils ne puissent pas dire eux-mêmes où ils voudroient aller, et où ils seroient

2749964

résolus de s'arrêter si on les laissoit toujours faire. Ils ont été souvent puissans et même tout-puissans ; et dans cet état, ils n'ont jamais eu de volonté déterminée. On a vu seulement que, dans l'impossibilité de se fixer à aucun but, pas même à celui vers lequel ils avoient paru tendre le plus souvent durant le cours de leurs entreprises, ils finissent par rétrograder sur le point d'où ils étoient partis, et souvent bien par delà; de sorte qu'il n'y a point de révolution qui n'ait abouti en dernier résultat, tant qu'elle a pu disposer des résultats, à une forme de gouvernement presque semblable à celui qu'elle avoit détruit, ou infiniment pire, et cela de sa propre direction, et sans que la moindre force étrangère à la sienne s'en mêlât. C'est une observation si constante et si universelle, qu'on ne peut se défendre, quand on la voit se répéter partout, de penser qu'il y ait des hommes et des réunions d'hommes qui ont une mission, une destination indépendante de leur choix, et qui ne font pas le mal librement; *des âmes fatales*, dit le sage et vertueux Balzac, *qui viennent, sans le savoir, renouveler le monde et changer la face de leur siècle.* Le cardinal de Retz étoit certainement une de ces *âmes fatales.* Rien n'annonce qu'il ait eu de très-grandes vues d'ambition : il ne paroît pas

s'être formé des idées bien distinctes de la gloire. Ses goûts étoient de ceux que l'on contente aisément dans un rang élevé, avec une grande fortune. Sa passion dominante ne fut peut-être qu'une activité inconcevable sans objet fixe; et cette passion est un agent si extraordinaire et si merveilleux, qu'il n'a pas même de nom parmi les moralistes. C'est cependant lui qui renverse les Etats, et qui fait ressentir la secousse de leur chute à toute la terre.

Je ne veux pas omettre ici une autre remarque, qui me semble décisive dans le jugement qu'on doit porter des gens de cette espèce, hors de la scène historique dont le prestige les enveloppe, et vus dans la seule intimité de leur conscience. J'ai lu presque tout ce qu'ils ont écrit pour expliquer celles de leurs résolutions et de leurs démarches dont le monde et la postérité pouvoient leur demander compte, et sur des milliers de résolutions qu'ils ont été obligés d'embrasser, je les ai vus balancer des milliers de considérations avec une dialectique si éclairée et si vigoureuse, avec une perspicacité si profonde et si prévoyante, qu'on jureroit que la question s'est présentée à leur esprit sous tous ses aspects possibles. Hé bien, dans cette immensité de raisons pour et contre, qui sont à la vérité admirablement débattues,

il n'y a qu'une chose d'oubliée, mais elle l'est toujours : c'est la morale et le droit. Ils savent positivement tout ce qu'ils peuvent et tout ce qui arrivera ; mais ils ne se demandent jamais ce qu'ils doivent, et ce que feroit à leur place un honnête homme, simplement honnête homme, qui ne seroit pas un homme d'Etat, quoiqu'il n'y ait rien de plus facile à décider dans toutes les occasions de la vie ; et comme, sur une quantite innombrable de chances, on ne peut attribuer cet oubli obstiné au seul hasard, il faut bien le regarder comme l'effet d'un système. Qu'on les étudie scrupuleusement, depuis le premier jusqu'au dernier, non pas dans l'impartiale histoire, elle leur seroit trop peu favorable, mais dans leurs livres et dans ceux de leurs amis. On s'assurera qu'il n'y a pas une de leurs actions, la plus propre de toutes à recevoir une couleur avantageuse et à se couvrir du prétexte du bien public, derrière laquelle ne soit cachée une considération personnelle, et qui n'ait eu quelqu'intérêt particulier en vue. . . . *le temps de faire venir le bonnet.*

Souvenirs et Portraits; par M. le duc de Lévis.

Il n'y a point de pays qui ait autant de livres que le nôtre sur son histoire particulière; et cependant, il n'y a point de pays qui s'en occupe moins. Il fallut au P. Lelong un grand volume in-folio pour le catalogue de cette seule partie de notre littérature. Un demi-siècle après, M. de Fontette y en ajouta quatre autres d'un format tout aussi imposant; et si on vouloit compléter ce catalogue maintenant, on n'y parviendroit pas à moins de dix. Mais l'histoire de France, qui surcharge d'un poids si formidable les tablettes de nos bibliothèques, n'entre pour rien dans l'éducation nationale. On apprend passablement dans nos colléges la guerre du Péloponèse et les disputes du *Forum*, quand on y apprend quelque chose; mais on ne s'y doute pas de la France ancienne; et c'est ce qui fait que tant de puissans génies, frais émoulus du collége, ne veulent plus être François à la manière de leurs pères. Quand Buonaparte fut ramené de l'île d'Elbe, il reçut, entre autres hommages mémorables, une députation d'étudians fatigués du joug de l'Université, qui venoient de leur autorité privée lui dévouer la patrie, *parce qu'ils ne connoissoient pas les Bour-*

bons. Ce motif, emprunté de la stupide ignorance d'une génération mal élevée, fait naître un sourire plus doux que celui de l'horreur; et c'est autant de gagné pour ceux qui liront un jour le déplorable récit de nos malheureuses folies.

En général, le lecteur françois, volage dans ses goûts et impatient dans ses études, s'attache de prédilection à ces détails superficiels, mais brillans, à ces événemens singuliers, à ces personnalités piquantes qui contribuent pour quelque chose à la physionomie de l'histoire, mais dont la lecture ne demande ni méthode ni réflexion, et offre un délassement plus agréable qu'utile. C'est de là que vient chez nous le succès immémorial et soutenu des *Mémoires*, des *Portraits* et des *Souvenirs*. Comme il est naturel d'ailleurs de ne jamais réussir aussi bien que dans les choses qu'on entreprend par goût et par caractère, ce genre secondaire a produit je ne sais combien de chefs-d'œuvre qui unissent le charme du talent à l'intérêt de la vérité, tandis que nos grandes histoires sont presque toutes ennuyeuses, diffuses et mal écrites. Philippe de Commines a conservé dans son vieux langage un attrait que je croirois indéfinissable, si Montaigne ne l'avoit défini : « Vous y trouverez le » langage doux et agréable d'une naïve simpli» cité, la narration pure et en laquelle la bonne

» foi de l'autheur reluit évidemment, exempte de » vanité parlant de soy, comme d'affection et » d'envie parlant d'autruy; ses discours et enhor- » temens accompagnés plus de bon zèle et de vé- » rité que d'aucune exquise suffisance; et partout » de l'authorité représentant son homme de bon » lieu, eslevé aux grandes affaires. » La gravité un peu austère de la Rochefoucauld ne l'empêche pas d'être lu avec plaisir. Le cardinal de Retz et le maréchal de Bassompierre attachent beaucoup plus que tous les romanciers de leur temps. Les *Souvenirs* de madame de Caylus ont un caractère plus remarquable encore, le sceau inimitable qu'une femme pleine d'esprit, de délicatesse et de grâce, imprime sans effort à ses pensées et à ses écrits. Mettez dans les *Souvenirs* de madame de Caylus un sentiment tendre et moral que le sujet ne comportoit pas, et madame de Sévigné aura une égale; mais les petits événemens qui n'ont pas cette espèce d'intérêt ne sont pas relevés par les plus grands personnages, et divertissent l'esprit sans occuper le cœur. Les *Mémoires* de M.me de la Rochejaquelein, qui le renferment au contraire à un degré trop éminent pour ne pas sortir de la classe commune des souvenirs historiques, s'en rapprochent par cet abandon entraînant de sentiment, et par cette politesse exquise de mœurs qui composent peut-être le génie des femmes,

La solennité douloureuse de sa narration n'est pas l'effet d'une pompe arrangée comme celle des historiens de profession. Elle est entièrement dans les faits. C'est une simplicité toujours naïve, toujours dégagée d'ornemens, et toujours sublime.

Cette digression ne m'a presque pas éloigné de M. le duc de Lévis. L'estime publique a donné depuis long-temps une place honorable à tous ses ouvrages; et, en parlant de celui-ci, je pouvois citer ce que ma mémoire me rappeloit de plus parfait dans le même genre, sans qu'il eût rien à souffrir de la comparaison. Une circonstance particulière et toute nouvelle dans les souvenirs d'un homme de l'âge de M. Lévis, ajoute à son intérêt. Il embrasse un espace beaucoup plus étendu que les bornes de la vie humaine, parce que certains souvenirs de M. de Lévis sont des traditions. Trop jeune encore pour se livrer au tourbillon de la cour quand il y fut présenté, il y rencontra le maréchal de Richelieu, qui étoit déjà trop vieux pour plaire, et qui vivoit en grande partie dans le passé. M. de Lévis profita des négligences et de l'ingratitude du monde pour recueillir de la bouche du vieux maréchal une foule d'anecdotes précieuses sur le grand règne dont il avoit vu la fin. C'étoit l'âge de Nestor sans son autorité morale, mais embelli des

plus beaux exploits de Pâris, et de quelques-uns des exploits d'Achille. Ces communications, saisies avec le tact parfait de M. Lévis, et racontées avec son style naturel et fin, produisent une illusion singulière qui répand son prestige sur le livre entier. On aime à voir, par les yeux d'un homme également spirituel et judicieux, se succéder sur le théâtre du monde les personnages et les événemens qui ont occupé les deux extrémités d'un siècle; et on s'étonne que le berceau du vainqueur de Port-Mahon soit si près du tombeau de Barnave. Ce qui ajoute à cette magie, c'est un mystère du style de M. de Lévis, qui participe d'une manière sensible de l'une et de l'autre époque. Il n'y a certainement aucun de nos contemporains qui se soit plus heureusement approprié la manière élégante et franche à la fois des prosateurs du siècle de Louis XIV, dans le genre familier. C'est bien avec ses Souvenirs que M. de Lévis écrit, et sans autre but que de se rendre compte des sensations et des idées que certains noms plus ou moins fameux réveillent dans sa mémoire. Une fois entré dans son sujet, il s'y livre avec une facilité pleine de grâces, selon le cours des événemens, ne cherchant point les digressions, mais ne les évitant pas, et soutenant en quelque sorte avec lui-même un libre entretien, qui a quelquefois l'inégalité d'une

conversation très-vive, mais qui en a la variété et l'entraînement. On voit qu'il se joue de sa matière, qu'il ne l'approfondit qu'autant qu'il prend plaisir à en passer la surface, et qu'il ne craint pas de la perdre de vue quand il trouve un attrait plus piquant à s'occuper d'une autre idée, amenée par la succession involontaire des idées qui la précèdent. Souvent même il s'aperçoit que cette diversion l'a conduit trop loin de l'objet principal pour qu'il puisse y revenir sans transition; et cette transition, d'une brusque et charmante naïveté, contient ordinairement l'aveu de l'agréable erreur qui l'a rendue nécessaire. Dans un autre ouvrage, ce seroit là un défaut que l'auteur n'auroit pas manqué de corriger. Dans les *Mémoires*, et surtout dans les *Souvenirs*, c'est une perfection de plus; c'est cette espèce de parure qui sied aux grâces de l'esprit comme à celle de la beauté, et qui exerce un empire plus sûr, une séduction plus aimable que la coquetterie de la beauté et de l'esprit, *la négligence* enfin *à mon gré si requise*, comme La Fontaine la nomme. M. de Lévis n'ignore pas le prix de cette effusion ingénieuse d'idées, de cette liberté d'imagination et de style, qui laisse si loin d'elle l'enflure et la recherche des écrivains à prétentions, et il la recommande à tous ceux qui courent la carrière des lettres : « Montrez-vous tels que vous

» êtes, leur dit-il dans sa préface; c'est le seul » moyen d'avoir de la grâce. » Ce conseil est fort bon à donner, et même il n'est pas difficile à suivre pour des esprits de la trempe de celui d'Hamilton et de M. de Lévis; mais cette facilité, cette liberté si précieuses ne sont pas des faveurs banales de la nature, et on ne se montre pas tel que l'on est avec l'assurance de plaire si l'on n'en a reçu le privilége. L'auteur des *Souvenirs* auroit poussé trop loin la modestie s'il avoit pensé qu'il suffisoit de vouloir pour profiter de son secret. Il peut le répéter sans danger, et se faire plus d'un émule sans redouter un rival.

Si le précepte de M. de Lévis est classique, c'est surtout pour ces articles de polémique fugitive qui naissent et meurent du jour au lendemain, dans des feuilles destinées à occuper un loisir d'un moment, suivi d'un oubli éternel. On n'y doit chercher, en effet, ni la maturité d'une longue étude, ni la solidité d'un jugement réfléchi, mais une causerie plus ou moins féconde, qui attire l'attention sans la fixer; et mon préambule m'a mené si loin, que j'ai privé le lecteur d'une distraction beaucoup plus agréable, en oubliant de me réserver une place pour quelques extraits des *Souvenirs* que je voulois rassembler sous ses yeux. Mais n'aurois-je pas risqué d'en enlever la fleur et de nuire à leur effet

par une disposition maladroite? Le mérite d'un bon conte ou d'un trait délicat est pour beaucoup dans les circonstances qui l'amènent, dans les détails qui le préparent, dans les précautions littéraires qui l'entourent, dans l'ensemble entier de la composition où il est placé; et cela n'est jamais plus vrai que dans les genres d'observation, comme les *Mémoires* et les *Portraits*. Il est certain, par exemple, que les *Souvenirs* de M. de Lévis fourmillent d'anecdotes neuves, singulières et plaisantes. Je n'ai pas essayé d'en copier une seule sans la sentir se glacer sous ma plume. Je ne détruisois pas le tableau, mais je le détachois d'un cadre éblouissant, et je le plaçois hors de son jour. Les ciseaux du compilateur sont plus meurtriers et plus funestes que ceux de la Parque elle-même : ils coupent le fil de la vie intellectuelle, ils tuent l'esprit.

Je n'entreprendrai donc pas de détacher quelques phrases d'un livre charmant qui vivra pour notre littérature et pour notre histoire. J'y reviendrai pour m'occuper de quelques passages qui, sans être plus remarquables en eux-mêmes, s'approprient mieux à notre situation actuelle, et sont susceptibles par conséquent d'un intérêt indépendant de tout mérite littéraire. Tel est le morceau singulièrement recommandable qui a pour objet l'*Etat de l'opinion publique en*

France à l'époque de la révolution, morceau supprimé dans la première édition par la censure de Buonaparte, et que ne sauroient trop méditer tous les bons esprits qui s'occupent de l'affermissement de notre législation et du rétablissement de notre morale. En attendant, les *Souvenirs* auront été lus par les uns, relus par les autres, et j'aurai en faveur d'un nouvel extrait la recommandation de l'ouvrage.

Continuation.

QUAND la première édition de cet ouvrage fut soumise à la censure de Bonaparte, le morceau remarquable dont j'ai parlé dans l'article précédent, et qui a pour objet *l'opinion publique en France à l'époque de la révolution*, faisoit partie de la notice relative au duc de Biron, où l'auteur l'avoit inséré en forme de digression, pour le soustraire à la surveillance ingénieuse de certaines vigies littéraires. Mais le gouvernement de ce temps-là, qui avoit au moins autant d'égard aux principes de ses agens qu'à leurs facultés, et qui ne croyoit pas qu'on pût le servir avec chaleur, si on n'avoit pas un grand intérêt à l'aimer, se reposoit avec tranquillité sur le zèle officieux de ses censeurs. On sait qu'ils l'ont porté quelquefois à un excès très-plaisant, et qu'ils ne se sont presque jamais compromis par l'excès contraire; c'est que de ce côté, ils encouroient la défaveur de leur maître, toujours prête à suivre la plus légère désobéissance, l'omission la plus insignifiante, et qu'ils ne s'exposoient de l'autre qu'à être injustes, ridicules et méprisés, considération qui n'arrête pas beaucoup de monde dans le chemin de la fortune.

La digression de M. Lévis fut supprimée, et cette

cette précaution fait honneur, si l'on peut se servir de ce terme, à la pénétration du censeur; car il n'y avoit pas, dans les vingt pages dont elle se compose, une phrase, une ligne, un mot, dont le sens, considéré en lui-même, pût alarmer l'inquisiteur le plus ombrageux. M. de Lévis avoit rattaché ses souvenirs par un seul intermédiaire au grand siècle de Louis XIV; mais il ne les avoit pas ramenés jusqu'à cette époque ambitieuse de notre histoire qui a eu les prétentions d'un grand siècle, qui en a eu quelque temps les trophées, qui n'a duré qu'un moment, et dont la durée si éphémère est cependant le plus étrange des phénomènes. Ce dernier période a été signalé par des hommes de guerre incomparables qui auroient racheté nos fautes à force de gloire, si cette compensation étoit possible, par des hommes d'État subtils qui savoient mettre avec succès l'instinct de l'habileté et l'esprit de l'intrigue à la place de l'expérience de la politique, par toutes les folies romanesques et aventureuses d'un peuple amoureux de gloire, avide de mouvement, prompt à oublier toutes les leçons du passé, toujours mécontent du présent, toujours impatient de l'avenir, et ne le prévoyant jamais comme il doit être, crédule dans ce qui flatte ses désirs, obstiné dans ce qu'il croit propre à les servir, et auquel il n'a

bons. Ce motif, emprunté de la stupide ignorance d'une génération mal élevée, fait naître un sourire plus doux que celui de l'horreur; et c'est autant de gagné pour ceux qui liront un jour le déplorable récit de nos malheureuses folies.

En général, le lecteur françois, volage dans ses goûts et impatient dans ses études, s'attache de prédilection à ces détails superficiels, mais brillans, à ces événemens singuliers, à ces personnalités piquantes qui contribuent pour quelque chose à la physionomie de l'histoire, mais dont la lecture ne demande ni méthode ni réflexion, et offre un délassement plus agréable qu'utile. C'est de là que vient chez nous le succès immémorial et soutenu des *Mémoires*, des *Portraits* et des *Souvenirs*. Comme il est naturel d'ailleurs de ne jamais réussir aussi bien que dans les choses qu'on entreprend par goût et par caractère, ce genre secondaire a produit je ne sais combien de chefs-d'œuvre qui unissent le charme du talent à l'intérêt de la vérité, tandis que nos grandes histoires sont presque toutes ennuyeuses, diffuses et mal écrites. Philippe de Commines a conservé dans son vieux langage un attrait que je croirois indéfinissable, si Montaigne ne l'avoit défini : « Vous y trouverez le » langage doux et agréable d'une naïve simpli» cité, la narration pure et en laquelle la bonne

» foi de l'autheur reluit évidemment, exempte de » vanité parlant de soy, comme d'affection et » d'envie parlant d'autruy; ses discours et enhor- » temens accompagnés plus de bon zèle et de vé- » rité que d'aucune exquise suffisance; et partout » de l'authorité représentant son homme de bon » lieu, eslevé aux grandes affaires. » La gravité un peu austère de la Rochefoucauld ne l'empêche pas d'être lu avec plaisir. Le cardinal de Retz et le maréchal de Bassompierre attachent beaucoup plus que tous les romanciers de leur temps. Les *Souvenirs* de madame de Caylus ont un caractère plus remarquable encore, le sceau inimitable qu'une femme pleine d'esprit, de délicatesse et de grâce, imprime sans effort à ses pensées et à ses écrits. Mettez dans les *Souvenirs* de madame de Caylus un sentiment tendre et moral que le sujet ne comportoit pas, et madame de Sévigné aura une égale; mais les petits événemens qui n'ont pas cette espèce d'intérêt ne sont pas relevés par les plus grands personnages, et divertissent l'esprit sans occuper le cœur. Les *Mémoires* de M.me de la Rochejaquelein, qui le renferment au contraire à un degré trop éminent pour ne pas sortir de la classe commune des souvenirs historiques, s'en rapprochent par cet abandon entraînant de sentiment, et par cette politesse exquise de mœurs qui composent peut-être le génie des femmes,

La solennité douloureuse de sa narration n'est pas l'effet d'une pompe arrangée comme celle des historiens de profession. Elle est entièrement dans les faits. C'est une simplicité toujours naïve, toujours dégagée d'ornemens, et toujours sublime.

Cette digression ne m'a presque pas éloigné de M. le duc de Lévis. L'estime publique a donné depuis long-temps une place honorable à tous ses ouvrages; et, en parlant de celui-ci, je pouvois citer ce que ma mémoire me rappeloit de plus parfait dans le même genre, sans qu'il eût rien à souffrir de la comparaison. Une circonstance particulière et toute nouvelle dans les souvenirs d'un homme de l'âge de M. Lévis, ajoute à son intérêt. Il embrasse un espace beaucoup plus étendu que les bornes de la vie humaine, parce que certains souvenirs de M. de Lévis sont des traditions. Trop jeune encore pour se livrer au tourbillon de la cour quand il y fut présenté, il y rencontra le maréchal de Richelieu, qui étoit déjà trop vieux pour plaire, et qui vivoit en grande partie dans le passé. M. de Lévis profita des négligences et de l'ingratitude du monde pour recueillir de la bouche du vieux maréchal une foule d'anecdotes précieuses sur le grand règne dont il avoit vu la fin. C'étoit l'âge de Nestor sans son autorité morale, mais embelli des

plus beaux exploits de Pâris, et de quelques-uns des exploits d'Achille. Ces communications, saisies avec le tact parfait de M. Lévis, et racontées avec son style naturel et fin, produisent une illusion singulière qui répand son prestige sur le livre entier. On aime à voir, par les yeux d'un homme également spirituel et judicieux, se succéder sur le théâtre du monde les personnages et les événemens qui ont occupé les deux extrémités d'un siècle; et on s'étonne que le berceau du vainqueur de Port-Mahon soit si près du tombeau de Barnave. Ce qui ajoute à cette magie, c'est un mystère du style de M. de Lévis, qui participe d'une manière sensible de l'une et de l'autre époque. Il n'y a certainement aucun de nos contemporains qui se soit plus heureusement approprié la manière élégante et franche à la fois des prosateurs du siècle de Louis XIV, dans le genre familier. C'est bien avec ses Souvenirs que M. de Lévis écrit, et sans autre but que de se rendre compte des sensations et des idées que certains noms plus ou moins fameux réveillent dans sa mémoire. Une fois entré dans son sujet, il s'y livre avec une facilité pleine de grâces, selon le cours des événemens, ne cherchant point les digressions, mais ne les évitant pas, et soutenant en quelque sorte avec lui-même un libre entretien, qui a quelquefois l'inégalité d'une

conversation très-vive, mais qui en a la variété et l'entraînement. On voit qu'il se joue de sa matière, qu'il ne l'approfondit qu'autant qu'il prend plaisir à en passer la surface, et qu'il ne craint pas de la perdre de vue quand il trouve un attrait plus piquant à s'occuper d'une autre idée, amenée par la succession involontaire des idées qui la précèdent. Souvent même il s'aperçoit que cette diversion l'a conduit trop loin de l'objet principal pour qu'il puisse y revenir sans transition; et cette transition, d'une brusque et charmante naïveté, contient ordinairement l'aveu de l'agréable erreur qui l'a rendue nécessaire. Dans un autre ouvrage, ce seroit là un défaut que l'auteur n'auroit pas manqué de corriger. Dans les *Mémoires*, et surtout dans les *Souvenirs*, c'est une perfection de plus; c'est cette espèce de parure qui sied aux grâces de l'esprit comme à celle de la beauté, et qui exerce un empire plus sûr, une séduction plus aimable que la coquetterie de la beauté et de l'esprit, *la négligence* enfin *à mon gré si requise*, comme La Fontaine la nomme. M. de Lévis n'ignore pas le prix de cette effusion ingénieuse d'idées, de cette liberté d'imagination et de style, qui laisse si loin d'elle l'enflure et la recherche des écrivains à prétentions, et il la recommande à tous ceux qui courent la carrière des lettres : « Montrez-vous tels que vous

» êtes, leur dit-il dans sa préface; c'est le seul » moyen d'avoir de la grâce. » Ce conseil est fort bon à donner, et même il n'est pas difficile à suivre pour des esprits de la trempe de celui d'Hamilton et de M. de Lévis; mais cette facilité, cette liberté si précieuses ne sont pas des faveurs banales de la nature, et on ne se montre pas tel que l'on est avec l'assurance de plaire si l'on n'en a reçu le privilége. L'auteur des *Souvenirs* auroit poussé trop loin la modestie s'il avoit pensé qu'il suffisoit de vouloir pour profiter de son secret. Il peut le répéter sans danger, et se faire plus d'un émule sans redouter un rival.

Si le précepte de M. de Lévis est classique, c'est surtout pour ces articles de polémique fugitive qui naissent et meurent du jour au lendemain, dans des feuilles destinées à occuper un loisir d'un moment, suivi d'un oubli éternel. On n'y doit chercher, en effet, ni la maturité d'une longue étude, ni la solidité d'un jugement réfléchi, mais une causerie plus ou moins féconde, qui attire l'attention sans la fixer; et mon préambule m'a mené si loin, que j'ai privé le lecteur d'une distraction beaucoup plus agréable, en oubliant de me réserver une place pour quelques extraits des *Souvenirs* que je voulois rassembler sous ses yeux. Mais n'aurois-je pas risqué d'en enlever la fleur et de nuire à leur effet

par une disposition maladroite? Le mérite d'un bon conte ou d'un trait délicat est pour beaucoup dans les circonstances qui l'amènent, dans les détails qui le préparent, dans les précautions littéraires qui l'entourent, dans l'ensemble entier de la composition où il est placé; et cela n'est jamais plus vrai que dans les genres d'observation, comme les *Mémoires* et les *Portraits*. Il est certain, par exemple, que les *Souvenirs* de M. de Lévis fourmillent d'anecdotes neuves, singulières et plaisantes. Je n'ai pas essayé d'en copier une seule sans la sentir se glacer sous ma plume. Je ne détruisois pas le tableau, mais je le détachois d'un cadre éblouissant, et je le plaçois hors de son jour. Les ciseaux du compilateur sont plus meurtriers et plus funestes que ceux de la Parque elle-même : ils coupent le fil de la vie intellectuelle, ils tuent l'esprit.

Je n'entreprendrai donc pas de détacher quelques phrases d'un livre charmant qui vivra pour notre littérature et pour notre histoire. J'y reviendrai pour m'occuper de quelques passages qui, sans être plus remarquables en eux-mêmes, s'approprient mieux à notre situation actuelle, et sont susceptibles par conséquent d'un intérêt indépendant de tout mérite littéraire. Tel est le morceau singulièrement recommandable qui a pour objet l'*Etat de l'opinion publique en*

France à l'époque de la révolution, morceau supprimé dans la première édition par la censure de Buonaparte, et que ne sauroient trop méditer tous les bons esprits qui s'occupent de l'affermissement de notre législation et du rétablissement de notre morale. En attendant, les *Souvenirs* auront été lus par les uns, relus par les autres, et j'aurai en faveur d'un nouvel extrait la recommandation de l'ouvrage.

Continuation.

QUAND la première édition de cet ouvrage fut soumise à la censure de Bonaparte, le morceau remarquable dont j'ai parlé dans l'article précédent, et qui a pour objet *l'opinion publique en France à l'époque de la révolution*, faisoit partie de la notice relative au duc de Biron, où l'auteur l'avoit inséré en forme de digression, pour le soustraire à la surveillance ingénieuse de certaines vigies littéraires. Mais le gouvernement de ce temps-là, qui avoit au moins autant d'égard aux principes de ses agens qu'à leurs facultés, et qui ne croyoit pas qu'on pût le servir avec chaleur, si on n'avoit pas un grand intérêt à l'aimer, se reposoit avec tranquillité sur le zèle officieux de ses censeurs. On sait qu'ils l'ont porté quelquefois à un excès très-plaisant, et qu'ils ne se sont presque jamais compromis par l'excès contraire; c'est que de ce côté, ils encouroient la défaveur de leur maître, toujours prête à suivre la plus légère désobéissance, l'omission la plus insignifiante, et qu'ils ne s'exposoient de l'autre qu'à être injustes, ridicules et méprisés, considération qui n'arrête pas beaucoup de monde dans le chemin de la fortune.

La digression de M. Lévis fut supprimée, et cette

cette précaution fait honneur, si l'on peut se servir de ce terme, à la pénétration du censeur; car il n'y avoit pas, dans les vingt pages dont elle se compose, une phrase, une ligne, un mot, dont le sens, considéré en lui-même, pût alarmer l'inquisiteur le plus ombrageux. M. de Lévis avoit rattaché ses souvenirs par un seul intermédiaire au grand siècle de Louis XIV; mais il ne les avoit pas ramenés jusqu'à cette époque ambitieuse de notre histoire qui a eu les prétentions d'un grand siècle, qui en a eu quelque temps les trophées, qui n'a duré qu'un moment, et dont la durée si éphémère est cependant le plus étrange des phénomènes. Ce dernier période a été signalé par des hommes de guerre incomparables qui auroient racheté nos fautes à force de gloire, si cette compensation étoit possible, par des hommes d'État subtils qui savoient mettre avec succès l'instinct de l'habileté et l'esprit de l'intrigue à la place de l'expérience de la politique, par toutes les folies romanesques et aventureuses d'un peuple amoureux de gloire, avide de mouvement, prompt à oublier toutes les leçons du passé, toujours mécontent du présent, toujours impatient de l'avenir, et ne le prévoyant jamais comme il doit être, crédule dans ce qui flatte ses désirs, obstiné dans ce qu'il croit propre à les servir, et auquel il n'a

bons. Ce motif, emprunté de la stupide ignorance d'une génération mal élevée, fait naître un sourire plus doux que celui de l'horreur; et c'est autant de gagné pour ceux qui liront un jour le déplorable récit de nos malheureuses folies.

En général, le lecteur françois, volage dans ses goûts et impatient dans ses études, s'attache de prédilection à ces détails superficiels, mais brillans, à ces événemens singuliers, à ces personnalités piquantes qui contribuent pour quelque chose à la physionomie de l'histoire, mais dont la lecture ne demande ni méthode ni réflexion, et offre un délassement plus agréable qu'utile. C'est de là que vient chez nous le succès immémorial et soutenu des *Mémoires*, des *Portraits* et des *Souvenirs*. Comme il est naturel d'ailleurs de ne jamais réussir aussi bien que dans les choses qu'on entreprend par goût et par caractère, ce genre secondaire a produit je ne sais combien de chefs-d'œuvre qui unissent le charme du talent à l'intérêt de la vérité, tandis que nos grandes histoires sont presque toutes ennuyeuses, diffuses et mal écrites. Philippe de Commines a conservé dans son vieux langage un attrait que je croirois indéfinissable, si Montaigne ne l'avoit défini : « Vous y trouverez le » langage doux et agréable d'une naïve simpli» cité, la narration pure et en laquelle la bonne

» foi de l'autheur reluit évidemment, exempte de » vanité parlant de soy, comme d'affection et » d'envie parlant d'autruy; ses discours et enhor- » temens accompagnés plus de bon zèle et de vé- » rité que d'aucune exquise suffisance; et partout » de l'authorité représentant son homme de bon » lieu, eslevé aux grandes affaires. » La gravité un peu austère de la Rochefoucauld ne l'empêche pas d'être lu avec plaisir. Le cardinal de Retz et le maréchal de Bassompierre attachent beaucoup plus que tous les romanciers de leur temps. Les *Souvenirs* de madame de Caylus ont un caractère plus remarquable encore, le sceau inimitable qu'une femme pleine d'esprit, de délicatesse et de grâce, imprime sans effort à ses pensées et à ses écrits. Mettez dans les *Souvenirs* de madame de Caylus un sentiment tendre et moral que le sujet ne comportoit pas, et madame de Sévigné aura une égale; mais les petits événemens qui n'ont pas cette espèce d'intérêt ne sont pas relevés par les plus grands personnages, et divertissent l'esprit sans occuper le cœur. Les *Mémoires* de M.me de la Rochejaquelein, qui le renferment au contraire à un degré trop éminent pour ne pas sortir de la classe commune des souvenirs historiques, s'en rapprochent par cet abandon entraînant de sentiment, et par cette politesse exquise de mœurs qui composent peut-être le génie des femmes,

La solennité douloureuse de sa narration n'est pas l'effet d'une pompe arrangée comme celle des historiens de profession. Elle est entièrement dans les faits. C'est une simplicité toujours naïve, toujours dégagée d'ornemens, et toujours sublime.

Cette digression ne m'a presque pas éloigné de M. le duc de Lévis. L'estime publique a donné depuis long-temps une place honorable à tous ses ouvrages; et, en parlant de celui-ci, je pouvois citer ce que ma mémoire me rappeloit de plus parfait dans le même genre, sans qu'il eût rien à souffrir de la comparaison. Une circonstance particulière et toute nouvelle dans les souvenirs d'un homme de l'âge de M. Lévis, ajoute à son intérêt. Il embrasse un espace beaucoup plus étendu que les bornes de la vie humaine, parce que certains souvenirs de M. de Lévis sont des traditions. Trop jeune encore pour se livrer au tourbillon de la cour quand il y fut présenté, il y rencontra le maréchal de Richelieu, qui étoit déjà trop vieux pour plaire, et qui vivoit en grande partie dans le passé. M. de Lévis profita des négligences et de l'ingratitude du monde pour recueillir de la bouche du vieux maréchal une foule d'anecdotes précieuses sur le grand règne dont il avoit vu la fin. C'étoit l'âge de Nestor sans son autorité morale, mais embelli des

plus beaux exploits de Pâris, et de quelques-uns des exploits d'Achille. Ces communications, saisies avec le tact parfait de M. Lévis, et racontées avec son style naturel et fin, produisent une illusion singulière qui répand son prestige sur le livre entier. On aime à voir, par les yeux d'un homme également spirituel et judicieux, se succéder sur le théâtre du monde les personnages et les événemens qui ont occupé les deux extrémités d'un siècle; et on s'étonne que le berceau du vainqueur de Port-Mahon soit si près du tombeau de Barnave. Ce qui ajoute à cette magie, c'est un mystère du style de M. de Lévis, qui participe d'une manière sensible de l'une et de l'autre époque. Il n'y a certainement aucun de nos contemporains qui se soit plus heureusement approprié la manière élégante et franche à la fois des prosateurs du siècle de Louis XIV, dans le genre familier. C'est bien avec ses Souvenirs que M. de Lévis écrit, et sans autre but que de se rendre compte des sensations et des idées que certains noms plus ou moins fameux réveillent dans sa mémoire. Une fois entré dans son sujet, il s'y livre avec une facilité pleine de grâces, selon le cours des événemens, ne cherchant point les digressions, mais ne les évitant pas, et soutenant en quelque sorte avec lui-même un libre entretien, qui a quelquefois l'inégalité d'une

conversation très-vive, mais qui en a la variété et l'entraînement. On voit qu'il se joue de sa matière, qu'il ne l'approfondit qu'autant qu'il prend plaisir à en passer la surface, et qu'il ne craint pas de la perdre de vue quand il trouve un attrait plus piquant à s'occuper d'une autre idée, amenée par la succession involontaire des idées qui la précèdent. Souvent même il s'aperçoit que cette diversion l'a conduit trop loin de l'objet principal pour qu'il puisse y revenir sans transition; et cette transition, d'une brusque et charmante naïveté, contient ordinairement l'aveu de l'agréable erreur qui l'a rendue nécessaire. Dans un autre ouvrage, ce seroit là un défaut que l'auteur n'auroit pas manqué de corriger. Dans les *Mémoires*, et surtout dans les *Souvenirs*, c'est une perfection de plus; c'est cette espèce de parure qui sied aux grâces de l'esprit comme à celle de la beauté, et qui exerce un empire plus sûr, une séduction plus aimable que la coquetterie de la beauté et de l'esprit, *la négligence* enfin *à mon gré si requise*, comme La Fontaine la nomme. M. de Lévis n'ignore pas le prix de cette effusion ingénieuse d'idées, de cette liberté d'imagination et de style, qui laisse si loin d'elle l'enflure et la recherche des écrivains à prétentions, et il la recommande à tous ceux qui courent la carrière des lettres : « Montrez-vous tels que vous

» êtes, leur dit-il dans sa préface; c'est le seul » moyen d'avoir de la grâce. » Ce conseil est fort bon à donner, et même il n'est pas difficile à suivre pour des esprits de la trempe de celui d'Hamilton et de M. de Lévis; mais cette facilité, cette liberté si précieuses ne sont pas des faveurs banales de la nature, et on ne se montre pas tel que l'on est avec l'assurance de plaire si l'on n'en a reçu le privilége. L'auteur des *Souvenirs* auroit poussé trop loin la modestie s'il avoit pensé qu'il suffisoit de vouloir pour profiter de son secret. Il peut le répéter sans danger, et se faire plus d'un émule sans redouter un rival.

Si le précepte de M. de Lévis est classique, c'est surtout pour ces articles de polémique fugitive qui naissent et meurent du jour au lendemain, dans des feuilles destinées à occuper un loisir d'un moment, suivi d'un oubli éternel. On n'y doit chercher, en effet, ni la maturité d'une longue étude, ni la solidité d'un jugement réfléchi, mais une causerie plus ou moins féconde, qui attire l'attention sans la fixer; et mon préambule m'a mené si loin, que j'ai privé le lecteur d'une distraction beaucoup plus agréable, en oubliant de me réserver une place pour quelques extraits des *Souvenirs* que je voulois rassembler sous ses yeux. Mais n'aurois-je pas risqué d'en enlever la fleur et de nuire à leur effet

conversation très-vive, mais qui en a la variété et l'entraînement. On voit qu'il se joue de sa matière, qu'il ne l'approfondit qu'autant qu'il prend plaisir à en passer la surface, et qu'il ne craint pas de la perdre de vue quand il trouve un attrait plus piquant à s'occuper d'une autre idée, amené par la succession involontaire des idées qui le précèdent. Souvent même il s'aperçoit que cette diversion l'a conduit trop loin de l'objet principal pour qu'il puisse y revenir sans transition, et cette transition, d'une brusque et charmante naïveté, contient ordinairement l'aveu de l'agréable erreur qui l'a rendue nécessaire. Dans un autre ouvrage, ce seroit là un défaut que l'auteur n'auroit pas manqué de corriger. Dans les *Mémoires*, et surtout dans les *Souvenirs*, c'est une perfection de plus; c'est cette espèce de parure qui sied aux grâces de l'esprit comme à celle de la beauté, et qui exerce un empire plus sûr, une séduction plus aimable que la coquetterie de la beauté et de l'esprit, *la négligence* enfin *à mon gré si requise*, comme La Fontaine la nomme. M. de Lévis n'ignore pas le prix de cette effusion ingénieuse d'idées, de cette liberté d'imagination et de style, qui laisse si loin d'elle l'enflure et la recherche des écrivains à prétentions, et il la recommande à tous ceux qui courent la carrière des lettres : « Montrez-vous tels que vous

» des, leur dit-il dans sa préface ; c'est le seul » moyen d'avoir de la grâce. » Ce conseil est fort bon à donner, et même il n'est pas difficile à suivre pour des esprits de la trempe de celui d'Hamilton et de M. de Lévis ; mais cette facilité, cette liberté si précieuses ne sont pas des faveurs banales de la nature, et on ne se montre pas tel que l'on est avec l'assurance de plaire si l'on n'en a reçu le privilége. L'auteur des *Souvenirs* auroit poussé trop loin la modestie s'il avoit pensé qu'il suffisoit de vouloir pour profiter de son secret. Il peut le répéter sans danger, et se faire plus d'un émule sans redouter un rival.

Si le précepte de M. de Lévis est classique, c'est surtout pour ces articles de polémique fugitive qui naissent et meurent du jour au lendemain, dans des feuilles destinées à occuper un loisir d'un moment, suivi d'un oubli éternel. On y doit chercher, en effet, ni la matière d'une longue étude, ni la solidité d'un jugement réfléchi, *mais* une causerie plus ou moins féconde, qui attire l'attention sans la fixer ; et mon préambule m'a mené si loin, que j'ai privé le lecteur d'une distraction beaucoup plus agréable, en oubliant de me réserver une place pour quelques extraits des *Souvenirs* que je voulois rassembler sous ses yeux. Mais je ne puis me résoudre d'en enlever la fleur à leur effet

par une disposition maladroite? Le mérite d'un bon conte ou d'un trait délicat est pour beaucoup dans les circonstances qui l'amènent, dans les détails qui le préparent, dans les précautions littéraires qui l'entourent, dans l'ensemble entier de la composition où il est placé; et cela n'est jamais plus vrai que dans les genres d'observation, comme les *Mémoires* et les *Portraits*. Il est certain, par exemple, que les *Souvenirs* de M. de Lévis fourmillent d'anecdotes neuves, singulières et plaisantes. Je n'ai pas essayé d'en copier une seule sans la sentir se glacer sous ma plume. Je ne détruisois pas le tableau, mais je le détachois d'un cadre éblouissant, et je le plaçois hors de son jour. Les ciseaux du compilateur sont plus meurtriers et plus funestes que ceux de la Parque elle-même : ils coupent le fil de la vie intellectuelle, ils tuent l'esprit.

Je n'entreprendrai donc pas de détacher quelques phrases d'un livre charmant qui vivra pour notre littérature et pour notre histoire. J'y reviendrai pour m'occuper de quelques passages qui, sans être plus remarquables en eux-mêmes, s'approprient mieux à notre situation actuelle, et sont susceptibles par conséquent d'un intérêt indépendant de tout mérite littéraire. Tel est le morceau singulièrement recommandable qui a pour objet l'*Etat de l'opinion publique en*

France à l'époque de la révolution, morceau supprimé dans la première édition par la censure de Buonaparte, et que ne sauroient trop méditer tous les bons esprits qui s'occupent de l'affermissement de notre législation et du rétablissement de notre morale. En attendant, les *Souvenirs* auront été lus par les uns, relus par les autres, et j'aurai en faveur d'un nouvel extrait la recommandation de l'ouvrage.

Continuation.

QUAND la première édition de cet ouvrage fut soumise à la censure de Bonaparte, le morceau remarquable dont j'ai parlé dans l'article précédent, et qui a pour objet *l'opinion publique en France à l'époque de la révolution*, faisoit partie de la notice relative au duc de Biron, où l'auteur l'avoit inséré en forme de digression, pour le soustraire à la surveillance ingénieuse de certaines vigies littéraires. Mais le gouvernement de ce temps-là, qui avoit au moins autant d'égard aux principes de ses agens qu'à leurs facultés, et qui ne croyoit pas qu'on pût le servir avec chaleur, si on n'avoit pas un grand intérêt à l'aimer, se reposoit avec tranquillité sur le zèle officieux de ses censeurs. On sait qu'ils l'ont porté quelquefois à un excès très-plaisant, et qu'ils ne se sont presque jamais compromis par l'excès contraire; c'est que de ce côté, ils encouroient la défaveur de leur maître, toujours prête à suivre la plus légère désobéissance, l'omission la plus insignifiante, et qu'ils ne s'exposoient de l'autre qu'à être injustes, ridicules et méprisés, considération qui n'arrête pas beaucoup de monde dans le chemin de la fortune.

La digression de M. Lévis fut supprimée, et cette

cette précaution fait honneur, si l'on peut se servir de ce terme, à la pénétration du censeur; car il n'y avoit pas, dans les vingt pages dont elle se compose, une phrase, une ligne, un mot, dont le sens, considéré en lui-même, pût alarmer l'inquisiteur le plus ombrageux. M. de Lévis avoit rattaché ses souvenirs par un seul intermédiaire au grand siècle de Louis XIV; mais il ne les avoit pas ramenés jusqu'à cette époque ambitieuse de notre histoire qui a eu les prétentions d'un grand siècle, qui en a eu quelque temps les trophées, qui n'a duré qu'un moment, et dont la durée si éphémère est cependant le plus étrange des phénomènes. Ce dernier période a été signalé par des hommes de guerre incomparables qui auroient racheté nos fautes à force de gloire, si cette compensation étoit possible, par des hommes d'État subtils qui savoient mettre avec succès l'instinct de l'habileté et l'esprit de l'intrigue à la place de l'expérience de la politique, par toutes les folies romanesques et aventureuses d'un peuple amoureux de gloire, avide de mouvement, prompt à oublier toutes les leçons du passé, toujours mécontent du présent, toujours impatient de l'avenir, et ne le prévoyant jamais comme il doit être, crédule dans ce qui flatte ses désirs, obstiné dans ce qu'il croit propre à les servir, et auquel il n'a

manqué jusqu'ici, pour être le premier peuple du monde, que de bien connoître ses intérêts. Ce temps, fertile en grands événemens et en sensations profondes, enfantera nécessairement à son tour des *Souvenirs* très-curieux pour la postérité; mais le jour n'en étoit pas venu quand M. de Lévis prit la plume. Exercé à toutes les bonnes études, et familier avec tous les âges, il auroit pu peindre les circonstances qui se passoient sous ses yeux avec les couleurs de Tacite, qui ne lui paroissent pas étrangères, au lieu de tracer au crayon de La Bruyère ou de Duclos quelques croquis de la vieille cour; mais entraîné comme tous ses contemporains par une tempête dont le terme n'étoit pas connu, il a trouvé un plaisir bien naturel à se rappeler le rivage. Ses Mémoires datent, comme je l'ai dit, de la vieillesse élégante et vraiment françoise de Richelieu à la jeunesse aveugle et effrénée de Barnave. C'est là qu'ils s'arrêtent, et qu'ils marquent la limite qui sépare notre histoire de nos aventures.

Le tableau que M. de Lévis avoit tracé ne pouvoit donc exciter les inquiétudes de la censure que par les rapprochemens qu'il faisoit naître; mais combien ces rapprochemens étoient désavantageux pour cette prétendue dynastie qui menaçoit déjà d'envahir le monde et de

déshonorer tous les trônes? M. de Lévis présentoit des faits simples qui étoient bien loin de le disputer en éclat aux renommées théâtrales et aux pompeuses extravagances de son temps. C'étoient les mœurs d'une nation éclairée et polie, que la grâce de ses manières, la finesse de son esprit et l'étendue toujours croissante de ses connoissances rendoient le modèle et le désespoir de tous les peuples; c'étoit le bonheur d'une population immense, gouvernée par des lois sages et paternelles, que le temps avoit consacrées sous une longue suite d'excellens Rois; c'étoient la liberté, la sûreté des personnes et des propriétés, le repos intérieur, la paix du dehors, le progrès des sciences et des beaux arts dans les parties où nous n'avions pas encore égalé nos voisins, tous les bienfaits de la civilisation très-perfectionnée, mais contenue dans de justes bornes par des institutions politiques bien conçues, par l'ascendant alors non méconnu de la religion, et surtout par l'exemple d'un souverain avec lequel toutes les vertus étoient assises sur le trône. D'un autre côté, et cette opposition que l'auteur s'étoit bien gardé d'indiquer, ne pouvoit échapper à aucun lecteur, c'étoient les entreprises gigantesques et les ruineuses conquêtes d'un peuple en proie à quelques ambitieux, prodigues de ses ressources et de son

sang; c'étoit l'agitation continuelle d'une multitude égarée, dont les liens sociaux n'existoient plus, qui ne voyoit dans la religion et dans la morale que de simples instrumens de la politique, et dont la direction, funeste à elle-même, au moins dans d'inévitables résultats, n'étoit déterminée que par l'émulation de la fortune et des grandeurs; c'étoit enfin le pouvoir humiliant d'un parvenu qui n'étoit connu de la terre que par une gloire meurtrière ou des crimes heureux, et dont l'usurpation ne paroissoit maintenue que par un jeu singulier du hasard, ou par une vue secrète de la Providence. Jamais il n'avoit été plus vrai que le passé fût l'ennemi du présent; jamais la tyrannie n'avoit eu plus d'intérêt à mutiler l'histoire pour éviter une comparaison accablante, et jamais, par conséquent, cette espèce d'exécution littéraire ne fut mieux commandée par le sujet aux aristarques de la police. Il faut donc tenir compte à leur esprit de cette marque particulière d'intelligence, d'ailleurs très-obligeante pour l'état de choses qu'on appeloit l'*ancien régime*, et qui auroit inspiré moins d'inquiétudes à la police, s'il eût inspiré moins de regrets à la nation. Les précautions que prend le voleur d'un empire pour faire oublier son maître légitime, sont un hommage involontaire à ses droits et à ses vertus.

J'ai essayé de caractériser, dans mon article précédent, le style de M. Lévis, mais c'étoit sous le seul rapport par lequel il me fût alors connu. M. Lévis a le don très-rare d'imprimer un cachet différent à chacun de ses ouvrages qui diffèrent beaucoup par leur objet, et quoiqu'il se rapproche plus ou moins dans tous des principaux modèles du genre, il n'y a rien dans sa manière qui ne sente l'aisance et la liberté d'un écrivain original. Penseur ou romancier, conteur, historien ou publiciste, il rapelle, quelquefois de manière à faire illusion, certains écrivains qu'il s'est exercé à imiter par plaisir, mais il les rappelle sans cesser d'être lui, comme ces esprits dont parlent les vieux romanciers, et qui combattoient les paladins sous leurs propres armures avec des forces parfaitement égales, de manière à laisser le spectateur indécis entre deux héros semblables en tout, sans qu'il pût reconnoître à aucun signe lequel étoit Amadis. J'aurois dû peut-être éclaircir ma pensée par des citations; mais j'aurois été gêné par l'espace, et surtout embarrassé pour le choix. Comme après avoir écrit tant de lignes sur M. de Lévis, je dois cependant quelques lignes de M. de Lévis à mon lecteur, à titre d'indemnité, je prendrai, de préférence, un petit morceau qui offre un sens com-

plet, et surtout un sens excellent. Il est intitulé : *Le batelier du lac de Genève.*

« Je me trouvois en 1803 à Lausane, » dit M. le duc de Lévis. « Je voulus visiter les fa-
» meux rochers de Meilleraye avant que le pic
» et la mine leur eussent ôté leurs formes pitto-
» resques; car on commençoit alors à construire
» cette belle route qui conduit de Genève à Mi-
» lan, en raccourcissant de trente lieues la dis-
» tance de Paris à la capitale de la Lombardie. Je
» descendis donc au faubourg d'Ouchy, et je
» louai un bateau pour traverser le lac. Nous
» étions au commencement de l'automne; le
» temps étoit superbe, une brise légère enfloit
» la voile, et le soleil couchant dardoit ses
» rayons sur les premières neiges qui couron-
» noient les montagnes du canton de Fribourg,
» et cette dent de Jamant que le chantre de la
» Nouvelle Héloïse a rendue célèbre. Les bate-
» liers me montroient successivement Vevay,
» Saint-Gingoux à l'extrémité orientale du lac;
» et sur la côte de Savoie, ils me nommoient
» les châteaux à tourelles carrées, dont la blan-
» cheur éblouissante contraste avec le vert foncé
» des grands châtaigniers qui ombragent cette
» rive. En m'approchant du port, je questionnai
» le patron de la barque, qui me parut plus in-

» telligent que les autres, sur la situation du » pays de Vaud depuis le changement de sa » constitution. Le peuple avoit sûrement gagné » à ne plus dépendre du canton de Berne, de » ce gouvernement paternel pour les citoyens, » mais oppresseur, disoit-on, de ses sujets. Il » ne me sembla pas persuadé de cette améliora- » tion, et comme je lui faisois observer qu'ils » étoient du moins libres et égaux, il me répon- » dit, en me montrant d'une main un écu et » l'autre le clocher de son village, ces mots qui ne » sortiront jamais de ma mémoire : LA LIBERTÉ » EST DANS MA BOURSE ET L'ÉGALITÉ AU CI- » METIÈRE. Grands philosophes, dissertez pé- » niblement sur ces questions difficiles, accu- » mulez les volumes; pour moi, la justesse, la » précision énergique de cet homme grossier me » découragent, et je quitte la plume. »

Après avoir copié l'auteur des *Souvenirs*, j'aurois fort mauvaise grâce à la garder :

Par où saurois-je mieux finir ?

Dialogues et Vie du duc de Bourgogne, père de Louis XV; ouvrages composés par l'abbé MILLOT, pour l'éducation de S. A. S. Mgr le duc d'Enghien.

L'ABBÉ Millot ne sera pas cité parmi les historiens remarquables, mais il est digne de l'être parmi les écrivains bien intentionnés qui ont appliqué les notions d'une philosophie tolérante à l'étude de l'histoire, dans l'éducation des jeunes gens. Quoiqu'il eût le malheur de vivre avant les beaux jours de la révolution, d'avoir de l'instruction et d'être abbé, il ne paroît point qu'il ait été étranger à ces idées libérales dont on n'ignoroit alors que le nom. C'est, au contraire, à ce caractère particulier de ses ouvrages qu'il dut les premiers succès qu'ils obtinrent dans le monde, à une époque où tous les esprits tendoient plus ou moins vers le changement. On ne manquoit pas alors d'abbés philosophes; mais Raynal, Condillac et Mably avoient abjuré l'Eglise trop ouvertement dans leurs livres, pour plaire aux âmes honnêtes qui veulent qu'on respecte la convenance des mœurs et des états. Il n'en étoit pas de même de Millot, qui étoit resté un prêtre, et un digne prêtre, dont les habitudes sociales, très-simples, très-sévères, et même un peu sauvages, ne démen-

toient en rien les principes écrits, et auquel les esprits contemplatifs ne pouvoient reprocher que d'avoir poussé l'amour et la recherche de la vérité jusqu'à ce point où l'étude des faits perd en intérêt et en solennité ce qu'elle gagne en exactitude. A l'éloquence, à l'onction près, Millot étoit le Rollin des philosophes. Abondant, mais prolixe; grave, mais froid; méthodique, mais compassé, il montre du moins partout l'homme droit, judicieux, sincère, qui cherche le vrai pour le dire, et qui le dit pour être utile. Le mérite réel d'un tel écrivain, quelque modeste qu'il fût, quelque éloignement qu'il eût toujours manifesté pour l'appareil incommode des grands emplois, ne pouvoit pas échapper aux regards des princes qui occupoient les premiers degrés du trône.

Cette auguste famille des Bourbons à qui la France est redevable de la plus grande partie de sa gloire littéraire, toujours empressée d'en favoriser, d'en assurer les progrès, d'accueillir, de répandre, de protéger les germes de toutes les idées élevées, de tous les systèmes favorables aux droits et aux libertés du peuple, s'étoit fait une obligation particulière de confier les enfans qui naissoient d'elle aux hommes les plus éclairés de leur temps, pour les initier dès les élémens de l'instruction à la science du

siècle. C'est ainsi que le sage Amyot, le grand Bossuet, le divin Fénélon avoient présidé tour à tour à l'éducation des héritiers du trône, avant que la perfectibilité fût parvenue à donner pour précepteur au descendant de tant de Rois, un cordonnier qui ne savoit pas lire! L'abbé Millot fut appelé en 1778 à l'éducation de monseigneur le duc d'Enghien, de ce jeune prince, depuis l'objet de tant d'espérances et de tant de regrets. Rien de plus touchant que les détails donnés par l'instituteur lui-même sur ses premiers rapports avec son illustre élève, dans un fragment qui fait partie de la Notice sur monseigneur le duc d'Enghien, et que je regarde comme un des ornemens les plus précieux de cet excellent volume. Je ne sais si tout le monde éprouvera le même charme; mais j'y trouve joint au naturel, à la franche simplicité, à l'aimable bonhomie de Plutarque, un intérêt que ne peut avoir pour nous aucun de ses personnages. Le dernier rejeton du grand Condé, le premier martyr de la tyrannie impériale, la victime que l'usurpation offrit pour gage au régicide, un jeune héros beau comme l'espérance, terrible à la tête des soldats, adorable dans sa vie privée, si brave, si bon, si malheureux! Je me fais un douloureux plaisir d'épier ses vertus, ses passions nais-

santes, et ses bouderies généreuses, et ses étourderies, et ses caprices dans un enfant dont l'historien n'est pas suspect de partialité. Le ciel qui devoit quelque récompense à la piété éclairée, à la morale pure, aux qualités solides et éprouvées du bon abbé Millot, lui fit la grâce de mourir quelque temps avant la révolution, monseigneur le duc d'Enghien n'ayant encore que treize ans. Aussi cette peinture n'a rien de l'enthousiasme d'une apothéose, elle n'a même rien des préventions d'un précepteur. C'est à lui seul que l'abbé Millot semble rendre compte et des succès et des obstacles; et s'il a exagéré quelque chose, il seroit très-naturel qu'il se fût exagéré les obstacles pour faire valoir les succès.

L'esprit très-vif et très-mobile, la mémoire facile et peu fidèle; mais une perspicacité d'ailleurs si rare, une disposition si heureuse à combiner les idées, qu'une dissipation excessive n'avoit pas empêché l'élève de l'abbé Millot d'acquérir rapidement des connoissances fort rares dans l'âge le plus avancé; avec tout cela, une pétulance, une légèreté, un continuel bouillonnement de sang qui se manifestoit par les boutades de l'humeur, par les saillies de l'indocilité, par une agitation habituelle du corps, par une volubilité inexprimable de sentimens; et puis une bonté, une bienveillance universelle, une amé-

nité de cœur dont rien n'approche, voilà ce qu'on remarquoit dans le duc d'Enghien âgé de dix ans. « Plus tard », continue l'abbé Millot, à qui j'emprunte ces traits de crainte de les affoiblir, « l'instruction fructifiera abondam-» ment chez lui. Le désir de plaire, joint à un » grand fonds d'idées, l'excitera à se distinguer » par des qualités glorieuses. C'est la princi-» pale espérance de ses parens. J'ai osé leur ré-» pondre qu'il seroit instruit, qu'il aimeroit » surtout l'histoire, qu'il auroit du goût et de » la littérature. Pour me rendre digne de la » confiance particulière dont ils m'honorent, » je désire infiniment de lui inspirer, avec les » meilleurs principes, l'amour de l'étude et du » travail. Quels avantages n'en tireroit-il pas un » jour! » Ces dernières paroles ont je ne sais quoi de prophétique. Le travail a été en effet la seule consolation des grands de cette malheureuse génération. Quant à ce prince dont vous avez formé la jeunesse, honnête et respectable Millot, il a rempli toute votre attente! il s'est montré l'homme que ses parens espéroient en lui; aucune des qualités glorieuses que vous lui promettiez ne lui a manqué; il les a relevées par la pratique de tous les principes que vous lui aviez enseignés, mais il n'en a point retiré d'avantage sur la terre, et

c'est dans le ciel que le reste de vos vœux s'accomplit. Ce héros que vous aimiez a été assassiné par cinq ou six bandits féroces, dans le château de ses aïeux, et ils ont brisé sa tête dans un fossé à cinq cents pas du chêne sous lequel Saint Louis rendoit la justice.

L'enfance de monseigneur le duc d'Enghien rappeloit si parfaitement celle du duc de Bourgogne, que je ne suis point surpris que l'abbé Millot, entraîné par la ressemblance, ait osé étendre le rapprochement jusqu'à lui, et se soit mis, en pensée, à la place de l'admirable auteur de Télémaque : c'est le rôle qu'il joue dans les *Dialogues* composés pour l'éducation du prince ; et s'il manque beaucoup à l'illusion sous le rapport de la conception et du style, si le prêtre Franc-Comtois n'est pas, quant à l'expression, l'interprète bien fidèle du prélat de Cambrai, il est certain du moins que Fénélon lui-même ne désavoueroit ni son système d'enseignement, ni ses principes. Cet ouvrage ingénieux, qui sera un modèle très-utile pour les instituteurs, la *Vie du duc de Bourgogne* qui le suit, et qui est un modèle d'une tout autre importance pour les grands, me fourniront le sujet d'un second article. Aujourd'hui je n'ai pas eu la force de quitter la Notice sur monseigneur le duc d'Enghien, et l'intérêt qu'elle

m'inspire est trop général sans doute pour avoir besoin d'être expliqué. Rédigée d'après celle de la *Biographie universelle*, qui est due à un écrivain recommandable, elle a été augmentée par M. le baron de Saint-Jacques, témoin oculaire du forfait d'Ettenheim, d'anecdotes curieuses qui seront nouvelles pour tout le monde. Celle-ci est déchirante :

Arrivés dans un moulin à quelque distance d'Ettenheim, on s'y arrêta, parce que le prince avoit obtenu la permission d'envoyer de là chercher du linge par un valet de pied. Le baron de Saint-Jacques, qui connoissoit toutes les issues, savoit qu'une planche propre au passage d'un homme à pied traversoit le bras d'eau qui fait aller le moulin. Il y conduisit le prince, dans l'espérance presque infaillible de le faire évader. Mais le bruit de l'arrivée de tant de monde avoit effrayé les enfans du meunier : un malheureux verrou se trouvoit derrière cette porte ; ils l'avoient poussé pour la première fois de leur vie, en sorte qu'on ne pût ouvrir. A quelles causes tiennent les destinées ! Monseigneur le duc d'Enghien seroit encore un des plus illustres appuis de la dynastie que le ciel a rendue à nos vœux, si des enfans n'eussent fermé un verrou inutile!

Les soins que cette édition a reçus méritent

toute sorte d'éloges. Publiée en province, elle rivalise cependant avec les productions des meilleures presses de la capitale. Le portrait de monseigneur le duc d'Enghien qui la décore, est bien fait pour en relever le prix : c'est non-seulement une gravure remarquable, c'est une image chérie qui se faisoit vivement désirer, et dont l'expression noble et déchirante s'adresse au cœur de tous les honnêtes gens. Je ne parle pas de la ressemblance; elle est authentique; elle a été reconnue, elle a été consacrée comme elle pouvoit l'être, par des sanglots et par des larmes.

Continuation.

J'Ai dit dans mon premier article que les *Dialogues du duc de Bourgogne et de Fénélon* étoient une espèce de fiction sous laquelle le bon abbé Millot avoit représenté son élève et lui-même. Ces leçons, d'ailleurs généralement intéressantes par le fond, sont, très-précieuses surtout, à les considérer comme études du caractère d'un jeune prince qui a laissé de si grands et de si douloureux souvenirs. Il s'y montre tel que l'abbé Millot l'a peint dans ce fragment qui fait partie de la Notice, et qui est d'autant plus touchant, d'autant plus inestimable dans sa naïveté qu'il a été écrit pendant le cours même de l'éducation du prince, c'est-à-dire long-temps avant qu'il pût faire naître autour de lui les préventions qu'impose la gloire, ou léguer à ceux qui lui ont survécu l'enthousiasme qui suit le courage malheureux. Dans le livre de l'abbé Millot, monseigneur le duc d'Enghien n'est qu'un enfant; mais cet enfant promet un grand homme.

Ce n'est pas sans dessein, au reste, que le précepteur du prince lui faisoit prendre dans leurs entretiens le personnage du duc de Bourgogne, et on conçoit l'effet que cette supposition long-temps continuée a dû produire sur un esprit ardent

ardent et mobile, disposé à recevoir toutes les impressions avec la plus grande facilité. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce rapprochement étoit bien loin d'être gratuit, et que le duc d'Enghien, comme le duc de Bourgogne, commençoit une des plus nobles vies qu'il soit possible d'imaginer, avec de petits défauts de caractère qui opposoient beaucoup d'obstacles au succès de son éducation. « Je ne tardai pas à » m'apercevoir, dit l'abbé Millot, que le petit » prince étoit d'une extrême vivacité, indocile, » contrariant, plein de caprices, gâté par les » femmes subalternes, et dès-lors très-difficile » à gouverner. Il faut avoir avec lui autant de » fermeté que de douceur, autant de prudence » que d'esprit. Trop de sévérité le révolteroit; » il abuseroit de trop d'indulgence. Il a lui- » même trop de pénétration pour ne pas s'a- » percevoir du foible de ses instituteurs, et trop » de malice pour ne pas s'en prévaloir. Comment » réussir dans une tâche si difficile? Joignez à » cela l'aversion naturelle de l'enfance pour la » gêne et le travail. Faire étudier deux heures » de suite, matin et soir, avant même l'âge » de six ans, une tête pétrie de salpêtre, c'é- » tait de quoi m'effrayer. Les premiers jours » me causèrent de l'inquiétude; je vis des lar- » mes, une répugnance fâcheuse; l'indocilité se

» manifesta; mais je vis aussi que des pleurs
» au rire le passage étoit l'affaire du moment;
» qu'en variant beaucoup les choses, je pou-
» vois obtenir quelque attention pour chacune,
» et qu'avec de l'adresse, sans trop contrarier
» l'humeur, en passant quelques saillies, je
» viendrois à bout de remplir le temps de l'é-
» tude..... Sa mémoire est facile; mais peu
» fidèle; les idées y restent bien plus que les
» mots. Il a su plus de géographie que je n'en
» savois à vingt ans; il l'oublie si aisément que
» je me borne à lui en remettre quelquefois
» devant les yeux les notions principales. Au
» contraire, il se souvient au bout de plusieurs
» mois d'un trait raconté en passant, d'une
» remarque dont il ne sent point l'importance.
» Les idées, enfin, s'accumulent dans sa tête;
» et quoiqu'il les brouille souvent d'une ma-
» nière risible, on voit qu'il les combine avec
» esprit. Cette sorte de mémoire doit être
» excellente quand elle sera secondée par la
» raison. Une perspicacité rare le rend aussi
» susceptible d'instruction que l'effervescence
» du sang l'en peut éloigner. Je l'ai vu d'abord,
» et j'ai profité de cet avantage. En paroissant
» plutôt converser qu'enseigner, en lui mé-
» nageant le plaisir de trouver soi-même les
» choses, en éclaircissant tout et demandant

» compte de tout; en un mot (et c'est ma règle » fondamentale), en parlant toujours raison, » et mettant toujours la raison à la portée de » son intelligence, je suis parvenu sans effort, » malgré sa dissipation excessive, à lui faire » acquérir plus de connoissances et surtout » plus de jugement que je n'en ai vu de ma » vie dans un âge même plus avancé. » Je me crois certain que beaucoup de lecteurs trouveront à ces détails le même charme que moi. C'est Plutarque racontant l'éducation de Caton, qui fut aussi un *boudeur sublime*.

On verra dans la suite de ce fragment à quels moyens l'abbé Millot avoit ordinairement recours pour faire réfléchir le jeune prince sur ses défauts, et avec quel succès il les employoit. Je ne citerai qu'un seul trait : Le précepteur cherchoit dans toutes les occasions à inspirer à son élève une grande horreur pour le mensonge. Plein de malice alors, tous les tours que celui-ci pouvoit jouer à son maître, il le faisoit avec gaîté; mais l'abbé Millot n'en étoit jamais la dupe. Cependant, comme il ne vouloit pas laisser apercevoir qu'il crût le prince capable de le tromper, ce n'étoit pas à lui qu'il s'en prenoit d'abord. Il étoit convenu avec un domestique affidé que quand il reconnoîtroit une des espiégleries de son élève, ce seroit ce do-

mestique qu'il en accuseroit. « J'avois mis là » telle chose, lui disoit-il avec colère. Pourquoi » n'y est-elle plus? C'est vous qui l'avez en- » levée. » Plus le domestique se défendoit, plus le précepteur insistoit sur ses reproches; et quand il alloit jusqu'à le menacer de le faire chasser pour son mensonge, alors le prince tout en larmes, dans la crainte de faire punir un innocent, s'empressoit d'avouer sa faute et de se déclarer coupable. L'enfant qui, de si bonne heure, avoit la force de rendre hommage à la vérité aux dépens de son amour-propre, savoit profiter des exemples du duc de Bourgogne, dont l'histoire a consacré aussi la courageuse humilité. Madame de Maintenon raconte que, le lendemain d'un jour où il lui avoit répondu peu sincèrement, il vint lui dire : « Madame, » j'eus hier la foiblesse de vous en imposer; » je n'ai pu dormir de toute la nuit, ayant ce » détour à me reprocher. Je viens vous dire » ma faute et la vérité. » Ces deux nobles âmes étoient bien de la même famille.

Mais la ressemblance du duc d'Enghien avec le petit-fils de Louis XIV ne devoit pas se borner à ces premiers rapports de l'enfance. Organisé comme lui, un peu gâté comme lui par l'éducation des femmes, parvenu comme lui à se corriger à force de constance et de bon na-

turel de tout ce qu'il y avoit de défectueux dans son caractère, il devoit aussi parcourir une carrière très-glorieuse, mais très-courte; il devoit la terminer par une mort cruelle et à jamais déplorable. C'est au même âge, à dix-neuf ans, qu'ils commencèrent tous deux l'apprentissage de la guerre. C'est au même âge qu'ils se firent remarquer tous deux par l'alliance de la valeur, de la prudence, de la générosité, vertus qui paroissent héréditaires dans leur famille, mais qu'on a vues rarement réunies dans une aussi tendre jeunesse. Tous deux couverts de gloire, estimés des amis et des ennemis, chéris des peuples et honorés de l'Europe, ils furent enlevés subitement à l'aurore d'une vie brillante d'espérances, et déjà brillante de souvenirs, l'un par une maladie inexplicable qui avoit tué sa femme dans ses bras; l'autre....., on le sait. Tous deux furent soutenus dans ce moment terrible par une véritable piété, et subirent leur destinée avec une résignation digne du ciel. Seulement le sacrifice du dernier fut plus complet, plus absolu. Il ne trouva point de main pour lui fermer les yeux. Les officiers du duc de Bourgogne gémissoient autour du lit de mort, et regrettoient que la vie d'un François dévoué ne pût pas racheter

la sienne. Les sicaires de Buonaparte répondoient à monseigneur le duc d'Enghien qui daignoit les appeler ses amis : « Tu n'as point » d'amis ici! » « Dieu sait, disoit le duc de » Bourgogne, les desseins qu'il a sur moi et » sur ce royaume. Je ne veux que ce qu'il veut. » Qu'il ordonne, et je suis content. » Quand monseigneur le duc d'Enghien demandoit un ecclésiastique pour lui remettre son âme, on lui reprochoit avec une ironie féroce de mourir comme un capucin. C'est que les desseins de Dieu sur ce royaume étoient accomplis, et qu'entre le duc de Bourgogne et le duc d'Enghien il y avoit eu une révolution.

Ce dernier ouvrage de l'abbé Millot, un de ceux, selon moi, qui font le plus d'honneur à son caractère, est propre à faire beaucoup réfléchir sous quelque aspect qu'on l'examine. Les Notices qui l'accompagnent offriront un grand intérêt à l'histoire. La *Vie du duc de Bourgogne* est un très-bon morceau de biographie, et les *Dialogues* sont un excellent cours d'éducation pratique qui peut servir de modèle aux instituteurs intelligens, et s'appliquer avec succès à tous les objets de l'étude. J'ai déjà dit que l'exécution typographique de ce livre étoit aussi belle qu'exacte, et qu'il se recommandoit

par un portrait extrêmement ressemblant de monseigneur le duc d'Enghien. On m'assure enfin que l'impression en a été commencée pendant l'interrègne. Cette particularité, honorable pour l'éditeur, doit intéresser tous les bons François au succès de son entreprise.

Mémoires de madame la marquise de LAROCHEJAQUELEIN, *écrits par elle-même; rédigés par M. le baron de* BARANTE.

JE me garderai bien d'analyser un ouvrage qui n'est lui-même, au gré du lecteur, que l'analyse trop abrégée des événemens les plus intéressans de l'histoire contemporaine, et des sentimens les plus profonds du cœur humain. Les faits y sont pressés d'une manière si rapide, qu'il ne restoit pas de place dans le cadre de ces *Mémoires* pour en faire entrer davantage; et ils sont liés d'une manière si essentielle, que l'esprit ne consentiroit pas facilement à la suppression du moindre détail. Qui oseroit entreprendre d'ailleurs d'exprimer, dans leur ordre et avec toute leur force, chacune des sensations que cette lecture fait naître? Qui pourroit espérer d'en donner une connoissance bien exacte, bien suffisante, sans pousser trop loin la confiance et la témérité? Qui ne tremblerait pas de dépouiller ce précieux monument d'histoire, de cette fleur de naïveté antique, de grâce chevaleresque, de tendresse et de loyauté; de ce coloris tout à la fois simple et passionné, brillant sans apprêt, et pittoresque sans prétention; de cette éloquence entraînante, qui séduit l'imagination par le cœur, et dont le charme, si facile à sentir

pour tout le monde, n'est aisé à définir pour personne? Je doute que l'on y parvienne imparfaitement, même par ces rapprochemens et ces comparaisons qui interprètent ordinairement mieux la pensée que les définitions les plus claires. Une femme de beaucoup d'esprit et de beaucoup de goût disoit, par exemple, il y a quelques jours, que les *Mémoires de madame de Larochejaquelein* font naître l'idée des *Vies* de Plutarque, traduites par madame de Sévigné : cette expression est ingénieuse sans doute, mais elle est loin d'offrir un sens juste et complet; et certains lecteurs pourroient bien n'y voir qu'une analogie trop recherchée.

Pour juger les *Mémoires de madame de Larochejaquelein*, il faut les connoître dans l'ouvrage même, il faut les étudier et les sentir avec son cœur, parce que le critique le plus fidèle n'en feroit jamais passer l'effet dans l'esquisse la plus heureuse. Mon ministère se borne donc à garantir qu'on y trouvera tous les genres de mérite; l'ordre le plus naturel dans la narration; la plus grande justesse d'esprit dans la manière de voir les choses; le plus grand bonheur d'expression dans la manière de les peindre; une impartialité qui touche et qui étonne toujours, parce qu'elle se conçoit à peine dans une personne qui raconte ses malheurs; une modestie qui enchan-

te d'autant plus qu'elle produit un résultat presque opposé à celui que l'écrivain s'est promis, et que, tout en se défendant d'un héroïsme qui n'est pas de son sexe, madame de Larochejaquelein prouve, sans le vouloir, qu'elle n'a jamais été égalée en courage et en dévouement par aucune fille, par aucune épouse, par aucune mère. Que dirois-je après cela de la perfection de certains détails, qui puisse ajouter à l'idée que j'ai cherché à faire prendre de l'ensemble? Je ne finirai cependant pas cette ébauche trop légère sans recommander à l'attention du lecteur certains passages qui lui rappelleront Salluste, mais Salluste embelli, tels que le portrait de M. de Lescure, et celui de Henri de Larochejaquelein. Quant à la description de la déroute du Mans et de ses suites, comme il n'y avoit presque point d'exemple d'une telle catastrophe dans l'histoire des nations, il n'y a peut-être point d'exemple d'une telle narration dans leur littérature. On conçoit que madame de Larochejaquelein ait été plus vivement inspirée encore pour raconter les derniers momens de ce jeune héros dont elle portoit alors le nom, de ce vertueux Lescure dont le souvenir est sacré même pour ceux qui l'ont combattu; je serois bien trompé si quelqu'un pouvoit lire ce récit sans répandre des larmes.

J'ai rapporté jusqu'ici mes observations sur le style des *Mémoires* à madame de Larochejaquelein, sans égard à cette ligne du titre qui annonce qu'ils ont été rédigés par M. de Barante. Ce n'est pas que je mette en doute la part que M. de Barante a pu prendre à cette rédaction, mais parce que je suis convaincu qu'elle a été extrêmement foible, et qu'il n'a consenti à la reconnoître que par condescendance pour l'excessive modestie de l'auteur. Les talens de M. de Barante sont connus, mais il y a un secret que le génie même ne peut pas donner, celui de cette sensibilité divine qui réside dans le cœur d'une femme extrêmement tendre, occupée de tout ce qu'elle a aimé sur la terre, et qui perce à toutes les pages qu'elle écrit. On a remarqué avant moi ce mot sublime dans le récit de la déroute. « Le fidèle Bontemps, domestique de M. de » Lescure, ne voyant pas qu'on s'occupât de » ma fille, la chercha partout. Il la trouva et la » prit dans ses bras. Au milieu de la foule, il » m'aperçut, et élevant l'enfant, il me cria : Je » sauve l'enfant de mon maître. Je baissai la tê- » te, et je me résignai. » On a remarqué, dis-je, cette *résignation* d'une mère qui retrouve son enfant pour le voir mourir, et quel autre qu'une mère auroit pu écrire ainsi ? Voici un sentiment qui porte le même caractère, et qui

fait naître la même réflexion. Madame de Larochejaquelein étoit accouchée de deux enfans, après la mort du général, et s'étoit réfugiée avec ces pauvres petites créatures dans une cabane de la paroisse de Prinquiaux, qui étoit alors censée abandonnée de ses habitans. « On s'aperçut » après quelques jours, dit-elle, que ma petite » Joséphine avoit le poignet démis. Cela me fit » une grande peine, et je résolus, quand elle » seroit plus grande, de m'en aller, en men- » diant mon pain, la porter à mon cou jusqu'à » Barèges. Ce projet ne me paroissoit pas du » tout extraordinaire. Je n'avois ni espoir, ni » idée de l'avenir. Je ne savois rien de ce qui se » passoit au monde. Je me voyois proscrite et » misérable, et j'avois l'âme trop abattue pour » songer que ma position pourroit changer. » Mais la pauvre enfant mourut douze jours » après sa naissance. On m'apprit cette nou- » velle sans préparation à la façon des paysans. » La fille de Couret, en entrant dans la cham- » bre, me cria : Votre fille du Bois-Divet est » morte. Je répondis : Elle est plus heureuse » que moi; et cependant je me mis à pleu- » rer. »

Madame de Larochejaquelein pourroit se passer de tout autre motif d'intérêt que son talent et l'importance de son sujet. Il suffiroit de dire,

pour exciter la curiosité publique en faveur de son livre, qu'aucun écrit du même genre n'a réuni jusqu'ici plus de détails singuliers, plus de renseignemens indispensables, de faits et d'aperçus nouveaux sur la guerre de la Vendée. Ceux mêmes qui ont vu cette guerre de très-près, et qui l'ont étudiée depuis dans le commerce des personnes les plus instruites, et dans les ouvrages les plus distingués par les lumières et l'impartialité de leurs auteurs, conviendront qu'ils avoient encore beaucoup à apprendre avant de l'avoir lu, et qu'il les a initiés à la connoissance d'une foule de particularités remarquables. Ils s'y formeront surtout une idée plus juste des événemens, des hommes qui y ont pris part, et de l'esprit général du pays insurgé qui n'a jamais été apprécié avec plus de sens et représenté avec plus d'exactitude. Cependant madame de Larochejaquelein n'étoit pas maîtresse elle-même de borner l'effet de ses *Mémoires*, et de ne produire qu'une impression commune. Personnage nécessaire du grand drame qu'elle met sous les yeux du lecteur, elle n'a pu se dérober à ses regards et à son admiration. Comment refuseroit-il son estime à tant de courage, son intérêt à tant de vicissitudes, sa pitié à tant de malheurs? Madame de Larochejaquelein est née à Versailles, le 25 octobre 1772, du mar-

quis de Donnissan : elle épousa M. de Lescure, le 27 octobre 1791, à l'âge de dix-neuf ans; elle les accompagna bientôt l'un et l'autre au milieu de tous les hasards de la guerre; elle les suivit au milieu des revers les plus épouvantables; enceinte, déjà mère, portant un enfant dans ses bras, fugitive avec un peuple entier dévoué au fer des soldats où à celui des bourreaux, le plus souvent sans asile, sans nourriture, sans vêtemens, obligée de laisser sa fille dans une chaumière à la garde de quelques pauvres paysans, l'amour filial, l'amour conjugal, l'amour maternel soutenoient ses forces presque épuisées. Son père, son époux, son enfant lui restoient. M. de Lescure, frappé d'une balle au-dessus de l'œil droit, meurt dans la voiture qu'elle escortoit à cheval. M. de Donnissan est fusillé à Angers. La petite lui est enlevée à seize mois. Une de ses tantes qu'elle aimoit presque comme une mère, est envoyée à l'échafaud à l'âge de quatre-vingts ans; et ces funestes souvenirs ne devoient pas être les seuls qui se rattacheroient à son nom! Décidée par les instances de sa mère, par le désir de *rester encore vendéenne*, comme elle le dit éloquemment, et par les vertus d'un autre Lescure que la patrie et l'amitié pleureront long-temps, la veuve du héros le plus justement estimé de l'ancienne guerre est encore aujourd'hui la veuve du héros

de la nouvelle guerre, de la dernière Vendée. Elle avoit épousé en secondes noces ce brave Larochejaquelein, dont l'âme noble et simple offroit la réunion de toutes les vertus civiles et de toutes les vertus chevaleresques. On sait quelle mort l'a ravi à une armée dont il étoit l'amour et l'ornement !

Des aventures si tragiques pouvoient prêter à toutes les hyperboles du style romanesque, et un écrivain médiocre n'auroit pas manqué cette occasion d'entasser les lieux communs de sensibilité qui traînent dans tant de livres de circonstance. Comme c'est le plus éblouissant de tous les genres d'élocution, c'est aussi le plus facile, et il n'est que trop vrai que le plus facile est toujours le plus près du succès dans une littérature qui s'épuise. Madame de la Rochejaquelein a eu le sens exquis de dédaigner ces vains ornemens du discours, que n'admetteient ni la sagacité de son esprit, ni la simplicité de son cœur. Elle exprime ce qu'elle a senti, et son expression pénètre sans étonner. On sent qu'elle dit ce qu'elle a vu, qu'elle le dit comme elle l'a vu, et c'est ce qui fait qu'on croit le voir avec elle. Un écolier de rhétorique l'accuseroit de parler trop froidement de la mort de son père, de celle de sa vieille tante, de celle de son petit enfant. « On l'em-» mena à Angers, où il fut fusillé. Ma mère ne

» l'a su que trois ans après..... Ma pauvre tante » fut jugée et fusillée. Nous lui étions bien tendrement attachés, à cette malheureuse tante. » Elle avoit, à quatre-vingts ans, la piété la plus » douce et le plus aimable caractère.... » Cette singulière froideur dans le récit de catastrophes si épouvantables, est le chef-d'œuvre de l'éloquence naturelle; car c'est l'expression la plus vraie de la sensibilité. Que le cœur est accablé, quand il exhale de pareilles douleurs sans les accompagner d'une réflexion, d'un regret, d'un cri de désespoir ou d'anathême! Que sa résignation est terrible! et quelle éloquence parviendroit à rendre de tels sentimens avec un tel langage, s'il ne les avoit éprouvés!

Il me reste une infinité de choses à remarquer dans les *Mémoires de madame de Larochejaquelein*. Je conviens qu'il y a peu d'ordre dans le premier article qu'ils m'ont fourni; mais l'homme qui seroit capable d'y mettre beaucoup plus d'ordre seroit-il digne de les lire?

Continuation.

Continuation.

QUAND un peuple a perdu momentanément sa morale et son esprit national par l'effet d'une conquête ou d'une révolution, il perd nécessairement sa langue. Il n'y a plus d'idées justes, et par conséquent il n'y a plus de mots appropriés aux choses. Pour mesurer certaines folies dans toute leur étendue, il suffiroit de se rendre compte de l'acception révolutionnaire de certaines expressions consacrées, qui avoient été diamétralement détournées de leur sens. Je me bornerai à un exemple. En 1793, à cette époque où l'on ne cessoit de proclamer la légitimité de l'insurrection et la sainteté de la révolte, douze ou quinze départemens de France, parmi ceux que leur position topographique mettoit le mieux à l'abri de l'invasion des fausses théories et de celle des mauvaises mœurs, osèrent se soulever contre une oppression manifeste, intolérable. C'étoit au moins la septième partie de la population, et pour s'exprimer en termes constitutionnels du temps, une *fraction* considérable *du peuple.* Elle fut notée de *brigandage*, et ce terme injurieux acquit ainsi dans l'usage de glorieuses synonymies. Il n'y avoit pas moyen d'empêcher qu'il ne signifiât *courage, héroïsme, dévouement, résistance à la tyrannie*, et si l'on avoit

inventé une qualification plus flétrissante encore pour les Vendéens, elle ne les auroit pas flétris davantage. Ils en furent si persuadés, qu'ils reçurent ce nom naïvement, comme les *gueux* du Brabant, et qu'ils ne l'ont jamais repoussé. Ce n'étoit point l'ironie d'un esprit amer; c'étoit la franche résignation de la vertu insultée, qui vouloit bien constater, par ses propres outrages, l'oubli universel des principes. Quand madame de Larochejaquelein fuyoit de village en village, avec un enfant dans ses bras, mendiant du travail, un asile et du pain, les paysans se recommandoient les uns aux autres la *brigande* et sa petite fille. La mère, la tante de madame de Larochejaquelein, cette respectable octogénaire qui finit par périr sur l'échafaud, étoient aussi des *brigandes*. Le vertueux Lescure, l'Epaminondas de la Vendée, cet homme dont les républicains n'auroient pu s'empêcher d'immortaliser le sublime caractère, dans le cas même où l'histoire n'eût jamais repris ses droits, ce héros de vingt-cinq ans, que les soldats de tous les partis appeloient *le saint du Poitou*, c'étoit un *brigand!* Etrange désordre de jugement, qui influe sur les élémens les plus simples de la société, et qui bouleverse jusqu'au langage!

C'étoit l'art d'un parti qui régnoit par le mensonge, et qu'on auroit dépouillé de tout son

pouvoir en rendant les mots dont il se servoit à leur sens naturel. Les trois quarts de la France sont encore très-persuadés que cette guerre de la Vendée avoit été provoquée par les nobles, que c'étoit la guerre des nobles, et par conséquent la guerre de la fortune et des préjugés contre le peuple. On ne se doute pas que c'étoit précisément le contraire, c'est-à-dire, la guerre la plus populaire que les amis de l'indépendance aient livrée aux tyrans. Ce Caton, ce Brutus, ce Cassius qu'on a surnommés les derniers des Romains, combattirent aussi contre des Romains, et l'histoire n'a pas hésité à leur payer de justes hommages. César ne fit jamais déclarer par le sénat que Pompée fût un *brigand*, et il l'honora quand il l'eut vaincu.

Les nobles et les prêtres ont concouru à la guerre patriotique de la Vendée comme tous les citoyens, parce qu'il n'est pas décidé qu'un noble ou un prêtre ne soit pas un citoyen. On eut si peu d'égard d'ailleurs à la noblesse, dans la guerre de la Vendée, qu'elle n'est pas même entrée en considération *à mérite égal* entre deux officiers : « Les principaux », dit madame de Larochejaquelein, « étoient alors MM. Forestier, » Tonnelay, Forêt, Villeneuve du Caseau, les » frères de Cathelineau, le chevalier Duhoux, » le chevalier Desessarts, Guiguard, Odaly, les

» frères Cadi, Bourrasseau, etc., les uns gentils-
» hommes, d'autres bourgeois, d'autres paysans...
» Tous vouloient le même but, et s'y étoient en-
» tièrement et sincèrement dévoués.... La diver-
» sité des conditions étoit oubliée. Un brave
» paysan, un bourgeois d'une petite ville étoient
» les frères d'armes d'un gentilhomme. Ils cou-
» roient les mêmes dangers, menoient la même
» vie, étoient vêtus des mêmes habits, et parloient
» des mêmes choses qui étoient communes à tous.
» Cette égalité n'avoit rien d'affecté; elle étoit
» réelle par le fait; elle l'étoit de cœur aussi pour
» tout gentilhomme qui avoit du sens... L'égalité
» régnoit bien plus dans l'armée vendéenne que
» dans la république, au point que j'ignore en-
» core, ou n'ai appris que depuis, si la plupart
» de nos officiers étoient nobles ou bourgeois;
» on ne s'en informoit jamais, on ne regardoit
» qu'au mérite. Ce sentiment étoit juste et na-
» turel; il partoit du cœur, et, sans être inspiré
» par la politique, il y étoit trop conforme pour
» n'être pas général. Je n'en rappellerai qu'un
» exemple très-remarquable. M. Forestier étoit
» fils d'un cordonnier du village de Chaudron,
» en Anjou, et il a joué le rôle le plus brillant
» à l'armée, près des princes, dans les cours
» étrangères, partout enfin, jusqu'à sa mort,
» arrivée vers 1808. » Ce noble roturier ne de-

voit rien à l'intrigue, ni à l'habitude du monde. Il avoit alors dix-huit ans.

A côté de Lescure et de Larochejacquelein se remarquoit Cathelineau, dont madame de Larochejaquelein fait ce beau portrait : « C'étoit » un simple paysan qui avoit fait quelque temps » le métier de colporteur pour le commerce » des laines. Jamais on n'a vu un homme plus » doux, plus modeste, et meilleur. On avoit » pour lui d'autant plus d'égards, qu'il se met- » toit toujours à la dernière place. Il avoit une » intelligence extraordinaire, une éloquence en- » traînante, des talens naturels pour faire la » guerre et diriger les soldats. Il étoit âgé de » trente-quatre ans; les paysans l'adoroient et » lui portoient le plus grand respect. Il avoit » depuis long-temps une grande réputation de » piété et de régularité, tellement que les sol- » dats se plaçoient, quand ils le pouvoient, au- » près de lui dans les combats, pensant qu'on » ne pouvoit être blessé à côté d'un si saint » homme..... Quand il s'agit de nommer un » général en chef, M. de Lescure, qui étoit alors » blessé, rassembla chez lui les officiers, et leur » dit : Je donne ma voix à M. Cathelineau. Tout » le monde applaudit, excepté le bon Cathelі- » neau, qui fut surpris de tant d'honneur. » Il périt peu de temps après, les armes à la main.

Trois frères, quatre beaux-frères, et seize cousins de Cathelineau moururent de la même manière et pour la même cause. Il ne reste de lui qu'un fils et quatre filles qui n'ont jamais cessé de vivre dans la plus extrême pauvreté. Comme le principal caractère de la guerre de la Vendée étoit un dévouement sans bornes et sans exemple, la principale vertu des guerriers qui s'y sont formés étoit un désintéressement dont l'antiquité même n'offroit pas le modèle. Ils ne portoient ni cordons, ni décorations, ni broderies. Les officiers ne se distinguoient des soldats, que parce qu'ils marchoient les premiers au combat. Un d'entre eux, frappé à mort après un petit *passe-droit* qui lui avoit été fait dans l'armée, expira en disant : *vive le Roi! quand même!* et cette phrase de la langue du peuple est encore aujourd'hui leur devise. Après s'être battus comme Bayard, ils se sont retirés dans leurs champs, prêts à prendre les armes si la patrie et le Roi les appeloient encore, mais étrangers aux brigues des cours et aux émulations ambitieuses qui divisent les hommes en faveur. On croiroit, à la simplicité de leurs mœurs, qu'ils n'ont jamais quitté les rangs des simples citoyens pour conduire des armées et pour protéger des villes. Henri de Larochejaquelein disoit un jour : « Si » nous rétablissons le Roi sur son trône, il

» m'accordera bien un régiment de hussards. » Et l'homme qui parloit ainsi a été sur le point de sauver la France et la monarchie. A peine ont-ils du sang à se reprocher, puisqu'ils n'en ont versé que pour la défense légitime et sur leur territoire attaqué. Il est de notoriété publique que le brave Lescure, tant de fois blessé dans une guerre où les généraux étoient soldats et combattoient sans cesse corps à corps, n'a pas donné la mort à un seul homme. Jamais il n'a laissé périr ou maltraiter un prisonnier, tant qu'il a pu s'y opposer, même dans un temps où des massacres effroyables entraînoient les officiers les plus doux à user de représailles. Il n'y a pas un François de l'armée républicaine qui ne s'en souvienne avec attendrissement, et qui n'ait combattu avec estime de si nobles adversaires.

Il n'y a donc que la mauvaise foi la plus manifeste qui puisse s'obstiner à nous priver d'une partie de notre gloire militaire, en renouvelant des imputations absurdes et des qualifications qui ne sont injurieuses que pour ceux qui les ont données. La révolution étoit un grand et difficile problême. On a pu se tromper sur sa solution, mais elle est trouvée aujourd'hui, et il seroit inutile et dangereux de la remettre en question. Tous les peuples ont eu des guerres politiques qui ont développé de part et d'autre

de grands talens et de grandes vertus; tous les peuples sensés, et jaloux de se conserver, ont oublié sagement ces dissensions funestes quand elles ont cessé, et ils n'ont point prolongé, dans des discussions violentes, des altercations qui étoient jugées par l'événement. Confondons nos rangs de bonne foi, sous la seule bannière qui puisse rallier les François; et ne nous souvenons de nos débats que pour en tirer des leçons utiles. Je me bornerai aujourd'hui à remarquer deux de ces conséquences, qui sont loin d'être au nombre des plus importantes: la première, c'est que les contemporains sont mauvais juges de leurs intérêts; la seconde, c'est que les calomnies des partis ne prévalent pas devant l'histoire.

Coup-d'Etat du 18 *brumaire*, par M. BIGONNET, représentant du peuple, membre du conseil des cinq-cents, exclu le 18 brumaire an 8.

IL n'y a pas plus de vingt ans que nous avions le bonheur de posséder en France une constitution républicaine avec tous ses agrémens; les sociétés de Jacobins sous le nom de *cercles constitutionnels*, la loi des suspects sous le nom de *loi des otages*, la motion philantropique de M. Tissot, sur la nécessité de convertir les royalistes en *ilotes*, organisée par la loi du 3 brumaire, et je ne sais combien d'autres gentillesses libérales qu'on nous ménage le plaisir de revoir l'année prochaine. L'avantage de nous représenter étoit alors plus lucratif et plus commun. Au lieu d'une représentation étriquée qui s'éparpille en tout sens sur des banquettes à demi-désertes, nous pouvions montrer à l'Europe étonnée sept cent cinquante législateurs qui décidoient tous les matins de ses destinées futures par assis et levé, moyennant la valeur de quelques myriagrammes de froment, au cours de la dernière mercuriale. Ces nouveaux républicains ne retraçoient pas seulement les républicains d'Athènes et de Rome par le courage et l'éloquence. Leur ressemblance plus complète s'étendoit jusques

au costume, quoique par un raffinement délicat du sentiment national, ils n'eussent pas sacrifié toutes les traditions de la patrie. La toge sénatoriale flottoit sur l'escarpin ciré à l'angloise; les plis du jabot s'échappoient avec goût entre les plis du laticlave, et la perruque aux ailes de pigeon, poudrée à blanc, surmontoit élégamment le *pallium*. Rome n'étoit plus dans Rome; elle étoit parmi les collègues de M. Bigonnet.

Cependant, la France ne partageoit pas tout entière l'enthousiasme officiel du *Moniteur*. Les bonnes gens qui avoient fait les frais de la représentation, et qui ne voyoient qu'un intermède d'assez mauvais ton dans cette mascarade solennelle, soupiroient depuis long-temps après le dénoûment. Il y en avoit un que beaucoup de spectateurs appeloient de tous leurs vœux, préparoient de tous leurs efforts, et que les malins du parterre croyoient avoir deviné; mais une fatalité inexplicable voulut que les personnages essentiels ne sortissent pas de la coulisse, et il est impossible de dissimuler qu'un sentiment universel de satisfaction se répandit parmi les assistans quand Hercule descendit des nues.

Un général fort connu dans ce temps-là, et dont on a parlé davantage depuis, débarqua dans un petit port de la Méditerranée. Il fit le voyage de Fréjus à Paris, au bruit des acclama-

tions de l'immense majorité des François, dont il trompa plus tard l'espérance. Il parut, signifia au corps législatif de transporter ses séances au château de Saint-Cloud; et ce qu'il y a de plus singulier, lui notifia cet ordre par un placard. Les expressions en étoient assez franches. Il se contentoit de mettre dans la balance ses victoires et ses traités, opposés aux balourdises des conseils; d'expliquer, par son absence, la reprise des hostilités, les revers des armées, et d'indiquer sa présence comme l'unique garantie de la victoire et de la paix. Les conseils partirent pour Saint-Cloud. Les anciens furent logés dans la galerie avec quelque magnificence, dit M. Bigonnet, qui étoit du conseil des cinq-cents, et les cinq-cents furent relégués dans l'Orangerie, dont la négligence et la mesquinerie affectées étoient de mauvais augure pour les républicains du 18 brumaire. Ce détail naïf n'est pas sans importance pour l'histoire. Il y a entre les opinions de l'Orangerie et celles de la Galerie, une nuance précieuse. Tyran, qui que tu sois, roi, conquérant ou usurpateur, si tu veux soumettre les opinions républicaines, et traîner les libéraux à ton char, ne les loge pas à l'Orangerie.

On sait comment cette scène se termina, et il répugne à la pudeur d'un homme et d'un

François de s'appesantir sur les détails. *L'usurpateur* ne fit qu'un pas dans la salle où M. Bigonnet lui prit les deux bras. (Eh mon Dieu M. Bigonnet, il ne falloit pas le lâcher.) Après cela, il se contenta d'envoyer signifier aux *cinq-cents*, par *vingt* grenadiers précédés d'un adjudant, l'ordre d'évacuer la salle. M. Bigonnet assure que cet ordre mit fin à toute irrésolution. On évacua, mais avec dignité. La troupe ne parvint à se rendre maîtresse de la place, qu'avec une lenteur qui attestoit en même temps la répugnance des vingt soldats et la noble résistance des cinq cents députés. On évacua cependant. Les plus sages sortirent par la porte, les plus pressés sortirent par la fenêtre. Les plus braves ne quittèrent pas leurs chaises curules; on les retrouva dessous.

Ce changement, qui offroit à l'opinion monarchique, sinon une grande probabilité de succès, du moins une garantie assez imposante contre le retour de la monstrueuse puissance des jacobins, fit peu de sensation dans le peuple. Il savoit depuis long-temps que les libéraux ne le comptent pour quelque chose qu'autant qu'ils en ont besoin, et il regardoit de loin, avec une sage indifférence, leurs avantages et leurs revers. Les paysans de Saint-Cloud s'aperçurent cependant qu'il s'étoit passé quelque chose de fort

extraordinaire. En voyant le parc inondé de fantômes bizarres qui fuyoient à travers les broussailles et traînoient gauchement des manteaux de pourpre, ils s'avisèrent de quelque étrange révolution; les uns craignirent qu'une troupe d'histrions n'eût pris d'assaut le sanctuaire des lois, et les autres qu'un coup d'Etat qui renversoit pour la seconde fois l'ordre du calendrier, n'eût transporté le mardi-gras en novembre.

Rien n'avoit manqué à la gloire du vainqueur que des adversaires à combattre, et comme il ne s'entendoit pas mal en gloire, il fut mortifié d'avoir vaincu sans péril. Une sorte de pudeur lui reprochoit la facilité de son triomphe. Il sentoit que l'histoire contemporaine, attentive à chercher des sujets de dérision dans les hauts faits des aventuriers politiques, ne perdroit pas l'occasion d'assimiler la victoire aisée du 18 brumaire aux prouesses de Don Quichotte. Epouvanté de cette idée, il prescrivit à la Clio mercenaire qui burinoit ses prodiges dans des journaux déjà vendus, de relever au moins son entreprise par la supposition d'un danger. Alors fut improvisé ce roman des poignards, auquel nous avons eu la bonté de croire pendant vingt ans, et dont personne n'auroit détrompé la postérité, si une pétition intempestive n'étoit venue émouvoir les entrailles patriotiques de M. Dupont de l'Eure et

de son ancien collègue M. Bigonnet. Le plaisir assez frivole de rendre Buonaparte comptable d'un petit mensonge de plus, l'emportant enfin dans ces véridiques citoyens sur l'honneur de l'auguste aréopage dont ils ont fait partie, nous les avons vus, luttant de sincérité, pour imprimer aux républicains de l'an 8 une tache ineffaçable de ridicule. L'apparence de la résistance la plus légère, une foible velléité de courage auroit absous cette espèce de représentation nationale de l'opprobre d'avoir livré la France au premier tyran venu, sur l'injonction d'un caporal. La scène des poignards me plaisoit; c'étoit la seule de ces misérables saturnales qui rappelât quelque chose de l'antiquité, qui révélât, je ne dis pas l'organisation grande et prononcée d'un républicain digne de ce nom, mais l'intention et le talent du rôle. Eh bien ! cette scène, je dois vous le déclarer avec toute la *grossièreté* de ce style rustique et mal poli que nous reprochent les élégans rédacteurs de *la Renommée*, cette scène que la tragédie attendoit pour l'exposer à l'admiration des siècles futurs, n'est que la plus impertinente des *mystifications*. Vous pouvez en croire M. Bigonnet; il étoit là, M. Bigonnet. Il représentoit la sept cent cinquantième partie du peuple. Il a *défilé* très-lentement avec tous ceux de nos courageux représentans qui ont eu l'audace de

défiler devant les vingt grenadiers en question ; et M. Bigonnet, qui étoit bien près de Buonaparte, puisqu'il a pu le prendre par le bras, n'a pas aperçu un seul poignard. La raison en est toute simple; c'est qu'il n'y en avoit point à l'Orangerie. Eh! pour quelle occasion gardoit-on les poignards, M. Bigonnet, je vous le demande? Par quel funeste hasard avoit-on négligé cet accessoire essentiel dans le vestiaire d'un législateur républicain ? A quelle cérémonie de théâtre réserviez-vous cet appareil qui vous a manqué le jour d'une usurpation? Et de quelle usurpation, M. Bigonnet! Car, vous le savez, elle fut exécutée *coràm senatu*, comme dit Cicéron, *coràm patribus*, comme dit Tacite, c'est-à-dire à la face des *cinq cents* et des *anciens*, au nom d'un général *qui avoit perdu la tête*, par vingt grenadiers que l'aspect inaccoutumé de vos toges majestueuses avoit frappés de respect! Il est beau, sans doute, d'évacuer avec une fière lenteur une place surprise; mais il seroit plus beau de la garder, ou du moins de la défendre, quand on est payé pour ça.

Je serois bien en peine de dire quelle importance M. Dupont et M. Bigonnet ont attachée à la vérification tardive d'un fait qu'ils auroient eu le temps d'expliquer pendant les quatorze ans qu'a

duré l'usurpation. J'aime à croire qu'ils n'ont été distraits de ce soin que par l'embarras de leurs fonctions administratives; mais je ne puis souscrire en tout à la péroraison un peu emphatique de M. Bigonnet : « Rappelons, dit-il, le courage » de cette assemblée attaquée comme un poste » ennemi, et qui reste inébranlable jusqu'à ce » que la violence arrache chacun de ses mem- » bres de la place que lui a assignée la volonté » du peuple. » En général, on reste assez volontiers à la place où l'on est arrêté par ses devoirs, et surtout par ses intérêts, quand on n'a aucune raison d'en sortir; et le courage qui ne cède qu'à la violence est si commun, que ce n'est pas la peine de s'en vanter. Je n'ai vu d'ailleurs nulle trace de violence dans le récit de M. Bigonnet. Si l'on peut tenir compte de quelque vertu civile à l'assemblée dans laquelle il siégeoit, c'est purement et simplement de sa soumission à la consigne.

« Sachons apprécier tous ces actes de dévoue- » ment, continue fièrement M. Bigonnet, et » convenons que si César, marchant au sénat » pour se ceindre le front du diadême, y reçut » la punition de son audace d'un petit nombre » de conjurés..... la conduite du conseil des » cinq-cents est un de ces monumens de fidé- » lité

» lité propres à attacher les peuples à une re-
» présentation nationale, et à inspirer aux am-
» bitieux un juste et salutaire effroi. »

Ce raisonnement seroit une épigramme d'un excellent goût; mais toute mon estime pour la logique de M. Bigonnet ne me le fera jamais prendre au sérieux. Je n'ai pas refusé de rendre justice au bel ordre dans lequel le conseil des cinq-cents a évacué le lieu de ses séances; mais je ne saurois croire que cette démarche, aussi prudente que méthodique, *fût propre à inspirer aux ambitieux un juste et salutaire effroi.* Les ambitieux ne s'effraient pas à si bon marché. Depuis que vous m'avez appris, M. Bigonnet, qu'il n'y avoit pas de poignards à l'Orangerie, j'éprouve, je ne sais pourquoi, que la conduite du conseil est au contraire fort encourageante pour les ambitieux, et fort peu rassurante pour les peuples. Je trouve aussi que vous parlez avec trop de mépris de ce *petit nombre de conjurés* qui tuèrent César. Il est vrai que vous étiez cinq cents; mais il ne faut pas abuser de ses avantages. D'ailleurs, les noms de Cassius et de Brutus sont consacrés par le temps. A mérite égal, il faut attendre. Attendez, M. Bigonnet; et surtout consolez-vous de ne les avoir pas imités. Les insensés crurent sauver Rome; ils la perdirent. César avoit délivré son pays de l'intolérable ty-

rannie des tribuns, l'heureux empire de son génie avoit assoupi les prescriptions, fermé les tombeaux, effacé jusqu'au souvenir des temps désastreux de Marius et de Sylla. Le génie de la liberté romaine put se révolter contre lui; mais il versa plus tard des larmes sur la cendre de ce grand homme, et Rome entière se couvrit de deuil quand elle l'eut comparé à ses successeurs.

Au Roi. *La vérité sur l'administration de la justice.* Cet ouvrage présente particulièrement la vérité sur le jugement de Moreau, pour l'exactitude de l'histoire de France, et pour répondre à la brochure de M. Lecourbe, intitulée : *Opinion sur la conspiration de Moreau, Pichegru et autres.* Ma défense avec des motifs urgens pour désigner des juges à la place de la Haute-Cour, à l'effet de juger une prise à partie contre la Cour royale de Paris, et juger surtout MM. Lecourbe, Thuriot et Séguier, et pour désigner aussi une autre Cour royale à la place de celle de Paris, à l'effet de juger les causes de ceux qui l'ont prise à partie. Quelques idées très-simples pour une nouvelle organisation judiciaire. Par J. B. Selves, ancien magistrat, ex-législateur fructidorisé.

J'ai cru devoir copier ce long titre tout entier, parce que je ne connois point de titre au monde qui soit plus propre à rendre une analyse inutile, à tenir lieu d'une table de chapitres bien complète, et à donner une exacte idée du style et des formes de l'auteur. Il ne falloit pas moins, à la vérité, pour le sommaire d'une simple requête de 472 pages in-8.°, que M. Selves a judicieusement subdivisée en trois points,

et dont toutes les parties sont d'ailleurs en raison proportionnelle du volume démesuré de l'ouvrage. Il n'y a pas un mot qui ne soit polysyllabe, quand la synonymie l'a permis, pas une phrase qui n'occupe une page, pas une période qui n'en couvre quatre, et où la pensée, bonne ou mauvaise, fausse ou vraie, utile ou ridicule qui en fait le fond, ne soit délayée, dénaturée, atténuée, effacée, au point de devenir méconnoissable, et de se perdre dans l'expression, sans rien laisser à l'esprit. Cela est d'autant plus fâcheux, qu'il y a des choses que M. Selves a vues avec assez de justesse, et qu'il auroit pu présenter avec assez d'utilité; mais il a malheureusement l'éloquence du parquet et la logique de la grand-chambre. Long-temps enrégimenté sous les drapeaux de la chicane, il ne sait la combattre qu'avec sa tactique. C'est un transfuge qui a passé à l'ennemi avec tout son bagage, et qui n'oppose à ses anciens camarades que des armes tirées de leurs arsenaux.

Le premier point de M. Selves est le plus curieux. C'est celui qu'il a eu la bonté d'écrire *pour l'exactitude de l'histoire*, et qui est aussi exact que tout ce que les historiographes écrivent depuis vingt ans. Il y examine deux questions qu'il faut diviser : la première a rapport à la culpabilité relative de Moreau, sur laquelle il

est permis de ne pas partager l'opinion de M. Selves, et la seconde aux révélations de M. Lecourbe, sur lesquelles il est difficile de ne pas partager son mécontentement, quand on en examine les conséquences possibles. Il faut cependant laisser venir la réplique de M. Lecourbe qui ne peut pas tarder beaucoup. Les disputes des gens de loi ne finissent pas en première instance.

Le second point est moins piquant. C'est une suite de diatribes pesantes et de philippiques diffuses contre monsieur Legoux le procureur général, contre M. Agier le président, contre son neveu le substitut, contre son beau-père le greffier, contre M. Séguier qui porte si bien un beau nom, et contre M. Thuriot dont il y a si peu de choses à dire. Et au milieu de tout cela, ce sont les cinquante procès de M. Selves rebattus jusqu'à satiété, le procès d'hypothèques, le procès de faux, le procès de frais, le procès de cent mille francs, le procès de sept francs cinquante centimes, le procès de paille, le procès de foin, et le procès Duchêne avec la gravure. Les amateurs de scandale seront cependant trompés dans leurs espérances, s'ils en cherchent dans ce mémoire de récrimination autant que la matière en promet. Rien ne prouve que M. Selves soit méchant, et il est prouvé par son livre qu'il n'est pas malin.

Je dirai peu de choses du troisième point, qui a pour objet quelques idées sur une nouvelle organisation judiciaire. J'ai sous les yeux l'exemple d'un de mes plus ingénieux collaborateurs, qui a long-temps encouru la colère des gens de robe, pour avoir porté une main timide sur l'arche sacrée; je détourne avec respect mes regards de la pompe de ses cérémonies, je me prosterne de loin devant ses lévites, et je m'écrie comme Panurge, pressé de mettre à sac l'armée formidable des Chiquanous : Non, vraiment je n'irai pas!

Ce qui embarrasse le plus M. Selves, ce n'est pas d'ailleurs ce qu'il y auroit à faire pour le venger de la magistrature et des magistrats, quoiqu'il soit peut-être de tous les plaideurs celui qui a le plus à s'en plaindre. Il n'est que trop sûr de son fait; car M. Selves ne porte pas une âme impitoyable, et je le crois très-disposé à craindre qu'on n'aggrave le juste châtiment de ses ennemis au-delà de toute mesure pour faire droit à ses doléances. Il n'est véritablement inquiet que des moyens qu'on peut prendre pour récompenser ses services, et ses services sont si nombreux, qu'il a été obligé, modestie tenante, de leur consacrer dans son livre la plus longue parenthèse que l'on connoisse. Elle remplit trente-trois pages bien mesurées. D'abord, et dès le 10

mai 1790, M. Selves, qui n'est pas de ces royalistes dont tous les services datent du 31 mars 1814, contribua à faire juger l'*alibi* d'un duc et pair (je procède par ordre chronologique, et non par gradation, car dans le dernier cas, l'*alibi* de ce duc et pair m'auroit paru le service le plus important de M. Selves). Il a partagé le sort du petit nombre de suspects qui ont subi la réclusion en 1793; mais il convient que les amis de la sagesse l'en ont un peu dédommagé en le nommant de temps en temps président de leurs assemblées électorales, et cette intermittence de persécutions et de présidences soulage effectivement l'âme du lecteur. Il a fait soumissionner des biens nationaux sans avoir la possibilité, le temps ou le dessein de les payer, et il a sauvé de cette manière trente mille livres de rentes à un comte émigré qui est aussi pair de France (les services de M. Selves portent bonheur). Il a failli subir enfin la déportation au 18 fructidor, avec un grand nombre d'autres qui n'étoient pas tous, à la vérité, des royalistes profès. Après cette récapitulation écrite de bonne foi, et qui honore au moins la naïveté de M. Selves, M. Selves se demande ingénument ce qu'il doit demander au Roi, et consulte sur cette question avec son lecteur qui ne le sait pas mieux que lui. « Il solliciteroit volontiers la noblesse, mais il craindroit,

» *lorsqu'il* a tant d'enfans et de petits-enfans, » de les exposer à déroger pour *satisfaire leurs* » besoins, surtout tant que les nouveaux cas de » *dérogeance* ne sont pas fixés, *malgré que dans* » *le nouvel état de nos chères lumières*, ils doi- » vent être moins nombreux *qu'ils l'étoient* au- » trefois, car ils ne défendront pas sans doute » (les cas de *dérogeance*) tout commerce qui » ne seroit pas fait sous balle et sous corde, *ni* » *l'état d'artiste*, sans pourtant permettre au » comte, au marquis, au baron, ni au cheva- » lier de vendre pour deux sous de vin ou de » rhubarbe, ni d'être histrion, parce que nos » mœurs n'en sont pas encore au point de pou- » voir imiter de si près les Anglois, chez lesquels » on voit le chevalier *tel* au nombre des fripiers, » le duc *tel* au nombre des tailleurs. » Et M. Selves seroit désespéré qu'on pût confondre ses descendans avec des chevaliers et des ducs. Il ne souffrira pas de *dérogeance* dans sa famille.

Si M. Selves avoit désiré quelque décoration, il se seroit fait militaire, parce que la seule agréable pour lui eût été celle de Saint-Louis; mais il ne la sollicite pas, tant son caractère est porté à la modération en toutes choses. Il est une marque d'illustration cependant, la décoration de l'ordre de Saint-Michel « encore intacte » depuis le retour du Roi, et qui étoit surtout

» la récompense des roturiers studieux et actifs » qui servoient et aimoient véritablement les » sciences, la monarchie et le monarque : c'est » la seule, dit M. Selves, que j'ambitionnerois, » si jamais le désir d'être décoré pouvoit m'at- » teindre. » La cour où l'on doit lire avec beaucoup d'attention le placet de M. Selves, et où l'on n'a probablement rien de mieux à faire, verra du premier coup-d'œil ce qu'il y a de spirituel dans cette petite insinuation. C'est évidemment une attention délicate par laquelle M. Selves, que le désir d'être décoré commence à atteindre, sauve à la munificence du souverain l'embarras de choisir pour lui. On est bien heureux, quand on prend plaisir à récompenser le dévouement d'un sujet fidèle, de pouvoir pénétrer ainsi les secrets les plus cachés de son cœur. Je ne vois pas trop comment on se dispenseroit de donner à M. Selves la croix de Saint-Louis ou la croix de Saint-Michel à son choix, chacune des deux étant la seule qu'il désire, et d'anoblir ses enfans et ses petits-enfans, après avoir bien et dûment fixé les cas de *dérogeance* qu'on ne sauroit d'ailleurs fixer trop vite. Il est même déjà un peu tard pour y penser.

M. Selves, qui est un ancien magistrat, un ancien législateur, et même un ancien littérateur, car il a fait presque autant de volumes qu'il

a eu de procès, pourroit bien avoir le style du plaidoyer; mais ce n'est pas celui qu'on se forme à l'école de Patru et de Pélisson. Indépendamment de la longueur mortelle de ses périodes, de l'embarras inextricable de ses phrases incidentes, de l'accumulation assommante de ses augmentatifs, de ses diminutifs, de ses réticences et de ces restrictions, du défaut absolu d'élégance et d'harmonie, il viole à tout moment la correction d'une manière qui seroit choquante, même au barreau. J'ai donné quelques exemples de ces différens défauts dans une citation prise au hasard. Quant à la périphrase de deux feuilles d'impression, qui est le prototype ou l'idéal du genre prolixe, le lecteur la trouvera entre la page 63 et la page 98. J'aime à croire qu'il me dispense de bon cœur de la rapporter textuellement.

M. Selves parle de deux ouvrages qui lui ont coûté chacun vingt ans, et dont l'un n'a pas plus de 91 pages. Celui-ci ne l'a pas occupé dans la même proportion, car le Mémoire de M. Lecourbe, qui y a donné lieu, n'a guère que huit mois de date. S'il m'étoit permis de conseiller quelque chose à M. Selves, je voudrois qu'il réduisît son dernier volume à 61 pages, et qu'il prît vingt ans pour cela : ce seroit un répit honnête pour ses parties adverses, pour ses juges et pour ses lecteurs.

Au reste, M. Selves connoît trop bien les affaires, pour se croire condamné en dernier ressort par un article de journal. Il est maître de décliner ma compétence, de se pourvoir contre moi devant *qui de droit*, et de faire casser ma sentence dans les formes. Ce sera, je crois, la quatorzième dont il obtiendra la révocation cette année, et je ne me crois pas plus infaillible que la Cour royale. Il pourra même y procéder librement, sans incidens et sans chicane; car je m'engage formellement envers lui à faire défaut sur l'appel.

Mémoires sur la guerre des François en Espagne ; par M. de Rocca.

On n'a que trop bien qualifié la guerre d'Espagne quand on l'a appelée une guerre impie. C'est un des grands crimes politiques du dernier âge de notre histoire, qui n'a été que trop fertile en crimes de toute espèce; mais ce crime appartient tout entier au funeste génie qui l'a conçu ; et la postérité n'en accusera ni la France, qui le condamnoit assez hautement, ni l'armée, dont les forces, essentiellement passives, obéissent à l'impulsion du pouvoir souverain, et ne la déterminent point. Tout ce que pouvoit l'armée, c'étoit de racheter, à force de gloire et même de vertus, comme elle n'a jamais cessé de le faire, l'injustice des projets de Buonaparte et la violence de ces conquêtes. Ce témoignage lui a été rendu, même par les ennemis qu'elle avoit à combattre, et il sera confirmé par l'avenir, juste appréciateur du présent.

L'action des François sur l'Europe depuis la révolution, et surtout sous le gouvernement impérial, a été déterminée par une force étrangère; mais leur caractère s'est conservé presque sans altération. On est quelquefois étonné de retrouver au milieu des plus déplorables catastrophes de la guerre, je ne dis pas seulement la

générosité naturelle à la nation, mais son amabilité franche et sa gaîté spirituelle. « Le To-» boso, dit M. de Rocca, ressemble parfaite-» ment à la description qu'en a faite Michel » Cervantes dans le *poëme* immortel de *Don* » *Quichotte de la Manche.* Si ce héros ima-» ginaire ne fut pas pendant sa vie d'un grand » secours aux veuves et aux orphelins, au moins » son souvenir protégea-t-il contre les désas-» tres de la guerre la patrie supposée de sa » Dulcinée. Dès que les soldats françois entre-» voyoient une femme aux fenêtres, ils s'é-» crioient en riant : *Voilà Dulcinée !* Leur » gaîté rassura les habitans ; loin de s'enfuir, » comme à l'ordinaire, à la première vue de » nos avant-gardes, ils se rassemblèrent pour » nous voir passer. Les plaisanteries sur Dul-» cinée et Don Quichotte furent un lieu com-» mun entre nos soldats et les habitans du To-» boso, et les François, bien accueillis, trai-» tèrent à leur tour leurs hôtes avec douceur. » La civilisation a beaucoup gagné depuis ce conquérant qui respecta Thèbes en faveur de Pindare : c'est une armée entière qui fait le même honneur à un village en faveur d'une fiction de Cervantes.

Il est très-bon de recueillir ces traits caractéristiques d'une grande épopée pour l'instruc-

tion des nations, et nous pouvons nous féliciter de voir se multiplier les histoires contemporaines qui serviront de matériaux aux monumens plus parfaits et plus durables de l'avenir. Ainsi, la guerre d'Espagne, qui a heureusement fini avec le gouvernement de Buonaparte, et qui n'auroit jamais commencé sans lui, a déjà deux historiens spéciaux, M. de Rocca, qui l'a vue sur les champs de bataille, et M. le général Sarrazin, qui l'a lue dans les gazettes étrangères, auxquelles on lui reproche, peut-être avec raison, d'avoir accordé trop de confiance. Les récits du premier ont nécessairement une authenticité de fait et une espèce d'autorité morale qui manque à la compilation du second. Quoique ce dernier ouvrage ne soit pas dénué de mérite, on sent qu'il ne peut pas exciter le même intérêt qu'un livre écrit sur les lieux par un homme qui a pris part à tous les événemens, et qui les juge toutefois avec une impartialité très-noble. M. de Rocca, qui a fait la guerre d'Espagne en soldat, l'a examinée en philosophe, et c'est comme cela qu'il la raconte, sans dénigremens injustes, sans fol enthousiasme, et sans esprit de parti. Il voit les choses comme elles sont, parce qu'il est bien organisé; il les dit comme il les voit, parce qu'il est sincère et qu'il n'a aucun intérêt à ne l'être pas. Une fois

placé au milieu des circonstances qui font l'objet de son ouvrage, il en suit le cours sans effort, et le lecteur aime à le suivre avec lui, parce qu'il s'associe d'abord à sa manière de sentir et de juger. C'est que M. de Rocca n'a pas seulement le talent d'un écrivain ; il a la franchise d'un militaire et la candeur d'un honnête homme, et on s'attache d'autant plus à sa narration, qu'il y paroît davantage, parce qu'on s'est intéressé à lui tout de suite. Il est probable qu'un peu plus âgé, plus accoutumé à exercer la faculté de chercher les causes dans les effets, et mûri par une expérience qui ajoute à tous les talens, mais surtout à celui d'observer, M. de Rocca auroit aperçu en Espagne bien des choses qui manquent à son ouvrage, et qu'on voudroit y trouver parce qu'on sait qu'il auroit pu les dire, et qu'elles étoient en quelque sorte appelées par le sujet. La vieille terre des Paladins et des Maures, le berceau de la chevalerie, de la galanterie et des romans, devoit fournir, à une imagination jeune et poétique, une foule de ces épisodes, de détails qui délassent l'attention, qui amusent l'esprit, qui changent l'étude la plus sévère en plaisir. Je conviens que la gravité de l'histoire n'admet pas, sans déroger, les ornemens d'un style trop pittoresque ; mais les *Mémoires* d'un officier de hussards

qui se met en scène avec beaucoup de grâce, n'exigent pas tant de solennité, et peuvent avoir bien plus de charme que les sérieux *Commentaires* d'un tacticien qui ne voit que des redoutes dans les anciennes fabriques des Arabes, et que de belles positions militaires dans les sites charmans de l'Andalousie. Il me semble d'ailleurs que l'art de relever de grands événemens par de petits détails, et de grandes physionomies par de petits traits, cet art si familier à Plutarque, et qui rend sa lecture si délicieuse, est le caractère distinctif de l'esprit de M. de Rocca; et si je lui reproche quelque chose, c'est d'avoir exercé cet art avec trop d'économie sur une matière si riche. Un artiste diroit mieux que moi à quel style de peinture se rapportent vingt tableaux épars dans les *mémoires* de M. de Rocca; mais je crois que ce petit *bivouac*, sur lequel je tombe à l'ouverture du livre, feroit envie à Wouvermans. « Soit que nous habitassions dans » des maisons, dit-il, soit que nous fussions au » bivouac dans les champs, notre genre d'exis- » tence étoit le même; seulement, au lieu de » nous transporter d'une maison dans une au- » tre, nous quittions notre feu pour aller nous » placer auprès de celui de nos camarades. Là, » nous passions les longues nuits à boire, et à

» parler

» parler des événemens présens de la guerre, » ou bien à entendre le récit des campagnes » passées. Quelquefois un cheval, tourmenté » par le froid de la rosée, aux approches du » jour, arrachoit le piquet auquel il étoit attaché, et venoit doucement avancer sa tête auprès du feu pour réchauffer ses naseaux, » comme si ce vieux serviteur eût voulu rappeler qu'il étoit aussi présent à l'affaire qu'on » racontoit. »

A côté d'un tableau qui se recommande, comme celui-ci, par sa piquante originalité, il seroit facile d'en faire remarquer plusieurs qui se distinguent par une singulière vigueur de pinceau. Je citerai, dans le nombre, cette entrée des François à Madrid, dont les couleurs énergiques et franches produisent une espèce d'illusion : « Un morne silence avoit succédé » à l'agitation tumultueuse et bruyante qui » régnoit la veille au-dedans et au-dehors des » murs de cette capitale. Les rues par où nous » entrâmes étoient désertes, et on n'avoit point » encore rouvert, sur les places, les boutiques » nombreuses des marchands de comestibles. » Les porteurs d'eau étoient les seuls habitans » qui n'eussent point interrompu leurs fonctions accoutumées. Ils se promenoient, en » criant avec l'accent nasillard et traînant qu'ils

» apportent de leurs montagnes de Galice: » *Quien quiere agua?* Qui veut de l'eau? » Personne ne se présentant pour en acheter, » l'aguador se répondoit de temps en temps, » tristement à lui-même : *Dios que la da,* » Dieu qui la donne, et il recommençoit à crier. » En avançant vers le centre de Madrid, on » voyoit quelques groupes d'Espagnols qui se » tenoient debout, enveloppés dans leurs grands » manteaux, aux angles d'une place où ils avoient » l'habitude de se réunir auparavant en grand » nombre : ils nous regardoient d'un œil mor- » ne et abattu ; leur orgueil national étoit si » grand, qu'ils pouvoient à peine se persuader » que des soldats qui n'étoient pas Espagnols » eussent pu vaincre des Espagnols. Lorsqu'ils » voyoient par hasard dans nos rangs des che- » vaux pris à la cavalerie ennemie, montés » par nos hussards, ils les reconnoissoient aus- » sitôt à leur allure, et ils se réveilloient de » leur stupeur, se disant les uns aux autres: » *Este cavallo es espanol,* ce cheval est es- » pagnol, comme si c'eût été l'unique cause de » nos succès. » Il me semble qu'on ne contes- tera pas la justesse de ma métaphore, et que l'on conviendra qu'écrire de cette manière, c'est peindre.

Je m'aperçois, en finissant cet article, que

j'ai rapporté beaucoup de passages de l'ouvrage de M. de Rocca, sans passer les premiers pages, et cependant je trouve, en les relisant, qu'il y avoit peut-être moyen de mieux choisir. Cet embarras d'un journaliste entre le bien et le mieux est, en effet, une chose assez peu commune pour qu'elle vaille la peine d'être remarquée; mais je me crois sûr qu'il n'étonnera point les personnes qui connoissent déjà le livre qui l'a causé. Je n'ai point parlé des faits, parce qu'il faut les voir dans leur enchaînement, et que je tromperois le lecteur sur la manière dont ils sont présentés, en les resserrant dans un sommaire aride et incomplet; mais l'opinion de tous les militaires que j'ai eu occasion de consulter me garantit leur exactitude. C'est un mérite encore plus rare que l'élégance chez les historiens de notre temps.

Procès et Meurtre de Charles Ier, roi d'Angleterre. — Procès des vingt-neuf Régicides mis en jugement après la Restauration de Charles II.

La mort de Charles Ier est la catastrophe d'une tragédie épouvantable qui n'est que trop connue, mais dont les détails perdus dans un laps de cent quatre-vingts ans, ou effacés par des souvenirs plus récens et plus cruels pour des François, peuvent échapper au lecteur. Je me crois autorisé à les retracer dans un article préliminaire, dont l'objet, digne de l'intérêt de tous les âges et de tous les hommes, nous offre surtout un étrange intérêt d'analogie. On en jugera.

Il se trouvoit alors une assemblée politique qui avoit reconnu les droits imprescriptibles des peuples, et qui cependant se déclara indissoluble en essence, c'est-à-dire nonobstant cette souveraineté hypothétique qu'elle prenoit pour base. Dans la vue d'assurer son pouvoir, elle ne cessa d'agir sur l'opinion publique par des discours, par des écrits, par des adresses artificieuses, ou par des doléances mendiées. L'abus de la presse fut porté au comble, sous prétexte de liberté; l'exagération des clubs, sorte de sénats illicites qui jugeoient téméraï-

rement de toutes les lois, alla plus loin s'il est possible. Le fanatisme se fit une langue; jargon plein de duplicité et d'emphase, captieux pour les simples, et inintelligible aux hommes droits. Les abus anciens avoient été le motif vrai ou faux de la première émotion populaire. Ils devinrent un prétexte pour la perpétuer, même quand toutes les réclamations avoient été écoutées, accueillies, couronnées par un incroyable succès. Les institutions les plus importantes périrent; l'autel perdit ses ministres; l'armée se renouvela. On inventa des crimes pour les royalistes, et les inventions les plus absurdes furent les mieux accueillies. On ne s'étonnoit point qu'un conspirateur eût miné un fleuve ou rasé une forteresse. Il falloit un cri de ralliement; ce fut un cri d'alarme et de désorganisation. Point de roi! point de supériorité civile! guerre aux châteaux! égalité absolue! Sur tous ces cris s'élevoit ce cri de mort, qui en est l'expression la plus juste, et qu'on a placé avec tant de discernement à la fin des mots de la révolution, parce qu'il est le mot, le seul mot de la révolution.

La vertu du roi avoit été inutile contre cet orage. Et à quoi sert la vertu quand le crime est tout puissant? Ses concessions elles-mêmes,

ses concessions toujours croissantes et si peu mesurées que la postérité les a taxées de quelque foiblesse, devoient être comptées un jour parmi ses forfaits. Le roi devoit être jugé; mais un simple assassinat n'auroit pas rempli les vues des factieux : ceux-ci vouloient un crime qui eût l'air d'être national, qui engageât les foibles, et dont la honte et le péril retombassent un jour sur d'autres que sur les meurtriers. On avoit besoin d'un plan, d'une suite de formalités, d'une apparence de procédure, où la cruauté la plus monstrueuse seroit couverte par l'audace la plus inouïe! Un corps prétendu représentatif s'arrogea le pouvoir de juger. Les calomnies les plus atroces et les plus dégoûtantes furent répandues sur le compte du roi, parce qu'il falloit, avant de tuer le roi, tuer le respect religieux, qui est la sauvegarde des trônes. On alla jusqu'à l'accuser d'avoir fait couler le sang de ses sujets, quand il étoit vrai qu'un seul acte de sévère justice auroit peut-être écarté tous ses malheurs! Pendant sa détention, les rebelles ne lui épargnèrent aucun genre de vexation. La plupart de ses serviteurs furent éloignés de lui; on ne lui permit pas de communiquer avec ses amis. Le fer et le poison ne cessèrent de le menacer, jusqu'à ce qu'on

eût familiarisé l'esprit du peuple avec l'idée de ce jugement sacrilége dont on se refusait encore à comprendre la possibilité.

Tandis que ce dernier attentat se préparoit, le roi consoloit son cœur dans le sein de la religion. Il n'y avoit en lui rien de dur, rien d'austère, rien qui lui inspirât du ressentiment contre ses ennemis, rien qui l'alarmât sur ses destinées futures. Le grand Etre lui ouvroit ses bras, il l'appeloit à lui comme un martyr choisi pour l'instruction et l'édification des siècles, et il lui offroit en échange des persécutions momentanées de l'injustice et de la tyrannie, une éternité de gloire et de récompenses.

Les juges du roi s'intituloient, comme je l'ai dit, *les représentans du peuple*. C'étoient pour la plupart des fanatiques mal famés et de basse extraction, poussés au plus horrible excès par quelques gens de lois séditieux. Après la lecture de l'acte, le président dit au roi qu'il *pouvoit parler*. Le roi montra dans ce singulier colloque d'un souverain captif avec un ramas de révoltés, une grande présence d'esprit et une plus grande force d'âme. Il unit dans toutes ses réponses la clarté de l'expression à la justesse de la pensée. Le pouvoir inique qu'on exerçoit sur lui ne put faire sortir son âme des bornes d'une modération merveilleuse. Elle su-

bit cette rigoureuse épreuve sans affectation, sans effort, et comme si elle avoit contemplé, d'une hauteur inaccessible aux hommes, les inutiles efforts de l'injustice et de la méchanceté.

La mort fut prononcée. Le roi l'attendit avec calme, entre la lecture et les exercices de piété dont il n'avoit jamais négligé l'usage. Il lui fut permis de voir sa famille, qui reçut de lui les marques de tendresse les plus vives, et des conseils déjà empreints du sceau d'une majesté presque divine. Il dormit paisiblement pendant toute la nuit qui précéda son supplice. Le matin du jour fatal, il se leva de très-bonne heure, et donna des soins particuliers à son habillement. Le ministre de la religion, dont les soins lui furent accordés, passa plusieurs heures en prières avec lui : *Sire*, lui dit-il, *encore un pas, un pas difficile; mais qui va vous conduire au ciel! — Je vais*, répondit le roi, *changer une couronne périssable contre une couronne incorruptible et immortelle.*

Ce roi fut grand sans doute ; mais une bonté plus qu'humaine fut la plus éminente de ses qualités. S'il nuisit quelquefois aux affaires, l'histoire ne s'en prendra qu'à sa modestie, qui déféra mal à propos à l'avis des personnes d'une

capacité inférieure à la sienne. Plus propre à conduire un gouvernement régulier et paisible, qu'à éluder ou repousser les assauts d'une assemblée populaire en révolution permanente, il parut manquer souvent du courage d'agir; mais celui de souffrir ne lui manqua jamais. Il étoit né, pour son malheur, dans des circonstances difficiles, et s'il ne parvint pas à les vaincre, on n'en peut rien conclure, sinon qu'elles étoient impossibles à vaincre, puisque si long-temps après l'événement, et à la suite de tant d'expériences nouvelles, c'est encore un problème de savoir ce qu'il auroit dû faire. Disons mieux, il eut peut-être à choisir entre une mort certaine, et des résolutions hasardées dans l'intérêt de ses peuples : il le sentit, et il choisit la mort. Cette solution de sa conduite peut tenir lieu de tous les éloges.

Le roi laissa, en mourant, une touchante image de lui-même dans un écrit fameux, chef-d'œuvre de l'éloquence du cœur, et le plus beau monument humain de piété, de douceur et d'humanité. Ce testament fut depuis une des garanties les plus essentielles et les plus respectées de la restauration.

La monarchie n'existoit plus; et comme si l'état social avoit dû tomber avec elle et se renouveler sur ses débris, les représentans du

peuple annulèrent le passé; ils fondèrent une nouvelle ère, un nouveau calendrier, et *l'an I^er^ de la liberté* data d'un assassinat; les effigies des rois furent renversées; et celui qui venoit d'être égorgé de la main des bourreaux, par l'ordre de quelques tyrans impies, fut appelé *le dernier des tyrans:* qualification dérisoire et atroce, digne d'une pareille époque et d'un pareil sénat.

Je n'insisterai pas sur tous les attentats qui signalèrent ces déplorables jours: impôts arbitraires et vexatoires d'un genre jusqu'alors inconnu; prostitutions des emplois aux hommes les plus abjects et les plus flétris; loi de suspicion qui mettoit la plupart des citoyens honnêtes à la discrétion de quelques brigands; proscription de la religion catholique et de ses prêtres; suspension au moins implicite de toutes les obligations morales et naturelles; anéantissement de l'institution sacrée du mariage, réduit à une simple formule civile, dissoluble au gré des contractans; usurpation de tous les pouvoirs; dilapidation de toute la fortune publique; décimation journalière d'une génération vouée aux échafauds, et dont le sang paroissoit devoir tarir avant que la soif de ses oppresseurs fût entièrement assouvie! J'arriverai promptement à une époque où toutes ces

fureurs furent rachetées par quelque gloire; car il est ordinaire que les révolutions, qui exaltent au plus haut degré les passions humaines, et qui développent tout ce qu'elles ont de rebutant et de hideux, mettent aussi dans leur jour les côtés généreux du caractère national. Ce peuple, qui étoit presque hors de la société sous le rapport politique, devint très-imposant sous le rapport militaire. Brave, magnanime, terrible, il contint l'Europe par la puissance formidable de ses armes; et son poids dans la balance des états semble s'accroître de tout ce qu'il avoit perdu dans celle de la justice. Il se fit respecter ou craindre au dehors, tandis que, par un jeu singulier d'événemens, il subissoit au dedans le joug extraordinaire d'un aventurier naguère inconnu de la nation; mais qui avoit eu l'adresse de se revêtir de sa gloire, et de s'en faire un *palladium* à la face de la terre. La vanité, qui est très-irritable dans le pays dont je parle, n'enduroit pas cette humiliation sans murmures; mais, flattée d'un autre côté par l'action menaçante que la force militaire exerçoit au loin, elle dévoroit en secret ses outrages, ou les cachoit sous de nouveaux triomphes. C'est à ce prix qu'elle accepta la domination d'un homme de l'extraction la plus commune, d'une éducation nulle ou mal faite,

qui n'avoit jamais compté un ami même parmi ses créatures, qui n'offroit de caution à son parti que celle d'un crime solidaire; esprit double, artificieux, farouche, dont la grossièreté brutale révoltoit jusqu'à la bassesse, dont la perfidie fatiguoit la patience des esclaves, dont la férocité fatiguoit le bras des exécuteurs; de Cromwell enfin : car c'est de lui, c'est de la la révolution angloise qu'il est question; et conviens qu'on auroit pu s'y tromper. Je conviens qu'on pourroit me reprocher d'avoir usé du privilége d'une allusion facile pour plier à mon dessein des détails oubliés : rien ne seroit plus injuste. J'ai suivi dans ce tableau la marche de Hume, j'ai quelquefois employé ses expressions. Je me suis borné à développer un rapprochement aperçu par le sage et profond M. de Maistre, en 1797, d'une manière bien profonde, puisque son génie prévoyant n'a pas attendu, pour deviner notre Cromwell, que les vengeances du ciel nous l'eussent envoyé. S'il y a une leçon dans ce concours de faits analogues, elle sort tout entière et sans recherche de la comparaison des faits historiques simplement racontés. Et quelle leçon que l'histoire, si l'expérience des générations passées n'étoit pas toujours perdue pour les générations qui les suivent!

Continuation.

Les révolutions d'Angleterre sous Charles Ier, et de France sous Louis XVI, offrent des rapprochemens de faits qui produisent une espèce d'illusion. C'est le sentiment qui a dû résulter de mon premier article pour les personnes auxquelles cette malheureuse période de l'histoire d'Angleterre n'étoit pas très-familière, et qui n'avoit pas eu l'occasion de faire cette comparaison d'elles-mêmes. A compter de la restauration, les circonstances prennent un aspect un peu différent, et annoncent pour l'avenir une autre combinaison d'événemens; mais cette différence est remarquable surtout dans les motifs apparens qui ont dirigé les régicides. Rien ne seroit plus étrange que de trouver, en dernière analyse, qu'ils appartiennent à la même révolution et au même parti, si une pareille recherche n'excédoit pas le genre et les bornes d'un article de journal : cela seroit d'ailleurs impossible; car les révolutionnaires sont loyaux et ne parlent qu'un langage.

Les régicides françois étoient les représentans de ce qu'on appelle un siècle avancé, c'est-à-dire d'un siècle qui ne croit rien et qui, par conséquent, ne sait rien. Ils réunissoient en eux les fausses lumières et les mœurs perverses

de l'âge le plus corrompu des nations (1). Ils ne reconnoissoient pas plus d'autorité divine que d'autorité politique. Toutes les institutions que l'homme a reçues ou que l'homme s'est données leur étoient également odieuses; et leur haine effrénée pour les puissances protectrices de la société auroit sacrifié le fils de Dieu comme le fils de S. Louis. Ce n'étoient pas seulement des régicides, c'étoient des déicides qui avoient juré la destruction de l'autel et du trône, parce que chez tous les peuples l'autel et le trône sont le double symbole de l'ordre, et que tout ce qui rappeloit une idée d'ordre étoit incompatible avec la révolution.

Les régicides anglois paroissent au contraire

(1) J'en donnerai un seul exemple, qui ne doit pas être perdu pour la biographie. Dans cette classe d'hommes, il en est certainement quelques-uns qui ont pu laisser un prétexte à l'estime des gens de parti, et même à celle des enthousiastes désintéressés. Ceux que j'ai entendu nommer le plus souvent sont Saint-Just et Camille Desmoulins. Le premier étoit connu dans la basse littérature par un poëme très-obscène; le second venoit d'y débuter par une traduction de l'*Aloisia*, plus impudente que l'original. On frémit de terreur et de honte quand on pense que c'est à de tels législateurs que fut abandonnée la réforme d'un grand peuple qui n'avoit plus ni Roi, ni Dieu.

des hommes religieux. Ils feignoient du moins de l'être, pour concilier à leur parti l'opinion du peuple qui estime encore la foi et la piété, même quand il en a oublié les pratiques. Leurs discours respiroient une exaltation qui alloit jusqu'au fanatisme. Ils avoient le langage figuré, les hyperboles mystiques et les citations pédantesques de nos ligueurs. On pourroit les appeler les ligueurs de la Réforme, et rien ne prouve que le triomphe de la ligue, qui étoit possible dans les événemens d'une guerre civile, n'eût pas produit chez nous un régicide juridique deux cents ans avant la mort de Louis XVI. Henri IV épargna ce crime à son siècle en rentrant de bonne foi dans la religion catholique ; mais il périt un peu plus tard sous les coups d'un assassin. Charles I^er^ ne fut pas moins sincère dans son attachement à la Réforme ; mais ses protestations ne désarmèrent pas un sénat de bourreaux qui avoit soif du sang d'un roi. Les garanties qu'on donne aux scélérats sont perdues tant qu'elles ne sont que des foiblesses, parce qu'ils n'y croient pas. Les usurpateurs savent ce qu'il leur faut, et ce secret leur réussit bien.

Louis XVI porta très-loin les concessions qu'un souverain éclairé doit à un siècle corrompu. Je ne parle pas d'une constitution

reçue, jurée, observée. Louis XVI ne juroit pas en vain, et jusqu'ici les rois n'ont pas défait de constitutions en France; mais personne n'ignore qu'il ne voulut pas ou qu'il ne daigna pas contester la compétence d'un amas d'aventuriers dont une partie sortoit des tréteaux de la province, des Petites-Maisons ou des bagnes. L'héritier du trône de Louis XIV se soumit, sans murmurer, à la juridiction monstrueuse d'une poignée de misérables, dont le témoignage, noté d'infamie, n'auroit pas été admis par le plus petit officier de justice. Marat, dégoûtant de lèpre et d'ivresse, vint prononcer la mort du père du peuple, et ce vote hideux entraîna la majorité. Quel siècle et quelle histoire!

La chambre qui osa juger Charles I^er^ étoit une fraction illégale des pouvoirs constitutionnels; elle appartenoit toutefois à un ordre de choses auquel la volonté royale avoit concouru : elle avoit pour elle une fausse légalité et une hypocrisie de formes qui pouvoient rassurer jusqu'à un certain point la conscience peu exigeante de la soldatesque et de la populace égarées. La révolution angloise étoit liée d'ailleurs à une de ces guerres de religion où les séditieux s'appuient sur une autorité supérieure à l'autorité royale elle-même, pour

miner

miner secrètement l'une et l'autre. Il étoit donc de la dignité du monarque de lutter contre l'accusation, de toutes les forces que lui donnoient son rang et son caractère. Charles I^er ne se découvrit point devant le prétendu tribunal qui s'arrogeoit le droit de le juger. Il répondit aux questions insolentes et captieuses de Bradshaw avec la fierté qui convenoit au chef de l'état, et surtout au chef de l'état injustement accusé. Voilà deux conduites différentes, qui paroissent également réglées par une raison supérieure, et qui aboutissent à deux morts également généreuses et sublimes. Du temps de Charles I^er, la religion, invoquée par les régicides eux-mêmes, devoit rester debout après lui. Il suffisoit qu'il mourût en roi. Au mois de janvier 1793, toutes les bases de la société étoient détruites. La vertu d'un homme ne pouvoit rien contre la perversité de tous. Il falloit à cette génération l'exemple de la résignation d'un saint, et du courage d'un martyr.

Les révolutionnaires anglois se rapprochèrent cependant des nôtres dans leur système de défense. C'étoit la première fois qu'on établissoit l'inconcevable distinction de la souveraineté *de droit*, et de la souveraineté *de fait*, et qu'un grand coupable osoit alléguer pour sa justifi-

cation les rumeurs du peuple et les menaces des soldats. Cette doctrine parut extraordinaire et scandaleuse aux juges des régicides. Il est vrai qu'elle étoit alors inouïe en législation.

Les lecteurs, qui seront curieux de pousser plus loin ces rapprochemens, trouveront à se satisfaire dans le livre que j'annonce, et où la matière me semble épuisée. Ils y reverront, sous des noms étrangers, les hommes de la révolution française, leurs systèmes, leurs inconséquences, leurs excès, et quelquefois des circonstances si spéciales, qu'on a peine à ne pas confondre les uns et les autres. Si le boucher ne s'appeloit pas Harrisson, si le brasseur ne s'appeloit pas Scot, on croiroit qu'il est encore question de Legendre et de Santerre. On prendroit l'histoire de la dissolution du Parlement pour une allusion romanesque au 18 brumaire, si Cromwell n'avoit pas existé. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et il n'y a rien de moins nouveau que la politique des tyrans.

Le rétablissement de Charles II sur le trône de son père avoit été accompagné d'un acte d'abolition et d'oubli pour ce qui s'étoit passé depuis le commencement des troubles. Quarante-neuf des prétendus juges de Charles I^er^ furent seuls exceptés de cette disposition, et

tout recours en pardon fut interdit à ceux d'entre eux qui ne se rendroient pas en prison sous quinze jours. On leur assimila les principaux provocateurs et les agens les plus immédiats du régicide : un homme de loi nommé Cook, qui avoit porté l'acte d'accusation au nom des communes; un prédicant Péters, le Garasse de Westminster, qui appeloit Charles Ier *le Barabas de Windsor*, et qui eut quelquefois le mérite de faire sourire Cromwell; le fameux marquis d'Argyle, dont la lâche trahison livra le roi aux parlementaires; le capitaine Hulet, surnommé *Barbe-Grise*, convaincu d'avoir fait, dans la fatale journée du 30 janvier, l'office d'exécuteur, pour une gratification de *quinze livres*; et je ne sais quels autres misérables de la même trempe. C'étoit ce qui restoit, dans leur langage mystique, de la *bonne vieille cause* des assassins. Dix-sept subirent la peine de mort, presque tous avec la résolution du fanatisme, et certains dans un état d'enthousiasme extatique qu'on ne croiroit donné qu'aux confesseurs de la vérité. Mais cette partie des anciennes relations pourroit bien avoir été altérée par le zèle intéressé de quelques complices. Cromwell, Ireton, Price et Bradshaw furent arrachés de leurs magnifiques tombeaux, suspendus dans leurs linceuls, et enterrés au

pied du gibet. Monson, Mildmay et Wallop ne furent pas exécutés. On les traîna sur la claie, la corde au cou, jusqu'à Tyburn, et on les conduisit en prison pour y finir leur vie. Tous les autres, quoique reconnus coupables, obtinrent la remise de leur peine, parce qu'au lieu de pallier le crime par des sophismes monstrueux qui étoient un crime nouveau contre l'ordre social, ils n'implorèrent la clémence du souverain qu'en se dévouant à la justice. De ce nombre furent le bourreau même de Charles Ier, et cet Augustin Garland, bien plus exécrable encore, qui, après avoir signé l'ordre de condamnation et l'ordre d'exécution, attendit Charles Ier sur son passage, pour lui cracher à la figure. Le témoin qui déposoit de ce fait se rappeloit que le roi avoit mis sa main dans sa poche gauche; mais il n'étoit pas sûr qu'il se fût essuyé. « Le roi s'est essuyé, reprit » vivement le solliciteur-général; mais Augustin » Garland, quelque temps qu'il puisse vivre, » n'essuiera jamais cette tache. »

Telle est à peu près l'histoire de la réaction d'Angleterre. Je ne sais si elle a satisfait entièrement à la justice; mais elle ne fut que trop sanglante aux yeux de l'humanité. Félicitons les gouvernemens qui n'ont pas été obligés de déployer un grand appareil de force pour as-

surer la tranquillité de l'état, et pour arrêter le cours des agitations politiques.

Le procès de Charles I^er^ n'avoit été imprimé que deux ou trois fois en France. Les anciennes éditions sont fort incomplètes et assez rares, et la dernière imprimée par les ordres et sous les auspices de la Convention, après le meurtre de Louis XVI, est scandaleusement infidèle. Quant au procès des régicides, on ne l'avoit jamais lu dans notre langue. L'ouvrage que j'annonce prendra donc dans les bonnes bibliothèques une place encore vide; et l'intérêt d'analogie qui le rattache à notre propre histoire, le recommande plus que jamais à la curiosité. Il offre dans la succession des faits l'exactitude scrupuleuse des actes des tribunaux; il présente leur ensemble dans des précis pleins d'ordre et de sens, presque toujours empruntés avec sagacité aux écrivains les plus judicieux d'Angleterre; certaines questions, enfin, s'y trouvent éclaircies, mais rarement et jamais sans nécessité, dans des notes qui annoncent l'habitude d'observer et le talent de discuter. Je le regarde comme un excellent objet d'étude pour les peuples, et je regrette amèrement de n'avoir pas vécu dans un temps où sa lecture n'auroit excité qu'une émotion fugitive, comme celle que font naître les fictions d'un romancier atrabilaire. Tant de bonheur n'étoit pas fait pour nous!

Complot d'Arnold et de sir Henri Clinton, contre les Etats-Unis d'Amérique et contre le général Washington.

Il y avoit quatre ans que les colonies angloises s'étoient affranchies de la dépendance de la Grande-Bretagne. La métropole avoit résolu, de son côté, de soutenir ses droits; et cette querelle, difficile à résoudre sainement en morale politique, étoit remise, comme toutes les questions de ce genre, à la décision des armes. Jamais aucune guerre pour la liberté n'avoit présenté des circonstances plus avantageuses. Le parti des indépendans, qui est réprimé toutes les fois qu'il peut l'être dans les pays en révolution, par l'action immédiate des institutions, se déroboit à cette influence à la faveur des vastes mers qui le séparoient du centre du gouvernement. Il n'étoit contenu ni par l'aspect du pouvoir dont il n'avoit jamais connu qu'un vain simulacre, ni par l'exemple de la fidélité. Aussi, ces principes se propagèrent avec rapidité; ses succès répondirent à cette puissante impulsion de la pensée qui étoit le premier de tous, et l'Angleterre ne trouva bientôt plus assez de forces en elle-même pour en arrêter le progrès. Elle fut obligée d'engager à sa cause des auxiliaires étrangers, achetés à grand prix, dont la présence ne fit qu'irriter les

fermens de l'insurrection, et qu'en assurer le triomphe. La France ne fut point du nombre des puissances qui fournirent ce secours inutile au gouvernement anglois dans les guerres d'Amérique.

De grands intérêts de politique, dont les suites furent peut-être mal calculées, la déterminèrent, au contraire, à prêter son assistance aux insurgés. Nos soldats partagèrent leurs dangers, concoururent à leurs victoires, et rapportèrent de cette terre nouvelle, avec les premiers lauriers que des Européens y eussent cueillis, le germe de quelques idées, dont la fausse application devoit coûter avant peu le bonheur à leur patrie, et le repos au monde.

La conservation des riches colonies des Etats-Unis étoit d'une trop grande importance à l'Angleterre, pour qu'elle négligeât aucun des moyens possibles de ressaisir son ancienne autorité sur eux. Il en est que la sévère probité n'approuva jamais, et qu'on est convenu cependant, par une concession bien déplorable, de tolérer en politique. Il seroit à souhaiter que la morale de l'individu fût toujours en ce cas la règle de la morale du peuple et du gouvernement. Heureuse Athènes, où un moyen de salut public proposé par Thémistocle fut rejeté unanimement sur l'avis d'Aristide, parce qu'il étoit injuste! Une telle

république peut périr ; elle doit même céder de bonne heure aux entreprises artificieuses de ses ennemis ; mais elle laisse un nom glorieux et touchant sur la terre, parce qu'elle a sacrifié les intérêts de la gloire aux obligations de la vertu. Des émissaires furent envoyés en Amérique, chargés d'y répandre les élémens les plus sûrs de séduction; ceux qui manquent si rarement leur effet en Europe, des distinctions, des emplois, de l'or, et surtout des promesses pour les ambitieux insatiables qui, au milieu des jouissances les plus réelles, se trouveroient maltraités de la fortune, s'il ne leur restoit pas à jouir en espérance. Mais les indépendans avoient encore ce singulier avantage de position qu'une guerre de corruption étoit impuissante contre eux. Etrangers aux besoins factices de nos sociétés usées, aux folles illusions de la vanité, aux frivolités éblouissantes qui composent le bonheur en Europe, ils ne connoissoient d'autres biens que les biens solides d'une famille immense, riche par son union, par son activité, par les faveurs de la nature, qui a un sol sans bornes à exploiter, et des trésors inépuisables à recueillir autour d'elle; ils ne désiroient que la liberté. Toutes les tentatives échouèrent contre cette juste appréciation d'intérêts personnels, qui a quelquefois dans l'histoire les honneurs de la vertu. Des mains, prodigues de tous les genres

de faveurs, ne trouvèrent, sur le nouveau continent, que deux traîtres à acheter. On a presque oublié le nom du premier, parce que sa lâcheté n'obtint point de résultats. Le second est plus célèbre. C'est Bénédict Arnold.

Celui-ci étoit un des plus distingués des généraux américains : sorti comme la plupart d'entre eux d'une condition obscure, il s'étoit fait remarquer depuis long-temps par une tendance de caractère qui passoit dans ce pays-là pour une exception quand elle étoit bien déterminée, mais qu'on s'attendoit si peu à trouver dans un citoyen des Etats-Uunis, qu'il n'y avoit rien de plus facile que de la cacher sous une apparence honorable. C'est le seul privilége qu'ait le vice chez les peuples qui n'y croient pas. Bénédict Arnold étoit avide et ambitieux, ce qui le faisoit passer pour actif et passionné de gloire. Il faut une longue suite d'expériences pour établir avec une précision imperturbable la diagnostique du cœur humain; et l'expérience manquoit encore à ces républicains naïfs, qui ne se connoissoient qu'en vertus. Quelques années plus tard, nous aurions pu leur fournir de bonnes leçons.

La réputation d'Arnold, établie avant le siége de Québec, ne souffrit point du mauvais succès de cette expédition aventureuse. Les talens qu'il y avoit manifestés, les difficultés énormes qu'il

avoit eues à vaincre pour arriver devant la place, l'inconcevable audace de l'entreprise qui étoit si propre à frapper l'esprit d'une multitude impatiente d'émotions, augmentèrent au contraire la confiance qu'il inspiroit à Washington et au parti de l'indépendance. Les indépendans, éblouis par sa renommée militaire, fermèrent les yeux sur ses excès. Son amour pour le gain, ses dilapidations effrénées, son ostentation scandaleuse, les vexations que sa troupe avoient exercées à Mont-Réal, et qui avoient dû éloigner de la cause commune tout le peuple canadien, ne désabusèrent pas le commandant en chef, qui le chargea de prendre possession de Philadelphie. Arnold, tout-à-fait égaré par les passions les plus contraires aux mœurs du général d'une armée républicaine et du délégué d'un peuple libre, déploya dans cette ville une magnificence d'autant plus déplacée, qu'il occupoit l'habitation du simple et austère législateur de la Pensylvanie : c'étoit un officier américain, un paysan du Connecticut, qui étonnoit la maison de Penn du luxe de l'Asie et des folies de Lucullus. Sa conduite eut le résultat qu'il étoit naturel d'en attendre. Réduit successivement à l'embarras, au malaise, au besoin, par des prodigalités dont il ne pouvoit plus arrêter le cours, il passa du désordre au crime. Il avoit commencé par des extravagances, qu'il

essaya de réparer par des bassesses. Il devint concussionnaire, et puis traître. C'est la marche ordinaire.

Ce qui honore cette confédération naissante, ce qui peut-être a le plus contribué à ses progrès et à son affermissement, c'est que la réputation, les services, l'utilité même d'un coupable illustre ne suffisoient pas à ses yeux pour compenser les fautes graves, celles dans lesquelles l'honneur étoit compromis. La justice se saisit d'Arnold au milieu de son pouvoir, et lui demanda compte de ses actions. Parmi les soldats, il en étoit certains qui avoient pris part aux déprédations de leur chef. Tout le reste, séduit encore par le prestige de ses faits d'armes, refusa de déposer contre lui; mais les juges ne se laissèrent pas émouvoir par l'attitude inquiétante de l'armée. Ils condamnèrent Arnold à subir, de la bouche de Washington, une réprimande qui fut pleine de noblesse et de mesure, mais qui sépara pour jamais cet esprit irritable et altier de la cause de l'indépendance. On pourroit croire du moins que, depuis ce moment, sa défection fut résolue. L'historien dont je suis l'intéressante relation en a cependant pensé autrement : il rapporte qu'Arnold hésita long-temps entre l'honneur et l'opprobre, et qu'il ne fut pas éloigné de demander asile à une peuplade sauvage, pour se dérober

au malheur de violer ses sermens. Le Sachem d'une tribu illinoise s'étant arrêté par hasard dans le même gîte qu'Arnold, celui-ci s'informa si la bourgade dont il étoit le chef recevoit des esclaves. « Tous les hommes qui habitent nos » forêts, lui répondit le Sachem, tous ceux qui » pêchent sur nos lacs, sont libres; et dès qu'un » étranger est admis parmi nous, il est compté » au rang de nos guerriers. Un guerrier ne peut » pas être esclave, et je ne le suis pas moi- » même, quoique je sois leur chef, et le moins » libre de tous. » Cet Illinois n'auroit pas compris le despotisme militaire; mais il ne définissoit pas mal l'autorité des bons rois chez les peuples bien gouvernés.

A compter de ce moment, le caractère d'Arnold, altéré par les dégoûts, aigri par quelques-uns de ces actes de justice sévère qu'on appelle injustices quand on les subit, dégradé surtout par le plus vil, le plus faux, le plus incurable de tous les besoins, le besoin d'argent sans nécessité réelle, se déprava de plus en plus. L'envoyé de France, le chevalier de la Luzerne, avoit conservé pour lui les égards d'une ancienne estime. Arnold, après lui avoir peint les mécontentemens douloureux que lui donnoit le congrès, lui témoigna l'intention de rester fidèle à l'alliance, sous la condition honteuse que le Roi

de France acheteroit cette fidélité mercenaire. L'envoyé jugea qu'un homme qui mettoit son honneur à prix avec un ami, étoit bien près de le vendre à tout le monde. Il repoussa cette proposition avec une noble fierté; mais Arnold étoit alors sur les bords du précipice, et il y tomba.

Une foule de circonstances singulières semblèrent contribuer à sa ruine. La république avoit envers lui des engagemens pécuniaires qui pouvoient être légitimes, mais qu'une prévention fondée sur sa conduite privée atténua de jour en jour, et qui finirent par n'être point acquittés. Washington qui n'avoit pas sur lui l'ascendant des succès militaires, Washington dont la considération éminente étoit principalement due à ce calme de caractère qui l'appelle toujours; à cet ensemble froid, mais imposant, de qualités morales que personne n'a porté plus loin dans l'histoire moderne, le fatiguoit de sa gloire sérieuse, de ses vertus impassibles, de sa supériorité sans effort. Il ne comprenoit pas qu'on gagnât si aisément, par la seule autorité de l'opinion, ce qu'une activité inconcevable et souvent heureuse ne lui avoit point acquis dans tant de batailles. Enfin, il y avoit dans les Etats-Unis un parti d'opposition attaché avec force aux anciennes mœurs, aux anciennes institutions, au gouver-

nement de la métropole. On étoit parvenu à diminuer son importance, en le séquestrant des emplois publics sans donner à cette mesure une forme de proscription : elle sauva probablement la république. C'est dans ce parti qu'Arnold avoit pris sa femme; et sa femme, qui étoit la plus belle dans un pays où toutes les femmes sont belles, joignoit à cet avantage tous ceux du cœur et de l'esprit. Il ne falloit pas tant de motifs pour faire perdre à la cause de l'indépendance un homme qu'elle avoit perdu à demi, depuis qu'elle l'avoit humilié.

Dès que sir Henri Clinton, qui commandoit les Anglois, crut pouvoir compter sur les dispositions d'Arnold, il s'empressa de les seconder; et Arnold, qui ne cherchoit qu'une voie à la vengeance ou qu'une ressource au désordre de ses affaires, n'hésita pas à promettre tout ce qu'on exigeoit de lui. Pour être utile au parti qui le marchandoit, il falloit, à la vérité, paroître fidèle au parti qui le payoit encore. Il auroit mieux valu le quitter comme Alcibiade pour attendre la mort sur une terre étrangère; il valoit mieux le quitter comme Coriolan lui-même pour se mettre ouvertement à la tête de l'ennemi; mais garder les apparences de la fidélité pour recueillir les avantages de la trahison, c'est le dernier des crimes.

Le pays que traverse l'Hudson étoit nécessairement le principal théâtre de la guerre; c'est celui où Arnold devoit désirer d'être employé, puisque le succès des Anglois n'étoit possible qu'autant qu'ils se rendroient maître du cours de ce fleuve, de manière à diviser toutes les ressources des Américains, à intercepter tous leurs rapports, à empêcher d'une rive à l'autre le passage des denrées de première nécessité. On ne pensoit pas qu'une armée ainsi coupée pût tenir, dans ces contrées, au-delà de trois mois. Cette tentative étoit si naturelle, qu'elle étoit probable, et que Washington ne vit de moyen de la rendre inutile, qu'en resserrant l'ennemi vers New-Yorck, par la clôture de l'Hudson. Tous les rapports avoient démontré qu'on ne pouvoit le fermer que vers cette colline de West-Point, qu'une fortification ingénieuse et une conspiration romanesque ont rendu doublement célèbre. Arnold, appuyé de la recommandation des partisans les plus zélés de l'indépendance, sollicita ce commandement, et l'obtint de Washington, qui élimina pour le lui accorder un homme très-fidèle, dont on mettoit la capacité en doute. Cette petite délicatesse faillit compromettre le sort du Nouveau-Monde. L'histoire de tous les mondes est, pour ceux qui y ont réfléchi, d'une monotonie insipide. Ce qu'on sait de positif, c'est

qu'Arnold vendit ce qui lui restoit d'honneur pour trente mille livres sterling, qui valent trente mille de nos louis. Un parjure est fort bien payé à ce prix, mais c'étoit en Amérique.

Ici paroît un nouveau personnage qui n'a pas joué le premier rôle de l'action, mais qui a eu les pénibles honneurs du dénoûment. C'étoit un jeune adjudant-général de l'armée angloise, nommé John André, que des qualités aimables et brillantes, jointes à une valeur éprouvée, avoient fait distinguer par sir Henri Clinton, dont il étoit devenu l'aide-de-camp, le conseil et l'ami. Son intervention dans le complot d'Arnold est le nœud de ce drame intéressant, et il ne me reste plus assez de place pour le délier aujourd'hui. Si cet article excite assez vivement la curiosité du lecteur pour l'engager à chercher dans l'ouvrage même les faits que j'ai à raconter, il y gagnera de deux manières ; car il s'épargnera la lecture du second, et il lira, dans un fort bon style, ce que je suis obligé de resserrer un peu sèchement dans le mien. S'il désire, au contraire, de voir les situations et les événemens se succéder sous ses yeux dans une suite de scènes rapides, je lui promets que l'entr'acte ne sera pas long. Il ne me faut que le temps de changer la décoration, et de transporter le lieu de la représentation à West-Point.

Continuation.

Continuation.

J'AI dit que l'aide-de-camp de sir Henri Clinton réunissoit aux qualités d'un excellent militaire les agrémens d'un homme du monde. Pendant que Philadelphie étoit au pouvoir des Anglois, John André avoit contracté une étroite liaison d'amitié avec les parens de madame Arnold. Il avoit été reçu dans leur maison et parmi leurs enfans avec cette familiarité que les mœurs du pays autorisent, et qui se concilie avec les règles les plus sévères de la bienséance. Voilà le témoignage irrécusable de l'histoire. Dans l'ordre des fictions romanesques et poétiques, où il y a beaucoup moins de retenue, il étoit si facile de tirer parti de ces circonstances et de l'espèce d'intimité qu'elles ont dû établir entre un jeune officier si remarquable par son mérite et une jeune dame si célèbre par ses charmes, que je m'étonnerois que ce sujet n'eût tenté nulle part la verve des dramaturges et l'imagination des romanciers. Je doute qu'en France du moins, et à l'égard de nos compatriotes, l'histoire même eût été aussi réservée. Ce qu'il y a de certain, c'est que la réputation de madame Arnold, loin de subir aucune atteinte, lui attira, jusqu'au milieu de l'opprobre dont son mari s'étoit couvert, les égards et les respects de la multitude.

Il faut convenir qu'un peuple qui savoit respecter ainsi la vertu malheureuse dans ses plus grands ennemis, étoit très-digne de la liberté.

Pendant que le général anglois choisissoit André pour intermédiaire auprès d'Arnold, celui-ci, de son côté, refusoit de communiquer avec tout autre agent, et André ne négligeoit rien pour justifier cette double confiance. Très-jeune encore, mais organisé pour les conceptions fortes et les entreprises hasardeuses, il avoit la tête d'un conspirateur et le bras d'un soldat. Le projet de s'emparer des forts le jour même du retour de Washington, et de faire ce général prisonnier, lui parut aisé à exécuter; il s'y arrêta. Dans le cas du succès, le major André devenoit le héros de cette guerre, et les deux Mondes se ressentoient de cet événement. La gloire des hommes et la destinée des empires tiennent à de si petites causes!

Le 20 septembre 1780, André, accompagné du colonel Robinson, arriva, sur le sloop *le Vultur*, presque vis-à-vis du fort Montgomery, situé cinq milles plus bas que West-Point, sur la même rive. *Le Vultur* échoua à la basse mer, et fut reconnu. Il ne falloit qu'une ou deux pièces de canon pour le couler bas; on conçoit qu'Arnold les refusa. Dès ce moment, il fut nécessairement placé entre les soupçons de son

armée et ceux qu'il inspiroit encore à l'armée angloise ; car il est probable que Clinton comptoit peu sur lui. Tel est le sort des traîtres, qu'on méprise quand ils sont utiles, qu'on déteste quand ils ne le sont plus, et dont les méchans seuls entreprennent quelquefois de justifier le parjure, pour séduire d'autres lâches, et fomenter d'autres trahisons. Toutes les fois qu'un parti attache hautement une idée de bravoure et de gloire à des actions faites contre le devoir des sermens, il laisse échapper son secret. Il n'a pour but que la subversion des idées morales et la ruine des sociétés.

Après beaucoup d'obstacles, dont quelques-uns sont extrêmement dramatiques, Arnold resta maître du poste le plus important des Etats-Unis, au moment ou les intérêts du service éloignoient pour plusieurs jours de leurs armées le général américain et le général françois. Encore contenu par quelques raisons de prudence, il ne put voir publiquement André, même à la faveur du pavillon parlementaire, et il fut obligé de le convoquer à un entretien secret, dont ce pavillon devoit toutefois couvrir le mystère. Cet abus d'un signe respectable révolte justement l'historien, qui laisse éclater dans ses réflexions la noble indignation d'une âme honnête : « Se servir d'un pavillon de trève pour

préparer une trahison, s'écrie-t-il, c'est cacher l'épée sous l'olivier, et rompre le dernier lien qui puisse unir les hommes quand les liens de la bienveillance et de l'humanité sont rompus. On est fâché de trouver cette condescendance ou cette précaution humiliante dans un homme aussi généreux qu'André. » Mais ce scrupule paroîtra bien minutieux aux hommes d'Etat qui conçoivent qu'on arbore des couleurs qu'on déteste, et qu'on proclame avec toutes les démonstrations de l'amour un gouvernement dont on a déjà arrangé la chute. Cela n'est cependant pas rare dans l'histoire.

Sans autre sauvegarde qu'un passe-port où son nom étoit déguisé sous celui d'Anderson, et qu'un manteau gris qui couvroit son uniforme, André, plein d'impatience et d'ardeur, n'hésita pas à descendre au bord du fleuve où Arnold l'attendoit. Vainement il fut détourné de cette démarche périlleuse par le colonel Robinson, qui refusa de l'accompagner; vainement les cris des sentinelles américaines l'avertirent bientôt qu'il n'étoit plus sur territoire neutre; vainement l'anxiété avec laquelle Arnold lui-même prescrivit à son guide de l'informer des mouvemens que pouvoient exécuter les postes du voisinage, lui révéla tout le danger de sa situation ; son but l'occupoit trop fortement

pour qu'il s'en laissât distraire par des craintes pusillanimes; cette idée ne troubla point la conférence.

Tout fut donc préparé pour l'exécution du complot dans la journée du 25 ou du 26 septembre, qui devoit être celle du retour de Washington. Le plan seul d'André, qui avoit fermement résolu de faire Washington prisonnier, parut souffrir quelque obstacle de la part d'Arnold, qui invoqua, le croiroit-on? les devoirs de l'hospitalité envers ce général, dont il trahissoit la confiance et dont il vendoit la cause. Vaincu par un discours plein de dialectique et d'éloquence, qui ne seroit pas déplacé dans une bonne traduction de Tite-Live, et que l'anonyme prête sans doute un peu gratuitement au jeune officier anglois; accablé surtout par le sentiment de sa honte, qui le mettoit sans réserve à la merci des hommes qui l'avoient acheté, on croit qu'Arnold transigea sur tout, et cela n'est pas difficile à croire d'un homme qui a transigé sur quelque chose en fait d'honneur.

Cependant les mouvemens du *Vultur* et des canots parlementaires avoient attiré l'attention des officiers qui commandoient les forts de la côte, et éveillé l'inquiétude des mariniers, d'ailleurs très-désintéressés d'opinion qui pouvoient seuls reconduire André au sloop. Après d'inu-

tiles efforts pour les déterminer, André fut obligé de revenir vers Arnold, qui ne vit ou n'osa lui conseiller d'autres moyens que de retourner par terre sous un habit qui le déguisât tout-à-fait. Cette circonstance changeoit entièrement, dans les lois de la guerre, la position d'André. Un ennemi déguisé passe pour un espion, et doit en subir la peine. La perspective d'un déshonneur qui n'est point mérité, est la dernière épreuve d'une grande âme; André la subit sans se démentir. Muni d'un passe-port d'Arnold, qui lui permettoit d'aller aux *Plaines-Blanches* pour le service public, et porteur de tous les papiers de la conjuration qu'il avoit cachés dans ses bottes, il traversa sans accident tous les postes américains avant et après l'Hudson, jusqu'à la ligne d'où l'on pouvoit apercevoir les vedettes angloises. Déjà il atteignoit Jarry-Town, village mi-parti, quand trois miliciens volontaires qui s'étoient postés de leur propre mouvement dans ce passage, ou qui s'y trouvoient par hasard, s'élancèrent du taillis à la bride de son cheval. Une réponse équivoque, un passe-port d'Arnold qui auroit facilement trompé des Américains, qui ne l'auroient certainement pas compromis devant des Anglois, assuroit le salut de sa vie et le succès de son entreprise. Mais il avoit tout prévu, peut-être, ex-

cepté ce qu'il étoit si naturel de prévoir. Après avoir échangé quelques mots vagues avec ces inconnus, trop sûr d'être déjà parmi les siens, il se découvrit de lui-même : il fut arrêté et transféré à Old-Salem, où la capture de ses papiers ne laissa plus de doutes sur ses desseins. Les noms des trois sauveurs de la république des Etats-Unis ont été depuis solennellement consacrés, et vivront dans tous les ages. C'étoient Jhon Paulding, David Williams, et Isaac Vauwert. Celui d'André, qui se dévouoit si généreusement pour son pays, a conservé la même réputation dans l'armée angloise. Toutes les opinions sont dignes d'indulgence quand elles sont sincères, toutes les actions courageuses sont dignes de respect quand elles ont été faites ouvertement et dans un but honorable. Ce qu'il y a d'odieux, c'est la mauvaise foi et la trahison. Ce qu'il faut livrer au mépris des siècles, c'est le parjure qui sacrifie les intérêts de son pays à ceux de son avancement ou de sa fortune : c'est Arnold..... ou tant d'autres.

Arnold apprit l'arrestation d'André le 25 au matin : c'étoit le jour où la veille de la consommation. La réputation militaire d'Arnold lui servoit encore de garantie contre le soupçon, et tous les moyens d'achever son ouvrage demeuroient entre ses mains. Ils devoient préva-

loir, si l'arrivée de Washington avoit été retardée d'un jour. Washington arriva : le conspirateur n'eut que le temps d'embrasser sa femme et son enfant, et de fuir sur une barge à la vue du bâtiment qui ramenoit son général. Washington se contenta de dire : « J'avois cru qu'un officier » habile et intrépide, qui avoit souvent versé » son sang pour son pays, méritoit confiance, » et je lui avois donné la mienne. Je reconnois » aujourd'hui, et pour toute ma vie, *qu'il ne* » *faut jamais se fier à ceux qui manquent de* » *probité, quelques talens qu'ils puissent* » *avoir.* » Cette leçon du Nouveau-Monde a été quelquefois perdue pour l'Ancien.

Arnold avoit disparu; André, prisonnier, attendoit son jugement. On ne leur trouva pas de complices. Cependant ce danger, le plus grand qu'ait couru la république naissante, excita de grandes alarmes, et laissera un long souvenir dans les Etats-Unis. Etonnante révolution que celle où l'on a pu compter les traîtres et les victimes !

Aussitôt qu'André fut instruit de l'évasion d'Arnold, il fit connoître à Washington son nom, son rang, et les circonstances qui le justifioient du reproche honteux d'espionnage. Autorité par son général, il étoit venu pour conférer avec un général américain. Il avoit

passé la ligne des postes, mais il l'avoit passée en uniforme : « Au reste, ajoutoit-il, si les lois » d'une politique rigoureuse veulent que je su- » bisse la mort, je demande d'être traité comme » un homme qui n'a rien fait de déshonorant. »

Pendant que le congrès agitoit cette question, Clinton, fidèle aux devoirs de l'amitié, réclamoit le malheureux major. Il attestoit les droits du pavillon parlementaire et l'inviolabilité des prisonniers; il envoyoit des députés; il descendoit contre son usage aux formes de la plus humble déférence. Arnold, de son côté, méprisé, mais ménagé dans le parti ennemi, relevoit un peu la dignité de son caractère par d'incroyables efforts pour sauver André, dont les Américains eux-mêmes estimoient le courage et plaignoient le malheur. On dit qu'un partisan nommé Champe, feignit de déserter avec quelques-uns de ses camarades, et fut reçu dans New-Yorck, d'où il se proposoit d'enlever Arnold. Cette entreprise, qui auroit peut-être sauvé André, ne réussit point. Arnold vécut pour porter longtemps le remords d'une mauvaise action. André, qui n'y avoit coopéré que dans la vue des intérêts de son pays; André, distingué par sa bravoure, par ses lumières, par sa modération, par sa conduite généreuse envers les Américains, dont un grand nombre lui étoient redevables de

la conservation de leur vie et de leurs propriétés, alla mourir à un gibet. Il avoit sollicité avec ardeur la commutation de ce supplice honteux; elle lui fut refusée. Cet arrêt équitable, mais implacable, qui punissoit d'une mort ignominieuse un officier du premier mérite pour avoir tenté de changer les formes encore nouvelles d'un *gouvernement de fait*, fut rendu par un conseil composé de six majors-généraux et de huit brigadiers-généraux, dans lequel on remarquoit le général allemand Steuben et le général françois La Fayette. Le gouvernement de droit de 1789 fut beaucoup moins sévère.

André mourut : sa situation avoit appelé la pitié, sa sérénité mérita l'admiration. « Sa contenance, dit l'auteur, étoit celle du plus brave des hommes, placé par l'ordre de son général sur une mine dont l'explosion va lui donner la mort. »

L'ouvrage que j'ai analysé en deux longs extraits ne compose qu'un petit volume; mais ce volume ne se fait pas moins remarquer par l'élévation des sentimens et la justesse des pensées, que par le goût et le style. On l'attribue à un homme d'Etat, qui ne dédaigne pas d'être un homme de lettres, et que l'histoire nommera comme un homme d'honneur. Présent à l'événement qu'il raconte, il a été lui-même la vic-

time d'événemens plus récens et plus mémorables. Ce récit, achevé le 10 juin 1815, est le témoin d'un noble loisir ou d'un noble exil. Je ne pousserai pas plus loin cet éloge. Nous vivons dans un siècle où il est difficile de peindre avec quelques détails un homme véritablement vertueux, sans violer son anonyme.

De l'utilité des Colonies, des causes intérieures de la perte de Saint-Domingue, et des moyens d'en recouvrer la possession; par M. MAZÈRES, colon.

EN économie politique, a dit M. de Talleyrand, les faits deviennent les vérificateurs de la science après en avoir été les matériaux. Ce mot profond est l'épigraphe de M. Mazères, et il s'applique à toutes les sciences comme à l'économie politique; mais c'est en politique surtout qu'il est dangereux d'attendre les faits pour vérifier la science. On n'achète alors quelques idées vraies qu'au prix d'une expérience de malheur et de sang. J'honore beaucoup l'esprit humain et sa perfectibilité possible; mais je félicite les nations qui sont parties d'une législation donnée, et qui n'ont pas attendu pour la vérification de leurs lois la longue épreuve de l'infortune publique.

La France a perdu aux événemens qui ont changé la face de l'Europe, une circonscription monstrueuse et disproportionnée, mais elle a recouvré le monde avec les mers. Le règne des Bourbons nous a rendu la Guadeloupe, la Martinique et Saint-Domingue. Il étoit naturel que toutes les pensées se tournassent d'abord vers les nouvelles sources de prospérité que nous

ouvrent des relations depuis long-temps interrompues. Ce qu'il y a peut-être d'étonnant, c'est qu'on ait pensé que l'utilité des colonies avoit besoin d'être prouvée, et que la folle théorie de quelques rêveurs méritât un adversaire. Cette polémique est l'objet de la première partie de l'ouvrage de M. Mazères, qui combat avec une logique pleine d'énergie la plupart des paradoxes des économistes, jusqu'au système continental inclusivement. Ce système continental est effectivement un paradoxe réduit en pratique, et c'est un de ces faits qui deviennent les vérificateurs de la science.

La seconde partie traite des causes intérieures de la perte de Saint-Domingue. Elle est aussi piquante que la première par les faits, mais je la trouve infiniment moins satisfaisante par les raisonnemens. J'avoue même qu'elle nuit jusqu'à un certain point à l'effet des raisonnemens qui précèdent, parce que le lecteur impartial se soucie peu qu'on substitue des préventions de colon à des paradoxes d'économiste. Mensonge pour mensonge, il préféreroit peut-être celui qui compromet des intérêts de commerce à celui qui offense la raison et l'humanité. Il étoit fort inutile d'ailleurs, pour prouver l'importance des colonies, de revenir sur la question usée de l'infériorité de la race noire. Cette in-

fériorité est de fait, parce que la race noire n'a encore joui d'aucun des bienfaits de la civilisation ; mais c'est le tort de la société elle-même, et non pas celui de la nature. Comment M. Mazères peut-il avancer que *la couleur négative de la peau des nègres annonce les ténèbres de leur intelligence ?* Son intelligence éclairée peut-elle voir dans ce rapprochement d'analogie autre chose qu'un jeu de mots ? M. Mazères annonce que les nègres ont l'odorat nul, parce qu'ils mangent tout ce qu'on leur donne, et jusqu'à des chairs corrompues. Cela prouve seulement que les nègres n'étoient pas fort bien nourris ; mais les relations des voyageurs fourmillent d'anecdotes qui feroient penser que la race noire est douée d'un odorat plus sensible et plus perfectionné que tout le reste de l'espèce. « Un piment nommé dans les colonies » *piment à diable*, à cause de sa mordante » causticité, mêlé avec abondance dans tous » leurs mets, n'agit sur leur palais que comme » un arome balsamique. » Et faut-il en conclure que ce besoin d'une sensation irritante, si modifié, mais si général parmi les hommes, est en raison inverse des facultés morales ? Montesquieu aimoit beaucoup ce piment, et le mangeoit sans l'adoucir par aucun mélange. « Le nègre est un grand enfant, borné, lé-

» ger, mobile, inconsidéré, ne sentant avec » force ni le plaisir, ni la douleur, sans pré- » voyance, sans ressort dans l'esprit ni dans » l'âme ; insouciant comme tous les êtres pa- » resseux, le repos, les femmes, le chant et » la parure composent le cercle étroit de ses » goûts, je ne dis pas de ses affections, car les » affections proprement dites sont trop fortes » pour une âme aussi molle, aussi peu réac- » tive que la sienne. » Cela est fort bien ex- primé ; mais M. Mazères ne peint dans ce pas- sage qu'une société très-jeune, à laquelle il a manqué jusqu'ici deux grands moyens de per- fectionnement, l'éducation et la liberté. On diroit la même chose de toute la race malaie qui comprend les habitans de la cinquième partie du monde, et qui n'est aussi qu'une fa- mille de grands enfans ; on le diroit de toutes les races d'hommes dans les mêmes circonstan- ces, et je me garde bien d'en excepter les blancs. « Ils croient aux fantômes, aux sortiléges, aux » maléfices ; ils ont même des sorciers en titre. » Ils se croient à l'abri de la mort, quand ils » ont les reins entourés d'une peau de lapin » qu'ils appellent un *ouanga*. » Tous ces faits me paroissent très-exacts, et je suis si peu dis- posé à les contester, que j'avoue qu'il n'y a pas un village de France où l'on ne puisse voir

la même chose. Les hommes ont des *ouanga* partout où les lumières ont fait peu de progrès, et il est difficile qu'elles en fassent beaucoup chez des esclaves.

Je me souviens d'avoir entendu traiter cette question *ex professo* dans un lieu qui ne paroissoit pas propre à devenir le théâtre d'une discussion politique. C'étoit dans un dépôt de Paris, où trente personnes étrangères les unes aux autres avoient été jetées au commencement de la nuit. On vint à parler des nègres, et un colon, homme d'esprit, les dégrada du nom d'homme avec des raisonnemens si bien ordonnés, des preuves si spécieuses et des axiomes si tranchans, que je ne savois plus qu'en penser. Le hasard suscita un défenseur à la cause opposée, et ce fut pour son triomphe. Jamais une dialectique plus pressante n'avoit été animée par une plus brillante élocution, jamais la puissance des idées n'avoit été embellie, avec plus de charme, de l'élégance des expressions et de l'éclat des images. Notre colon lui-même, vaincu sans être persuadé, cédoit la parole à son adversaire par le seul plaisir de l'entendre; il n'y avoit pas un de nous qui n'attendît avec impatience qu'un foible rayon de soleil vînt diminuer l'obscurité de notre prison pour reconnoître l'orateur dont l'éloquence

loquence charmoit ainsi les plus tristes heures de notre vie. Le jour parut : c'étoit un nègre, et un nègre de la couleur *la plus négative ;* il s'appeloit *Octave*, et se laissa mourir de faim quelques jours après dans un cachot du Temple, où son souvenir s'est long-temps conservé. Si quelqu'un n'étoit pas content de cet exemple qui m'a toujours frappé, je le renverrois à la page 78 de l'intéressante brochure de M. Mazères. Le petit épisode d'Ogé est un des plus touchans comme un des mieux écrits que je connoisse, et il prouve, de l'aveu même de M. Mazères, que les noirs ont failli avoir leur Washington.

Je me suis étendu sur cette partie de l'ouvrage de M. Mazères, parce que c'est la seule qui me paroisse susceptible de contestation, et que sa brochure, très-agréable à lire, est trop courte pour avoir besoin d'une analyse détaillée. Ce qu'il étoit important de prouver, et ce que M. Mazères prouve d'une manière satisfaisante, au moins pour la foule des lecteurs qui n'ont pas approfondi ces matières, c'est que les nègres seront plus heureux sous leur ancien régime que sous aucun autre, moyennant certaines modifications que l'expérience du malheur aura peut-être apprises aux colons, si l'expérience du malheur apprend quelque chose.

La civilisation des nègres est très-reculée ; elle ne peut être perfectionnée que par des révolutions dont le foyer est en Afrique. Ce n'est pas sur la terre de l'esclavage que naîtra le Lycurgue de cette race nouvelle, et ce n'est pas de long-temps. En attendant, et puisque le jeu singulier des événemens a donné les noirs aux blancs, il faut que les blancs usent de leur fortune sans cruauté. Il faut qu'ils consacrent cet adage bizarre et enfantin qu'on attribue aux noirs : *Après Dieu, ce sont les blancs,* et qu'ils le justifient par de très-hautes vertus : je le leur souhaite sincèrement.

M. Mazères est persuadé qu'on ne doit penser à aucune expédition militaire avant un arrangement à l'amiable, auquel on emploieroit des colons éclairés et de bonne foi. Cette conclusion me paroît pleine de sens ; et, quoique je ne sois pas en tout de l'avis de M. Mazères, je le regarde comme un colon éclairé et de bonne foi, qui pourroit rendre des services immenses à l'état dans une opération de ce genre. J'en connois même peu qui en soient plus capables. M. Mazères a étudié les hommes, et il sait qu'on se fera entendre plus facilement de la vanité des noirs que de leur raison : il faut convenir que ces noirs ressemblent à beaucoup de blancs.

Le style de M. Mazères est généralement pur, souvent élégant, toujours nerveux ; mais on a vu que sa logique n'étoit pas sans prévention. Il paroît avoir pour but la réunion des noirs et des blancs, et il en a bien indiqué les moyens ; mais il les a hasardés dans une communication trop publique, et peut-être mal mesurée. Il est très-remarquable, au reste, que M. Mazères se croit sûr d'émouvoir les nègres au nom du roi ; et cela n'est pas étonnant, car ils sont généralement demeurés fidèles à son souvenir. C'est au moins une preuve qu'ils ont une âme ; et avec tant d'esprit et de raison, il n'est pas permis de le mettre en doute.

Notice historique sur la Colonie de Sierra-Leone ; par M. LA SERVIÈRE.

L'INSTINCT des voyages aventureux et des établissemens lointains est naturel aux peuples qui se perfectionnent. On croiroit qu'un sentiment secret les avertit que l'apogée de leur fortune est proche de leur ruine, et qu'ils ne parviennent à un rang si élevé dans l'ordre de la civilisation, que pour retomber de plus haut dans la barbarie d'où ils sont sortis. Plus les nations sont puissantes, plus elles sont sujettes à ce besoin d'envahissement et de conquêtes, qui n'est au fond que celui de se préparer un exil. Ce n'est pas assez pour elle que de soumettre des royaumes inconnus, si elle n'y découvre de vastes solitudes, espérance de leur décadence et de leur misère. Ainsi toute la sagesse de l'homme, au plus haut degré de la science et de la gloire, aboutit à prévoir la fin de sa prospérité sociale, et à se marquer de loin un asile dans le désert. Sans la merveilleuse découverte de Christophe-Colomb, qui livra un monde immense au rebut du monde ancien, au superflu de la civilisation européenne, le système actuel de cette vieille Europe ne se seroit point conservé jusqu'à nous. Il ne s'est maintenu si long-temps qu'en étendant son action à des distances infinies, qu'en l'exerçant sur

des points innombrables, qu'en offrant un nouvel hémisphère comme une proie à l'ambition des rois, à la cupidité des trafiquans et au fer des soldats. Ce seroit peu toutefois, je le répète, que d'avoir exploité ses trésors et partagé ses dépouilles pendant plusieurs siècles, si l'invasion de ces terres presqu'inhabitées n'avoit produit à leurs infortunés conquérans que des teintures précieuses, des semences rares et de l'or. Ce qu'il y a d'inestimable dans leur conquête, c'est qu'elle leur a assuré un refuge; c'est qu'elle a ouvert à leur migration prochaine une carrière infinie en étendue et en ressources; c'est qu'elle a montré à leurs regards des savanes fertiles et sans bornes; des fleuves navigables qui baignent de riches contrées, des forêts éternelles qui promettent un abri tranquille à une longue suite de générations heureuses, pendant que la partie opposée du globe réparera ses désastres, renouvellera ses mœurs, et achevera d'expier dans de cruelles révolutions son funeste perfectionnement. Et s'il étoit permis encore de parler de la Providence dans ces jours de lumières, on oseroit dire qu'elle n'a peut-être pas fait concourir sans dessein l'apparition miraculeuse de l'Amérique avec les guerres civiles d'Italie, de France, d'Angleterre, l'invention de l'imprimerie, et le grand événement de la réforme. Elle n'a donné qu'une

fois une terre vierge à l'homme civilisé, et il semble que c'est au moment où celle-ci alloit lui échapper. Les grandes convulsions politiques dont nous venons d'être témoins, n'ont eu de résultat pour les philosophes en théorie qui ont pris tant d'influence sur l'opinion et sur la législation des modernes, que la consécration équivoque de deux ou trois principes très-abstraits, pour ne pas dire très-vains; et nous avons payé assez cher leur apprentissage, il faut en convenir, si J.-J. Rousseau avoit raison de croire que la liberté elle-même seroit payée trop cher d'une goutte de sang. Pour l'observateur droit et sincère, pour l'honnête homme sans prévention, pour le philosophe chrétien, ces terribles catastrophes dévoilent les vues les plus profondes de la sagesse divine. Ce sont elles qui ont fondé dans le Brésil ce royaume catholique et européen qui va recommencer la civilisation catholique, la civilisation européenne dans le plus beau climat du globe; ce sont elles qui ont ramené notre attention vers les établissemens coloniaux, qui ont fait sentir la nécessité des émigrations spontanées et l'intérêt que les métropoles ont à protéger ce mode d'épuration et d'affranchissement réciproque dans une société avancée. Ce sont elles qui ont préparé la destruction des pirates, la civilisation des noirs et la conquête morale de

l'Afrique. Pendant qu'un ergoteur fanatique, instrument involontaire d'une force qu'il méconnoît, rêve pour son village des lois athées et des institutions sans Dieu, la pensée de Dieu se manifeste et la face du monde change.

A la fin des grandes révolutions, la colonisation offre ce double avantage, qu'elle soulage les Etats sans exercer de vexations sur les individus, et qu'elle permet aux mécontens de chercher une terre plus favorable, sans priver la mère-patrie du fruit de leur industrie et de leurs facultés, qui ne s'exercent pas inutilement pour elle dans les climats les plus éloignés. La facilité d'un établissement avantageux dans un pays agréable qui tente la curiosité par des sensations nouvelles, qui fait espérer des découvertes à la science, des succès moins contestés au talent, des chances plus sûres à l'esprit de spéculation, de nouvelles explorations au commerce, est un objet de distraction convenable aux âmes actives pour lesquelles le mouvement est devenu un besoin. L'homme ardent qui a reçu d'une fatale organisation et d'une éducation plus fatale encore, l'habitude de l'agitation, qui vit moins en lui que par les autres, qui a moins de présent que d'avenir, et qui ne croit sa destination remplie qu'autant qu'elle peut laisser, à quelque prix que ce soit, des souvenirs très-durables, est appelé aux

colonies, où les impressions plus inattendues se font sentir plus vivement, où les lois locales s'improvisent souvent au gré de la nécessité, où la puissance d'un esprit habitué aux affaires et d'un caractère imposant, tient aisément lieu d'une magistrature politique. Le séjour des colonies est plus favorable encore à ces âmes désabusées qu'un sentiment bien contraire éloigne de l'ancien monde; qui trop pures pour un âge corrompu, trop jeunes pour des mœurs récrépies, trop libres pour des devoirs insignifians ou absurdes, soupirent après l'indépendance sociale, après l'heureuse paix et la prospérité innocente d'un peuple neuf. Il y a un âge surtout (et c'est le seul où la sensibilité trompée puisse devenir violente et dangereuse, un peu plus tard elle s'éteint), il y a un âge qui est celui des fortes douleurs, mais qui n'est pas celui des douleurs sans espérance, où la possibilité de franchir quelques montagnes et quelques mers, et de trouver au-delà un tombeau, seroit une sorte de bonheur. Quand les liens de la vie sont relâchés, ou usés, ou rompus, on sent qu'on jouiroit presque indifféremment d'une solitude étroite ou d'un espace infini. On éprouve le désir, la volonté irrésistible de se renfermer dans une cellule, ou de connoître la terre. N'est-il pas remarquable que les gouvernemens qui ont présidé pendant vingt-cinq ans

aux destinées de la plus misérable agrégation d'hommes qui vivent sur le globe, aient fermé les cloîtres au moment où ils perdoient les colonies? Ce qui caractérise les législateurs sans mission, c'est qu'ils ne paroissent pas se souvenir qu'il y ait des malheureux, et que c'est pour les malheureux que les institutions les plus utiles sont faites. Il faut avouer que la philosophie humaine le cède un peu, sous ce rapport, à l'ignorance évangélique.

Les révolutions de la France, qui ont si puissamment agi sur le continent, n'ont pas épargné les colonies. Ces domaines éloignés de la monarchie ont offert un spectacle plus étrange, plus incompréhensible que la France elle-même; non-seulement ils sont échus comme elle en partage à des esclaves révoltés, qui héritoient par l'assassinat de la fortune et du rang de leurs maîtres, mais par un prodige presque unique dans l'histoire des sociétés, ils ont passé en partie sous la domination d'une variété fortement contrastée de l'espèce humaine, qui n'avoit jamais exercé le pouvoir absolu que dans des régions barbares et inaccessibles. Il est résulté de cet inconcevable changement de destination, des phénomènes que le génie de l'homme, éclairé par l'expérience des temps, auroit eu peine à prévoir. Des noirs, achetés sur les côtes d'Afrique, sont devenus

souverains dans un monde primitivement habité par une race blanche, et qu'une autre race blanche, descendue du Caucase, avoit conquis il y a trois siècles. Et pendant ce temps-là l'Europe, épuisée de convulsions, a tourné ses yeux vers l'Afrique, pour y fonder des établissemens de refuge, et pour y préparer un asile, sur la terre des noirs, à la malheureuse postérité des blancs. Ainsi changent d'aspect les deux grandes divisions les plus prononcées du globe, et toujours dans l'intérêt de la civilisation. Usurpateur en Amérique, ou cessionnaire de terres coloniales en Afrique, ce peuple, si ancien dans l'histoire et si nouveau dans la science sociale, tend doublement à s'y perfectionner. Ou conquérant ou protecteur, il va s'enrichir de toutes les lumières des sociétés qui l'ont précédé, et jouir de ce bienfait si vanté jusqu'à l'âge de la corruption et de la mort : c'est la marche du genre humain.

Ces vues sont prématurées, sans doute : ce n'est pas de long-temps qu'une académie, transplantée des rives du Sénégal, régnera sur la littérature et sur les arts des rives de la Seine, et décidera entre Arioste et M. Schlegel. Les révolutions hâtent les siècles; mais elles n'en tiennent pas tout-à-fait lieu, et le sceptre du monde social appartient encore, pour des siècles sans nombre, à l'heureux Paris. Qu'ils se consolent,

les esprits chagrins que l'amour de la gloire nationale tourmente d'inquiétudes si ingénieuses sur notre suprématie politique. Cette suprématie, ce n'est jamais la force des armes qui la donne ; c'est bien moins encore la sagesse des institutions, la parfaite convenance des lois, la jouissance des idées religieuses et morales. Vingt gouvernemens, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, étoient contemporains de la ville de Tibère et de Caligula, dont la renommée plane sur les âges. Chaque fois qu'une ville immense rassemblera en elle toutes les aberrations de la raison humaine, toutes les folies de la fausse politique, le mépris des vérités saines, la fureur des nouveautés spécieuses, l'égoïsme à découvert, et plus de sophistes, de poètes et de bateleurs qu'il n'en faudroit à dix générations corrompues, elle sera nécessairement sans rivales la reine des cités. Rome n'avoit plus ni ses consuls, ni son sénat, ni ses orateurs, ni ses guerriers, lors des fréquentes irruptions du Nord. Elle n'opposoit aux barbares que des mimes, des courtisannes, des gladiateurs, les restes hideux d'une civilisation excessive et dépravée qui sortoient de tous les égouts, et Rome demeura la capitale du monde.

Ces considérations, énoncées sans ordre, et qui sont plutôt l'expression d'un sentiment que l'analyse d'un système, peuvent occuper cepen-

dant l'attention du lecteur sage et sensible qui rêve quelquefois à l'avenir de ses descendans. Il est doux pour tout le monde de penser à une terre nouvelle, où toutes les passions s'éteignent, où tous les souvenirs se confondent et se compensent, où les ministres du vrai Dieu préparèrent une retraite à Billaud-Varennes, qui leur avoit ôté une patrie; où le proscrit régicide recueillit les derniers soupirs des royalistes proscrits, où des François attendent peut-être d'autres François qu'ils reconnoîtront à leur langage, comme Philoctète reconnut ses Grecs, et où les opinions réconciliées ne sépareront plus ceux que la nature avoit faits pour être frères.

Je parlerai, dans un article prochain, de la brochure intéressante et aussi bien écrite que bien conçue de M. de la Servière. J'y parlerai de la société coloniale d'Afrique, dont la sage institution est d'un si heureux augure, et pour la philanthropie et pour la politique. Je tâcherai de me faire pardonner la longueur de ces préliminaires, sinon en communiquant mon enthousiasme aux autres, du moins en le faisant comprendre. Les sociétés coloniales formées à la suite des révolutions, sont comme la colombe de l'arche venant annoncer à la famille de Noë qu'il y a des terres praticables.

Continuation.

J'ai rassemblé, dans un premier article, quelques-unes des considérations qui me semblent le plus propres à fixer notre attention sur les colonies. Je ne les ai pas empruntées à un état de choses hypothétique, à une position idéale de la société; je n'ai pas eu besoin de fiction pour présenter ma pensée tout entière et pour la faire saisir; je sentois au contraire, en écrivant, qu'elle s'adressoit à une partie trop considérable de la population, à tous les hommes bien ou mal organisés, qui sont nés avec l'instinct de la force et l'impatience d'une activité surabondante, facultés toujours dangereuses au milieu d'une forme arrêtée de civilisation; aux esprits curieux de nouveautés, qui veulent essayer, à quelque prix que ce soit, des sensations singulières et variées; aux âmes fatiguées surtout qui ambitionnent le repos, l'indépendance, le changement peut-être; car c'est un bien quand on souffre, ne changeât-on que pour souffrir autrement. Je ne me suis point trompé; la société coloniale philanthropique poursuit avec zèle le cours de ses travaux (1): des voyageurs éclairés explorent pour elle les belles campagnes de Gorée et du Cap-Vert. Des administrateurs connus par leur sa-

(1) Cette institution n'a pas eu de suites.

gesse et par leur expérience dirigent ses entreprises. De grands capitalistes la secondent, en lui fournissant le nerf essentiel de toutes les affaires, le premier élément de tous les succès. Des écrivains distingués lui consacrent leur plume et le fruit de recherches longues et difficiles. Elle devient un objet d'espérance pour les malheureux, de combinaisons utiles pour les riches, de fécondes spéculations pour les savans, d'idées consolantes pour les philosophes, qui regardent l'abolition de l'esclavage, la rédemption des captifs et la civilisation des noirs, comme le but le plus imposant que puisse se prescrire une association humaine, et qui sont bien plus disposés à attendre ce triple bienfait du courage patient de la religion et de la charité, que des suites équivoques d'une escarmouche navale. Enfin, tous les yeux sont tournés vers l'Afrique, et dans le moment où l'on s'occupe activement d'une colonie prête à naître sur bords, il est naturel de chercher à se rendre compte des moyens d'établissement, des chances de prospérité, des précautions qu'il est nécessaire de prendre, des aberrations qu'il est indispensable d'éviter pour arriver le plus tôt possible à un résultat favorable. Rien n'est plus fait pour faciliter cette étude que la comparaison, surtout quand elle est tirée de temps, de localités, de circonstances très-analogues. Tel est le mobile de l'intérêt qu'excite

aujourd'hui l'histoire de la colonie de Sierra-Leone, dont les commencemens ont été si malheureux et les progrès si tardifs, sans qu'on puisse s'en prendre toutefois ni au sol, ni aux habitans. La brochure de M. la Servière me fournira quelques détails sur ce phénomène.

Il y a quelques années qu'il se forma en Angleterre une société philanthropique, animée, comme celle qui vient de se former parmi nous, du désir de favoriser les progrès du commerce et de la civilisation en Afrique. Ses vues, d'abord extrêmement étendues, contrariées par des circonstances qu'il est inutile de faire connoître, ne produisirent d'autre résultat que la création d'une colonie composée de Nègres transportés de la Nouvelle-Ecosse, et de Marrons de l'île de la Jamaïque. Cette colonie, que la compagnie a définitivement cédée au gouvernement anglois le 1.er janvier 1808, est celle de Sierra-Leone.

Pour juger de ce que promettoit cet établissement, si ses développemens n'avoient pas été arrêtés par une cause étrangère, il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'état auquel il est parvenu en vingt ans, malgré les lois intempestives, les mesures violentes, les persécutions qui devoient en consommer la ruine, et l'émigration si naturelle à l'opprimé, surtout quand il n'est pas retenu par les doux liens de la patrie. La capitale de Sierra-

Léone renferme plusieurs milliers d'habitans acclimatés, propres au travail et doués d'un esprit industrieux, sur lesquels on en citoit à peine, en 1814, douze ou quinze dont la conduite pût exercer sur leurs concitoyens une influence dangereuse. Ces colons sont d'un caractère affable et docile, quoique fiers et jaloux de leur liberté; ils aiment les pratiques religieuses; ils cherchent l'instruction; ils se plaisent dans les réunions publiques. On remarque leur bonne conduite dans leurs familles, leur attachement pour leurs femmes et leurs enfans, leur soumission à leurs chefs. On leur accorde particulièrement cet amour de l'ordre, de la décence et de la régularité, qui est le premier gage du perfectionnement social. Les délits contre la morale sont si rares dans la colonie, qu'au bout de vingt ans, on n'avoit eu que deux occasions d'appliquer une peine afflictive: la première fois à une femme adultère, la seconde fois à un colon ivrogne. Le plus grand des crimes est l'attentat à la liberté. Il a immortalisé le nègre Cambridge, comdamné pour avoir vendu un esclave. On n'en connoît point d'autres exemples. L'habitude de jurer et de blasphémer, qui est probablement devenue chez nous un droit du peuple, car on ne la regarde plus comme un vice, étoit assez répandue parmi les habitans, à la suite de leur contact avec les Européens. Ils

en

en sont parfaitement corrigés. Ajoutez à cela que ce peuple naturellement brave et belliqueux n'a rien à craindre de ses voisins, dont ses premiers gouverneurs ont su lui concilier l'amitié, et que ses propres intérêts le défendent pour long-temps des dissensions et des rivalités sanglantes qui suivent l'excès de la prospérité. Cela est si constaté, si infaillible, qu'un réglement particulier interdit aux facteurs de la colonie tout retour en eaux-de-vie, poudre à canon ou instrument de guerre. Le sol n'est pas le meilleur qu'on puisse choisir pour une colonisation. Il est propre cependant à la culture du café, de l'indigo, du tabac, du riz, du maïs, des fèves; et il offre la ressource d'une pêche abondante, à laquelle se joindront nécessairement, à mesure que la colonie prospérera, celles de l'échange, du courtage et de l'industrie manufacturière. Que manquoit-il donc à un tel établissement pour réussir du premier abord? Quelle malveillance ou quelle maladresse a pu faire échouer des combinaisons si bien servies par la nature, et par le caractère des colons? « Il paroît, dit M. la Ser-» vière, qu'on vouloit assujétir tous ceux de ces » infortunés qui étoient en état de porter les ar-» mes à devenir soldats ou matelots, suivant le » bon plaisir du gouvernement, pour être trans-» portés *dans quelques parties de l'Afrique*

» *que ce fût.* Ce sont les expressions de l'acte » colonial. » Si ce sont les expressions de l'acte colonial, *il paroît* n'est pas le mot propre. Quoi qu'il en soit, les colons qui demandoient une patrie, et on n'attache les hommes à rien sans cela, s'indignèrent contre le vague de cette clause indéfinie. Ils refusèrent le serment, parce qu'on ne jure pas en vain à Sierra-Leone (ce sont des sauvages), et ils encoururent la proscription. Une constitution aristocratique, où les pouvoirs mal balancés cherchoient inutilement un équilibre impossible, aggrava la difficulté des circonstances, et perdit la colonie autant qu'elle pouvoit la perdre. Il paroît, d'après tout cela, que ses malheurs furent le résultat d'une mauvaise politique; et puis d'une mauvaise administration intérieure. Ces fautes, dans lesquelles on tombe quelquefois par inadvertance quand on est chargé d'un énorme embarras d'affaires, ne sont pas à redouter pour nos sociétés coloniales, qui n'embrassent dans leurs vues qu'un petit nombre de points, et qui ne sont pas distraites, d'ailleurs, de leur but moral et philanthropique par de grands intérêts de commerce. Je crains un autre excès pour elles; mais je le crains davantage. J'ai peur qu'elles ne portent dans leurs colonies une civilisation toute faite, qu'elles ne leur ôtent la *primeur* des idées so-

ciales, et qu'elles ne précipitent un peuple nouveau à travers vingt siècles d'heureuse simplicité, pour l'amener tout de suite à notre terrible perfection. On peut se résigner à beaucoup de choses en Europe; mais il seroit dur de retrouver aux bords du Sénégal les discours de M. *tel*, les *lumières* d'un certain siècle, les *bienfaits* d'une certaine révolution, et les *consolations* d'une certaine philosophie. Je supplie à genoux les hommes respectables qui vont dispenser la civilisation aux nègres, de la leur mesurer sobrement. Ils connoîtront assez tôt nos vices et nos folies, et nous avons, s'il plaît à Dieu, tout le temps de gâter l'Afrique.

J'ai déjà recommandé au lecteur la brochure de M. la Servière. Elle laisse désirer plus de details, ou du moins plus de développemens. L'auteur, qui semble n'avoir consulté que des analyses de journaux, auroit pu puiser à des sources plus abondantes; mais il conçoit avec clarté, il pense avec ordre, il écrit avec élégance; et ce mérite, devenu rare, distingue son petit écrit de la foule des nouveautés sans couleur qui surchargent les tablettes des libraires.

Histoire critique de l'Eloquence chez les Grecs ; par M. BELIN DE BALLU.

L'OUVRAGE que j'annonce au public ne pouvoit paroître dans des circonstances plus favorables. Le système représentatif, long-temps attesté inutilement pour le bonheur des peuples, est enfin appliqué bien sérieusement, depuis quelques années, à l'institution politique en France ; et ce système est le véritable élément de ce genre d'éloquence dont les anciens nous ont laissé de si beaux modèles. C'est du haut de la tribune des assemblées délibérantes que le talent de la parole exerce son plus grand empire. Des Etats malheureux par le sort des armes se sont quelquefois relevés aux yeux de l'histoire par cette illustration intérieure. Démosthènes auroit été moins grand sans les succès de Philippe. Nos idées doivent se tourner naturellement aujourd'hui vers l'influence des moyens oratoires dans les constitutions libres ; et si le système représentatif est susceptible de développemens heureux, comme nous devons l'espérer, nous en obtiendrons des résultats tout-à-fait nouveaux, tout-à-fait propres à ce siècle, car il n'étoit pas connu des anciens sous le même point de vue, l'institution des esclaves formant chez eux un contre-poids social qui n'existe plus. L'ère

du gouvernement représentatif est donc celle d'une nouvelle éloquence, et il n'est pas étonnant que l'éloquence devienne pour nous un objet plus spécial d'étude, quand elle semble nous offrir des garanties plus sûres et plus nombreuses de sécurité et de salut.

D'un autre côté, aucun livre ne se présente sous de plus heureux auspices, si l'on considère le nom de l'auteur, et si l'on a égard aux longues études par lesquelles il s'est préparé à cet ouvrage. Feu M. Belin de Ballu étoit sans contredit un de nos premiers hellénistes. Sa traduction de Lucien est infiniment remarquable, au moins sous le rapport des recherches et du savoir, car on peut regretter qu'il n'ait pas toujours rendu l'effet piquant de l'original; mais on sait que le style n'est qu'une qualité secondaire chez les érudits. L'*Histoire critique de l'Eloquence des Grecs*, qui exigeoit encore plus d'instruction, mais beaucoup moins de coloris, devoit donc laisser peu de chose à désirer. Je ferai en deux lignes la part de la critique en lui reprochant un peu de sécheresse, et je ne sais quel vague de composition qui annonce aux lecteurs exercés un ouvrage peu fini. Ce défaut est commun dans les livres de faits, où il y a toujours quelque chose à ajouter aux notions les plus complètes en apparence.

Ce qu'on a le droit d'exiger des savans, c'est le nombre et l'ordre des matériaux ; ce n'est pas ce travail délicat, ce poli élégant, ce fini par qui caractérisent les productions de l'esprit et du goût. La science rassemble les faits et les met en ordre ; c'est un autre talent qui donne aux livres une existence durable. Il faut chercher dans celui-ci un nombre immense de traits curieux, d'anecdotes, d'analyses qu'on ne trouveroit pas ailleurs sans d'incroyables recherches, et non cette verve que le sujet sembloit promettre. Ici l'histoire de l'éloquence n'a pas inspiré l'éloquence. M. Belin de Ballu n'est que l'archiviste des orateurs; il sait tous leurs secrets, excepté celui de leur génie. Cette observation n'est pas un reproche. L'Histoire de l'Eloquence est encore un bon livre à faire sous le rapport oratoire; sous le rapport critique, M. Belin de Ballu l'a faite.

Cette histoire de l'éloquence des Grecs est du moins aussi complète que possible. Quant à l'espace, elle embrasse celui qui s'étend depuis l'origine de l'art, c'est-à-dire, depuis une époque bien obscure et bien incertaine jusqu'au troisième siècle après Jésus-Christ, où s'étoit déjà élevé un genre d'éloquence nouvelle, celui de la polémique chrétienne. On voit que cela n'est que trop étendu, car l'histoire de l'éloquence des Grecs pouvoit se borner à la durée

de leurs républiques. Il en est de même quant aux genres. M. Belin de Ballu n'a rien dédaigné ; les rhéteurs, les sophistes, les grammairiens, les avocats, tous hommes voués par goût ou par métier au bel art de la parole, mais dont l'histoire ne peut se lier à celle de l'éloquence que lorsqu'ils ont attaché leurs noms à la défense de quelques grands intérêts, ou lorsqu'ils ont immortalisé de petits intérêts, en leur prêtant l'éclat d'un grand talent. Ainsi nous concevons très-bien l'importance d'un simple plaidoyer d'Isocrate sur le prix de la course des chars. *Le Trapézitique* du même auteur, où il ne s'agit que de réclamer de l'argent déposé chez un certain Pasian, par un jeune homme d'Héraclée, offre encore moins d'intérêt en soi. Mais qui pourroit dédaigner l'écrit le plus indifférent d'Isocrate ? Quant à la foule des sophistes, leur histoire n'appartient qu'à la philologie qui recueille tout, et M. Belin de Ballu étoit philologue.

Ce livre est donc fait aussi consciencieusement qu'une compilation savante du seizième siècle, et c'est un exemple qu'on ne sauroit trop recommander à l'Académie des inscriptions et belles-lettres elle-même, où il est fort à craindre que l'érudition classique ne devienne de mauvais ton. Depuis que l'esprit a gagné toutes

les classes, le ridicule s'est attaché aux investigations sévères, aux travaux solides et sérieux. On craint de dire simplement ce qui n'est qu'instructif ; et la proposition la plus utile ne sauroit être admise quand elle n'est pas, comme on dit, légère et piquante. Il étoit réservé à ce siècle bizarre qui a solemnisé tant de pauvretés, d'avilir les choses austères et les vraies sciences de l'homme ; on a fait des principes avec des inepties, et on repousse une notion juste quand elle n'a pas le trait d'une épigramme ou le tour d'un quolibet.

Les idées de l'auteur sur l'origine de l'éloquence chez les Grecs ne sont pas précisément tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme judicieux, parce qu'il a voulu leur donner quelque chose d'absolu que ces questions ne comportent pas. Il l'a fait sortir de certaines circonstances spéciales des temps fabuleux ou des premiers temps historiques, comme si cette noble puissance de l'homme qu'on appelle l'éloquence n'étoit pas tout-à-fait propre à la nature de l'homme, et tout-à-fait propre à la nature de la civilisation. Du moment où une famille humaine a obéi à l'impulsion de l'esprit de société, l'éloquence a exercé son premier empire, et si la parole n'avoit été dès-lors donnée à l'homme, l'éloquence n'en auroit pas moins existé ; car

l'éloquence peut se servir indistinctement de tous les signes. L'enfant qui n'articule pas encore, le muet qui n'articulera jamais, l'étranger qui ne peut se faire comprendre, sont éloquens toutefois quand ils éprouvent et qu'ils ont besoin de transmettre une impression forte. L'homme naturel aussi étoit éloquent, à supposer que l'homme ne soit pas né dans la société : il ne falloit donc pas marquer d'un trait si positif cette origine de l'éloquence grecque, à moins qu'on ne la prît hors du vague des premiers temps, à l'époque où elle commençoit à recevoir les règles des rhéteurs; à cet Isocrate, par exemple, dont on a dit qu'il avoit porté en lui tous les orateurs grecs, comme le cheval de Troie tous les vainqueurs de la ville de Priam. Il est à remarquer que c'est Isocrate même qui a le premier fait remonter l'origine de l'éloquence à l'origine des sociétés. Il prétend, dans son *Nicoclès*, que nous n'avons sur les animaux d'autre avantage que celui de la parole, et que cet avantage seul nous a rendus propres à l'état social. Il faut convenir que les philosophes et les orateurs chrétiens ont eu de plus hautes idées de la dignité de notre espèce.

Histoire abrégée de la Littérature romaine ; par M. Schœll.

On ne s'est jamais moins occupé de la littérature grecque et romaine, qu'à l'époque où tout le monde vouloit être grec ou romain, en dépit de nos mœurs, de nos traditions, de nos lois, de notre religion, de notre caractère national. Il étoit même reçu en principe par les fiers républicains qui ramenoient alors la barbarie en France, au nom de la philosophie et des lumières, que l'étude de la langue des républiques anciennes n'est qu'une superfluité indigne des modernes; qu'il n'y a rien de plus méprisable aux yeux d'un peuple régénéré par les progrès de la civilisation que les sciences et les arts des peuples civilisés, et qu'il ne faut aux brillans compatriotes de Racine et de Voltaire, pour assurer leur prépondérance sur le reste des nations, que *du pain* et *du fer*. Tels étoient les premiers dogmes de ces démocrates célèbres, que nous avons vus depuis si grands et si bas, réconcilier leur patriotisme austère avec l'or et les institutions de la tyrannie. Ainsi, les héritiers de toutes les connoissances humaines et de l'expérience de tous les siècles marchoient à l'accomplissement de leurs projets en détruisant autour d'eux jusqu'aux moindres germes

de l'enseignement, jusqu'aux élémens de l'éducation la plus commune, tant il leur importoit que la France fût assez stupide et assez flétrie désormais pour subir sans indignation le malheur de leur obéir ; et ce qu'il y eut de plus étrange, je le répète, dans cette conjuration de l'ignorance et de la férocité contre les idées *libérales* et *humaines*, c'est qu'elle se couvrit de je ne sais quelle prétention d'idées *humaines* et *libérales*, qui étoit presque aussi ridicule qu'atroce. Jamais le contraste des choses avec les mots n'avoit été plus scandaleux, plus incroyable ; jamais une nullité d'idées aussi absolue, une grossièreté de mœurs aussi révoltante, une abnégation aussi odieuse de tout ce qui distingue l'homme de la brute, ne s'étoient appuyées du moins de l'autorité des temps classiques et des souvenirs de l'histoire. Jamais un misérable, déguisé sous le nom de Brutus, de Cassius ou de Scévola, ne s'étoit avisé de proscrire jusqu'à la langue dont il empruntoit ce sobriquet insensé. Ces extravagances inconcevables étoient réservées à l'âge de la perfectibilité et au règne de la raison.

L'élan violemment rétrograde qu'on essayoit de donner à l'esprit humain dans ces temps de désastreuse mémoire, n'entraîna pas heureusement la société tout entière, et nous dûmes

à l'obstination éclairée de quelques hommes d'un sens droit, sagement prévenus contre les nouvelles théories, la conservation des bonnes études et des bonnes lettres, à certaines concessions près qu'il fallut bien faire à l'esprit d'innovation pour ne pas le révolter tout-à-fait. On peut donc s'occuper aujourd'hui de l'instruction classique, avec l'espérance d'être encore entendu, et déjà de tous côtés jaillissent des lumières qu'on avoit lieu de croire à jamais éteintes. Si l'âge de l'érudition pédantesque, de la critique simplement verbale, des recherches minutieuses et difficilement puériles, est passé depuis long-temps dans notre littérature, il nous reste des hommes extrêmement instruits qui savent aussi bien que les Saumaise et les Scaliger, qui s'expriment avec plus d'élégance, qui enseignent avec plus d'intérêt, et qui ont particulièrement sur eux l'avantage de la méthode et du goût. De ce nombre est M. Schœll, dont la réputation littéraire étoit déjà assurée par plusieurs ouvrages, et entre autres par une excellente *Histoire abrégée de la Littérature grecque*, très-propre à faire désirer l'*Histoire abrégée de la Littérature romaine*, qu'il nous donne maintenant. Ces deux abrégés, toutefois développés d'une manière très-satisfaisante, peuvent être considérés comme les parties d'un même tout qui renfer-

mera l'histoire des classiques anciens, et auquel il ne manque, pour le compléter, qu'un *Répertoire de Littérature ancienne*, exclusivement destiné à la partie bibliographique. Ainsi, on trouvera désormais dans un seul corps d'ouvrage, sous une forme qui n'a rien de la sévérité sèche et souvent rebutante des livres de pure érudition, l'appréciation claire, impartiale et élégante de tous les auteurs de l'antiquité; une analyse toujours judicieuse et presque toujours piquante des écrits qu'ils nous ont laissés et qui nous sont parvenus; des vues ingénieuses et nouvelles sur la marche progressive des langues classiques et sur les changemens qu'elles ont subis à travers les différens âges littéraires; des notices exactes enfin sur les commentateurs, les éditeurs et les éditions, travail immense et indispensable, du mérite duquel on peut juger jusqu'à un certain point, par la première édition du *Répertoire*, tel qu'il a paru en 1808, mais qui gagnera infailliblement beaucoup à être revu et renouvelé par l'auteur sur un plan plus étendu, comme il se le propose. Il seroit inutile d'insister sur l'importance d'un pareil monument littéraire, et sur les avantages qu'il offre à toutes les classes de lecteurs, c'est-à-dire à celle des lecteurs studieux qui veulent apprendre, à celle bien autrement nombreuse des

lecteurs superficiels qui veulent passer pour avoir appris, à celle enfin des lecteurs dont la vie se remplit de travaux plus essentiels, et qui ne peuvent accorder qu'une foible partie de leur temps à la connoissance des classiques. Il est certain que la seule érudition des dates et des noms est maintenant dans la littérature elle-même un abîme où la mémoire se perd; et comme elle ne cesse pas de se surcharger de notions nouvelles, à mesure que les faits qui en sont l'objet s'éclaircissent ou se multiplient, elle doit finir par devenir à peu près tabellaire. C'est ce qui est arrivé, par exemple, dans les sciences naturelles, où la forme synoptique s'est graduellement substituée à la forme descriptive, et dont l'étude, bien que facilitée par ce moyen, est à peu près réduite aujourd'hui à la science purement mnémonique des nomenclatures : c'est ce qui arrivera nécessairement partout. Nous devons donc savoir un gré infini aux écrivains doués d'un tact fin, d'un esprit analytique et réfléchi, et surtout d'une patience inappréciable, qui veulent bien mettre à notre portée, dans un cadre de peu d'étendue, les connoissances qu'ils ont péniblement recueillies, et nous épargner la plus grande partie des recherches fastidieuses de nos devanciers, qui consumoient quelquefois de longues années de

leur vie à apprendre les moyens d'apprendre. Grâces aux savans dont je parle, toutes les sources de l'instruction sont ouvertes, et il ne s'agit plus que d'y puiser.

L'ouvrage de M. Schœll est précédé d'une introduction très-curieuse, qui est à elle seule un ouvrage important et un excellent livre, mais qui fait regretter que l'auteur ne lui ait pas donné plus d'extension; ce qui vient sans doute de ce qu'il ne l'a regardée que comme un accessoire de luxe et d'ornement. Cette introduction tout à la fois géographique, historique et littéraire, traite de l'origine de la population de l'Italie et de l'origine de la langue latine, deux questions qui paroissent appartenir à des théories différentes, mais qui se touchent immédiatement dans la logique de l'auteur et dans celle de la raison, la composition des langues hybrides ne pouvant s'expliquer que par l'amalgame des peuples qui les ont formées.

La troisième partie, qui est très-courte, est employée à exposer les divisions chronologiques de l'*Histoire de la Littérature romaine*, que M. Schœll réduit à cinq périodes, embrassant ensemble un espace de douze siècles. *La première époque* renferme les cinq siècles qui se sont écoulés jusqu'à la fin de la première guerre Punique; pendant ce long intervalle, la littéra-

rature romaine fut celle d'un peuple barbare, uniquement occupé du soin d'étendre sa domination sur les peuples qui l'entouroient. Elle produisit à peine les poésies *fescennines*, les *axamenta*, les *atellanes*, essais grossiers d'une imagination presque sauvage, et dont il n'est resté que le nom. *La seconde* s'étend depuis la moitié du troisième siècle avant Jésus-Christ, jusqu'à la mort de Sylla; ce qui fait deux siècles à peu près. C'est l'enfance de la littérature latine et le temps de ses premières tentatives. Nous en avons conservé Plaute, et Térence surtout qui auroit fait la gloire d'un siècle plus perfectionné. *La troisième* n'est que d'un seul siècle; mais ce siècle est celui d'Auguste. C'est ce que M. Schœll appelle *l'âge d'or* de la littérature romaine. Il appelle *âge d'argent*, par continuation de cette figure, *la quatrième époque*, c'est-à-dire le temps écoulé entre la mort d'Auguste et le siècle des Antonins; depuis ce siècle, jusqu'au bouleversement de l'empire d'Occident, la littérature, entièrement dégénérée, parcourt une longue suite de périodes de décadence dont se forme le *siècle d'airain*, et meurt, vers le commencement du sixième siècle, avec les écrivains qui avoient pu connoître les derniers empereurs. C'est là que se termine la littérature romaine, puisque l'auteur a bien

voulu

voulu la conduire jusqu'à ce point, honneur qu'elle ne méritoit réellement plus. Cette division est très-suffisante pour la clarté; mais elle n'est peut-être pas bien satisfaisante pour le goût. Il n'est pas vrai de dire, en effet, que l'âge où une littérature brille de tout son éclat soit la figure exacte de *l'âge d'or* des sociétés, qui est plein de simplicité et d'heureuse ignorance, et il résulte, selon moi, de ce concours d'acceptions quelque chose de louche qui ne contente pas l'esprit. Puisqu'il est difficile de prendre d'autres termes de comparaison pour les littératures que les âges du monde ou les âges de la vie, j'aurois préféré cette dernière forme qui me paroît d'ailleurs le véritable type des époques littéraires, et je m'en serois tenu à l'ingénieuse division du professeur Funck, qui suit l'histoire de la littérature latine, depuis le bégaiement de la première enfance jusqu'à l'inertie de la décrépitude. Cette métaphore est de la plus grande vérité dans toutes ses acceptions possibles; mais il importe très-peu qu'on lui en ait préféré une autre, quant au reste de la méthode, et quant à l'instruction qui en résulte et qui sont absolument les mêmes. Cette petite délicatesse étoit donc si indifférente au mérite général du livre que la critique n'avoit peut-être pas le droit de s'y arrêter un mo-

ment. Mais si elle a peu de choses à reprendre dans un des ouvrages les plus utiles dont se soit enrichie depuis long-temps la bibliographie raisonnée, elle ne peut s'en occuper sans remarquer et sans recueillir en passant une foule de particularités curieuses, dont quelques-unes offrent un intérêt très-piquant pour tous les lecteurs, et cet examen de détails me fournira un second article.

Continuation.

Je me suis engagé, dans mon article précédent, à en composer un second des notions plus ou moins curieuses que j'ai recueillies dans l'important ouvrage de M. Schœll, parmi une foule de choses intéressantes et singulières qu'il m'a apprises. Je n'ai pas remarqué, en faisant cette promesse, que telle particularité qui pouvoit me paroître neuve, n'avoit pas le même avantage pour un grand nombre de lecteurs, et que je m'exposois par conséquent à fatiguer d'idées rebattues l'attention des personnes difficiles qui veulent du nouveau, et qui en veulent toujours, *n'en fût-il plus au monde.* Ce besoin de sensations piquantes et variées est un des résultats nécessaires de nos longues agitations politiques. L'instabilité des événemens, la succession infinie des émotions en sens opposé, la mobilité de toute la vie sociale, nous ont fait contracter l'habitude de cette curiosité inquiète qui ne demande qu'à changer d'alimens, et qu'il n'est pas aisé de satisfaire quand on s'occupe d'idées exactes et d'études positives. Cet extrait, fort indigne des regards des gens du monde, et qui déroberoit sans fruit quelques minutes à leur agréable oisiveté, ne s'adresse

donc qu'à ceux mêmes pour qui le livre de M. Schœll a été écrit, et qui doivent y chercher, ou le complément indispensable d'une bonne éducation classique, ou le souvenir toujours aimable des anciennes études :

Indocti discant, et ament meminisse periti.

Cette ligne de latin me met tout-à-fait à mon aise avec les lecteurs courageux qui voudront bien la franchir; et j'entre en matière, sans autre plan que la méthode chronologique de mon auteur, c'est-à-dire saisissant çà et là quelques observations ou quelques faits dans l'ordre des temps, indépendamment de leur liaison logique.

Le premier âge d'une littérature est certainement le moins intéressant sous le rapport des productions. L'incertitude d'une langue naissante n'exclut, à la vérité, ni la grâce, ni la force; mais elle ne peut se concilier avec l'harmonie, avec l'élégance, la pompe, l'élévation des langues fixées. Si cette règle n'est pas sans exception, elle est du moins très-exacte relativement aux Latins qui ont parcouru ponctuellement, sans anticiper, sans rétrograder sur aucune époque, toutes les époques littéraires depuis la première enfance jusqu'à l'extrême décrépitude. Mais la connoissance de ces antiquités, pour être moins séduisante, n'en est pas moins pré-

cieuse, pas moins inestimable sous d'autres rapports. L'histoire des progrès de notre esprit se lie utilement dans l'intérêt de la morale politique à celle des progrès de la civilisation, et il résulte du concours de ces époques remarquables de développement, de maturité et de corruption, de hautes leçons d'expérience qui ne devroient pas être perdues pour la société. Il est d'ailleurs bien démontré dans l'intérêt seul de la littérature que l'étude des archaïsmes de la langue que l'on cultive est un des secrets les plus sûrs des bons écrivains, et cette hypothèse se prouve chez les Latins par l'exemple de Cicéron, chez les Anglois par celui de Johnson, chez nous par celui de Molière, de La Fontaine, de J.-J. Rousseau, de tous les auteurs de notre moderne littérature qui ont bien connu notre littérature ancienne. Ces considérations donnent une grande importance à la première et à la seconde partie de l'ouvrage de M. Schœll, dans lesquelles les lettres latines sont prises à leurs élémens. Il ne nous reste de l'époque la plus reculée que des fragmens assez considérables des *Lois des Douze Tables* que Cicéron préféroit aux bibliothèques de tous les philosophes (1). Ce que les peuples écrivent d'abord,

(1) *Orat.* 1. 44.

ce sont les lois, c'est-à-dire certaines institutions données à l'homme dans des temps très-antérieurs par une puissance au-dessus de l'homme, ou, si l'on veut, certaines règles de convention, affermies par l'usage, sanctifiées par le respect des aïeux, et qui ont acquis une autorité religieuse sur les citoyens; de sorte qu'on peut dire que toute bonne loi écrite étoit une tradition. Quant au délire des peuples usés qui commencent à se faire des lois quand ils n'ont plus ni religion ni morale, je n'en connois point d'exemple chez les anciens. Il est assez remarquable que les lois qui restent fondamentales et invariables dans toutes les législations humaines aient été écrites par des *Barbares*, et que les lois improvisées par les sociétés qui se renouvellent, soient presque toujours impraticables et absurdes. Qui croiroit qu'à l'époque où ces admirables *Lois des Douze Tables* furent recueillies, la lettre R n'étoit pas encore introduite dans l'abécédaire romain, et que l'initiale du nom de Rome ne s'y figurât que par un signe équivoque? On écrivoit *Soma* ou *Doma*. Tout ce qu'il y a de bon dans l'état social a été pensé et reconnu dans les premiers âges. Le perfectionnement littéraire des nations a si peu de rapport avec leur perfectionnement moral, qu'on a craint, avec quelque raison, qu'il ne

lui fût totalement opposé, et des philosophes l'ont dit. Les grands penseurs qui concluent de ce qu'un peuple a l'Académie, l'Opéra, les gladiateurs ou la fantasmagorie, qu'il est *apte à se reconstituer*, outragent gratuitement le sens commun. Ce qu'on appelle *la civilisation perfectionnée* n'a jusqu'ici innové que des folies qui sont devenues souvent des horreurs.

La littérature romaine ne date proprement que de la seconde époque. L'histoire en est précédée dans l'ouvrage de M. Schœll d'une excellente introduction qui se continue au devant des autres périodes, et qui compose ainsi un cours curieux d'histoire politique dans la plus curieuse des histoires littéraires. L'auteur a réuni à la suite de ce discours les mots, les phrases, les singularités d'orthographe qui distinguent cette époque, et qui ont été tout-à-fait abandonnés par les écrivains du siècle d'Auguste. Ces recherches, extraites en grande partie de l'ouvrage de Funck (1), sont de la plus grande utilité pour l'étude comparée des langues et la science étymologique. C'est avec le même soin que l'auteur suit, de période en période, les nouvelles modifications de la langue, soit lorsqu'elle monte vers son apogée, soit

(1) *De adolescentiâ linguæ latinæ*. Marpury. 1725.

lorsqu'elle penche vers sa décadence. Il n'a pas même négligé d'indiquer certains mots et certaines locutions dont les exemples sont si rares qu'il n'est pas étonnant qu'ils manquent dans la plupart des lexiques. Tels sont les grécismes pédantesques, les onomatopées barbares, et les mots ridiculement composés qui abondent dans Ennius, Plaute, et les écrivains de leur temps. Nous n'avons pas échappé à ce travers, commun dans toutes les langues naissantes, qu'on voit toujours impatientes de s'enrichir aux dépens de l'harmonie, de la clarté et du goût, et il a été agréablement châtié par Rabelais, dans l'Histoire de l'Ecolier Limousin, et dans celle du Seigneur de Basché (1).

La seconde époque est remarquable, en ce qu'elle a vu fleurir, à peu de distance l'un de l'autre, deux grands poètes comiques qui n'ont pas eu de rivaux chez les Latins. L'art de la comédie est propre aux littératures adolescentes, parce qu'il ne s'exerce avec avantage, dans la société, que sur les caractères décidés et les mœurs franches qui appartiennent exclusivement aux civilisations nouvelles. Plus tard, les nuances s'affoiblissent ou s'éteignent, les caractères se rapprochent et se confondent dans une

(1) Liv. II, chap. VI; Liv. IV, chap. XIII et suiv.

sorte de caractère mixte, vague, indéterminé, qui n'a plus ni naïveté, ni énergie. La comédie d'intrigue succède à la comédie de mœurs, et ne lui survit pas long-temps. Le rapport invariable des deux genres avec deux âges sociaux très-distincts, se manifeste depuis Aristophane et Ménandre jusqu'à Molière et à Destouches, dans toutes les littératures classiques.

Les Latins citoient avec éloge quelques autres auteurs comiques. Horace parle d'une manière très-honorable de Quinctius Atta, de Cecilius Statius, de Lucius Afranius. Cicéron rapporte des vers de Trabeas. Aulu-Gelle nous a conservé une épigramme de Vulgatius Sedigitus, qui fixe les rangs des poètes dramatiques, et qui ne donne que la sixième place à Térence. Il faut féliciter les Romains d'avoir eu cinq poètes dramatiques supérieurs à Térence; ou bien il faut plaindre Térence d'avoir été jugé par Vulgatius Sedigitus.

Il est inutile de dire que la plus brillante de ces époques, et celle qui a le plus d'intérêt dans l'ouvrage de M. Schœll, comme parmi tous les âges littéraires, c'est le siècle d'Auguste. Les chapitres relatifs à Virgile, à Horace, à Cicéron, sont des morceaux achevés de bibliologie et de critique, auxquels il n'y aura plus rien à ajouter quand ils auront été complétés dans le *Ré-*

pertoire par des notices bibliographiques telles que M. Schœll est capable de les faire. Ces grands écrivains n'ont été nulle part plus sagement appréciés ; car le goût infaillible de M. Schœll lui a appris à les juger d'après les critiques les plus sûrs et les sentimens les mieux établis, sans égard à aucun système, à aucune prévention. Il paroît si étranger à toute partialité, si dépouillé de toute illusion, qu'on sent en le lisant qu'il ne fait qu'écrire l'arrêt des siècles et constater l'opinion la plus accréditée, la plus générale, la plus fondée en raison. Cette modération est très-louable, même dans ce genre de polémique où l'excès est moins dangereux qu'en tout autre, mais où il n'est ni plus rare ni moins outré. L'idolâtrie du langage *cicéronien* fut portée à un tel point à la renaissance des lettres, que certains écrivains se défendirent d'employer les tours dont Cicéron n'avoit pas fait usage. L'élégant Bellenden, que les érudits eux-mêmes ne lisent plus, se flattoit de n'avoir pas hasardé une locution qui ne se trouvât dans l'orateur romain. On a dit la même chose de Manuce le jeune, de Nicolas Thomæus, philologue ingénieux, qui a publié, sous le nom de *Laonic*, des dissertations pleines d'urbanité et de science, et du fameux Etienne Dolet, qui n'étoit pas graveur en taille-douce comme le

pense M. Schœll, mais excellent imprimeur de Lyon. Erasme, qui a pourtant combattu avec succès cette innocente manie dans le *Ciceronianus* publié en 1528, la portoit encore plus loin en 1523, dans la Préface de son édition des *Tusculanes*. « Je ne m'éloignerois pas beau- » coup, disoit-il, du sentiment de ceux qui se » persuadent qu'il y avoit quelque chose de » divin dans l'âme de Cicéron, et qu'elle doit » résider dans le ciel. » On sait qu'il a cependant enchéri sur cette idée dans le colloque intitulé *Convivium religiosum*, où il parle des *saintes âmes* de Virgile et d'Horace, et où il avoue qu'il a peine à ne pas s'écrier quelquefois : *Sancte Socrates, ora pro nobis!* Voici quelque chose de plus extraordinaire; car c'est un exemple de culte littéraire passé dans la liturgie chrétienne. L'abbé Bertinelli rapporte, d'après un manuscrit de Jean Piccinardi de Crémone, qu'au quinzième siècle on chantoit à Mantoue, à la messe de Saint-Paul, une hymne en l'honneur de Virgile; on y supposoit que l'Apôtre des nations, arrivant à Naples, tourna ses regards vers le Pausilype, où reposent les cendres de ce grand poète, et qu'il regretta de n'avoir pu le voir pendant sa vie, et l'élever à la connoissance de nos mystères :

Ad Maronis mausoleum
Ductus, fudit super eum
Piæ rorem lacrymæ.
Quem te, inquit, reddidissem
Si te vivum invenissem,
Poetarum maxime!

Ces traditions historiques et littéraires mêlées aux traditions chrétiennes, existent jusqu'à ce jour chez beaucoup de nations, et particulièrement chez celles qui n'ont pas été soumises à une civilisation intermédiaire, comme certains peuples des provinces Vindiques qui ont conservé en dévotion le nom de Castor et de Pollux. La docte Padoue elle-même a eu longtemps le nom d'Antenor dans ses Litanies, comme Trieste celui de Japix, et Laybach celui de Jason. Tout cela n'est pas bien orthodoxe; mais il faut rendre grâces à l'imagination d'avoir ainsi honoré le courage et le génie. Cette aberration de sensibilité n'est pas le défaut des peuples vieillis.

La quatrième époque de la littérature latine a beaucoup de rapport avec celle à laquelle nous sommes parvenus. Ce n'est pas que nous ayons aujourd'hui des satiriques de la force de Perse et de Juvénal; mais si les mauvaises mœurs et le mauvais goût portés à l'excès en enfantent toujours, ils ne nous manqueront pas.

Les historiens du mérite de Tacite, les polygraphes du mérite de Sénèque le philosophe ne sont pas plus communs. Cependant une espérance bien fondée, et déjà justifiée par beaucoup de titres, peut nous faire attendre l'un et l'autre dans le même écrivain. Quant aux rimeurs enflés ou subtils qui ressemblent à Sénèque le tragique par l'emphase et l'abus des hyperboles; à Stace par la prolixité des narrations, l'affectation des pensées, et le facile étalage d'une érudition triviale; à Martial par la prétention des effets, la recherche des antithèses et le goût du trait; à Lucain même par la pompe froide et la bouffissure du style, on en trouverait dix pour un, au talent près.

Ce qui tient le plus de place dans toutes les histoires, c'est ce qui en mérite le moins. Les deux derniers volumes de l'ouvrage de M. Schœll sont consacrés à cette cinquième période qui est l'âge de la dégénération des Latins, âge sans éclat, mais plein de faits et de souvenirs. Les littératures décrépites sont radoteuses comme les vieillards qui tombent en enfance. Toutes les littératures classiques du monde ne rempliroient pas de chefs-d'œuvre la bibliothèque la plus modeste. Il faut des palais, il faudroit des villes pour contenir les rêveries insipides des siècles avancés qui attestent toujours la per-

fectibilité, et qui entassent en son nom des montagnes de livres inutiles ou ridicules. Heureusement, M. Schœll se dérobe, par une exception bien remarquable, à toutes les règles générales sur la division des âges littéraires. Il est venu dans un temps où l'on gagne une réputation avec une idée, et quelquefois sans une idée. Ecrivain érudit et fécond, mais consciencieux, il a eu entre les mains la matière de plusieurs livres, et de plusieurs bons livres. Ses préfaces seroient des dissertations, ses introductions des histoires, ses tables des abrégés utiles et curieux. Il a daigné ne faire de tout cela qu'un seul ouvrage indispensable aux *gens de lettres* qui se font une grande renommée académique avec une petite littérature d'emprunt, mais probablement fort inutile au savant qui l'a conçu et qui l'a exécuté. C'est dans l'ordre.

Choix des Poésies originales des Troubadours; par M. RAYNOUARD.

LA première chose qui frappe le lecteur dans le titre que je viens de rapporter, c'est certainement le nom de l'auteur, qu'on ne s'attend pas à voir attaché à des recherches de lexicologie fort sévères et fort arides en apparence : la place qu'il a prise parmi nos tragiques, celle que lui donnera sans doute dans l'épopée son poëme des *Machabées*, si l'exécution entière de cet ouvrage répond, comme on a droit de l'espérer, aux morceaux qui sont déjà connus et qui font désirer sa publication avec tant d'impatience, cette place éminente semble fort loin de celle où végète d'ordinaire l'explorateur d'antiquités et le triste grammairien. Le vulgaire ne voit dans leurs études qu'un travail de mémoire, sans charme et sans intérêt, incapable d'offrir la moindre prise à l'imagination, et de dédommager, par la plus foible jouissance les personnes qui s'en occupent, du savant ennui qu'il procure. Il ne se doute pas que cette science austère des étymologies a aussi son merveilleux et sa poésie, que les lettres de l'alphabet étoient mises, chez les Grecs, sous la protection des Muses, et que des génies tels que celui de Varron et de Cicéron n'auroient pas sacrifié tant de précieux loisirs

à la science dont elles sont l'objet, si elle étoit incompatible avec le culte des Grâces. Un écrivain qui a reçu de la nature, avec la faculté de peindre, le besoin de réfléchir, et qui joint à cette puissance de sentiment qui fait le poète, cette profondeur de vues, cette solidité de jugement qui fait le philosophe, ne peut consacrer de longues années à son art sans méditer quelquefois sur ses élémens, sans se demander compte d'une foule de choses qui échappent à la vue des hommes ordinaires, mais qu'un usage continuel lui a rendues familières, et dans la recherche desquelles il trouve d'ailleurs l'attrait le plus piquant et le plus inattendu. Que penseroit-on de l'artiste dédaigneux et inconsidéré qui ne se serviroit de ses instrumens que par une espèce de routine, qui sauroit à peine leur nom, et qui ne se rendroit raison de leur usage que par leur usage même? Il est vrai que la grammaire générale est à elle seule une vaste et difficile science, dont l'application spéciale à une langue quelconque demande souvent l'emploi de la vie entière; et c'est pour cela qu'il est si rare qu'un littérateur favorablement connu dans les genres d'imagination se soit distingué par des productions très-remarquables dans celui-ci. L'auteur de la *Grammaire de la Langue romane* aura l'avantage d'être un des premiers, sinon le premier que notre

notre littérature puisse citer sous ce double rapport, et d'avoir signalé doublement cette espèce de phénomène; car ce début du poète dans la grammaire est un chef-d'œuvre que les grammairiens de profession ne surpasseront pas. Les hommes instruits, qui peuvent apprécier la difficulté d'une bonne grammaire dans une langue contemporaine ou dans une langue classique, à la suite des innombrables scholiastes qui ont préparé toutes les richesses, et des innombrables autorités qui ont mis en œuvre toutes les combinaisons du langage, et qui ont fixé toutes ses règles, doivent comprendre ce qu'il y a de grand et de hardi dans la seule conception de la grammaire d'une langue perdue, qui ne subsiste plus du moins que dans des monumens épars ou dans des traditions incertaines, et dont personne ne s'est jamais avisé d'arrêter les principes. Un livre pareil est une création qui suppose non seulement l'aptitude la plus extraordinaire aux travaux lexicologiques, mais un véritable génie. Quelle force d'esprit ne faut-il pas pour deviner tout l'ensemble d'un édifice détruit, sur la simple inspection de ses ruines, pour concevoir, pour embrasser, pour reproduire toute l'harmonie de ses diverses parties, et pour le relever entier, comme par magie, aux yeux des hommes qui ne soupçonnoient plus son existence! Il y

avoit un grand vide dans l'histoire des langues, un vide qui paroissoit à peine avoir été occupé par des jargons insignifians et barbares, sans philosophie, sans méthode. La science vient de le remplir; et ce qu'il y a de plus digne de notre attention, c'est que dans cette langue dont la grammaire nous manquoit, se trouve l'origine d'une intéressante famille de langues du nombre desquelles la nôtre fait partie, et par conséquent une introduction presque essentielle à leur étude. On peut appliquer à M. Raynouard, avec plus de raison peut-être, ce qu'on a dit de Montesquieu en parlant d'une science dans laquelle les erreurs sont de tout autre conséquence que dans la grammaire : la langue françoise avoit perdu ses titres; il les a retrouvés.

Cette grammaire n'est, ainsi que le titre l'annonce, qu'une préparation à la lecture des *Poésies originales des Troubadours;* que le vestibule d'un des monumens les plus importans et les plus curieux de l'archéologie littéraire. Les traditions historiques et les preuves matérielles qui attestent l'existence de la langue romane à des époques très-reculées; le tableau de son origine et de sa formation; les règles complètes de cette langue, telle qu'elle a été perfectionnée et fixée dans les ouvrages des Troubadours, qui sont ses autorités, et qui lui tiennent lieu

de classiques ; le choix enfin de ces ouvrages, rassemblés sans doute avec le discernement dont l'éditeur a fait preuve dans tout ce qu'il a écrit sur des matières de pure critique, et spécialement dans ses deux excellentes Notices historiques sur les *Templiers* et sur les *Etats de Blois;* tel est le plan de l'inappréciable collection que nous avons le bonheur d'annoncer aux gens de lettres. En supposant, comme il est très-naturel de le penser, que l'auteur couronnera cette belle et précieuse entreprise par un *index* de mots qui pourra servir de *glossaire,* il aura réuni tout ce qu'il est possible de souhaiter pour une série entière et parfaite d'études sur la langue romane : son histoire, son dictionnaire, sa grammaire et ses auteurs. Ce sera l'Encyclopédie de cette branche nouvelle de la littérature ; et, ce qui est unique peut-être dans ce genre d'ouvrage, son Encyclopédie achevée sans aucune de ces réticences si communes, de ces lacunes presqu'inévitables dans les livres d'érudition, de ces *solutions* de faits et de sens qui y laissent toujours un problème à résoudre et une découverte à faire. Tous les vestiges de la langue, de la poésie romane, ont été consultés ; tout ce qui avoit des droits à l'intérêt des gens de goût a été recueilli. Si la grammaire n'offre pas cette précision absolue, cette exactitude philosophique que les ex-

prits d'une rectitude sévère cherchent partout, et que Bacon et Leibnitz auroient voulu porter dans les langues, c'est que ces qualités idéales ne peuvent se rencontrer dans aucune grammaire usuelle, dans aucune langue parlée, et qu'elles ne sont réellement propres qu'aux types ingénieux, mais impraticables, que les philosophes ont imaginés dans leur cabinet. A cela près, je souhaite à nos langues vivantes une grammaire qui vaille celle-ci; elles y gagneroient tout ce qu'elles peuvent gagner aux travaux des hommes, qui influent bien peu, je dois le dire par parenthèse, sur leur formation et sur leur perfectionnement, quoi qu'en disent les idéologues et les demi-savans qui composent des grammaires générales et des langues universelles, sans être capables d'inventer les élémens d'un seul mot. Chose merveilleuse! Ces langues, le chef-d'œuvre de la civilisation, ce ne sont pas les philosophes qui les ont faites! elles s'instituent, s'améliorent, se modifient par une force cachée qui ne provient point de l'homme, et dont les effets se coordonnent toujours aux lieux et aux circonstances sans notre participation. Supposez dans une île sauvage, au bout de l'univers, cinq ou six générations successives de créatures à visage humain, prises parmi les plus imparfaites de l'espèce; si elles ont d'ailleurs tous leurs sens, elles parle-

ront; et cette langue qu'elles auront créée sans le savoir, et qui aura sa grammaire, sa poésie et son génie, comme toutes les langues, jamais toutes les académies de la terre ne lui donneroient de cours chez un peuple, même de son consentement, parce que les langues ne se font ni ne se prescrivent : elles se perçoivent et se communiquent. Notre science ne va pas plus loin.

Cet ouvrage est précédé d'une introduction assez courte, car une des choses qui le distinguent encore des autres ouvrages d'érudition, et même des meilleurs, c'est qu'il ne contient rien d'inutile, et qu'au milieu de tant d'occasions d'étaler pompeusement beaucoup de faits nouveaux et de citations curieuses à l'appui de ses propositions, l'auteur s'est restreint, avec un goût bien judicieux et bien exquis, à ce qui étoit strictement essentiel à son dessein. Il établit dans cette dissertation préliminaire que l'existence de la langue romane remonte à des temps peu postérieurs à l'établissement de la monarchie françoise, et il appuie cette opinion d'exemples très-authentiques, dont quelques-uns datent de la fin du sixième siècle. Il prouve ensuite, non moins positivement, que l'idiome primitif s'est conservé et perfectionné dans les écrits des Troubadours et dans le langage des peuples qui habi-

tèrent le midi de la France. Après avoir démontré leur identité, il passe à l'examen du mécanisme et des formes essentielles de cette langue; il se transporte en quelque manière au moment de sa création; il l'observe, il la saisit sur le fait dans ce période si intéressant de son premier âge, où elle semble se soustraire à toutes les investigations, et présente les élémens de sa grammaire avant l'an mille. Parvenu à son âge littéraire, à la brillante époque des productions des Troubadours, il l'extrait mot par mot des livres dans lesquels elle est renfermée; il l'analyse, il la recompose; il parvient, par une longue suite d'analogies, de comparaisons, de conséquences, à reproduire sa Grammaire détaillée, en autorisant toutes les règles, soit générales, soit particulières, par des citations empruntées aux auteurs qu'il va publier, et qui serviront de preuve à cette partie de son travail. Cette Grammaire, divisée comme la plupart des nôtres, n'est pas plus qu'elles susceptible d'analyse; et comme les observations de critique verbale auxquelles elle peut donner lieu, et qui m'ont arrêté pendant ma lecture, sont bien loin d'avoir un intérêt universel, je n'y reviendrai, selon toute apparence, qu'en rendant compte des volumes suivans. En attendant, je recommande celui-ci à toutes les personnes que des études déjà fortes

ont préparées à recevoir ce complément essentiel d'instruction dans la science des langues. Elles y trouveront, dans une méthode aussi simple que lumineuse, tous les principes d'une langue qui a servi de transition entre le latin et la plus belle famille des langues européennes, et dont la connoissance jette la plus grande clarté sur la langue mère et sur ses dérivées, l'italienne, l'espagnole et la provençale. Elles y verront que ce dernier idiome, qu'il n'est pas permis depuis long-temps de confondre avec nos patois provinciaux, a sur celui qui nous est resté l'avantage de la prééminence dans l'ordre du temps, comme celui de la douceur, de la grâce et de l'harmonie, et qu'il justifie par des titres bien établis, de son origine et de son droit d'aînesse. Malheureusement pour lui, le langage qui a prévalu a dû ce succès à des chefs-d'œuvre qui ont fait oublier très-justement les Troubadours, la gaie science et la belle langue d'*Oc*. C'est un cadet de bonne maison, que d'excellentes protections ont fait réussir dans le monde au préjudice des héritiers légitimes. Les langues ont leur destinée comme les hommes.

Essai sur la Poésie et les Poètes françois, aux XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles; par M. Benoiston de Chateauneuf.

Quand une nation a perdu ses grands poétes, elle s'occupe beaucoup de sa poésie. Les derniers chefs-d'œuvre de J. B. Rousseau, et les principaux chefs-d'œuvre de Voltaire avoient paru quand Massieu publia l'*Histoire de la poésie françoise*. C'est ainsi qu'un héritier ne procède à l'inventaire du trésor qu'on lui a laissé, qu'après la mort du testateur.

Jean de Notredame, qui étoit, je crois, fils du prophète Nostradamus, imprima l'histoire des Troubadours au moment où l'on commençoit à les oublier. Depuis ce temps, tout le monde en avoit parlé avant que l'Institut y pensât, et provoquât les recherches de M. de Chateauneuf et de ses rivaux. Millot, Sainte-Palaye, Barbazan, Tressan, Paulmy, Dutens, la Vallière, une foule d'académiciens illustres et de savans ingénieux avoient entrepris de débrouiller le fatras de nos titres littéraires, et y avoient plus ou moins réussi. De nos jours même, il est juste de citer M. de Roquefort dont les recherches sur la langue romane, indispensables à ceux qui se livrent à l'étude des antiquités du moyen âge, ont surpassé tout ce que nous possédions en ce genre, et surtout

M. Aimé Martin qui a réuni ces connoissances, dans un cours spécial dont nous attendons impatiemment l'impresssion, sous la forme la plus agréable et la plus piquante. Cette suite d'aperçus justes et fins, encadrés dans des leçons spirituellement écrites, me paroît digne d'une publicité que l'Athénée n'assure pas toujours.

M. Benoiston de Chateauneuf qui leur succède, jette d'abord un regard sur l'origine de la langue romane, et sur celle de la rime et de la poésie françoise. Il adopte l'opinion de Huet et de Saumaise, qui donnoient aux Arabes l'honneur d'avoir été nos maîtres en poésie, hypothèse difficile à soutenir, et d'ailleurs oiseuse et frivole, sous quelque rapport qu'on la considère. Supposer que les Arabes nous ont appris la poésie, c'est regarder ce bel art comme purement traditionnel, tandis qu'il est naturel à tous les climats et à toutes les sociétés d'hommes. Faudroit-il en conclure que si nous n'avions pas eu quelques rapports avec les Arabes, Racine et Voltaire n'auroient pas écrit? C'est faire dépendre d'un concours d'événemens bien fortuits le génie d'un peuple et la gloire d'une littérature. Cette généalogie gratuite ne valoit pas la peine d'être renouvelée.

Du roman provençal se forment les trois langues les plus harmonieuses de l'Europe, l'italien,

l'espagnol et le portugais. Le wallon donne naissance à la langue françoise ; et comme s'il eût toujours été de la destinée du peuple qui la parloit, dit M. de Chateauneuf, de porter partout son langage et ses mœurs, en moins d'un siècle les Normands l'introduisirent en Sicile, bientôt après en Angleterre, sous la conduite de Guillaume ; et dans l'Orient, sur les bords du Jourdain, les croisés la firent entendre aux filles de Sion et aux Arabes du désert.

Le goût des vers, qui n'avoit encore rien perdu de sa vivacité, devoit inspirer l'idée d'en composer dans le nouveau langage. M. de Chateauneuf surprend l'art à sa naissance dans le neuvième siècle. L'Evangile rimé par le moine Ottfrid de Weissembourg est le plus ancien essai de poésie en langue vulgaire qui soit venu jusqu'à nous. On présume bien qu'il est tout-à-fait inintelligible.

Le onzième siècle fut plus riche, ou du moins plus fécond, car il est impossible d'appeler richesse la malheureuse facilité de coudre des rimes barbares à la Bible et à la Légende. C'est ainsi cependant que se formoit une langue qui devoit prendre tant de noblesse et tant de charme sous la plume des grands écrivains du siècle de Louis XIV ; et déjà la poésie faisoit entendre de plus doux accens vers le Midi de la France,

heureuse patrie des Troubadours, des *Musars* et des *Cantadours*. Bientôt elle y fleurit sous les auspices de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, qui la cultivoit lui-même avec succès, et qui raconta ses fortunes de Palestine en vers exactement mesurés, ornés de rimes harmonieuses. Les comtes de Foix et de Poitiers, les princes d'Auvergne et d'Orange, les rois de Sicile et d'Aragon, et surtout le célèbre et malheureux Richard Cœur-de-Lion, illustrèrent cet art nouveau qui devoit payer leurs veilles à son tour de tant de plaisirs et de tant de gloire. L'Empereur Frédéric enfin offrit l'exemple rare d'un tyran qui partage sa vie entre les fureurs de l'ambition et les doux loisirs de la Muse. Le dévastateur de l'Italie goûta ces riantes merveilles de l'imagination qui paroissent si étrangères aux passions sombres et farouches dont il étoit possédé. Néron aussi avoit aimé la danse, les spectacles et les vers.

Deux sentimens opposés se font distinguer dans les premières productions de la poésie provençale. C'est la tendresse qui inspire la *Canzon;* c'est une malignité satirique et souvent cruelle qui dicte le *Sirvente*. M. de Chateauneuf en recueille d'intéressans exemples, et il les revêt d'un style élégant et animé.

Après avoir suivi la marche progressive de

la poésie dans les ouvrages des Troubadours, et dans les rapsodies mystiques des jongleurs, l'historien arrive enfin à l'origine immédiate de la poésie françoise proprement dite, c'est-à-dire au moment où parurent les Trouvères, et avec eux les plus anciens monumens de notre littérature. C'est l'époque où semble naître cet *art confus de nos vieux romanciers* que Villon devoit un jour débrouiller. Ici, M. de Chateauneuf a cru devoir changer la méthode de son livre, et substituer l'ordre des matières à celui des temps, en commençant par les *poëmes didactiques, allégoriques et moraux*. Le poëme didactique, en effet, qui est très-rare dans les littératures classiques, abonde également dans les littératures naissantes et dans les littératures épuisées. Le XII^e^ siècle a donné naissance au *Bestiaire* qui traite de l'histoire naturelle des animaux, au *Volucraire* qui contient probablement les préceptes de la chasse du faucon, et à la traduction du *Lapidaire* de Marbode. Ce qu'il y a de remarquable dans le *Bestiaire*, c'est que les hémistiches y riment entr'eux, suivant la méthode *Léonine*, et non par la dernière syllabe du vers. L'auteur du *Voyage de Charlemagne à Constantinople* a été encore plus hardi en s'affranchissant tout-à-fait de la rime: mais cette liberté n'a pas eu le même résultat

que celle de Thomas Kent, qui introduisit le vers blanc dans la poésie angloise, par son roman de *Touta Chevalerie*. Il seroit curieux de savoir combien notre versification et notre génie peut-être auroient gagné en liberté, si cet exemple avoit été donné chez nous par un homme dont l'exemple pût devenir une loi.

Le roman du *Brut* ou des *Bretons*, et celui de *Rou*, qui passe pour être du même auteur, ouvrent la seconde moitié du douzième siècle. On sait que le premier contient une chronologie imaginaire des Rois de la Grande-Bretagne, que l'auteur fait descendre d'un Brutus, arrière-petit-fils d'Enée. Le protestant Misson, qui a écrit en style hébraïque la même chronologie, ne lui donne pas une origine si noble; mais celle-ci n'est pas même justifiée par la consonnance équivoque des mots. La vieille racine gallo-celtique *brit* signifioit *pictus*, épithète naturelle d'un peuple *tatoue*, comme les Bretons l'étoient encore à l'époque de la première invasion des Romains dans les Gaules, et comme l'étoient sans doute les Poitevins qui en ont gardé le nom de *Pictavi*, et le surnom proverbial de *Poitevins rouges*. Il ne faut pas oublier que ce roman de *Brut* est le premier dépôt des traditions de la Table Ronde, et la source de presque toutes les épopées modernes, en y com-

prenant certains romans de chevalerie dont la fable merveilleuse auroit pu inspirer un Homère.

La seconde subdivision de M. de Chateauneuf contient les *Fabliaux*, ou comme il le dit ingénument, l'histoire plaisante des déconvenues de l'hymen. Cette matière épuisée par les imitations de Boccace, de Rabelais, de La Fontaine, de Molière,

Des malices du sexe immortelles archives.

par les utiles recueils de Legrand d'Aussy, et par les excellentes dissertations de M. de Caylus, fournit cependant à l'auteur nombre d'observations utiles et de rapprochemens ingénieux. C'est ainsi qu'on y trouve dans l'extrait de deux jolis contes, *le Vilain Mire* et *la Housse partie*, le sujet de deux comédies qui resteront aussi long-temps l'une que l'autre au répertoire, *le Médecin malgré lui*, et *les Deux Gendres*.

Le paragraphe qui est consacré aux *Nouvelles* renferme une charmante analyse d'*Aucassin et Nicolette*. J'ai remarqué parmi les passages extraits une peinture où il y a tant de mollesse et de naïveté que je ne puis me refuser à la transcrire, avec un seul changement de l'orthographe et de quelques locutions anciennes qui embarrasseroient le lecteur. Aucassin a retrouvé sa Nicolette, il la prend avec lui sur son cheval, et ils vont gagner la mer :

Aucassin le beau, le blond,
Le gentil, l'amoureux Aucassin,
Est comblé de ce bien parfait :
Entre ses bras ses amours,
Devant lui, sur son arçon !
Il baise tour-à-tour son front,
Et sa bouche et son menton.
Elle l'a mis à raison.
Aucassin, bel ami doux,
En quelle terre irons-nous ?
Douce amie, que sais-je ?
Je ne compte où nous allons,
En forêts ou en détours ;
Mais que je sois avec vous.

C'est ici le lieu de dire avec Legrand d'Aussy : Voilà des choses que notre langue paroît avoir perdues sans retour, et d'ajouter avec M. de Chateauneuf : M. Legrand d'Aussy n'a que trop raison.

Les *tensons* ou *jeux mi-partis* étoient une espèce de sophisme quintessencié, une question entortillée et précieuse, dont la solution ne pouvoit être qu'une niaiserie, « froide et » languissante galanterie, dit l'auteur, qui mérite d'être mise à côté de la carte de Tendre, » où l'on arrive par *petits soins* et par *billets* » *doux*, et qui doit être oubliée comme elle. » Ce misérable esprit du *Tenson*, et cette fade métaphysique d'amour, particulière à notre

langue, sont l'origine directe du roman de *la Rose*, où ce genre a été rebattu jusqu'au dégoût. Je me réserve de revenir, dans un autre article, sur ce prétendu roman beaucoup plus cité qu'il n'est connu, et dont la notice exacte et spirituelle de M. de Chateauneuf donne une idée plus juste que tous les livres qui ont traité du même sujet.

Les *Satires* et *Contes moraux* remplissent le cinquième chapitre. La *Bible* de Guyot de Provins, le fameux livre du *Castoiement*, et les singuliers ouvrages de Rutebœuf y sont examinés trop rapidement. Ici, comme partout, la brochure de M. de Chateauneuf donne à regretter qu'il n'ait pas fait un livre. Ce genre satirique et moral, qui cache une leçon sévère sous l'extérieur d'une folie, est propre à notre nation et à notre esprit. C'est de l'école des *Sirventes* que sont sortis le *Pantagruel* et les *Contes*, et Molière, et Pascal peut-être. Ces obligations valent la peine d'être comptées.

Le sixième chapitre est plus neuf encore, mais il n'est pas beaucoup plus complet. Il a pour objet les *lais* ou chansons populaires qui se sont multipliées particulièrement sous le règne de Saint-Louis, parce que le peuple chante quand il est heureux, dit M. de Chateauneuf, et en France plus qu'ailleurs. Il est vrai, malheureusement

heureusement pour la philosophie, que les Français ont chanté sous un Roi qui est devenu saint. Il est vrai aussi que les François chantent toujours, et qu'ils n'en paient pas moins. Mazarin le savoit bien.

Je n'avois vu nulle part quelques-uns de ces lais qui ont une grâce parfaite, et que j'emprunte à M. de Chateauneuf, en me réservant la même liberté de transcription que pour le passage cité auparavant :

Quand florit la violette,
La rose et la fleur de glai,
Quand chante le papegai,
Lors me poignent amourette
Qui me tiennent gai.
Je chanterai,
Et je ferai
Chanson joliette
Pour l'amour de ma miette,
A qui de long-temps me donnai.

Voici un couplet de jeune fille, qui est remarquable par je ne sais quelle naïveté coquette qui est de tous les temps, mais dont l'expression appartient à des mœurs très-anciennes :

Prenez-y garde !
Si l'on me regarde,
Dites-le-moi.
Trop suis gaillarde,
Bien l'aperçoi.

Ne puis souffrir qu'en vain un regard se hasarde;
Et tel me regarde
Dont beaucoup me tarde
Qu'il m'ait à soi.

Le septième paragraphe traite des *Fables*. Il n'y est question que de celles de Marie de France qui avoit traduit cent deux fables d'Esope, sous le titre d'*Ysopet*, nom défiguré du poète phrygien. M. de Chateauneuf ne devoit pas dire à ce sujet qu'aucune dame de notre temps n'a essayé le genre de l'apologue. J'ai lu des fables sous le nom de madame Joliveau, et je me souviens qu'il y en avoit dans le nombre qui valoient mieux que celles de Marie de France.

Le chapitre des *Pastorales*, des *Jeux*, des *Miracles* et des *Moralités* n'occupe que quatre pages. Il y avoit beaucoup plus de choses à dire, même en ne venant pas beaucoup plus avant dans l'histoire chronologique de notre littérature; et en général, le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur est d'avoir trop économisé son temps, son travail ou sa matière. Il avoit plus d'esprit et plus d'érudition qu'il n'en faut pour nourrir de notions curieuses et solides un volume dont la postérité auroit fait mention, et il a sacrifié cette gloire réelle à la gloire passagère d'une mention de l'Institut. C'est là le défaut

fondamental de ces prix académiques qui couronnent l'étude superficielle d'un homme légèrement imbu de connoissances communes, qui font avorter les longues études d'un homme d'un talent mûr, qui n'a plus besoin que du temps nécessaire pour produire, et qui dégoûtent l'homme laborieux qui auroit produit à son tour, s'il n'avoit pas été rebuté par les faciles succès de la médiocrité ignorante. On feroit une bibliothèque considérable des bons livres que cette étroite et misérable émulation académique a étouffés. Omar a peut-être fait moins de mal aux lettres que le cardinal de Richelieu.

La dernière division de l'ouvrage de M. de Chateauneuf est consacrée aux *romans*. J'y reviendrai avec lui, et j'acheverai de lui rendre une justice qu'il auroit plus complètement méritée, s'il n'avoit pas été forcé à improviser une partie de son livre pour arriver dans les délais de rigueur.

Continuation.

J'AI dit que la dernière subdivision de l'ouvrage de M. de Chateauneuf étoit consacrée à l'examen des principaux romans des douzième, treizième et quatorzième siècles ; ce chapitre commence par les recherches obligées sur l'origine du roman françois, et il n'y a rien de mieux, puisqu'il est reçu par les savans que les peuples n'inventent rien et qu'ils ne vivent que des emprunts continuels qu'ils se font les uns aux autres. Nous savons donc, grâces à M. de Chateauneuf, que les romans nous viennent des Arabes comme la poésie, quoiqu'il n'y ait pas le plus foible rapport entre les romans des Arabes et les nôtres. Il est vrai qu'il ne tient qu'à nous de croire avec le savant M. Warton, qui s'est occupé, dans son *Histoire de la Poésie angloise*, de cette grave inutilité, que nous devons ces fables aux Normands, qui les avoient peut-être reçues des Scandinaves qui pouvoient les avoir apprises des Scythes, quand ceux-ci se réfugièrent parmi eux après la défaite de Mithridate. On ne s'attendoit guère à voir Mithridate en cette affaire, et toutes ces conjectures ne sont probablement elles-mêmes que des romans pédantesques à l'usage des érudits.

C'est Geffroy, archidiacre de Monmouth, qui

ouvre la série des romanciers modernes par une histoire des rois de la Grande-Bretagne, depuis Brutus Ier jusqu'à Cadwallader. Là paroissent pour la première fois les prophéties de Merlin, les aventures d'Artur et de ses chevaliers, et toute la féerie merveilleuse qui a pris tant de charmes sous la plume magique de l'Arioste: féerie dont l'origine est si visiblement asiatique, dit M. de Chateauneuf, qui est bien décidé à ne rien laisser à faire à l'imagination des Occidentaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les nations ont des superstitions qui leur sont propres; qu'il se compose de ces superstitions une espèce de mythologie populaire qui s'identifie plus ou moins avec la religion, et qu'il n'y a pas besoin de recourir à l'Asie pour trouver des fables accréditées dans le peuple. Les hommes de tous les pays sont peureux et crédules quand ils sont ignorans, et, dans tous les pays, la peur et la crédulité font des monstres.

A peu près dans le même temps, selon les plus fortes apparences, car on n'est pas bien d'accord sur ce point de critique, naissoit en France la fameuse Chronique de Turpin, ouvrage de l'imagination d'un auteur pseudonyme qui ne trouva rien de mieux à faire que de mettre ses rêveries sous le nom d'un pieux archevêque, pour leur donner le crédit d'une narration

véritable ; mais elles furent long-temps à obtenir la vogue du roman d'Artur, qui avoit déjà été traduit en langue vulgaire par ordre d'un souverain, et rimé à la manière du temps, par Chrestien de Troyes. C'est aux soins de ce versificateur inépuisable, bienheureux Scudéry de la littérature intermédiaire, que chacun des preux de la Table Ronde doit l'honneur d'être devenu le héros d'un roman particulier, et chaque épisode des vieilles chroniques un mortel in-folio. Cicéron écrit quelque part que tous les orateurs sont sortis de l'éloquence d'Isocrate, comme les guerriers grecs du cheval de Troie. Cela seroit plus vrai à dire encore des Paladins de notre histoire fabuleuse, en parlant du fécond rimeur de leurs exploits. Le nombre des livres de ce genre se multiplia tellement enfin, qu'on fut obligé, pour y mettre quelque ordre, de les distinguer en trois classes, les romans anglois ou de la Table Ronde, les romans françois ou des Douze Pairs, et les *Amadis*. On pourroit faire une quatrième classe en faveur des romans chevaleresques tirés de l'antiquité, comme *Alexandre* et *Josaphat*, et même une cinquième classe pour ceux qui n'appartiennent à aucun âge déterminé, et dont toutes les parties sont imaginaires jusqu'au nom des personnages, comme *Parthenope* et *Blancheflore*. Quant aux romans allégoriques, tels

que le roman du *Renard* et celui de *la Rose*, ils devoient entrer peut-être dans la première division de l'ouvrage de M. de Chateauneuf. Le *Dolopathos* est cependant encore plus déplacé dans celle-ci, puisque ce n'est qu'un recueil de fables morales, dans le goût des *Mille et une Nuits*.

Le *Renard* n'est, suivant M. de Chateauneuf, qu'un masque allégorique, sous lequel Pierre de Saint-Cloud et Giélée de Lille ont voulu cacher les intrigues d'un certain favori de Zuentibold, roi d'Austrasie, dont le funeste crédit arma contre sa patrie les François et les Allemands, et causa la ruine de son maître. Je ne connois pas Zuentibold, je ne me souviens pas des guerres d'Austrasie, et je doute fort que les intrigues d'un favori de Zuentibold aient pu donner lieu à un roman allégorique, deux ou trois siècles après la mort de ce courtisan, qui ne valoit plus la peine d'être ménagé par les poètes; mais l'envie de dire des choses singulières fait souvent dire de singulières choses. Je ne suis pas porté à croire non plus que La Fontaine ait puisé l'idée des surnoms ingénieux qu'il a donnés à ses animaux, dans le roman du *Renard*, où le loup s'appelle Ysengrin, et où l'ours s'appelle Don Brun. Bertrand et Raton sont des inventions très-agréables; mais La Fontaine me paroît tout aussi capable

de cet effort d'imaginative que Giélée de Lille et Pierre de Saint-Cloud. Quant à la manière vive et spirituelle dont la critique de mœurs est amenée dans ces premiers essais de notre littérature, je conviens qu'elle est très-digne de l'attention de l'historien, et qu'elle indique d'avance, par je ne sais quel rapport d'esprit, le tour que prendra la plaisanterie la plus commune dans les siècles postérieurs. Ainsi, quand l'ours a violé la femme du loup, et que celui-ci va porter sa plainte au lion, le roi des animaux lui conseille de ne pas pousser plus loin une affaire dont il ne peut résulter pour lui que de la honte et du chagrin. « Je n'ai jamais vu, lui dit-il, tant de » bruit pour si peu de chose. Il en arrive tous » les jours autant aux comtes et aux rois, qui » se taisent pourtant, et qui ne peuvent rien » faire de mieux. » C'est précisément le discours de frère Jean des Entommeures à Panurge.

Le roman de *la Rose*, qui n'a d'un roman que le titre, est, comme on sait, une longue et fastidieuse allégorie

Où tout l'art d'amour est enclose,

et dont on ne peut suivre le fil et développer les emblêmes sans porter au-delà de toute expression la patience de la curiosité. L'analyse de M. de Chateauneuf en donne heureusement une

idée très-suffisante à tout lecteur qui ne se pique pas d'être érudit, et qui ne veut savoir des choses de ce genre que ce qu'il est essentiel de ne pas ignorer.

L'idée fondamentale de cet ouvrage repose sur une métaphore aimable et ingénieuse qu'on pouvoit tourner agréablement en quelques lignes, mais qui devient insupportable sous la plume de Guillaume de Lorris, et surtout sous celle de Jean de Meun, son assommant continuateur, savant sans goût et poète sans grâce, qui a trouvé moyen de broder, en vingt-deux mille vers, toute la métaphysique de l'école sur le canevas d'un madrigal. Voici une fiction qui auroit inspiré sans doute un poète grec, et qui n'étoit pas indigne d'être revêtue des couleurs de Théocrite ou d'Anacréon : « Un jeune homme » s'endort pendant une des belles nuits du mois » de mai, et le dieu des songes lui envoie un » rêve plein de charmes, où il lui dévoile, sous » une apparence fantastique, tous les secrets » du bonheur que son cœur avoit déjà pressen- » tis, mais qu'il n'avoit pas devinés. Un jardin » abondamment orné de fleurs, est séparé de lui » par une simple muraille, que paroissent dé- » fendre des monstres dont l'aspect seul est re- » doutable et qui s'enfuient à son approche; » image spirituelle et vraie des soucis doulou-

» reux, mais souvent imaginaires, qui accom-
» pagnent un premier sentiment. Une nymphe
» l'introduit dans ce lieu de délices, et l'y pro-
» mène de merveille en merveille; cependant,
» au milieu des illusions les plus brillantes et les
» plus variées, un seul bouton de rose a captivé
» ses regards, et il borne ses espérances au bon-
» heur de le conquérir. Ce bouton appartient
» au maître du jardin enchanté, et ce maître est
» l'Amour, propriétaire envieux et jaloux, qui
» défend jusqu'à la vue de ses trésors pour en
» rendre la possession plus désirable et plus pré-
» cieuse. Pendant que l'amant contemple avec
» adoration cette fleur qui combleroit ses vœux,
» le dieu qui le guettoit, caché sous un figuier,
» lui lance une de ses flèches, puis une seconde,
» une troisième; il épuise tout son carquois, et
» chacun des traits dont il le frappe porte avec
» lui une espèce particulière de poison; l'un est
» *beauté*, l'autre *simplesse*, un autre *courtoisie*.
» Il lui laisse cependant, en dédommagement
» de son martyre, un bien qui fait oublier tous
» les maux, c'est l'espérance, et trois plaisirs qui
» les adoucissent, *doux penser*, *doux parler* et
» *doux regarder*. Après de longues peines, sui-
» vies d'un triomphe d'autant plus doux, qu'il
» a été plus chèrement payé, l'amant cueille sa
» rose, le poëme finit, et le romancier se ré-
» veille. »

Si ce sujet étoit tombé dans les mains d'un écrivain qui eût joint le jugement à l'esprit et à la délicatesse, notre littérature dateroit du roman de *la Rose*, et commenceroit par un chef-d'œuvre; mais la mauvaise poésie, l'érudition soporifique et la logique ridicule des deux auteurs gâtent tout. Joignez à ces défauts l'intolérable ennui que répandent sur le sujet une foule d'abstractions réalisées, c'est-à-dire le genre de merveilleux le plus maussade dont on ait pu s'aviser au défaut d'une théogonie nationale, PEUR, HONTE, PAUVRETÉ, FAUX-SEMBLANT, la HAINE, l'AVARICE, l'HYPOCRISIE

Au visage pâle et piteux,

L'ENVIE

Qui ne rit oncque en sa vie
Et qui ne regarde néant
Fors de travers en lorgnoyant,

L'OISIVETÉ qui ouvre la porte du verger, DÉDUIT qui l'habite avec sa cour, RAISON qui oppose à la douce magie de la rose les discours les plus ennuyeux qu'on ait jamais lus en aucune langue, BEL-ACCUEIL qui introduit les amans du bouton, DANGER qui est chargé de sa garde, MALEBOUCHE qui rapporte méchamment les tentatives dont il est l'objet, et au bout de tout cela, Vénus, la Nature, et le grand-prêtre

GÉNIUS qui dénoue cette pénible intrigue beaucoup trop tard pour le lecteur. C'est ainsi que notre poésie a commencé, et que nos aïeux ont préludé aux admirables productions du grand siècle. Tout ce que nous avons gagné à ce volumineux verbiage, c'est une satire de Regnier qui est à la vérité la meilleure, et un vaudeville de Piron qui n'est certainement pas le plus mauvais. L'allégorie de *la Rose*, beaucoup moins répandue dans les littératures de l'antiquité, est devenue d'ailleurs si triviale chez nous, que le sens propre lui-même n'est pas plus intelligible, et c'est sans doute au roman de *la Rose*, et à son étrange succès qu'elle doit sa popularité; mais il faut convenir avec La Harpe qu'une pensée heureuse et un petit nombre de traits naturels sont trop achetés cent fois par ce déluge de logogriphes et de galimatias dans lequel il faut les chercher. J'indiquerai en finissant un rapprochement que M. de Chateauneuf m'a fait sentir, et qui est saisi avec goût. Guillaume de Lorris peint la tristesse couverte d'une robe,

. . . . . En maint lieu déchirée,

. . . . . .

Qui pleuroit moult tendrement.

Cela rappelle la touchante expression de Claudien :

. . . . . *Scisso mœrens velamine luctus.*

Et il est certain que si Guillaume de Lorris n'a pas appris cela de Claudien, il l'a appris de la nature.

L'ouvrage de M. de Chateauneuf ne se distingue pas seulement par l'érudition et par le bon ordre des idées; il a le mérite d'un style extrêmement clair, qui est toujours aussi fleuri que la matière le permet, sans laisser voir de prétentions, et aussi plein de choses que la matière l'exige, sans faste et sans pesanteur. J'ai dit et je répète qu'il ne donne qu'un regret, celui que l'auteur ne l'ait pas développé davantage. M. de Chateauneuf en doit sentir déjà la nécessité, s'il a poursuivi ses études, nonobstant le suffrage de l'Institut qui les a mentionnés honorablement avant leur maturité. S'il ne s'est point aperçu que sa brochure laisse beaucoup plus à désirer qu'elle ne donne, c'est probablement moi qui ai tort, et je lui demande pardon de l'avoir trouvée trop courte.

Tableau historique de la Littérature françoise, depuis 1789; par CHÉNIER.

On avoit rendu compte dans le journal *des Débats* du *Tableau historique de la Littérature françoise, depuis* 1789, avant qu'une nouvelle édition en eût multiplié les exemplaires. L'opinion publique a confirmé jusqu'ici notre jugement général et nos jugemens particuliers, ou du moins elle a concouru avec eux. Elle a reconnu dans cet ouvrage des parties qui font honneur à l'esprit de critique dont Chénier étoit doué. Elle y a blâmé comme nous de prétendus arrêts dictés par les préventions de l'esprit de parti, ou par les préventions plus incurables encore de l'amour-propre irrité. Elle a placé enfin cette production au nombre des ouvrages de critique qui méritent d'être lus avec précaution, et où des sentimens très-erronés sont compensés par des idées justes, quand la passion ne s'en mêle pas. Le rapport de Chénier entrera pour quelque chose dans le complément des bonnes études; il ne sera pas dangereux pour tout homme qui a reçu de la nature une certaine aptitude à juger sainement les théories littéraires, ou qui a rectifié sa raison par une instruction saine avant de l'appliquer aux paradoxes de tous les genres.

L'opinion publique dont j'atteste le jugement

n'a rien de commun avec l'opinion de coterie, et surtout avec celle de quelques feuilles peu connues qui ont exalté outre toute mesure l'ouvrage de Chénier, beaucoup moins en considération de son mérite réel que parce que le nom de Chénier se rattache malheureusement à des souvenirs exécrables, qui ont empoisonné les dernières années de sa vie, et qui en ont peut-être avancé le terme. Instruit et puni par l'expérience, il auroit repoussé leurs éloges exagérés. Il n'y auroit vu qu'un prétexte saisi au hasard pour ressusciter des critiques injustes dont il a dû souvent rougir; pour avoir l'occasion, par exemple, de détacher de son Rapport quelques lignes assez platement injurieuses contre M. de Bonald, et pour outrager un excellent écrivain et un excellent citoyen sous la garantie d'un mort. Cette prédilection n'a du moins pas été déterminée par le goût; car Chénier, qui étoit ordinairement mal inspiré par la haine, ne l'a jamais été plus mal, et nous n'avons rien hasardé dans un de nos articles précédens, en disant que les passages de son Rapport les plus répréhensibles aux yeux des honnêtes gens, étoient aussi les plus foiblement, les plus incorrectement écrits. De ce nombre est l'analyse burlesque de l'admirable épisode d'*Atala*, ou plutôt la parodie de mauvais ton qu'il a plu à Chénier de donner pour une analyse d'*Atala*. Il n'y a point d'ignoble farceur

sur les plus vils tréteaux de la populace qui ne parvienne à dégrader les idées nobles par des synonymes grossiers, et la belle harmonie par des consonnances ridicules, comme Chénier l'a fait en cette occasion. Il n'y en a point qui ne puisse enchérir sur lui dans l'art trivial d'opposer en quelques lignes les mots nouveaux et les tours inusités que présente un ouvrage d'ailleurs assez étendu, où il n'est question que de choses inusitées et que d'objets nouveaux; c'est le secret de Zoïle. Voltaire n'a pas dédaigné de se servir de ce misérable artifice, pour travestir l'Ecriture-Sainte; mais des bouffons, qui lui étoient très-inférieurs en toute chose, ont eu le honteux avantage de l'égaler, de le surpasser peut-être dans ce genre dégoûtant. Au reste, je le répète, le style de Chénier est si indigne de son talent dans le paragraphe dont il est question, que je répugne encore à penser qu'il l'ait écrit : on en jugera par deux exemples pris au hasard, et que je n'ai pas cherchés bien loin. Ils sont à quatre lignes de distance, pages 202 et 203. « Quelques » jours *s'écoulent* à peine, dit Chénier, *lorsqu'il* » survient une catastrophe. » Une catastrophe qui survient *lorsque* des jours *s'écoulent!* « le » P. Aubri eût tout arrangé, comme il a soin de » *l'observer lui-même.* » Le P. Aubri qui a soin d'observer lui-même une chose à quelqu'un! Et,

ce

ce qu'il faut avoir soin d'observer, c'est que ces platitudes sont revêtues d'une sorte de sanction académique. Je n'ajoute pas qu'elles ont été prononcées devant le conseil-d'état : il en a entendu bien d'autres.

Nous avons déjà dit que cette édition contenoit deux augmentations importantes. Celle dont je ferai mention d'abord, parce que je n'ai guère que des éloges à lui donner, est étrangère au *Tableau historique*, mais elle le couronne fort bien. C'est le Rapport sur le grand prix décennal de littérature que le jury de l'Institut avoit adjugé, on ne sait comment, à l'*Examen des historiens d'Alexandre*, par Sainte-Croix. Il est au moins très-bizarre, à une époque où l'on prétend que les lettres et les beaux-arts ont fait les progrès les plus sensibles dans toutes les facultés qui en dépendent, d'être obligé d'accorder le premier prix de littérature à un ouvrage d'histoire. Chénier répara cette erreur dans le Rapport que nous annonçons, et rendit au *Cours de Littérature* de La Harpe le rang qui lui étoit justement dû parmi les productions littéraires des dernières années. L'analyse à laquelle il procède pour arriver à cette conséquence n'est pas d'une bienveillance sans bornes. On pourroit même accuser tout autre que Chénier d'avoir fait la part de la critique beaucoup trop forte;

mais dans sa bouche, et dans le système d'opinions politiques et religieuses qu'on lui connoît, cette analyse ne paroîtra que strictement équitable. Les éloges sont d'ailleurs distribués avec discernement, avec goût, sans parcimonie et presque sans efforts; Chénier a eu l'art du moins de le faire croire, et c'est beaucoup plus qu'on n'a coutume d'attendre d'un poète, à l'égard du critique dont il a exercé la sévérité. Le rapporteur de l'Institut avoit eu à se plaindre de La Harpe, qui le traite avec le dernier mépris dans la *Correspondance Russe*, et il y a de la noblesse dans son procédé envers un aristarque trop rigoureux, dont il s'est fait un devoir de réhabiliter la gloire. Il ne faut sans doute qu'un peu d'esprit et de jugement pour saisir une occasion si facile, et toutefois si éclatante, de s'honorer aux yeux du public par un témoignage d'impartialité qui n'est peut-être pas sans affectation; mais il est bon de tenir compte aux hommes de ce qu'ils font de bien, sans remonter à leurs motifs. On trouveroit tant de vanité derrière la plupart des belles actions, qu'on finiroit par refuser de croire que les belles actions puissent avoir un autre mobile. Ce qu'il y a de plus sûr pour porter une opinion favorable de la société, c'est de s'arrêter à la superficie des choses honnêtes, de peur d'en perdre l'illusion.

L'autre addition qui est intercalée à son rang dans l'ouvrage, et qui y occupe quatre ou cinq feuilles d'impression, offre un tableau intéressant de nos richesses historiques. Chénier apprécie avec exactitude et avec rapidité les historiens les plus célèbres de la monarchie, et ses jugemens très-courts portent souvent un caractère de bonne foi naïve qu'on n'auroit pas osé attendre de lui. On ne sauroit trop remarquer avec quel respect il prononce le nom de Henri IV; et quel François peut prononcer le nom de Henri IV sans que ce nom révéré lui rappelle le nom de Louis XVI!

C'est un petit défaut de convenance dans ce chapitre sur les historiens françois, que d'avoir cru Bossuet suffisamment caractérisé en deux lignes, tandis qu'on donne deux pages et demie à un historien grec, qui n'est là nommé que par hasard; mais cette distraction nous vaut un morceau excellent sur Thucydide, à l'occasion de la traduction de M. Lévêque. Il n'y avoit pas de raison pour ne pas s'étendre en aussi longs détails sur Diodore, Plutarque, Arrien, Quinte-Curce et Justin, au sujet de cet *Examen des historiens d'Alexandre*, par Sainte-Croix, que nous retrouvons ici et qui y est du moins à sa place. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ce chef-d'œuvre de critique historique, dans lequel le

jury avoit vu le premier des ouvrages littéraires de la période, et qui méritoit cette distinction à son genre près, ne paroît pas même digne à Chénier du premier rang dans l'histoire. L'amertume sensible avec laquelle il le sacrifie aux sèches compilations de Thouret et au brillant roman de Rulhière, n'est cependant justifiée par aucune raison solide. Il se contente de choisir parmi les recherches de Sainte-Croix celles qui n'ont qu'une importance très-secondaire, et de les resserrer dans une énumération ironique, souverainement injuste, et pourtant médiocrement plaisante. C'est la première fois qu'on s'avise de blâmer un savant d'avoir poussé trop loin le luxe des investigations et des autorités dans un ouvrage d'érudition. Ce jugement peut convenir à une classe de lecteurs superficiels, qui ne cherchent dans la critique et dans l'histoire que l'affeterie, que les faux brillans d'une école, la pompe factice de Raynal ou le trait précieux de Duclos. Les gens de goût ne pensent point que Sainte-Croix ait excédé les bornes d'ailleurs très-arbitraires de son sujet; et Chénier, qui avoit l'amour des études et des curiosités historiques, lui auroit certainement rendu un témoignage plus favorable, si Sainte-Croix n'eût été opposé aux philosophes; mais le rapporteur de l'Institut, qui étoit puissamment philosophe, et qui venoit de pratiquer

la philosophie politique d'une manière singulièrement acerbe, ne se trouvoit pas toujours disposé aux concessions que nous avons admirées dans son Mémoire sur La Harpe. Sainte-Croix fut donc traité avec la plus grande rigueur, et Chénier n'en dissimule pas la raison. « Quoi-» que les pensées de l'écrivain, dit-il, se réduisent pour l'ordinaire à combattre les pensées » des autres, il manifeste pourtant quelques » opinions fort édifiantes. On remarque aussi » qu'il lance à tout propos, souvent même hors » de propos, des traits amers contre la philo-» sophie et contre le gouvernement populaire. » Toutefois, il n'aime pas mieux les conquérans » que les républiques et les philosophes, etc. » Cette dernière précaution oratoire dut être agréable à Buonaparte, mais elle fait peu d'honneur à l'orateur servile qui lie implicitement la cause de la philosophie à celle des dévastateurs du monde pour caresser la vanité d'un tyran.

Continuation.

NOTRE première analyse nous a conduit jusqu'à l'*Economie politique*, où nous trouverons l'éloge d'une froide et lâche traduction de Machiavel, par un M. Guiraudet, mort préfet de la Côte-d'Or. M. Gallois, qui a traduit Filangieri, l'emporte cependant sur M. Guiraudet. Quant à M. Garnier qui a traduit Smith, il l'emporte peut-être sur M. Gallois; mais Chénier n'ose pas l'assurer. Ce qu'il y a à dire de l'*Oceana* d'Harrington se réduit à peu de chose, cette dernière traduction n'étant pas sortie de la boutique du libraire; mais elle suggère au rapporteur une observation très-remarquable sur ce littérateur anglois, *qui, par un contraste singulier, mais pour lui doublement honorable, fut à la fois le plus fidèle ami du Roi Charles Ier, et le plus zélé partisan des opinions républicaines*. Retenez bien qu'il est honorable d'être le fidèle ami d'un roi, et que c'est Chénier qui l'a dit.

Chénier s'excuse de ne pas faire entrer dans le tableau de la littérature les actes écrits de l'autorité. *Le respect le lui défend*, et c'est dommage, car ce sont de belles productions littéraires que les sénatus-consultes, les décrets impériaux et les ordonnances de police. « Ce dont il est » juste cependant de louer le gouvernement

» dans quelque ouvrage que ce soit, dit-il, c'est » de *la garantie qu'il donne à l'indépendance* » *des opinions.* » Voilà une méchante ironie qui annonce, si je ne me trompe, dans un simple académicien, une impudence presque sénatoriale. Chénier ne manquoit pas toutefois de l'esprit et de la délicatesse nécessaire pour bien préparer la louange; mais il rendoit à Buonaparte la justice de croire que toutes les louanges lui étoient bonnes. Celle-ci dut paroître un peu forte au conseil d'Etat, qui avoit le droit d'être difficile en bassesses.

La critique n'occupe pas une grande place dans la bibliothèque de la révolution; elle avoit dû ménager particulièrement Chénier, qui exerçoit alors sur l'opinion une magistrature plus puissante que celle du talent. Et quel journaliste, quel grammairien, quel rhéteur se seroit avisé de juger un auteur qui jugeoit les Rois? Chénier fut sifflé deux fois, à l'entrée et à l'issue de sa carrière dramatique, c'est-à-dire, un peu avant que sa carrière politique fût commencée, et tout de suite après qu'elle fut finie. Quand il prêta sa plume, dans une tragédie de circonstance, à l'inauguration d'un usurpateur, les gens de goût trouvèrent piquant de se venger sur le chantre de Napoléon, de celui de Timoléon. Il n'y avoit rien de plus juste.

Cependant, quelques vérités littéraires, échappées par-ci par-là, commençoient à prouver que *l'indépendance de l'opinion* étoit du moins garantie aux auteurs, en matière de vers et de prose, sans tirer à conséquence. Quelques ouvrages de saine critique avoient paru, et certains avoient obtenu dès leur publication une autorité classique. On voit bien que je parle de La Harpe, qui goûtoit peu le talent de Chénier, et qui le traitoit dans toutes les occasions avec une animosité amère. La Harpe est sévèrement jugé dans le rapport, on peut le croire; mais comme toutes les parties de la littérature doivent être parvenues à leur apogée dans le cours de la période, et qu'il faut sacrifier La Harpe à quelqu'un, on doit féliciter Chénier d'avoir pensé à M. Ginguené, qui n'étoit célèbre alors que par une foible part à la rédaction de *la Décade*. On me demandera ce que c'est que *la Décade*, et s'il est raisonnable d'opposer *le Décade* au *Lycée*? Je n'en sais rien, et je ne me pique pas de rapporter un jugement raisonnable. Je m'en tiens fidèlement aux opinions de l'Institut.

Le chapitre de *l'Eloquence* promettoit, à en juger par l'emphase avec laquelle Chénier exalte les progrès du siècle en ce genre de littérature. « Un esclave ne peut-être éloquent, s'écrie-t-il; » cet axiome est de Longin. Rien n'est mieux

» senti si prouvé. » Il ne manque à l'axiome de Longin et à l'exclamation de Chénier, que la définition de *l'esclave*, qui étoit difficile à donner devant Buonaparte. Ce qu'il y a de certain, c'est que son énumération d'orateurs se compose de Balzac, de Lingendes, de Mascaron, de Bossuet, de Fléchier, de Bourdaloue, de Massillon, de Cheminais, de Boismont, de Patru, de Pélisson, de Gerbier, qui étoient tous des *esclaves*, puisqu'ils n'avoient pas eu le bonheur de naître dans l'ère de la révolution. Elle finit plus maladroitement encore avec *l'esclavage* à Mirabeau, et à S. Em. le cardinal Maury que la liberté du gouvernement impérial n'a pas bien inspiré. Il lui restoit alors pour toute richesse M. Target, M. Treillard et M. ***. C'étoit bien la peine d'être libres !

Je voudrois savoir comment l'homme qui avoit un pareil thème à traiter, ou plutôt un pareil paradoxe à soutenir, a pu oublier les orateurs de la République, les membres diserts de la Convention, ceux du moins d'entre eux qui ont développé avec un certain éclat quelques facultés de l'éloquence *tribunitienne*. Danton, qui réunissoit l'impétuosité des mouvemens, la hardiesse des tours, l'originalité des images, à une espèce d'abandon qui n'étoit pas sans prestige ; Saint-Just, qui affectoit la solennité avec

art et souvent avec succès ; Vergniaud, surtout, à qui personne ne conteste un talent très-élevé, digne d'un meilleur sort, d'une meilleure conduite et d'une meilleure cause. Seroit-ce que Chénier croit sa gloire si intimement liée aux souvenirs de la Convention qu'il ne peut les rappeler sans que la rougeur de la modestie s'élève sur ses joues, et que le bégaiement de la timidité embarrasse ses périodes ? Ce seroit une pudeur bien placée !

Mais, que dis-je ! Buonaparte étoit là ; Buonaparte empereur, le vainqueur, l'héritier, le Saturne de la révolution, celui qui a acheté ou mangé tous ses enfans ; et le républicain apostat, barriolé des feuilles civiques de l'institut et des cordons de l'empire, esquive avec soin des rapprochemens dangereux. Il sacrifie précisément tout ce qui doit rester des folies furieuses d'une assemblée dont il faisoit partie, à l'inquiétude ombrageuse de son maître ; il escamote, en passant, vingt réputations oratoires qui ont perdu le mérite ou évité l'opprobre de la circonstance, et il justifie ainsi, par un exemple de plus, l'axiome de Longin : *Un esclave ne peut être éloquent.* Rien n'est mieux senti ni mieux prouvé.

Chénier, gêné dans la politique et dans la morale (il étoit si difficile de parler de cela sans toucher à quelques-unes des fibres sensibles de l'au-

ditoire), se trouve tout-à-fait à son aise dans le roman, élément naturel des réformateurs modernes. Il comprend sous cette division l'admirable épisode d'*Atala*, pour le déchirer dans une de ces parodies ironiques, dont le sel consiste à rapprocher à faux des membres de périodes isolés de leurs sens, et disposés de manière à n'en avoir aucun. Il n'y a rien de moins piquant que cette plaisanterie, gauchement imitée de mille autres, qui ne s'élève nulle part au-dessus de la bouffonnerie la plus commune, et qui est, contre l'usage du rapporteur, écrite en fort mauvais style. Au reste, on pourra se consoler du peu de mérite d'*Atala*, avec les ouvrages de M. Lavalée, qui inspirent au rapporteur une sincère admiration. Les plus connus sont *Giesid* et *Itanoko*. Les jolis romans de M. Fiévée sont traités avec une extrême rigueur; et Chénier laisse percer le secret de sa colère philosophique dans cette ligne naïve. « On y parle de religion; » on y parle de morale. » En revanche, les éloges ne sont pas épargnés aux romans de Laclos et de Louvet, où l'on ne parle ni de morale, ni de religion. Si quelque historien accusoit un membre de l'Institut de Rome d'avoir loué devant Caracalla les infamies de Pétrone, nous l'aurions à son tour accusé de calomnie. Il ne faut s'étonner de rien. Ajouterai-je que, dans

la commission de l'Institut dont Chénier étoit l'interprète, se trouvoient un évêque et un abbé, qui ont concouru à la discussion, qui ont approuvé les élémens du rapport, et qui ont par-conséquent revêtu de leur suffrage public *les Liaisons dangereuses* et *Faublas?* Voilà d'honnêtes ecclésiastiques qui ont fait d'excellentes lectures !

Dans un article prochain, nous trouverions Chénier sur son terrain, au chapitre de la Poésie, et nous révélerions avec lui à nos lecteurs étonnés les sublimes épopées qui ont paru depuis 1789. Ici, l'étude d'un grand critique n'est pas perdue pour moi. Je me familiarise peu-à-peu avec les secrets de son art, et je finis mon article par une réticence bien propre à tenir les esprits en suspens. Oui, Messieurs, je vous parlerois d'une épopée, de deux, trois, quatre, cinq, six épopées qui ont illustré la période; et pour vous ménager le plaisir de la surprise, je n'en citerai qu'une aujourd'hui: c'est *la Napliade*, en quarante chants, par le célèbre M. Godin.

Mais je ne reviendrai plus sur ce Rapport de Chénier, qui exigeoit une mention très-détaillée. Nous la devions à la nécessité de combattre ses erreurs littéraires, qui sont quelquefois graves et souvent spécieuses. Nous souhaitons, sans l'espérer, que l'histoire puisse oublier les autres.

La Gaule Poétique, ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts ; par M. de MARCHANGY.

S'IL n'est pas douteux que les peuples acquièrent de nouveaux besoins politiques dans les révolutions, il est également évident qu'ils doivent y contracter de nouveaux besoins moraux, et que leurs organes plus exercés, accoutumés à des impressions plus énergiques et plus profondes, chercheront désormais des impressions analogues jusque dans les plaisirs de l'esprit. Ainsi, l'inutile levée de bouclier des classiques contre les romantiques, ou, si l'on veut, des routiniers de la littérature contre ses idées libérales, n'empêchera pas le mélodrame de se naturaliser sur notre scène : c'est, puisqu'il faut le dire, un des pas de la perfectibilité, une des conquêtes de la civilisation, et une de ces conquêtes irréparables dont il n'est pas possible de s'appauvrir, parce qu'elles sortent d'elles-mêmes de l'institution sociale, et qu'elles deviennent, comme la littérature l'est toujours, *l'expression d'un siècle*. Il me semble que bien des gens ne se sont déchaînés contre le mélodrame qu'à défaut d'apercevoir ce rapprochement. Il auroit peut-être été plus naturel et mieux entendu de donner une

bonne direction à ce genre, en lui appropriant autant que possible quelques-unes des idées et des règles classiques, et en le faisant servir à un but d'utilité nationale. Aujourd'hui qu'on s'occupe beaucoup de l'éducation du peuple, on devroit songer que le peuple des grandes villes fait son éducation ou la refait au mélodrame. De quelle importance, par exemple, ne seroit pas la tragédie romantique appliquée, par des écrivains d'un certain talent, à l'étude de notre histoire? Il ne faut pas s'imaginer que la tragédie historique, traitée à la manière des classiques, puisse jamais produire les mêmes résultats. Il y a dans l'histoire une foule de détails naïfs, mais extrêmement caractéristiques, qui révolteroient la délicatesse de nos Muses scrupuleuses; et c'est précisément là le coup de pinceau qui appelle l'attention du peuple, et dont l'effet se met en harmonie avec ses idées et ses sentimens.

On auroit très-bien répondu à cet argument, il y a cent ans, s'il avoit pu être fait alors, en disant que les jouissances raffinées des arts, faites pour les classes élevées de la société, ne peuvent être appréciées que par elles, et que les émotions qu'elles doivent produire sont calculées sur le tact délicat des organes les plus fins et les plus doux; mais ce qui est vrai dans une hy-

pothèse sociale cesse de l'être dans une autre. Les tragédies politiques de Corneille, celles de M. Raynouard, sont déjà trop fortes pour le parterre le mieux composé de l'Europe. Il en faut d'autres à la multitude quand elle agit dans les Etats comme puissance morale, quand elle n'est plus négative. Le théâtre historique de Shakespeare a beaucoup contribué, de l'aveu de tous les publicistes, à former l'esprit public en Angleterre; et, au génie près, les tragédies de Shakespeare ne sont que des mélodrames. Il y a un certain âge des nations où les merveilles de l'esprit et du goût ne sont plus pour la foule que des beautés de convention consacrées par l'habitude. On demande alors, et telle est la nature de l'esprit de l'homme, des sensations qui étonnent, qui ébranlent, qui accablent l'imagination; la pompe des spectacles, la magie des illusions, le gigantesque, l'extraordinaire, le terrible. Cette tendance de l'esprit des peuples, qui est irrésistible dans toutes les hypothèses, l'est surtout quand ils sont modifiés par de nouveaux systèmes politiques et par une nouvelle position sociale. Ceci n'est pas une théorie; elle seroit du moins fort opposée à mes principes. C'est l'énonciation d'un fait incontestable, et qu'il seroit très-inutile de contester. En cela, comme en autre chose, il faut laisser aller le siècle qui a

secoué des jougs plus imposans que celui d'Aristote.

C'étoit sans doute une idée heureuse que de porter le flambeau de l'imagination dans les ténèbres de nos antiquités historiques, d'interroger les vieux monumens de la monarchie, les vieilles traditions de la Gaule; d'évoquer du sein de ses immenses ruines les grands souvenirs et les grandes renommées de la patrie; de recueillir à la suite du cortége de ces siècles obscurs, mais simples et grands que nous qualifions de barbares, les événemens dignes des Muses; de tracer sous cette inspiration l'histoire poétique de la France, et de lui dire, en lui présentant le tableau de ces âges héroïques, non moins dignes que les âges héroïques de la Grèce, d'animer la lyre d'un Homère qu'ils n'ont pas trouvé : Voilà vos fables, votre mythologie, vos mœurs anciennes, vos poëmes, vos tragédies, sujets sublimes auxquels il n'a manqué que de fixer le choix, que de recevoir le sceau du génie pour succéder, dans l'empire du drame et de l'épopée, aux lamentables, aux éternelles histoires de Troie, d'Argos, de Thèbes et de Mycènes. Ce plan, M. de Marchangy l'a supérieurement rempli : mais convaincu comme moi de l'action du temps sur la littérature, ce n'est probablement pas aux poètes de l'école classique qu'il s'est flatté d'ou-

vrir

vrir une nouvelle carrière. La teinte générale de son ouvrage indique du moins que ce n'est pas sur leur palette qu'il a composé, qu'il a assorti ses couleurs. Cette teinte générale est ce que j'ai cru devoir expliquer, parce qu'elle prête certainement à la critique, et qu'on feroit une trop grande part à la critique en la lui abandonnant tout-à-fait. Je me suis livré d'ailleurs sans scrupule à cette digression dans un article destiné à rendre compte de *la Gaule poétique*, parce qu'il y a une certaine classe de livres sur lesquels il seroit difficile de rien apprendre de nouveau au public éclairé qui lit et qui juge.

Le succès des premiers volumes de cet ouvrage me dispenseroit de joindre mon foible témoignage aux suffrages unanimes qu'il a obtenus, si je ne le devois pour l'acquit de ma propre opinion. On trouvera dans ces quatre derniers volumes les qualités qui ont si éminemment distingué les précédens, une érudition puisée dans les sources les plus sévères, et toutefois extrêmement fleurie; une élocution dont la richesse va jusqu'au luxe; une manière de narrer vive, oratoire, pittoresque, un coloris plein de chaleur et d'originalité. Je dirai plus : quoique l'ouvrage de M. de Marchangy puisse être justement réclamé par l'école romantique, il est juste aussi d'avouer qu'il n'en a emprunté que ce qu'il lui étoit

indispensable de s'approprier pour conserver dans toute sa composition l'harmonie convenable au sujet. Comment peindre en effet ces siècles solennels, dont la redoutable obscurité enveloppe tout le berceau de la monarchie, ces superstitions étranges et merveilleuses, ces institutions gothiques, si fières, si colossales, qui imposent encore par leur majesté, quoique dépouillées de toutes les illusions qui les entouroient alors? Comment exprimer la *grandiosité* ingénue des mœurs chevaleresques, sans recourir à des moyens, à des instrumens inconnus ou dédaignés de l'écrivain perfectionné des siècles classiques? Ici, je le répète, le goût même est obligé de convenir que ce qui paroîtroit partout ailleurs voisin de l'outré, du bizarre et du faux, a le mérite particulier de la verité locale. Il en est de même de ces monumens anciens que l'amour des arts a dérobés à la fureur des vandales révolutionnaires; on aime sans doute à y rencontrer, dans certaines lignes, dans certains contours, dans l'agencement de certaines parties, quelque chose de cette grâce inspirée qui donne tant de charme aux chefs-d'œuvre des Grecs; mais on jouiroit moins de leur vue, on éprouveroit moins profondément cette impression d'admiration religieuse qu'ils inspirent, s'il ne se trouvoit pas là je ne sais quoi d'âpre, d'incor-

rect, de grossier, qui révèle leur antiquité mystérieuse, et le caractère d'une génération naïve et à demi sauvage, qui n'avoit point encore dépouillé toute sa rudesse originelle. L'art porté au plus haut degré de perfectionnement ne produiroit pas des jouissances du même ordre, et, parmi les sensations nobles et pures que les arts procurent aux hommes, il n'y en a point à dédaigner.

Je pense donc qu'on ne reprochera point à M. de Marchangy la couleur particulière de style qu'il a adoptée, quoiqu'elle ne soit pas exempte de cette magnificence ambitieuse, de ces effets plus brillans que vrais, qu'il auroit évités avec soin dans un autre sujet dans un autre plan. On seroit mieux fondé à le blamer d'avoir cédé avec trop d'abandon à une inspiration heureuse, en l'étendant trop complaisamment dans un grand nombre de volumes. L'idée mère de son ouvrage, l'idée d'ailleurs peu susceptible de contestation, que notre histoire offre de superbes sujets à la poésie, pouvoit se passer d'être développée en huit vol. in-8.°, où les exemples ne se succèdent que pour se confirmer. Cette remarque, qui ne sera pas du goût de tous les lecteurs, car un livre agréable n'est jamais trop long, est cependant d'autant mieux fondée que M. de Marchangy paroît avoir été

entraîné au-delà des bornes qu'il s'étoit d'abord prescrites, par le charme de sa composition; et l'empire de cette espèce de séduction se fait très-bien concevoir quand on le lit. Ce n'est plus que par une extension un peu hasardée que la France des derniers siècles peut s'appeler *la Gaule;* et dès le règne de Henri IV, dont le caractère s'accommode mal de l'allure sans franchise et sans familiarité de notre poésie soutenue, l'auteur ne rattache les faits à son système que par des rapprochemens un peu forcés. Le règne de Louis XIV, qui lui fournit une hypothèse ingénieuse, la supposition d'un voyageur étranger transporté au milieu du grand siècle dans les Etats du grand Roi, est encore moins bien placé dans la *Gaule poétique.* Il n'y a rien de moins poétique que l'époque où brillent les fameux poètes. Une fois que les arts parviennent à leur apogée, les sources de l'inspiration s'épuisent. L'histoire poétique d'un peuple finit au moment où sa civilisation se perfectionne et se complète. Laissez les Fontanges et les la Vallière, héroïnes d'une cour aimable, élégante et voluptueuse, mais qui ne seront jamais celles de la lyre. Conduisez-moi sous le chêne des Druïdes, faites-moi voir le gui mûr qui est prêt à tomber sous la serpe d'or, et rendez-moi les chants de Velléda. Voilà un âge, un peuple, une poésie!

De l'Allemagne ; par madame de STAEL.

IL n'est pas question de déterminer ici le degré de mérite de l'ouvrage de madame de Staël. Il est arrivé à sa cinquième édition : il est de madame de Staël, de madame de Staël qui ne vit plus que pour la postérité, et dont la réputation s'élève déjà au-dessus des préventions contemporaines. Je sais que mon suffrage n'ajouteroit rien à sa gloire.

Il ne s'agit pas non plus d'embrasser une thèse hasardée qui paroît abandonnée même de la plupart de ses défenseurs, et que je n'ai ni le droit, ni l'intention de renouveler. Ce n'est pas dans un journal depuis si long-temps connu par la pureté classique de ses doctrines, et dans lequel ces doctrines ont été défendues avec tant de succès (1), qu'on s'attend à trouver la tardive apologie de la littérature romantique ; effort d'ailleurs bien inutile, tant qu'il ne sera pas justifié par des chefs-d'œuvre qui jugeroient la question.

Personne encore n'a pu marquer les limites du beau, tant que la société est debout, et que la civilisation marche ; mais il seroit absurde de les chercher dans l'inconnu. Toutefois, sans abandonner nos beaux titres littéraires, sans rien mettre en

(1) Cet article et ceux qui le suivent ont été insérés dans le *Journal des Débats*.

comparaison avec eux dans les productions irrégulières, dans les créations audacieuses et désordonnées de ces nouvelles Muses, qui n'ont pas subi les lois d'Aristote, et qui dédaignent trop souvent jusqu'aux bienséances du goût, il me semble qu'il est de notre intérêt de connoître au moins ce que nous jugeons, et de ne pas condamner sans les entendre ces nombreuses générations de poètes qui font les délices du reste de l'Europe. Ce n'est pas en les accablant d'un profond mépris, en les abaissant au-dessous des Bardes sauvages des peuplades les plus barbares, en les livrant à la dérision publique, sous d'indignes travestissemens, que nous parviendrons à détruire les inductions tirées en leur faveur du suffrage des nations. Voltaire lui-même laissa voir peut-être plus de partialité que d'adresse dans sa violente levée de bouclier contre Shakespeare. Il oublia qu'Alexandre, vainqueur d'un roi géant, avoit traité ce vaincu en roi, et que s'il est beau de renverser une idole consacrée déjà par les siècles, c'est surtout quand cette idole est un colosse : il falloit anéantir Shakespeare ou ne pas essayer de le dégrader. Attaquer une renommée qui résiste à toutes les attaques, c'est s'avilir en pure perte.

Je le répète : il ne peut pas être inutile pour nous de connoître en détail la littérature de nos voisins, même quand cette littérature seroit en

opposition marquée avec les principes éternels du beau, ce qui ne sauroit être possible, car l'organisation des peuples n'est pas si diverse qu'ils ne s'accordent sur certaines idées fondamentales qui leur sont communes à tous. Il y a incontestablement, pour le goût le plus sévère, une mine précieuse à exploiter dans les écrivains romantiques, et notre langue est arrivée à ce point de maturité avancée, où il ne lui est plus permis peut-être de dédaigner de nouvelles ressources. Qui sait quels effets brillans et inattendus peuvent résulter du rapprochement, du contact heureusement ménagé de deux littératures si riches en contrastes merveilleux ; l'une pure, élégante, majestueuse, belle et fière du perfectionnement graduel qu'elle a dû à la politesse de nos mœurs, à la pompe de nos cours, à la protection de nos rois, au génie surtout des plus grands orateurs, des plus grands poètes des temps modernes ; l'autre libre, agreste, impétueuse, pleine de mouvemens passionnés, d'inspirations hardies, de superstitions imposantes ; grande et formidable comme ces souvenirs du moyen âge dont elle se nourrit, comme ce génie des temps chevaleresques qui plane encore en Allemagne sur des ruines presque récentes, et dont la voix s'est éteinte pour nous à travers les siècles multipliés d'une civilisation ancienne ! C'est ainsi que se forment toutes les littératures

secondaires; et tant que les littératures qui se succèdent seront l'expression des sociétés, comme elles le seront toujours, il faudra bien qu'elles se modifient avec elles.

Il est évident, par exemple, qu'il s'est introduit depuis quelques années, dans la masse des idées européennes, une nouvelle famille d'idées politiques qu'on est convenu d'appeler les idées *libérales;* et je pourrois remarquer là-dessus que toutes les fois qu'une idée ne trouve pas son nom dans une langue, il y a beaucoup à parier qu'elle est fausse ou prématurée; mais ces idées *libérales* ne sont pas seulement un prétexte, elles sont pour beaucoup de monde un sentiment, et pour quelques âmes énergiques elles sont une passion. Or, il n'est pas possible d'avoir réfléchi sur l'action réciproque de l'institution politique et de la littérature chez tous les peuples, sans concevoir que ce mouvement, une fois imprimé à l'esprit humain, se communiqueroit à toutes ses conceptions et à tous ses ouvrages. Tel est l'effet des révolutions. Cette belle et magnifique époque du repos de la pensée de l'homme, parvenue à son apogée, ne se rencontre pas dans tous les âges. Les âges de force et de sécurité, ce sont les âges classiques. Il semble que l'action du pouvoir, concentrée dans un homme puissant qui représente un siècle puissant, s'étende jusqu'au génie. Elle le fixe, le

régularise et le circonscrit. Périclès, Auguste, Léon X, Louis XIV règnent : Euripide, Sophocle, Virgile, Horace, Arioste, Racine, reconnoissent les mêmes lois que le monde. Affranchissez leur imagination de ces entraves respectées qui les contenoient dans les bornes de l'ordre universel, vous avez le dévergondage sublime du génie sans frein, un Shakespeare peut-être, et je vous le souhaite ; mais alors il faudra transiger franchement, car de nouvelles institutions sont incompatibles avec une vieille littérature. Quand un peuple neuf ou renouvelé s'élève, une littérature s'élève avec lui. Ses classiques restent des monumens, mais ils ne sont plus des modèles. Il continue à s'enorgueillir de leurs ouvrages, mais il ne les comprend plus.

Je prendrai bien près de nous un exemple de cette influence inévitable des révolutions sur les productions de l'esprit. Qu'eût été le mélodrame en France avant l'invasion des nouvelles doctrines politiques, avant les grands événemens qui ont exalté l'imagination du peuple, avant les scènes terribles qui ont exercé ses passions, sa sensibilité, son courage, et qui lui ont fait un pénible besoin d'émotions et d'alarmes, de pitié et de terreur ? Sous Louis XIV, un pareil spectacle, placé tout-à-fait hors de l'ensemble des sentimens habituels, n'auroit excité qu'un étonne-

ment douloureux, suivi d'un prompt dégoût. Cela étoit dans l'ordre. Aujourd'hui, le mélodrame est indispensable. Je ne conçois rien du moins qu'on puisse mettre à sa place, et quelque effort que l'on fasse pour le détruire ou pour le ridiculiser, ce qui paroîtroit plus facile, on n'y réussira jamais, parce que ce genre de composition est devenu populaire, parce que le goût du peuple qui a toujours une initiative d'un siècle sur celui des académies, finit par devenir national, et parce qu'il doit entrer dans les vues même de la politique de ne pas contrarier les goûts du peuple quand ils reposent sur ses besoins moraux, et qu'on peut les faire servir à son éducation morale. Eh bien! le mélodrame, c'est la tragédie romantique des Allemands, à l'exécution près; et si, parmi les gens d'esprit qui s'en font un amusement, il s'étoit trouvé un homme de génie qui eût le courage de braver l'opposition de la critique, d'ambitionner la première palme dans une nouvelle carrière, d'évoquer cette Muse mâle et terrible de Schiller ou de Goëthe, dont madame de Staël révèle si éloquemment les mystères, savez-vous où seroit votre second Théâtre François? Il seroit peut-être au boulevard. Le mot peut sembler hardi, mais l'idée est vraie.

J'ai besoin de m'arrêter ici pour rappeler à

mon lecteur que je n'ai pas entrepris de lui donner l'idée de la doctrine littéraire du Journal dans lequel j'écris; que le fait que je viens d'établir en hypothèse n'a même rien de commun avec ma doctrine particulière, et que je peux très-bien reconnoître un état de choses comme imminent et inévitable, sans donner mon approbation aux principes qui l'ont amené ou aux résultats qu'il doit produire. Il importe fort peu de savoir si le genre romantique sera classique à son tour, et si les chefs-d'œuvre de l'école actuelle d'Allemagne seront encore des chefs-d'œuvre aux yeux de la postérité; il suffit de voir que le mouvement général des idées vers un système nouveau de civilisation doit occasionner une révolution certaine dans les anciens systèmes littéraires; et, sous ce point de vue, les progrès de l'école romantique ne sont pas un simple objet de curiosité pour le critique, ils sont un objet très-intéressant de méditation pour le publiciste et le philosophe. Après la création simultanée d'une nouvelle théorie de gouvernement, celle d'une nouvelle théorie dans les arts d'imagination est le plus grand des événemens sociaux. Or, un événement pareil vaut bien la peine qu'on s'en occupe, si je ne me trompe, et cependant madame de Staël est le seul de nos écrivains qui ait tracé avec les développemens convenables le ta-

bleau de la littérature romantique en Allemagne, dans le premier et le second volume de l'ouvrage qu'elle a consacré à cette contrée de l'Europe. Je ne sais si je suis abusé par le sentiment que m'a inspiré la lecture de cette partie de son livre, mais je ne craindrois pas que l'analyse rapide que je me propose d'en faire fatiguât trop péniblement l'attention du public, s'y j'étois sûr d'y faire passer la moindre des émotions agréables qu'il m'a causées. Quoi qu'il en soit, il faut penser que le travail même de madame de Staël ne se compose que d'esquisses légères où elle a été souvent obligée de sacrifier à la précision des détails pleins de charmes, et que mon extrait, resserré dans un cadre incomparablement plus étroit, ne sera que l'extrait d'une suite d'extraits. Je voudrois du moins qu'il fît naître une utile curiosité, et qu'il conduisît le lecteur du désir de connoître l'ouvrage de madame de Staël, à celui de connoître cette littérature dont elle se rend souvent l'interprète dans le cours de ses analyses. Je vais donc la suivre à travers ce monde poétique dont la première elle nous a dévoilé les prodiges, dans ce Parnasse du Nord où les Muses classiques n'ont pas encore fixé leur séjour, et qui ne manque cependant pas plus que le Parnasse ancien des inspirations du génie. Je vais l'y suivre, non pas en adepte, mais en historien;

non pas pour chercher des règles et des modèles, mais pour recueillir des faits qui ne sauroient rester étrangers aux annales de la littérature, non pas pour indiquer au talent la possibilité d'une autre direction, mais dans la seule espérance de lui fournir quelques matériaux de plus.

Personne n'a oublié sans doute que le même ouvrage a fourni dans le même Journal, il y a quelques années, des articles d'une critique à la fois saine et piquante à un collaborateur en qui j'honore un maître, et en qui je chéris un ami, M. Dussault; et on se rappellera que ce n'étoit pas tout-à-fait sous le même aspect qu'il avoit envisagé le talent de l'auteur et le fonds des questions dont il s'occupe. Mais on ne m'accusera pas d'avoir eu le dessein téméraire d'élever opinion contre opinion; mon seul dessein a été de saisir un point de vue nouveau dans une discussion où mon prédécesseur m'avoit laissé si peu de chose à dire, et je ne l'ai pu qu'en me plaçant dans une position différente de la sienne. Me suis-je trompé en supposant que la manière dont on se laisse affecter par une lecture peut être extrêmement variée, même entre des personnes animées des mêmes principes?

Continuation.

En commençant l'analyse que j'ai promise à mes lecteurs, et qui se bornera, comme on peut se le rappeler, à la partie de l'ouvrage de madame de Staël, où il est traité de la littérature allemande, je donnerai en deux mots une idée de l'ordre extrêmement simple dans lequel elle a distribué ses intéressantes considérations sur ce sujet. Cet ordre est celui que je dois suivre après madame de Staël; et comme les bornes étroites d'un article de journal ne me permettent ni les subdivisions qui donnent l'intelligence d'une méthode, ni les transitions ménagées qui en tiennent lieu, j'aurois peine à expliquer autrement les motifs qui ont déterminé la disposition et le choix des matériaux de mon article. Après des observations assez rapides sur ces deux questions : *Pourquoi les François ne rendent-ils pas justice à la littérature allemande*, et *quel est le jugement qu'on porte en Angleterre sur cette littérature;* après un tableau très-court, mais très-piquant, de ses principales époques et de ses principales écoles, madame de Staël arrive à la littérature de l'école allemande proprement dite, école qu'elle distingue avec un art infini, qui n'est toutefois pas sans quelque subtilité, de l'école angloise, de l'école françoise et de l'école

cisse d'Allemagne. Elle examine ensuite séparément la poésie, l'art dramatique, les romans et l'histoire, mais chaque homme de génie formant pour ainsi dire une école à part dans cette littérature originale où il n'y a de goût fixe sur rien, où, pour me servir de ses expressions, tout est indépendant et individuel, elle a cru devoir commencer par faire connoître les traits principaux qui distinguent chaque écrivain en particulier, et qui caractérisent personnellement les hommes de lettres les plus célèbres. On conçoit bien que ces portraits ne sont pas les simples études d'un critique froid qui mesure gravement dans son cabinet les proportions du talent, et qui finit par élever un poète au-dessus d'un autre, de toute la hauteur d'un hémistiche; c'est le jet libre, énergique, souvent sublime, du génie qui apprécie le génie, qui l'apprécie en lui, et indépendamment des petites conventions, des bienséances mesquines de la médiocrité qui juge. Il y a d'ailleurs dans ces esquisses un mérite particulier, un mérite rare, celui de peindre toujours l'homme à côté du grand homme, et de faire pénétrer le lecteur dans l'intimité d'une belle âme, en l'appelant à la contemplation d'un beau talent. Pour un esprit simple et un cœur sensible, cette communication a quelque chose d'imposant; elle prend un caractère d'initiation

qui nous élève jusqu'au commerce des demi-dieux; car les héros de madame de Staël ne sont plus des mortels, surtout quand elle les a aimés: elle affectionne les détails naïfs et leur vérité pittoresque, mais elle craint trop la caricature pour ne pas tomber quelquefois dans l'idéal. Cette manière de voir les objets tient d'ailleurs à une qualité particulière de son organisation, à l'enthousiasme le plus vrai. Il est permis de varier et d'exagérer les couleurs quand on regarde dans un prisme.

Ce n'est pas à travers ce prisme qu'elle a vu Wieland, et je lui en rends sincèrement grâces. Le surnom de *Voltaire de l'Allemagne* que cet écrivain a reçu de l'Europe, m'avoit prévenu contre sa brillante et féconde universalité; le génie dans toute sa grandeur n'est pas si universel; il est un, et original. Voltaire qui le savoit et qui l'a dit, auroit été plus modéré lui-même dans ses prétentions s'il n'avoit été que le chef d'une littérature; mais il étoit celui d'un parti, ou, pour me servir de l'expression convenue aujourd'hui, celui d'un siècle : tout pouvoit servir à ses projets, et il savoit ne rien dédaigner. Wieland, qui n'avoit pas le même avantage de position, n'est que le premier des beaux esprits d'Allemagne. Il n'a point fait de disciples en philosophie politique, et madame de Staël pense qu'il seroit

à souhaiter qu'il n'en eût pas fait en littérature.

Klopstock rappelle d'autres souvenirs, les plus beaux qui puissent se rattacher à la mémoire de l'homme; le premier de ses sentimens fut à la fois l'élan du patriotisme et celui du génie. L'école littéraire de Milton et de Young commençoit à envahir la littérature allemande; il osa prêter un langage à la Muse de la Germanie, et quoiqu'il eût laissé le prix en suspens, avec une grâce qu'admire justement madame de Staël, le succès ne fut pas douteux. C'est des premiers vers de Klopstock que date cette nouvelle école dont il a été depuis l'ornement, et dont il a peut-être aussi marqué les limites. Deux grandes pensées, qui sont sœurs dans les belles âmes, occupèrent toutes les facultés de sa vie. Il l'employa toute entière à chanter la patrie et la religion. Amant passionné de la liberté, il la célébra de loin, quand le tocsin de la révolution françoise l'annonçoit au monde; et comme Alfieri, le Klopstock, le Schiller de l'Italie, il désavoua ses hommages, quand, à la place de la déesse, il ne trouva qu'une furie. La religion, qui ne trompe jamais le cœur qui s'y confie, fut plus fidèle à ses derniers momens; elle le consola sur son lit de mort, où il murmuroit encore, en expirant, ses vers sur la mort de Marie, sœur de Marthe et de Lazare, qui contiennent le tableau

de la mort du juste. « Il rappeloit ses vers à tra-
» vers les ombres du cercueil, dit madame de
» Staël, et les prononçoit tout bas pour s'exhor-
» ter lui-même à bien mourir; ainsi les senti-
» mens exprimés par le jeune homme, étoient
» assez purs pour rassurer le vieillard. Ah! qu'il
» est beau le talent quand on ne l'a jamais pro-
» fané, quand il n'a servi qu'à révéler aux hom-
» mes, sous la forme attrayante des beaux-
» arts, les sentimens généreux et les espé-
» rances religieuses obscurcies au fond de leur
» cœur! »

On sait que la pompe funèbre de Klopstock fut une solennité qui se perpétue dans un pieux anniversaire, et que le vœu de madame de Staël, qui désiroit que la poésie religieuse eût des saints, s'est accompli pour l'homme qu'elle révéroit le plus. Klopstock n'a pas joui de cet éloge; mais jamais homme n'a été plus honorablement loué de son vivant, car il étoit simple et pauvre. L'auteur du poëme de *Noé* suppose qu'un des hymnes de ses anges mystiques s'étoit conservé par tradition depuis le Paradis terrestre jusque dans l'Arche. Voilà une noble imputation de plagiat. Le tribut d'admiration que Gœthe lui a payé dans *Werther* est plus délicat encore. Après avoir revêtu sa Charlotte de tous les attraits qui charment les yeux, de toutes les vertus qui cap-

tivent le cœur, il suppose qu'elle contemple, auprès de Werther, un orage majestueux et terrible. Il ne manque rien à cette scène de ce qu'il y a de plus imposant parmi les idées de l'homme, l'amour, le malheur, les désastres de la nature, la grandeur et la colère de Dieu. Charlotte promène ses regards sur ce vaste espace tourmenté par la tempête, les ramène sur Werther, et nomme Klopstock.

La *Messiade* est une conception d'un ordre si étranger à tous nos systèmes littéraires, qu'il est très-rare de trouver des lecteurs qui aient pu l'apprécier : c'est le propre des conceptions d'une sensibilité exaltée de convenir à peu de monde, et l'exaltation qui a inspiré la *Messiade* a un caractère de sublimité auquel les plus fortes intelligences ne s'élèvent pas facilement. Les idées y sont tirées d'une région d'idées tout-à-fait nouvelle, et qui n'a plus rien d'humain; on n'y respire que la vapeur de l'encens des anges; on n'y entend que la mélodie de leurs cantiques : c'est la poésie du ciel, et madame de Staël dit admirablement qu'elle ne conviendroit le plus souvent qu'à des ressuscités. Pour admirer Klopstock comme il mérite d'être admiré, il faut une sorte de génie, il faut de l'amour et de la foi. Il faut se laisser emporter par lui dans l'espace qu'il parcourt, ou l'abandonner tout-à-fait.

Goëthe, doué d'une imagination aussi brillante, mais d'une puissance de conception plus étendue peut-être et plus variée, ne pénètre pas moins avant dans l'idéal, et cependant il ne quitte jamais la terre ; dans l'essor le plus élevé de ses inspirations, il n'oublie jamais qu'il est homme, et se fait entendre de tous les hommes. La lyre de Klopstock ne rend que des sons dignes du sanctuaire, et dont l'harmonie toute divine échappe aux sens grossiers de la foule : celle de Goëthe a des accords intelligibles à tous, pour toutes nos passions et pour toutes nos misères. Avec Klopstock, on se dépouille de sa vie; avec Goëthe, on l'agrandit : l'un a posé la borne de nos espérances, et l'autre celle de nos sentimens. Le premier est un esprit qui nous a révélé tout le monde intellectuel; le second, un magicien qui soumet tout le monde physique à ses prestiges. Rien ne lui échappe dans le cercle immense de nos pensées; personne en Allemagne, ne lui est supérieur dans la peinture des sentimens doux, dans l'expression des sentimens exaltés. Ses *poésies fugitives* sont adressées à l'imagination; elles produisent sur elle un ébranlement qui ressemble à la fascination et au vertige; il a rencontré dans quelques romans, dans *Herman et Dorothée*, l'innocence d'un monde nouveau, la simplicité d'une Muse antique; s'il s'abandonne

à la passion, comme dans *le comte d'Egmont* et dans *Werther*, il saisit le lecteur effrayé, et l'entraîne à travers le ciel et l'enfer. S'il jette les yeux sur le passé pour y chercher des tableaux, c'est avec l'autorité de cette Pythonisse qui réveilloit les morts. Il ranime la poussière de tout un peuple; c'est *Goëtz de Berliching*, l'histoire, le roman, le drame, l'épopée d'un siècle. Ses idées les plus ordinaires le ramènent à la contemplation des grands malheurs et au culte des tombeaux. Alors il ne cherche plus la variété des images et la richesse des expressions; il est sévère, calme, immobile comme la mort. Madame de Staël compare son *Iphigénie* et son *Tasse* à des statues de marbre qui étonnent par la beauté des formes et la splendeur de la matière, mais qui n'ont ni mouvement ni chaleur. Quelquefois il s'élance au-delà de ces tristes limites de la destinée humaine dans un monde qu'il a fait, car il est créateur partout. Son *Faust* est un de ces rêves effrayans qui tourmentent le cœur au point de faire regretter de sentir. C'est un enchanteur qui a l'infini à sa disposition, et dont l'ascendant sur le monde moral aboutit à perdre tous ceux qu'il aime, et à se perdre avec eux. Les Allemands appellent cette pièce le *Malheur de la Science*. C'est la tragédie de la perfectibilité.

L'influence de Goëthe sur la littérature de son

pays a été servie par cette puissance merveilleuse de l'opinion, qu'on ne connoît plus dans les littératures usées. Il a des enthousiastes, on pourroit dire des sectaires. Il y a une foule d'hommes en Allemagne qui croiroient trouver du génie dans l'adresse d'une lettre, si c'étoit lui qui l'avoit mise. L'admiration qu'il inspire est la religion littéraire d'une espèce de confrérie dont les mots de ralliement servent aux adeptes à se reconnoître entre eux. Quand les étrangers osent admirer Goëthe, ils sont rejetés avec dédain, si quelques restrictions laissent supposer qu'ils se sont permis d'examiner des ouvrages qu'il n'est pas permis de critiquer, d'examiner même sans une sorte de sacrilége. Il en est de même de Schiller, que nous connoissons mieux par sa réputation, quoique nous le connoissions moins par ses écrits. Il n'y a pas mémoire en France d'un pareil culte rendu au talent depuis ce malheureux Jodelle, pour qui on renouvela le sacrifice du bouc. L'apothéose de Voltaire vivant avoit un autre motif, et on lui réservoit d'autres victimes. Quoi qu'il en soit, c'est la dernière fois qu'une gloire méritée recevra chez nous de semblables hommages. Les peuples vieillis ont tant de tributs à payer à l'intrigue et à l'ambition, qu'ils sont insolvables pour la vertu et le génie.

Continuation.

QUAND j'ai entrepris de renfermer dans les bornes de deux ou trois articles l'analyse d'une partie de l'ouvrage de madame de Staël, je m'étois promis de m'attacher seulement aux faits principaux, et de n'arrêter l'attention du lecteur que sur quelques masses d'idées propres à lui donner une juste opinion de l'ensemble; et j'avois pris cet engagement sans défiance, parce qu'il est assez facile à tenir avec la plupart des livres. J'ignorois que je ne serois pas maître moi-même de résister à l'entraînement de la brillante imagination de l'auteur, et de retrouver le fil d'Ariane dans le merveilleux dédale où son génie se promène sans s'égarer. Déjà bien avancé dans ma marche, et au moment où je devrois être près de toucher le but, je jette les yeux derrière moi, et je m'aperçois, non sans étonnement, que j'ai à peine quitté l'entrée de la carrière. Il faut donc désespérer d'en atteindre le terme, et me contenter d'avoir parlé au sujet de l'ouvrage, puisque je n'ai pas été capable de le faire connoître. Qu'on me pardonne de croire, au reste, que le critique impassible qui auroit mieux fixé les linéamens d'une composition, n'auroit peut-être pas inspiré au lecteur un sentiment aussi vrai des sensations qu'elle

produit. Quoique madame de Staël ait une raison très-éclairée et un goût très-sûr, quand elle veut bien ne pas se jouer de ses idées, il est incontestable que ses écrits s'adressent beaucoup moins à la raison et au goût qu'à la sensibilité, et ils doivent être rarement appréciés s'ils ne peuvent l'être que par ceux qui les lisent froidement.

J'aurois voulu cependant avoir réussi en trois articles consécutifs sur le genre romantique, à dépeindre les caractères particuliers de ce genre, et à faire sentir le charme qui lui est propre, charme dont l'effet est reconnu de tout le monde, et que la sévérité de la critique la plus exclusive ne sauroit empêcher d'avouer ; mais, comment peindre ce qui échappe à l'expression, ce qui se dérobe presque à nos organes, ou ce qui n'agit sur eux que par une puissance invisible dont l'ascendant résulte en grande partie de ce qu'elle a de vague, et ne s'explique que par ce qui ne peut s'expliquer? Des aspects encore inaperçus des choses, un ordre de perception assez neuf pour être souvent bizarre, je ne sais quels secrets du cœur humain dont il a souvent joui en lui-même sans être tenté de les révéler aux autres, et qui produisent sur nous, quand nous les rencontrons dans les livres, un plaisir analogue à celui que fait la vue d'un an-

cien ami, je ne sais quels mystères de la nature qui ne nous ont pas échappé dans l'ensemble, mais que nous n'avons jamais détaillés, et dont l'impression nous étonne, parce qu'une heureuse combinaison de l'écrivain les met tout à coup en harmonie avec des souvenirs et avec des sentimens, l'art surtout de parler à notre imagination en la ramenant vers les premières émotions de la vie, en réveillant autour d'elle jusqu'à ces redoutables superstitions de l'enfance que la raison des peuples perfectionnés a réduites aux proportions du ridicule, et qui ne sont plus poétiques que dans le système poétique de la nouvelle école; voilà quelques traits du genre romantique, sans doute; mais j'aurois inutilement embrassé, au lieu de quelques traits, toutes les parties d'une définition complète rangée dans le meilleur ordre possible, si je ne suppléois par des exemples à l'imperfection de ce tableau; et ces exemples, je ne les prendrai ni dans l'épopée ni dans le drame dont il ne nous est pas permis de disputer l'empire aux Muses classiques; je les prendrai dans un genre de littérature dont la poétique n'a jamais été bien déterminée, et peut conséquemment paroître susceptible de quelques modifications, même dans notre langue. Cette espèce de petits poëmes qu'on place communément sous le titre de *Poésies fugitives*,

parce que, dans l'impossibilité de les distinguer par le sujet qui dépend de la volonté seule de quiconque sait rimer, on s'est borné à faire allusion en les nommant au peu d'importance d'une production éphémère, qui n'a coûté que quelques heures à l'esprit, et qui vit rarement davantage; cette espèce de poëme, dis-je, est presque toujours consacrée, chez nous, au plus monotone et au plus fade des sentimens, à cette galanterie coquette et maniérée, qui s'est substituée à l'amour dans notre poésie comme dans nos mœurs. Chez les Allemands, tous les effets d'une poésie plus relevée ont été prodigués dans ces petits ouvrages dont la dimension très-limitée convient parfaitement d'ailleurs au jet subit de l'inspiration; mais la terreur est le ressort le plus ordinaire de cette poésie énergique, qui ne croit pas avoir assez ému le cœur si elle ne l'a bouleversé. D'autrefois, cependant, ils ne cherchent qu'à faire naître un sentiment tendre et doux, mais dont l'impression se prolonge long-temps dans l'âme, et l'entretient d'une tristesse sans objet réel. C'est ainsi que Goëthe force son lecteur à s'associer aux peines d'une fleur dans la touchante élégie de la *Violette*. Celle-ci regrette, sous l'herbe qui la dérobe aux yeux, de ne pouvoir frapper l'attention d'une bergère qui traverse le bocage, être cueillie par elle et mourir

près de son sein. La bergère passe en chantant, et la violette, foulée sous son pied qui la brise, se détache de sa tige, heureuse au moins que sa mort soit l'ouvrage de la bergère qu'elle aimoit. Une fois, il raconte comment il rencontra dans la campagne de Rome une jeune femme qui allaitoit son enfant, assise parmi de magnifiques débris de l'antiquité. Il l'interroge sur ces monumens qu'elle n'avoit point remarqués, et dont elle ignore l'histoire. Elle aime, elle allaite son enfant, elle ne connoît que le présent. Ce plan n'est rien; mais la pensée qui en résulte a quelque chose de ravissant.

Le *Pêcheur* est une des romances célèbre de Goëthe. Un pauvre homme s'assied sur le bord d'un fleuve, un soir d'été; et, tout en jetant sa ligne, il contemple l'eau claire et limpide qui vient baigner doucement ses pieds nus. Un vertige qui ne s'annonce par aucun sentiment de douleur, qui tient au contraire des rêves les plus séduisans, s'empare tout à coup de son esprit. La nymphe du fleuve lui apparoît avec toutes les illusions d'une déesse; elle lui peint les délices de l'onde pendant la chaleur, le plaisir que le soleil trouve à se rafraîchir la nuit dans la mer, le calme de la nuit quand ses rayons se reposent et s'endorment au sein des flots. Le pê-

cheur, attiré, séduit, entraîné, se laisse glisser vers la nymphe qui lui ouvre les bras, et il disparoît pour toujours.

Il y a quelque chose d'analogue dans la composition du *Roi des Aulnes*. Un vieux châtelain regagne sa demeure quelques heures après le coucher du soleil, tenant son fils dans ses bras. A la clarté douteuse de la lune, sous les ombres tremblantes des aulnes et des saules qui bordent le ruisseau, l'enfant, que trouble le souvenir des contes du foyer, croit voir errer ces vains fantômes dont on lui a récité les prestiges. Bientôt l'illusion est complète ; le roi des Aulnes lui-même s'attache aux pas du coursier, et sollicite l'enfant effrayé de le suivre dans son palais ; il lui promet des bijoux, des fleurs, toutes sortes de plaisirs. L'enfant résiste, et pousse des cris d'épouvante en se pressant sur le cœur de son père, qui essaie en vain de le rassurer : celui-ci hâte les pas de son cheval, il arrive : le pont-levis s'abaisse; la nourrice accourt sur le seuil, détourne avec empressement le manteau de son maître, et enveloppe de ses bras le petit infortuné qui ne répond plus à ses caresses. Il est mort. Cette production singulière et touchante a été fort heureusement transportée dans notre langue, il y a peu de temps, par M. de Latouche, jeune écrivain plein de mérite, qui joint

déjà la correction d'un poète châtié à la hardiesse d'un poète original.

Burger s'est exercé le plus souvent sur les récits fabuleux du peuple, qu'il a fait passer dans la langue poétique avec un rare talent. Telle est l'histoire du *Chasseur impitoyable*, qui, parvenu de crime en crime à la dernière des cruautés, est tout à coup transformé en fantôme, et poursuivi sans relâche par la meute qu'il dirigeoit auparavant à travers les champs du pauvre. Mais une conception qui a mis le comble à la réputation de ce poète, c'est la terrible histoire de *Lénore*, dont on ne peut offrir ici qu'une analyse sans couleur. Lénore aimoit un guerrier que la paix n'a pas rendu à sa famille : elle ne peut douter de son trépas; et, dans son désespoir, elle blasphême et maudit le ciel. Au même instant, sa porte retentit; elle ouvre, et voit le soldat à qui sa main fut promise. L'autel les attend; mais il n'y a pas une minute à perdre : elle monte en croupe derrière lui, et le suit à travers d'affreux déserts que son cheval parcourt avec la rapidité de l'éclair. Il n'y a rien de terrible comme la peinture de cet espace ténébreux qui n'appartient plus à la nature vivante, et dont le néant n'est animé que par la marche confuse de quelques spectres qui s'y égarent en gémissant. Enfin, on voit de loin le cimetière et la

porte de l'église qui cède au premier effort du cavalier ; il s'enfonce sous les vieilles nefs au milieu des pierres funéraires, grandit, change de forme, serre sa maîtresse dans ses bras de squelette, et descend avec elle dans la terre ouverte pour les engloutir.

Il n'appartenoit peut-être qu'à l'imagination de Goëthe, qui n'a jamais connu de limites, d'enchérir sur cette épouvantable conception, et c'est ce qu'il a osé entreprendre dans *la Fiancée de Corinthe ;* mais ici la terreur du sujet est relevée encore, si l'on peut s'exprimer ainsi, par la grâce et l'harmonie des détails. C'est une superstition moderne placée dans des mœurs grecques, et qui admet la combinaison des moyens les plus contrastés de la poésie. Il résulte de la manière dont ils sont employés un mélange si confus d'émotions, qu'on ne peut le comparer qu'à ces songes extrêmement agités, où l'âme pressée de sensations également vives, qui ne cessent de se succéder et de se confondre, doute si elle éprouve de l'horreur ou du plaisir. Quelque temps après l'établissement du christianisme, une jeune Corinthienne est vouée par sa mère aux autels de la nouvelle religion. Elle aimoit, et ses vœux la séparent pour jamais de son amant, dont la famille est restée fidèle à l'ancien culte des Grecs. Elle ne tarde pas à succomber

à sa douleur ; mais le bruit de cet événement n'a pas passé les murailles de sa solitude. Le jeune homme arrive d'Athènes à Corinthe, et il entre de nuit dans la maison de sa fiancée, sans être vu de personne qui puisse l'instruire. Pendant qu'il prend son repas du soir, une femme voilée vient s'asseoir auprès de lui : elle est vêtue de blanc ; son front est ceint d'un bandeau noir et or, probablement celui de la consécration. Il reconnoît sa maîtresse, il la presse contre son cœur, et s'étonne de ne pas sentir battre le sien. Cet autre hyménée de la mort a un caractère si étrange, si prodigieux, que l'expression qui pourroit le définir se refuse à la parole ; et ce qu'il y a d'étonnant, dit madame de Staël, c'est l'art avec lequel chaque mot produit une terreur croissante, et indique, sans l'expliquer, l'horrible merveilleux de la situation. Une histoire, dont rien ne peut donner l'idée, est peinte avec des détails frappans et naturels, comme s'il s'agissoit de quelque chose qui fût animé, et la curiosité est constamment excitée sans qu'on voulût sacrifier une seule circonstance pour qu'elle fût plus tôt satisfaite.

Cependant, qui le croiroit ? cette fiction, dont ma plume justement timide n'a révélé au lecteur qu'une froide exposition, n'est pas l'idée la plus hardie du génie romantique. C'est dans

le Songe de Jean Paul qu'il faut la chercher, et on pourra s'en faire une idée très-juste en lisant l'ouvrage de madame de Staël; car elle a daigné traduire, avec son éloquence et son coloris ordinaires, cette monstrueuse production de l'imagination en délire, page 311 du second volume. J'essaierai d'autant moins de l'analyser, qu'elle se refuse à toute analyse, et que l'attention des personnes qui ont consenti à parcourir avec moi cette lugubre galerie d'idées mélancoliques, doit être assez fatiguée d'émotions nouvelles et bizarres. Je persiste à croire cependant que l'effort que j'ai fait pour la fixer sur ces singuliers objets, ne sera pas tout-à-fait perdu, s'il porte quelques-uns de nos jeunes poètes à sortir du cercle banal de la poésie de salon, et à chercher, dans les sentimens et les passions, une source d'inspirations plus nobles et plus abondantes. Quant aux excès du genre romantique, il n'étoit pas inutile de les signaler, ne fût-ce que pour nous confirmer dans nos doctrines, qui sont nécessairement les meilleures, mais qui ne peuvent être jugées telles que par comparaison.

Littérature Slave.

Les poésies galliques d'Ossian sont depuis long-temps un grand objet de contestation, et il faut avouer qu'on n'a pas porté dans la question à laquelle elles ont donné lieu un grand esprit de critique. Je vois beaucoup de gens qui croient sans restriction à leur authenticité, beaucoup d'autres qui la nient sans restriction. C'est une erreur opposée à une erreur; Macpherson n'a certainement pas inventé ces poésies, et certainement il ne les a pas traduites; mais il y a dans tous les pays des chants nationaux, des poésies *traditionnelles;* il y en a surtout en Ecosse, et Macpherson en a tiré parti en homme d'esprit. C'étoit une rencontre très-heureuse et un travail très-peu difficile. En général, donnez à un homme de goût, n'eût-il que du goût, la production *native* d'un homme de génie qui n'a que du génie, et vous verrez ce qu'il en fera presque sans effort. C'est le diamant brut entre les mains du lapidaire.

Puisque nous avons maintenant des géographes philosophes et des géographes poètes, nous saurons peut-être bientôt pourquoi ces petites épopées chantées, que la tradition conserve, se rencontrent dans presque toutes les montagnes du globe. Il y a dans nos Alpes helvétiques des

chansons simples et touchantes qui ne consacrent pas le souvenir des grandes guerres, comme celles du fils de Fingal, parce que la guerre a rarement troublé la paix des Chalets, mais qui peignent merveilleusement les sentimens les plus doux de l'homme et qui ne le cèdent point du tout sous ce rapport aux plus beaux chants de l'Homère de Selma. Je retrouve le même genre de poésie dans ce qui reste des traditions illyriennes, à cette différence près que la pureté du ciel, la beauté des productions, la grandeur des souvenirs et l'heureux voisinage de la Grèce ont dû donner au barde des Alpes Juliennes une foule d'inspirations que le nôtre n'a pas reçues. Qu'on se représente d'abord le chantre morlaque, avec son turban cylindrique, sa ceinture de soie tissue à mailles, son poignard enfermé dans une gaîne de laiton garnie de verroteries, sa longue pipe à tube de cerisier ou de jasmin, et son brodequin tricoté, chantant le *pismé* ou la chanson héroïque, en s'accompagnant de la *guzla*, qui est une lyre à une seule corde composée de crins de chevaux, entortillés. C'est ordinairement après les premières heures du soir que le Morlaque se promène sur la montagne, en racontant dans son chant monotone, mais solennel, les exploits des anciens barons slaves. Il ne voit pas les ombres de ses pères dans les

nuages, mais elles vivent partout autour de lui. Celle de l'homme hospitalier et fidèle, qui n'a point été désavoué par ses amis dans l'assemblée du peuple, et qui a été brave à la guerre, descend souvent à travers les rameaux des yeuses dans un rayon de la lune; elle tremble sur le gazon de sa tombe, la caresse d'une lumière douce, et remonte. Celle du méchant s'égare dans les lieux abandonnés; elle fréquente les sépultures, déterre les morts, ou, plus téméraire, va boire dans un berceau négligé de la nourrice, le sang des enfans nouveaux-nés. Souvent un père épouvanté a rencontré le vampire tout pâle, les cheveux hérissés, les lèvres dégoûtantes, et le corps à demi-enveloppé des restes de son linceul, penché sur la petite famille endormie, parmi laquelle, d'un regard fixe et affreux, il choisit une victime. Heureux s'il parvient à trancher alors d'un coup de son *hanzar* les jarrets du cadavre; car désormais celui-ci ne sortiroit plus de son cercueil.

Au même instant, les magiciennes préparent leurs sortiléges. Elles dansent trois à trois comme les sorcières de *Macbeth*, en proférant d'effroyables conjurations. Ce sont elles qui appellent l'orage, la grêle et les tempêtes. Quand un vaisseau vient se briser dans les dunes, ou les a vues souvent bondir de vague en vague, en frap-

pant de leur pied la cime écumeuse des flots.

Ces monstres ne sont pas insensibles au pouvoir de l'amour; mais rien n'est comparable aux fureurs que leur inspirent la jalousie et la vengeance. Un vieux prêtre morlaque m'a raconté qu'il avoit connu un jeune homme poursuivi comme le Socrate d'Apulée de la tendresse hideuse d'une Lamie. Une nuit qu'il avoit couché dans le même appartement pour défendre son ami de cette obsession, il se sentit lié lui-même par un enchantement qui lui ôtoit le mouvement et la parole; et il vit alors cette femme s'approcher du lit du Morlaque endormi, ouvrir son sein d'un coup de poignard, en arracher son cœur, et le rôtir sur les charbons, puis le dévorer presque sanglant encore, en dansant avec une joie horrible. Quand le charme fut achevé, la magicienne s'évanouit dans les ténèbres, l'infortuné s'éveilla le sein vide, et il mourut.

C'est au milieu de ces prestiges que marche mon poète, car il est poète aussi, et ne se borne pas à répéter des chants connus. La douceur de sa langue harmonieuse, la liberté de son rhythme qui n'admet ni la symétrie fatigante d'une césure obligée, ni le monotone agrément de la rime, lui permettent d'obéir à toutes ses inspirations, et d'embellir de ses pensées la vieille ballade que la tradition lui a transmise. Il arrive même sou-

vent que d'une montagne à l'autre, un chantre inspiré fait succéder à la strophe qu'il achève une strophe nouvelle. Tous deux s'arrêtent et luttent d'invention poétique à la manière des bergers de Virgile. Ils ont encore ce rapport avec les interlocuteurs des bucoliques anciennes, qu'ils finissent ordinairement par faire l'éloge de leur chant, et cette dernière partie du poëme illyrien se modifie, suivant l'homme qui le récite, ce qui est tout-à-fait conforme à la nature. Il est très-singulier pourtant au premier abord de retrouver dans le chant d'un poète sauvage le *feriam sidera* d'Horace.

Le poète illyrien ne dispute pas de talent pour un chevreau ou pour une coupe élégante et ornée, comme celui de Sicile et des bords du Mincio; mais le plus célèbre par ses chansons aura l'honneur de présider à la danse rustique. C'est autour de lui que le *kolo* se forme en rond, c'est lui qui l'anime du son de sa cornemuse ou du bruit de sa voix; il redouble, il presse, il précipite la mesure; la gaieté devient de l'enthousiasme, du délire; le délire fait place à l'accablement, et les danseurs tombent épuisés autour du poète. Il est remarquable que le goût du chant, de la poésie et des arts mimiques soit d'autant plus vif que ces arts sont moins perfectionnés et plus voisins de leur berceau. Jamais

les lectures du plus prôné de nos poètes de salons, les concerts du plus habile de nos virtuoses, les ballets symétriques du plus élégant de nos chorégraphes n'ont produit l'ivresse qu'inspirent les accens sauvages d'un improvisateur des déserts. Toutes les sensations qui agissent sur les organes délicats de l'homme naturel sont extrêmes; toutes les impressions sont profondes, et tous les plaisirs sont vrais pour l'heureux pasteur des bocages Mérédites et des montagnes Clémentines. La jeunesse des sociétés est comme celle de la vie, pleine d'illusion et de jouissances que l'expérience décolore, et que le temps emporte avec lui.

Pour se faire une idée du chant morlaque, il faut l'avoir entendu. Fortis essaie de le décrire, mais il oublie une chose qui me paroît essentielle à dire, c'est qu'il ressemble très-peu à la voix humaine. C'est une espèce d'instrument à deux parties qui oppose avec une rapidité surprenante les deux timbres les plus éloignés; et, comme cette pensée ne peut guère s'exprimer par une seule définition, je croirois n'y avoir pas réussi autant que cela est possible, si je ne cherchois à faire comprendre à mon lecteur le contraste qui doit résulter d'un hurlement rauque toujours suivi d'une cadence très-aiguë, et la suivant toujours avec une célérité de mouvement et une

justesse d'accord qui étonnent l'oreille. Je me souviens à ce propos d'un voyage que je faisois de nuit sur les bords de l'Adriatique. La lune brilloit de cette clarté bleue et immobile qu'on croiroit ne lui avoir vue qu'en Italie ; l'eau faisoit un bruit long, mais très-doux et très imposant, celui des mers qui ont peu de reflux. Les roues de la voiture crioient d'une manière uniforme sur le sable égal qui la balançoit, et je quittois, fatigué de courses à pied et surtout de grands souvenirs, les plaines historiques de Campo-Formio. Je dormois à demi quand ce bruit étrange d'un chant morlaque frappa mon oreille, et me transporta en imagination au milieu des concerts nocturnes de Puck, d'Ariel et de tous les lutins de Shakespeare, lorsque nouvellement sortis des fleurs et encore humides de rosée, ils forment des chants que les hommes n'ont jamais entendus. Je devois cette illusion à un postillon dalmate.

Le mètre le plus ordinaire du *pismé* illyrien a beaucoup de rapport avec celui de notre vers de dix syllabes. Quoique la césure soit généralement peu marquée dans la poésie slave, il est rare que l'enjambement de la mesure ou le caprice du chant la rejette au-delà du deuxième pied. La ballade n'est pas divisée en couplets, mais la pensée est ordinairement circonscrite

dans le vers, forme très-antique qui donne de la monotonie, mais de la solennité à l'expression, surtout quand le chant s'y approprie heureusement, ce qui arrive presque toujours à cause de la simplicité des motifs. La musique imitative des pays civilisés est nécessairement variée, comme les idées qu'elle représente. Celle des peuples simples est extrêmement bornée dans ses moyens; les musiciens primitifs ne connoissoient peut-être pas l'harmonie, ou la faisoit consister tout au plus dans un accompagnement composé de deux sons alternatifs, comme celui qu'on tire de la corde unique de la *guzla*, et qui ne sert qu'à soutenir la voix et à régler la mesure. C'est une observation assez curieuse pour la philosophie diagnostique que ce rapprochement de la corruption progressive des nations avec l'amélioration de leurs arts, et spécialement de leur musique; et il paroît qu'elle n'a pas échappé aux anciens législateurs. Platon lui-même, dont l'âme sensible et délicate devoit être portée à saisir toutes les impressions agréables, et qui jouissoit si vivement du concert idéal des sphères célestes, imposoit cependant de justes bornes aux raffinemens qui commençoient à s'introduire de son temps dans la musique, et ne l'admettoit pas dans sa république sans de sévères restrictions. On se rappelle le

vieil éphore qui coupa une corde de la lyre de Timothée, et qui regarda comme un attentat aux mœurs antiques le perfectionnement de l'antique harmonie. La poésie chantée étoit alors l'interprète ordinaire des dieux et des sages, et on ne croyoit pas pouvoir, sans une espèce de profanation, substituer de frivoles ornemens à la tradition des chants consacrés. Cette belle pensée, trop naturelle pour n'être pas commune à tous les temps, se retrouve dans l'institution des cultes modernes. Le chant d'église ne diffère de la mélopée primitive, qu'autant que sembloient l'exiger la majesté des saints cantiques et la pompe des saintes cérémonies. Quant au chant primitif lui-même, il existe encore, comme je l'ai dit, dans toutes les montagnes du globe, où le premier mode de société s'est nécessairement conservé presque sans changement; de manière que les échos des Alpes répètent probablement aujourd'hui les mêmes airs que dans les temps les plus reculés du monde. Le *ranz* des bergers suisses, chant monotone à refrains aigus et à modulations contrastées comme les *pismés* de Dalmatie, n'est peut-être qu'une imitation très-naturelle des bruits singuliers qui résultent de la réfraction de la voix humaine dans les gorges et dans les rochers. L'homme nomade, en poussant le cri d'appel qui rassemble ses troupeaux, a

remarqué que les échos lui rendoient ce cri dans différens tons, et il est devenu musicien en imitant la nature.

Le poète illyrien ne s'est pas soumis à l'esclavage de la rime ; mais presque tous ses mots, terminés par des vocales sonores, prêtent infiniment à l'harmonie. Il a d'ailleurs deux procédés qui favorisent singulièrement le nombre, et qui consistent dans l'opposition où le balancement de la phrase poétique, et dans la répétition contrastée de l'expression. Les *pismés* dont je donnerai des fragmens dans les prochains numéros fourniront plus d'un exemple de ces ingénieux artifices qui sont très-multipliés dans les littératures naissantes, et beaucoup trop multipliés dans les littératures en décadence. Le plus grand défaut d'un poète qui a perdu de vue la nature, c'est la prétention de lui ressembler.

Continuation.

Je ne sais si la langue slave aura jamais une littérature clasique ; je l'en crois très-digne sous tous les rapports, et il est du moins certain qu'elle a déjà son Iliade : c'est l'*Osmanide*, poëme épique de Gondola, aussi célèbre chez les Dalmates qu'il est inconnu à Paris. Toutefois ce poëme n'existe lui-même que dans la bouche des *rhapsodes*, et dans quelques manuscrits infiniment rares ; encore le temps en a-t-il fait perdre deux chants que M. le comte de Sorgo a rétablis avec un talent très-distingué, mais qui sont bien loin d'atteindre, au gré des connoisseurs délicats, à la naïve sublimité du modèle. En attendant que le poète esclavon prenne son rang parmi les maîtres de l'épopée, ce qui peut arriver un jour, son existence à peine constatée n'occupe pas la renommée à vingt lieues du pays qui conserve ses cendres, et je n'ai jamais entendu nommer un de ses émules dans tout le reste de l'Europe. Cependant ces bardes obscurs, dont le nom sera tout-à-fait ignoré de l'avenir, font le charme d'une nation vive, spirituelle, sensible, qui confine d'un côté à la patrie de Virgile, de l'autre à celle d'Homère, et qui ne le cède ni à l'Italie ni à la Grèce antiques dans la beauté du territoire, dans la variété des sites, dans l'origi-

nalité des mœurs et des inspirations. Cette singularité dans la destinée littéraire des nations vaudroit la peine d'être approfondie.

J'ai dit que l'opposition de la phrase poétique et la répétition contrastée de l'expression ou de la figure, étoient un des artifices les plus communs du poète illyrien, et l'on peut en conclure qu'il n'y a rien qui ressemble mieux à l'enfance d'un art que sa décadence. Je ne vois que cette différence entre le poète primitif et celui des littératures très-raffinées, que l'un obéit à l'impulsion d'une sensibilité naturelle et pour ainsi dire enfantine qui s'amuse du choc des idées et des images, et que l'autre, fatigué de l'éternelle beauté des sentimens simples, les tourmente pour les renouveler. Il seroit peut-être hardi, mais il seroit vrai de dire que le bon sens est l'âge adulte des arts.

Le premier *Pismé* que je me propose de faire connoître à mes lecteurs est intitulé : *Xalostna Piesanza Plemenite Asan aghinise*, « chanson plaintive sur la noble épouse d'*Asan-Aga* ». Je traduis en pentamètres blancs le petit nombre de vers que je trouve à propos d'en traduire pour donner une idée du reste, quoique les vers blancs soient en général d'un fort mauvais genre de versification, mais parce que je ne connois point dans ma langue de rhythme plus analogue à celui que j'essaie de représenter :

Quelle blancheur dans la verte forêt !
Est-ce la neige ou la plume du cygne ?
Mais aujourd'hui les neiges sont fondues.
Le cygne errant a repris son voyage.
Du brave Asan c'est la tente guerrière.
Il y gémit mortellement blessé.

Voilà le début d'un poète presque tout sauvage, qui ne sait pas faire contraster dans des vers retentissans l'or d'Ophir et les diamans de Golconde, l'ivoire de Melinde et la pourpre de Tyr, parce qu'il lui manque l'érudition de la géographie, et surtout celle du luxe; mais vous voyez qu'il n'entend pas mal cette petite combinaison des vers modernes dont je parlois tout à l'heure, et qu'il auroit eu assez d'esprit pour se passer de génie s'il n'étoit pas né dans des circonstances où à force de génie on pouvoit se passer d'esprit.

L'histoire d'Asan est très-simple et très-touchante. Il a été blessé à la guerre, et il est visité dans sa tante par sa mère et par sa sœur. Sa femme n'a point accompagné celles-ci par respect pour une coutume qui peut nous paroître singulière, mais qui est fondée sur des usages antiques, et très-rarement violée chez les Morlaques, dont les femmes assujéties à une obéissance plus servile qu'en aucun autre pays, ne pénètrent presque jamais dans l'appartement du

chef sans y être appelées. Cette simple circonstance transporte déjà l'auditeur au temps des mœurs primitives; elle lui rappelle Esther tremblante au pied du trône d'Assuérus, dont aucun mortel n'ose tenter l'accès, et attendant que le roi daigne la frapper, en signe de grâce, d'un coup de son sceptre d'or.

Asan cependant, moins satisfait de la chaste retenue de son épouse qu'affligé de l'insensibilité apparente qu'elle témoigne, lui adresse la formule ordinaire de répudiation :

Ne m'attends plus ni dans ma maison blanche,
Ni dans ma cour, ni parmi mes parens ;

et il l'abandonne à ses regrets. La peinture du désespoir de cette infortunée est pleine de naturel et de force; elle présente même quelques traits qui s'élèvent jusqu'au sublime. Un jour, par exemple, le bruit d'un char se fait entendre au-devant de la maison du guerrier; la femme d'Asan, qui croit que son mari est de retour, cherche à lui cacher son visage; elle court dans les degrés de la tour pour en gagner le sommet; et ses filles, effrayées de l'excès de sa douleur, la poursuivent en criant :

Vas, ne fuis point; ce n'est pas notre père!

Voilà un de ces rapprochemens qui constituent véritablement le poète, parce que l'effet n'en ré-

sulte pas d'un vain cliquetis de mots, mais qu'il sort d'un sentiment.

Ce voyageur étoit le Beg Pintorovich son frère; elle court à lui, les bras étendus, en lui racontant sa honte :

De cinq enfans, moi qui l'avois fait père!

s'écrie-t-elle, et elle tombe en pleurant sur son sein. Le Beg se tait, mais il tire d'une bourse de soie l'écrit qui permet à sa sœur de se couronner pour un nouveau mari, dès qu'elle aura dormi sous le toit de ses pères. Elle baise donc le front de ses fils et les joues de ses filles; elle est prête à partir

Quand un berceau l'appelle et la retient.

C'est de là qu'il faut l'arracher pour la reconduire dans la maison natale.

Après cette protase, qui est aussi bonne que si Aristote lui-même en avoit fourni les règles, on s'attend bien que la main de la femme d'Asan sera demandée par un grand nombre de prétendans. Elle se refuse en vain à l'honneur de devenir l'épouse du juge d'*Imoski*; elle répète en vain :

Pourquoi vouloir me donner un époux?
Mon pauvre cœur se rompra de douleur
S'il faut revoir mes enfans orphelins.

Le Beg ordonne, et elle obéit; mais elle met

à sa déférence une condition admirablement sentie, et telle que Virgile et Racine n'en auroient pas dédaigné l'idée, si elle s'étoit présentée à eux dans quelque circonstance analogue : Ecris au juge d'*Imoski*, dit-elle à son frère, fais-lui parvenir ma prière :

Lorsqu'il viendra me chercher pour épouse,
Accompagné du peuple et des seigneurs,
Qu'il souffre au moins que je reste voilée,
Pour qu'en passant sous la maison d'Asan,
Je me déguise aux yeux de ma famille
Qui me demande, et qui n'a plus de mère.

Ce voile ne la cache pas au cœur de ses enfans; ils volent à elle, ils l'entourent, ils l'entraînent; elle cède au bonheur de les revoir et de leur partager des présens :

A ses deux fils des cothurnes dorés,
A leurs deux sœurs des voiles ondoyans,
Au plus petit qui dort dans le berceau,
Sans l'éveiller, une petite robe.

Il seroit fort inutile d'insister sur de pareilles beautés pour ceux qui sont organisés de manière à les sentir, et beaucoup plus inutile d'y insister pour ceux qui ne les sentent pas. Je puis me tromper, mais je trouve que ces derniers traits ont un air de famille avec le fameux vers d'Andromaque :

Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui.

Asan

Asan, qui a vu de loin cette scène, rappelle autour de lui ses enfans. Indigné de l'abandon de sa femme, il leur défend amèrement de recevoir ses caresses, et le dénouement du poëme est contenu en trois vers :

A ces accens elle tombe mourante ;
Et de son corps son ame se dérobe
Quand elle voit ses enfans s'éloigner.

Il n'y a point ici de ces sentimens frénétiques, de ces passions outrées, turbulentes, convulsives qui se retrouvent à tout moment dans les écrivains de nos jours ; et c'est par là que ces fragmens se rapprochent des meilleurs modèles, sans en avoir eu d'autres que la nature. La douleur poétique des anciens étoit souvent déchirante, quoiqu'elle fût toujours grave et presque immobile comme celle de Niobé. Quand l'Hercule d'Eschyle a tué ses enfans, il se voile et se couche sur la terre. Chez nous il déclameroit. Maintenant, les nations vieillies se plaignent de n'avoir plus de poètes, et elles oublient qu'elles n'ont plus d'organes. S'il se rencontroit encore par hasard un génie créateur comme celui d'Homère, il lui manqueroit une chose qu'Homère a trouvée ; c'est un monde qui pût l'entendre.

Il est vrai qu'il s'est trouvé certains esprits audacieux que cet inconvénient même a encouragés, et c'est là un des symptômes du génie. Les

uns ont créé avec plus ou moins de bonheur des genres dans lesquels ils sont devenus classiques à leur tour; les autres ont modifié les règles reçues avec une hardiesse si heureuse qu'on a oublié qu'ils différoient en tout des classiques, et qu'ils ne pouvoient jamais le devenir. Mais, comme dans toutes les jouissances de l'esprit, il n'y en a point qui approche autant de l'admiration que l'étonnement, ils ont produit tout l'effet que le talent le plus élevé auroit pu attendre de ses efforts, et ils y sont parvenus souvent, car il ne faut rien dissimuler, en mettant un prodige à la place d'une beauté. On entendra très-bien cette distinction, si on veut se rendre compte de ce sentiment du beau qui est inné dans tous les hommes bien organisés, et qui n'a rien de commun avec la surprise que produisent les combinaisons extraordinaires. On croit voir ce qu'on a pensé, entendre ce qu'on auroit dit, éprouver ce que tout le monde peut sentir. Voilà l'effet d'une scène de Racine, d'une page de Fénélon, d'un air de Sacchini. Pour le prestige des écoles modernes, il résulte d'une sensation toute différente. On admire cela parce que l'on ne conçoit pas qu'on l'ait trouvé, et je me trompe fort si ce n'est pas là le signe de l'oubli du beau et de la décadence des arts. Tout ce fracas de situations fausses et de passions exagérées

qu'on a mis à la place de la nature, est précisément aux chefs-d'œuvre des grands maîtres ce que les tours d'un *saltimbanque* sont aux beaux exercices de la gymnastique. Les bras tombent quand on voit un histrion hasardeux pirouetter sur une corde d'un pouce de diamètre; mais il n'y a personne qui n'aimât mieux danser passablement l'angloise ou le menuet. Ces petites observations conduiroient à une conclusion bien étrange, c'est que certains des grands hommes que nous faisons tous les jours ne sont peut-être arrivés à ce point que parce qu'ils n'avoient pas assez de facultés pour être médiocres.

Ce n'est cependant pas cela qu'on me conteste, j'en suis sûr; c'est le droit de déduire ces conséquences d'un ouvrage que j'emprunte à la littérature slave, et qui les amène bien ou mal; mais j'avois besoin d'un poëme qui offrît les beautés de l'antique sans y réunir les défauts choquans, la puérile afféterie, la froide enluminure de la littérature à la mode; et ce n'est pas ma faute si tant de poètes, mes contemporains, m'ont forcé à le choisir chez les *sauvages*. Je ne demanderois pas mieux que de l'avoir trouvé dans leurs livres.

Traité du choix des Livres ; par M. GABRIEL PEIGNOT.

LE choix des livres est devenu l'objet d'une science très-importante : il est facile d'en sentir la raison. On a calculé ou supposé par approximation que le nombre des livres que l'imprimerie a produits depuis son invention, s'élèveroit à trois milliards deux cent soixante dix-sept millions sept cent soixante quatre mille volumes, en admettant que chaque ouvrage a été tiré à trois cents exemplaires pour terme moyen, et que tous les exemplaires existent. D'après cette hypothèse, et en donnant à chaque volume un pouce d'épaisseur seulement, il faudroit, pour les ranger côte à côte sur la même ligne, un espace de dix-huit mille deux cent sept lieues, qui fait un peu plus du double de la circonférence de la terre. En comptant trois pouces par exemplaire pour l'Ecriture-Sainte, elle occuperoit à elle seule une ligne de sept cent cinquante lieues, et cinquante lieues de plus en y ajoutant l'Imitation de Jésus-Christ. Mais comme on n'a ordinairement qu'un exemplaire d'un livre, ce qui réduit cette appréciation à sa trois centième partie, il est probable qu'on pourroit ranger tous les livres qui ont été publiés pendant ces quatre derniers siècles sur un rayon de soixante et une lieues de

longueur; ou, ce qui seroit plus facile, plus commode et plus élégant, dans une galerie de six lieues, garnie de cinq tablettes de chaque côté. Tout ce qu'on peut conclure de ce calcul, c'est que le nombre des livres est incalculable, et que la formation d'une bibliothèque complète, est physiquement impossible. Il nous reste donc les bibliothèques spéciales et les bibliothèques choisies.

On entend par *bibliothèques spéciales* celles qui sont composées exclusivement de livres appartenans à une Faculté, à une branche des sciences, à une partie de la littérature ou de l'histoire; et M. Peignot, à qui nous devons le nouvel ouvrage dont je rends compte, à publié lui-même, en 1810, un fort bon répertoire de bibliothèques de ce genre; mais ces bibliothèques spéciales sont aussi des bibliothèques choisies; car une bibliothèque spéciale complète, quel qu'en soit l'objet, seroit encore une espèce de chaos dans lequel le bibliographe le plus instruit et le plus judicieux auroit beaucoup de peine à faire jaillir la lumière. J'ai vu quelques-unes de ces collections, et je n'en ai point vu qui ne laissât beaucoup à désirer en bonnes choses, et qui ne fût embarrassée de beaucoup de fatras. On conçoit d'ailleurs difficilement qu'une bibliothèque spéciale puisse suffire à tous les besoins du

cœur et de l'esprit de son propriétaire. Il n'y a personne au monde qui soit exclusivement médecin, jurisconsulte ou naturaliste; personne qui prenne un plaisir exclusif à la lecture des romans, des fables ou des comédies. Les bibliothèques spéciales sont donc fort intéressantes et fort précieuses comme monumens littéraires, mais elles me paroissent fort insuffisantes pour le bonheur; et les livres entrent pour quelque chose, il faut l'avouer, dans le bonheur des hommes raisonnables qui ont vu le monde, et qui l'estiment à sa valeur. Il faut donc en revenir aux bibliothèques choisies. Il y a même long-temps qu'on le pense, puisque l'ouvrage de M. Peignot a été précédé de vingt autres qui ne l'ont pas rendu inutile. Je ne citerai parmi les auteurs qui se sont occupés de ce choix depuis l'invention de l'imprimerie que la Mothe le Vayer; et il mérite bien cette distinction, car c'étoit presque un athée. On trouve dans le premier volume de ses ouvrages (Paris, 1654, in-fol., p. 452), un opuscule très-mince sous tous les rapports, intitulé : *Des Moyens de dresser une Bibliothèque de cent volumes seulement.* On ne sera pas peu étonné qu'il y ait admis la Bible, et il ne s'en aviseroit plus aujourd'hui sans s'attirer de la part de ses confrères un brevet d'ignorance et de barbarie. La philosophie a singulièrement perfectionné le goût!

L'idée de former une excellente bibliothèque d'un petit nombre de volumes étoit d'ailleurs extrêmement naturelle. On a même poussé souvent la sobriété plus loin que la Mothe le Vayer, et il n'est personne qui ne sente en effet qu'une bibliothèque de cent volumes est déjà trop nombreuse, si l'on se propose de n'y recevoir que les livres qui méritent d'être relus. Melanchton bornoit la sienne à quatre auteurs, dont les noms commencent par la même lettre, Platon, Pline, Plutarque et Ptolémée. Bacon, qui ne voyoit dans tous les livres connus que des redites perpétuelles, et qui pensoit qu'on pourroit suppléer à toutes les bibliothèques avec quelques ouvrages qu'on ne cesse de copier, s'en tenoit à peu près au même choix. Il y ajoutoit seulement Aristote et Euclide. Guy-Patin écrit, dans son style moitié pédantesque et moitié burlesque, que Pline et Aristote composent une bibliothèque entière, et qu'avec Plutarque et Sénèque *toute la famille des bons livres y sera; père et mère, aîné et cadet.* Selon Themiseul de Saint-Hyacinthe, il ne faut que joindre aux ouvrages de Plutarque ceux de Platon et de Lucien. Sorbière se contentoit de quelques écrivains françois dont le dernier est passé de mode, Charron, Montaigne et Balzac. Le fameux évêque d'Avranches, Pierre-Daniel Huet, prétendoit que si

toutes les choses qui ont été écrites depuis le commencement du monde ne l'avoient été qu'une fois, elles tiendroient facilement dans neuf ou dix volumes in-folio. S'il y comprenoit les absurdités et les mensonges, dix volumes, ce n'est guère; mais il est à remarquer qu'il n'a presque pas vécu dans le dix-huitième siècle. Enfin, malgré le proverbe latin, *Timeo hominem unius libri*, une multitude de grands personnages ont manifesté hautement leur prédilection pour certain livre ou pour certain auteur, à l'exclusion absolue de tous les autres. Les ouvrages qui ont mérité cette préférence extraordinaire ou plutôt cette exception, ne sont pas très-nombreux. Après la Bible et l'Imitation de Jésus-Christ, je n'en vois point qui aient obtenu autant d'illustres suffrages que ceux du bon Plutarque. Viennent ensuite Homère, Xénophon, Tacite, les Provinciales, les Essais de Montaigne, Charron, Rabelais, et Don Quichotte. Jacques Douglas, savant anglois, a publié en 1739, un catalogue de 450 articles, dans lequel il ne se trouvoit qu'un seul auteur. C'étoit Horace. Trente-six ans après, la bibliothèque du comte de Solmes en contenoit huit cents éditions différentes. Quoiqu'il y ait de la manie dans ce genre de prédilection poussé à cet excès, il n'est pas du moins impossible de le justifier jusqu'à un cer-

tain point aux yeux de la raison et du goût. On concevroit même l'engouement de Scaliger, qui auroit mieux aimé avoir fait la 2e ode du 4e livre d'Horace (*Quem tu, Melpomene, semel*) que d'être roi d'Aragon; et celui de Nicolas Bourbon, qui auroit préféré être l'auteur de la paraphrase de Buchanan sur les Psaumes à l'honneur d'être archevêque de Paris; mais que dire de Passerat, qui estimoit les stances que Ronsart a faites pour le chancelier de Lhospital plus que le duché de Milan? Ce fanatisme est quelquefois allé jusqu'à assimiler les auteurs qui en étoient l'objet à des êtres surnaturels. Jean Daurat trouvoit la cent septième épigramme d'Ausonne si merveilleuse, qu'il ne pouvoit se décider à la regarder comme l'ouvrage d'une créature mortelle : il aima mieux en faire présent au diable que de la laisser à un homme du métier. On a supposé souvent que le diable se mêloit des bons vers; mais c'est la seule fois, je pense, qu'on lui ait attribué un madrigal. Cujas disoit de Paul de Castro : *Qui non habet Paulum de Castro, tunicam vendat, et emat.* « Que celui qui n'a pas Paul de Castro, vende sa tunique ou son manteau, et qu'il l'achète. » Peu de gens seroient tentés maintenant de faire ce sacrifice pour Paul de Castro, quand on leur offriroit les dix volumes de Cujas par-dessus le marché; mais il n'y auroit pas à hésiter s'il s'a-

gissoit de Tacite ou de Machiavel. En fait de livres, comme en toute autre chose, il ne faut donc pas disputer des goûts : les bibliothèques choisies des bibliographes ne sont pas toujours les bibliothèques choisies des bibliophiles, et il y a peut-être autant d'avis sur la manière d'en choisir une qu'il y a d'hommes capables de s'occuper de ce choix avec intelligence. Il n'y a pas deux caractères, deux genres d'esprit qui se ressemblent parfaitement; et le choix d'une bibliothèque est l'expression infaillible du caractère de l'homme qui l'a formée. En général, pour bien connoître un homme, demandez-lui quel est son livre. Le livre de Louis XVI étoit la *Direction pour la conscience d'un Roi.*

Il est vrai cependant qu'il y a dans les livres des choses d'une utilité plus générale, des choses qui sont du moins plus nécessaires à tout le monde dans certaines situations où tout le monde se trouve à son tour. On a remarqué, par exemple, qu'il n'y avoit point d'état de la vie, depuis la plus haute prospérité jusqu'au dernier degré de l'abaissement et de la détresse, auquel ne s'appropriât quelques passages de la Sainte-Ecriture. Il seroit peut-être aisé de réunir dans un seul volume, dont on ne se lasseroit jamais, parce qu'on ne cesseroit pas d'y découvrir de nouvelles ressources et de nouvelles espérances,

presque tout ce que la bonté divine et la raison humaine ont produit d'excellent et d'indispensable pour notre conduite ou pour notre consolation dans les occasions difficiles. Le Livre de Job, l'Ecclésiaste, l'Evangile; les trois premiers livres de l'Imitation de Jésus-Christ, le dernier étant purement liturgique; les Traités de Plutarque : *De l'utilité qu'on peut retirer de ses ennemis*, et *sur les délais de la justice divine par rapport aux méchans*; les chapitres des *Essais*, *que philosopher c'est apprendre à mourir*, et *que le goût des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons*, quelques sermons de Massillon, quelques fables de La Fontaine, la centième partie des maximes de la Rochefoucauld, et la moitié des Pensées de Pascal. Je doute fort que, parmi les circonstances pénibles où le secours des livres n'est cependant pas tout-à-fait insuffisant, il s'en trouve jamais de tellement extraordinaires que celui-ci eût besoin d'être suppléé; et maintenant qu'une spéculation à la mode multiplie ces éditions souvent difformes où les volumes sont entassés sans nécessité dans un volume incommode, quelques personnes sauroient gré au libraire qui rassembleroit sous un format portatif ce petit nombre de chefs-d'œuvre : mais on doit le dire, cette entreprise seroit plus estimable que lucrative, et c'est assez pour qu'elle ne

s'effectue jamais. Le goût du public s'est prononcé: ce qu'il demande, ce sont les facéties licencieuses de Voltaire, ce sont les paradoxes extravagans de Rousseau; car il se soucie peu de ce qu'ils ont fait de bien et de véritablement classique. Ce sont, qui l'auroit cru! les fadeurs érotiques de Dorat dont la réimpression nous menace : il faut obéir au siècle.

Le long titre de l'ouvrage de M. Peignot, promet beaucoup plus de notions que son sujet n'en comportoit nécessairement, et selon l'usage de cet estimable et laborieux écrivain, il ne promet pas, à beaucoup près, tout ce que son livre donne. Il me reste à jeter un coup-d'œil sur son Mémorial bibliographique, et particulièrement sur ce qui est relatif au choix des éditions, à l'arrangement des livres et à leur conservation.

Continuation.

J'ai dit dans l'article précédent, que je regardois le choix d'une bibliothèque comme une chose arbitraire et une simple hypothèse de bibliographe. Il est tout simple, par conséquent, que je trouve dans la bibliothèque choisie de M. Peignot beaucoup de livres que je ne recevrois pas dans la mienne, et que je regrette de ne pas y en voir d'autres dont il me seroit presque impossible de me passer. C'est l'inconvénient, je le répète, et l'inconvénient inévitable de cette espèce d'ouvrage. Il me suffira donc de dire généralement que le choix de M. Peignot est généralement bien fait comme on pouvoit s'y attendre, et de rappeler que, si je ne suis pas d'accord avec lui sur tous les détails, j'ai commencé par reconnoître qu'il étoit presque impossible que cela fût. Au reste, je m'attacherai plus spécialement dans ce choix à ce qui concerne les éditions sous le rapport de la correction du texte, de la fidélité des traductions, et du mérite de l'exécution matérielle, parce que ce sont là des questions de fait sur lesquelles tout le monde peut être d'accord.

Dès le troisième article du Mémorial, je trouve, par exemple, l'*Imitation de Jésus-Christ*, du texte de Valart, indiquée dans le

même paragraphe que celle du texte de Beauzée. Puisqu'il s'agit d'une bibliothèque choisie, il me semble qu'il falloit s'en tenir à un seul texte ; car il n'y en a jamais qu'un bon, et ce n'est certainement pas celui de Valart qu'on pourra jamais choisir ; ce texte, chargé de leçons nouvelles sans aucune autorité, ne jouissant d'aucun crédit. Il en est de même de son édition d'*Horace*, qui ne méritoit pas en vérité d'être citée de préférence aux éditions de Jean Bond, de Baxter et de Mitscherlich. A quel avantage l'édition des *Pensées de Pascal* (Londres, 1776, in-8.°) doit-elle une mention particulière? Les notes de Voltaire, dont elle a été si mal à propos *enrichie* par Condorcet, ne sont cependant pas une recommandation ; car Voltaire n'a rien écrit, on en convient, de plus mauvais esprit, de plus mauvais style et de plus mauvaise foi. Quiconque attache du prix aux *Pensées de Pascal*, se garderoit bien de les lire dans ce pamphlet ; et quiconque désire qu'elles soient solidement réfutées, si faire se peut, attendra que Pascal ait trouvé un adversaire plus fort en raisonnement. Il falloit observer, sur les diverses éditions de Molière, qu'il n'en a pas paru en France où le texte du *Festin de Pierre* soit conforme à la première représentation. L'édition unique qui fait partie du Recueil, composé par Westein en

1691, de pièces publiées séparément en différentes années, avec les jolis caractères des Elzevirs, ne devoit donc pas être passée sous silence. Il étoit fort bien d'indiquer à la suite des théâtres les meilleures traductions des poètes dramatiques étrangers; mais on ne devoit pas y admettre la traduction de Schiller, par M. de la Martellière, sans prévenir le lecteur que cette prétendue traduction de Schiller se compose de l'imitation peu exacte de trois de ses ouvrages, *la Conjuration de Fiesque*, *l'Amour et l'Intrigue*, et *Don Carlos*, auxquels on a ajouté *l'Abelino*, qui n'est pas de Schiller; qu'elle ne contient par conséquent qu'une très-foible partie de son théâtre, et qu'on y chercheroit inutilement le plus ancien de ses titres littéraires, l'admirable ou monstrueuse tragédie des *Voleurs*. M. de la Martellière donne, pour raison de sa réticence, que cette pièce est très-connue en France par l'imitation qu'il en a faite, sous le nom de *Robert chef de Brigands*. Il est vrai que cette imitation est très-connue en France, mais il est faux qu'elle donne la moindre idée de l'original. On en jugera beaucoup mieux par la traduction âpre et sauvage, mais fière et vigoureuse, de M. de Bonneville, dans le douzième volume du *Théâtre allemand*, qui ne contient d'ailleurs aucun autre drame de ce poète, et qui laisse dé-

sirer le Schiller françois, depuis long-temps promis à notre littérature par M. Delatouche.

Je vois avec plaisir Clotilde de Surville au nombre des poètes qui doivent entrer dans une bibliothèque choisie; mais je ne sais par quelle raison elle y seroit placée, dans l'ordre chronologique, avant Malherbe. Tout le monde sait maintenant que ses ouvrages ont été composés de notre temps, et cette opinion, parfaitement établie par M. de Roujoux, dans son estimable *Essai sur l'Origine et les Progrès des Sciences et des Arts*, ne sera plus contestée; les bibliographes n'ont donc pas le droit de consacrer dans leurs systèmes l'innocente supercherie de M. de Surville. Clotilde est un poète ingénieusement créé pour l'imagination, mais qui ne peut pas être reconnu par l'histoire. Il est assez extraordinaire au reste, sinon de trouver Clotilde de Surville dans une bibliothèque choisie, du moins de n'y pas trouver près d'elle nos anciens poètes françois, qui ont des droits non moins fondés et certainement plus authentiques. On conçoit difficilement une bibliothèque françoise, je ne dis pas sans Racan, qui a cependant des pièces inestimables, mais sans Regnier et sans Marot. Comme Rabelais et Voiture y manquent aussi, ce choix de livres ne renfermeroit pas un seul livre écrit dans notre langue qui fût

du

du goût de La Fontaine, et ce seroit un petit malheur. Cependant, fidèle au parti que j'ai pris de ne pas contrarier M. Peignot sur ses choix, je ne ferois pas même cette remarque, si la section des poètes françois ne m'offroit, à mon grand étonnement, Bernard, Bernis, Berquin et Demoustier. J'aimerois cent fois mieux Alain Chartier, Villon et Coquillard, qui sont bien plus poètes et surtout bien plus intelligibles. Le choix des romans me paroît très-bien fait : il comprend Don Quichotte, Robinson, Gil-Blas, Tom Jones, Clarisse Harlowe et les Contes d'Hamilton. On pouvoit y joindre ceux de Perrault, et prévenir le lecteur, qui ne sait pas l'espagnol, qu'il ne faut pas lire Cervantes dans la contre-épreuve froide et polie de Florian. Il est peut-être fâcheux de voir les traductions de Quinte-Curce, par Mignot et par Beauzée, si bien placées dans le Mémorial, aux dépens de celle de Vaugelas, qui est reléguée dans une petite note, et qui n'en est pas moins bonne pour être plus ancienne d'un siècle et demi. Je voudrois bien qu'il me fût permis d'en dire autant du Tacite d'Amelot de la Houssaie, qui étoit une des lectures favorites de Christine de Suède. Je l'aurois bien préféré à la copie maigre et fardée de l'abbé de la Bletterie. Enfin, on se demandera sans doute

comment M. Peignot a pu omettre, dans le catalogue arbitraire d'une bibliothèque peu nombreuse à la vérité, mais composée probablement des livres les plus essentiels en tout genre, les *Aphorismes* d'Hippocrate, et quelques-uns de ses principaux traités, le *Corpus Juris Civilis*, qu'on a appelé la raison écrite, et les meilleurs ouvrages qui aient paru sur la plus importante des sciences humaines, celle des langues. On a dit que le dictionnaire d'une nation étoit le premier de ses livres. Ce seroit faire beaucoup trop d'honneur au Dictionnaire de l'Académie que de lui donner ce rang parmi les nôtres; mais il ne falloit négliger ni la belle Logique de Port-Royal, ni les excellentes Méthodes de Lancelot.

Les Italiens doivent au savant M. Gamba une Bibliographie très-instructive et très-curieuse qui ne comprend que les auteurs nommés *Testi*, c'est-à-dire ceux-là seulement qui peuvent être considérés comme autorités de la langue, et qui ont été consultés comme tels par les compilateurs du fameux Dictionnaire de la Crusca. Cet ouvrage de M. Gamba est donc une véritable bibliothèque choisie, formée avec le plus grand soin des éditions les plus exactes et les plus belles des classiques nationaux. C'est un ouvrage pareil qui manque à notre littérature, et que M. Peignot est fort capable de lui donner. Cet ouvrage seroit

d'autant plus intéressant chez nous et d'autant plus honorable pour son auteur, que celui-ci auroit sur le dictionnaire une initiative que le dictionnaire avoit en Italie sur le bibliographe; qu'il indiqueroit au lexicographe les matériaux de son vaste et important édifice, et qu'il résoudroit pour la première fois *ex professo* des questions dont la solution seroit extrêmement avantageuse pour notre histoire littéraire. Quel est le premier de nos classiques dans l'ordre des temps? Quel est le dernier relativement à nous? Quels sont les ouvrages de nos classiques qui font autorité dans la langue? Jusqu'à quel point l'exemple d'un classique peut-il être converti en règle? etc., etc. Quant au tableau universel des classiques de toutes les langues, avec l'indication des éditions à préférer, soit pour le texte, soit pour les accessoires, des meilleurs scholiastes et des meilleures traductions, ce seroit sans contredit le plus beau monument que la bibliographie pût élever à la littérature.

Si les bibliographes n'ont pas pris jusqu'ici cette idée pour base de leurs théories, il est juste de remarquer que les libraires l'ont souvent réalisée très-heureusement dans la pratique, et qu'il en est certains dont le seul catalogue est une véritable bibliothèque choisie. Les classiques latins ont été imprimés par les Coustellier, les Barbou,

les Brindley, les Foulis, les Baskerville, etc. Les classiques françois ont paru en différens formats, et de l'exécution la plus parfaite, chez M. Didot, dont les éditions sont connues d'ailleurs pour n'être pas moins correctes qu'élégantes. Une collection des Aldes réuniroit presque tous les classiques grecs, latins et italiens. Enfin la collection des Elzevirs, qui est si recherchée maintenant, et qui n'est cependant pas au-dessus de la portée des fortunes médiocres, surtout si on en rejette une foule de livres très-insignifians et très-coûteux dont le caprice des amateurs l'a nouvellement surchargée; cette collection dis-je, embrasse les classiques latins, italiens et françois, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, à un très-petit nombre d'exceptions près. Il n'y auroit guère à ajouter pour les anciens que l'Homère de Westein, les tragiques et les lyriques grecs d'Henri Etienne, le Plutarque de Vascosan, et les philosophes de Dacier et Grou, avec le Diogène Laërce de 1758; pour les modernes que les chefs-d'œuvre de Fénélon, de Bossuet, de Massillon, de Bourdaloue, de Mascaron, de Fléchier, et les Lettres de madame de Sévigné. Ce qui a été fait depuis n'est pas de beaucoup aussi désirable. Le dix-huitième siècle, riche en faits et en observations, a eu la plus grande facilité possible pour fonder des méthodes utiles, et pour

enregistrer dans un bon ordre les notions des temps antérieurs, mais il a produit bien peu de choses nouvelles, quoi qu'on en dise, en idées et en sentimens. Cependant, chacun sera libre d'y choisir ses classiques, dont la postérité sera libre à son tour de ne pas confirmer les titres sur la foi d'une prévention contemporaine. Il seroit difficile toutefois de refuser une place dans une bibliothèque classique à quelques ouvrages pour lesquels la postérité paroît déjà venue, le Traité des Etudes de Rollin, l'Esprit des Lois, la Grandeur et la Décadence des Romains de Montesquieu, une douzaine de volumes dans les ouvrages de Buffon, de Charles Bonnet et de J.-J. Rousseau; les chefs-d'œuvre dramatiques et la Henriade de Voltaire, un choix de ses poésies, le Siècle de Louis XIV et la Vie de Charles XII, et la traduction des *Géorgiques* de Delille. On conçoit qu'il ne peut pas être ici question des vivans.

Continuation.

Je m'étois proposé de passer sous silence cette dernière division de l'ouvrage de M. Peignot, qui est relative à l'établissement matériel des bibliothèques, à la conservation et à l'entretien des livres, parce qu'elle me paroissoit trop technique pour intéresser. Comme le nombre des amateurs s'est considérablement accru depuis quelque temps (en raison proportionnelle de la décadence des lettres, ce qui est assez remarquable); comme les notions que M. Peignot lui-même a données sur ce sujet laissent encore un ouvrage exprès à désirer; comme enfin la littérature s'enrichit d'une si petite quantité de productions nouvelles, qu'il y a de la place de reste dans les journaux pour celles qui méritent d'être distinguées, j'ai été blâmé de cette réticence par quelques-unes des personnes qui me font l'honneur de me lire, et qui ne pensent pas qu'il soit permis de négliger tout-à-fait des détails souvent arides à la vérité, mais que l'histoire bibliographique et la philologie réclameront un jour avec empressement. Je n'ai pas hésité à répondre à leur demande, ou plutôt je me suis félicité qu'elle pût me servir de prétexte; elle me ramène sur des objets que j'aime, et dont j'ai trop rarement à mon gré occasion de parler. Il me reste donc à

m'excuser devant les lecteurs qui attachent moins d'intérêt à ce genre d'étude, et qui conçoivent difficilement qu'on lui accorde un article spécial. Quoique les manies n'aient jamais été plus communes en France, jamais ceux qui n'en sont pas atteints n'ont dû moins comprendre l'importance relative de certaines questions et de certains objets, que dans un temps où l'habitude des sentimens violens et des diversions puissantes distrait journellement l'esprit par des émotions nouvelles, sans laisser aux doux loisirs de la méditation, aux caprices ingénieux de l'heureuse oisiveté un seul instant à embellir. Nous avons été accoutumés à n'exister que par convulsions; et qu'est-ce, au milieu de ces convulsions sur lesquelles tant d'hommes sont blasés, que les vicissitudes du goût et les bizarreries innocentes de la mode? Si cet aliment suffit toutefois encore à quelques imaginations fortes et sensibles, gardons-nous bien de le leur ravir; leur bonheur et celui des autres y est trop intéressé.

La première chose à considérer dans une bibliothèque (on entend bien que je n'en parle plus que sous le rapport matériel qui n'est pas du ressort de la critique littéraire), c'est son exposition et son emplacement. Le Nord entretient l'humidité qui est très funeste aux livres, le Midi favorise le développement des insectes qui les dévo-

rent. Il est à souhaiter qu'elle reçoive le soleil levant, et que la construction de la pièce où elle est placée la défende de ces petits quadrupèdes,

Qui les livres rongeans
Se font savans jusques aux dents.

Elle n'a point d'ennemis plus dangereux après les emprunteurs, disent les mauvais plaisans. Nous n'avons plus heureusement à craindre les novateurs à la manière d'Omar, et les philosophes à la manière de la révolution, qui ne vouloient pas plus de littérature que de religion et de monarchie. Consignons ici un fait qui est mémorable dans l'histoire de la bibliographie, et que je n'ai vu cité nulle part depuis qu'il s'agit de reconnoître, au moins pour l'acquit des bienséances, les choses honorables et généreuses. Deux amateurs distingués osèrent réclamer en 1793, et non sans péril, on peut le croire, contre la mutilation des livres, contre la dégradation des gravures historiques et des reliûres armoiriées, et contribuèrent ainsi à sauver des trésors irréparables parmi ceux qui étoient dévolus aux lumières.... des bûchers. C'étoient MM. Chardin et Renouard.

On est assez d'accord sur la forme la plus convenable d'une bibliothèque et sur les préparations qui peuvent en augmenter la commodité. Quant

à la matière et aux ornemens, c'est la fortune et le goût des propriétaires qui en décident. Cependant, en supposant comme M. Peignot, que l'amateur pour lequel son livre est écrit est absolument maître du choix, je pense qu'il aura encore plus d'égard à la sécurité qu'à l'élégance, et qu'il fera construire le meuble destiné à renfermer ses livres d'un de ces bois très-compacts ou très-fortement aromatisés que les insectes destructeurs ne parviennent point à percer de leurs vrilles redoutables ou dont ils evitent les exhalaisons. Il en est qui passent pour impénétrables à nos *anobies*, à nos *ptines*, à nos *ptilins* d'Europe, et qui s'en défendent d'eux-mêmes. Pour l'intérieur, il suffit, selon M. Peignot, d'avoir parmi ses livres quelques volumes reliés en cuir de Russie, et de semer çà et là quelques rognures de ce cuir que les insectes n'attaquent jamais en effet tant qu'il conserve son odeur. Il ne seroit pas infiniment plus coûteux d'en recouvrir les tablettes et l'intérieur du meuble où les livres sont contenus, même quand cette précaution auroit besoin d'être renouvelée au bout de quelques années. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que l'*arôme* du cuir de Russie est si odieux à tous les insectes, que les entomologistes ont donné à un beau *Trichius* qui le répand à un degré très-exalté le surnom d'*Eremita*, parce qu'ils ont

cru remarquer que les autres espèces, et même celles qui vivent le plus fréquemment dans les troncs de saule et de poirier qu'il habite, n'en approchent plus dès qu'il s'y trouve. J'ai dû le bonheur de conserver mes insectes et mes livres dans des meubles très-altérés, je l'ai attribué du moins au soin que j'ai eu d'y renouveler souvent quand je l'ai pu, ce *Trichius Eremita*, qui, sans être fort commun, se rencontre en divers lieux de l'Europe, et notamment aux environs de Paris. Un moyen plus sûr encore, c'est de revoir, de feuilleter fréquemment ses livres, de les frapper avec force, de les exposer à un soleil ardent quand on le peut sans altérer l'éclat de la reliûre, ou sans crisper la matière imprimée. C'est de les lire, de les relire sans cesse :

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ;

d'en faire l'usage de l'homme instruit et studieux et non pas l'étalage stérile du bibliomane. La bibliothèque des savans laborieux n'est jamais attaquée des vers. Je finirai ces préceptes de *bibliatrique* par l'indication d'un préservatif qui ne manque jamais son effet. Il consiste à circonscrire tous les mois, plus ou moins, chaque tablette d'un ou deux coups de pinceau imbibé de l'*essence vestimentale de Dupleix*, qu'on ne sauroit trop recommander à tous les propriétaires de collections, et que je ne crois pas moins digne

de la faveur des dames qui ont à cœur de ravir aux larves des *teignes* et des *dermestes* leurs mérinos et leurs cachemires. Enfin, les amateurs qui joignent quelques connoissances en histoire naturelle à la connoissance plus ou moins approfondie des livres, ne se trompent pas sur l'ennemi qu'ils ont à combattre. Les plus à craindre de tous s'annonçent par des trous cylindriques que la poussière qui s'entasse d'abord au-dessous rend très-faciles à remarquer. Cette espèce de danger, presque inévitable au temps des reliûres de bois, a diminué avec les reliûres en peau, et surtout avec les maroquins du Levant. Le cuir de Russie l'a rendue, je le répéte, presque nulle. Il est à souhaiter qu'on introduise dans la préparation des peaux les plus communes, ou l'ingrédient précieux qui lui donne ce privilége, ou tout autre qui aura la même efficacité. Les analogues ne manquent pas dans la nature, et celui-ci se présentera dès qu'on voudra le chercher, et peut-être sans qu'on le cherche. L'odeur vive du tan récent est d'elle-même préservatrice, et les magasins où il n'entre que des reliûres neuves sont bien plus rarement attaqués que les autres.

La reliûre est un art dont tout le monde sent le prix. C'est un plaisir qui n'a rien de ridicule, quoiqu'on en dise, que de voir revêtus d'une parure magnifique et honorés d'une sorte de

culte les ouvrages d'un auteur qu'on aime. Blâme-t-on Alexandre d'avoir renfermé les poëmes d'Homère dans la plus riche cassette de Darius? Il ne faut cependant pas trop exagérer l'importance de cet accessoire, et celle qu'il a prise dans ces derniers temps passe un peu la mesure. Des livres fort médiocres ont monté à des prix énormes à la vente de M. Maccarty, presque sans autre recommandation qu'une brillante dorure et des compartimens dessinés à la main de Boyer, de Deseuille ou de Padeloup. Le nom de Derome attaché au revers des *gardes* d'un livre, en double, en triple la valeur. Il en sera autant un jour des beaux ouvrages de M. Simier, de M. Thouvenin, de M. Bozérian, de M. Noël, de M. Courteval, qui a retrouvé le secret des jolies reliûres en vélin de Hollande; de M. Chaumont, dont les *veau-fauves* rivalisent d'élégance, de lustre et de solidité avec les maroquins.

Je ne m'étendrai pas avec M. Peignot sur tous les détails qui l'occupent dans cette dernière partie de son ouvrage, et qui ont rapport aux différentes choses qu'il est essentiel d'observer dans la reliûre des livres. Celle à laquelle on attache le plus de prix depuis long-temps, c'est la conservation des marges; et cette considération est telle aujourd'hui pour les amateurs, qu'il n'est point de livre ancien qui ne se vende plus

cher dans l'état de simple brochure que sous la reliûre la plus magnifique. Pour peu que ce livre sorte de la classe des livres communs, cette valeur de convention s'augmente selon son antiquité et sa rareté.

M. Peignot cite pour exemple la rare et superbe édition d'Homère de Nerlius, qui s'est élevée de sa valeur ordinaire de 5 ou 600 fr. à celle de 3,601 fr., à la vente de M. de Cotte, où elle se rencontra non rognée. Comme cette circonstance caractérise un livre probablemeut unique à la date de celui-ci, on peut comprendre l'exagération de cette enchère; mais cette proportion est devenue à peu près générale pour toutes les éditions recherchées qui sont antérieures au dix-huitième siècle, et particulièrement pour les *Elzevirs* qui se paient cinq ou six fois plus dans les ventes avec leurs marges entières, que sous une dorure éblouissante. Comme ces curiosités typographiques ne sont pas à la portée de tout le monde, et que le moindre des *Elzevirs* brochés représente dans une bibliothèque une tablette d'excellens livres, on se contente généralement des exemplaires où le ciseau du premier relieur n'a pas atteint les marges partout, et dans lesquelles il a laissé subsister par maladresse, par inattention ou par caprice, quelques-unes de ces inégalités assez désagréables à la vue qu'on

appelle des *témoins*. Le nombre et l'authenticité de ces témoins constituent un nouveau genre de beauté, qui se modifie, selon la dimension de ces petits livres, et par toutes les divisions d'une ligne. Un homme qui veut se composer une bibliothèque choisie ne peut donc pas se passer de compas et de tarif, mais avec une bonne bibliographie il peut se passer de goût.

J'ai insisté à dessein sur ces détails, parce qu'ils sont singuliers, qu'ils marquent une époque dans l'histoire littéraire, qu'il me semble qu'on sauroit gré aux anciens philologues d'avoir rassemblé plus de faits du même genre, et que ces notions recueillies à de longues distances sous la forme de mercuriales bibliographiques, devroient entrer pour quelque chose dans le plan des journaux. A supposer même qu'elles fussent indifférentes dans les intérêts d'une science, elles ne seroient pas inutilement soumises à l'esprit philosophique des lecteurs les plus étrangers à la bibliomanie. Il est curieux de savoir jusqu'à quel point les hommes ont attaché de la valeur à une ligne de papier blanc. Cela rend plus aisé à concevoir les maux que leur a faits le papier écrit.

Manuel du Libraire et de l'Amateur de livres ; par M. BRUNET.

Nous sommes bien loin des soixante-dix mille volumes de la bibliothèque d'Alexandrie, qui composoient près de la moitié des livres connus. L'invention de l'imprimerie a facilité la multiplication des exemplaires, de manière à faire redouter l'envahissement de la partie habitée du monde par le papier imprimé; révolution étrange, mais peut-être inévitable, dont l'époque se rapprochera de nous en raison des progrès que fera la rage d'écrire. Ce seroit bien pis encore cependant si nos auteurs avoient l'inépuisable prolixité des écrivains anciens, et surtout de quelques-uns qui remplissoient à eux seuls des bibliothèques considérables, comme Epicure et Chrysippe. Diogène Laërce parle d'un philosophe qui avoit laissé six cents volumes sur la grammaire, quoiqu'il ne s'en occupât que par manière de distraction et pour se reposer de ses autres études. Il est vrai que ces volumes n'étoient, comme leur nom étymologique l'annonce, que de simples rouleaux qui recevoient l'écriture d'un seul côté, et qui se réduisoient souvent à une seule feuille, mais qui tenoient beaucoup de place pour le peu de substance qu'ils renfermoient. On en pourroit dire autant

d'un grand nombre de collections plus modernes. Quoi qu'il en soit, j'approuve fort les libraires ingénieux qui ont pris ce procédé à l'inverse, et qui sont parvenus à soumettre tous les classiques de la langue françoise, par exemple, au format d'une petite boîte in-8°. Puisque l'imagination des hommes ne tarit pas, et que les livres s'accumulent sur les livres dans un ordre de progression effrayant, il faut bien se restreindre aux bibliothèques en miniature.

Je disois, il y a un instant, que les écrivains de nos jours paroissent persuadés qu'il n'est pas besoin d'un bagage si considérable pour aller à l'immortalité, et tout doit les confirmer dans cette opinion. Il n'y a pas de semaine où ils ne voient élever de grandes réputations fondées sur de petits poëmes, et décerner de grands honneurs pour payer de petits discours. Ce seroit un véritable abus d'entasser laborieusement de solides chefs-d'œuvre qui exigent l'emploi de toutes les facultés et le sacrifice de toute la vie, quand une douzaine d'antithèses à rimes riches ou quelques périodes marquetées d'épithètes brillantes suffisent pour gagner les prôneurs, la couronne et la renommée. La postérité ne sera donc pas fort embarrassée des titres de gloire du plus grand nombre de nos contemporains, surtout s'ils lui arrivent sous la forme exiguë que je recommandois tout-à-l'heure,

tout-à-l'heure, affranchis de l'ennui de leurs notes auxiliaires et de l'opulence inutile de leurs images; mais le bibliographe n'y gagne rien, et le lourd grammairien de Diogène Laërce tient droit autant de place dans le *Manuel du Libraire et de l'Amateur*, que le poète impuissant ou réservé qui confie sa facile réputation à une brochure de quelques pages.

Les anciens avoient sur nous en ce genre un avantage très-remarquable que l'invention de l'imprimerie nous a fait perdre. Les productions de la médiocrité, et surtout celles de la sottise ne vivoient chez eux qu'un âge d'homme tout au plus, et le nom de leurs auteurs n'étoit immortalisé que par le ridicule. Un mauvais ouvrage ne trouvoit plus de copistes, quand l'auteur ou ses amis cessoient d'en payer, et il ne restoit matériellement dans la littérature que ce qui étoit digne d'y être conservé. Aujourd'hui, c'est tout autre chose. Il n'y a point de si méchante rapsodie qu'on ne puisse multiplier par milliers, défendre par une bonne reliure en cuir de Russie contre l'injure des vers, et recommander même à la curiosité des bibliomanes par le luxe des estampes ou le choix du papier, de sorte que le dernier de tous les barbouilleurs qui déshonorent l'art d'écrire, a le droit de dire de sa prose et de

ses vers dans un sens aussi absolu qu'Horace :

Monumentum exegi ære perennius.

Il faut ajouter qu'il n'y a point d'avantage qui ne soit balancé par quelque inconvénient plus ou moins grave, et qu'à défaut d'avoir connu l'imprimerie, les Latins nous laissent, dit-on, regretter six poètes comiques supérieurs à Térence. Les peuples qui nous succéderont n'auront certainement pas le même reproche à nous faire, et nous leur en transmettrons, s'il plaît à Dieu, plus de six cents qui ne valent pas Tabarin.

Ainsi, la bibliographie qui n'étoit pas une science chez les anciens, parce qu'ils la confondoient avec la critique littéraire, s'est glissée chez les modernes à la faveur de ce fatras inextricable de livres dont l'art de Guttemberg a infesté les derniers siècles. Elle n'a jamais été fort considérée en France, et à la manière dont on l'y traite, il ne paroît pas probable qu'elle le soit jamais davantage. Il ne faut, à la vérité, ni beaucoup de talent pour écrire un catalogue, ni beaucoup d'esprit d'analyse pour extraire les notices informes et tronquées dont il se compose, de tous les catalogues qui ont précédé celui-là, sans autre considération que celle du prix de la vente ; ni beaucoup d'ordre et de clarté dans le jugement pour ranger quelques milliers de noms

d'auteurs sous la méthode de l'alphabet, la plus mauvaise et la plus facile de toutes; ni une érudition bien exquise pour attribuer par-ci par-là, et bien ou mal, à telle ou telle de ces indications, une petite note de *rareté* qui ne prouve souvent, à l'égard d'un livre, que le mépris dans lequel il est tombé très-justement. A deux ouvrages près qui me paroissent dignes d'être distingués dans ce genre, celui de M. Bure, qui étoit très-insuffisant de son temps, qui l'est par conséquent aujourd'hui plus que jamais, et celui de M. Brunet, dont je rends compte; voilà cependant la bibliographie françoise toute entière. Si elle en est restée à ce point de nos jours, et pendant que toutes les sciences réduites, pour l'usage des sots, à la science des nomenclatures, faisoient des progrès si rapides, ce n'est pas toutefois qu'elle manque d'amateurs qui en font leurs délices, ni de compilateurs qui en font leur métier. C'est peut-être même à cause de leur multiplicité: car il n'y a rien qui s'oppose plus efficacement au perfectionnement de toutes choses que la facilité des succès. Je ne doute pas cependant que la science des catalogues ne gagne infiniment en crédit, à mesure que le nombre des livres s'augmentera; et la raison en est toute simple: c'est qu'il sera bientôt impossible de connoître autrement la foule immense des auteurs

qui ne vivront que dans ces compilations de titres aujourd'hui si dédaignées; la mémoire sera dès-lors le mérite essentiel d'un homme lettré, et l'on aura de l'esprit par ordre alphabétique. C'est déjà la science et l'esprit de bien des gens.

Il n'y auroit qu'une manière sûre de simplifier ce chaos bibliographique qui s'obscurcit de jour en jour, et qui s'obscurcira dans la même proportion de siècle en siècle. Ce seroit de le réduire à ses plus simples élémens qui ne s'augmenteront jamais beaucoup, c'est à dire à l'énumération méthodique et raisonnée de tous les livres excellens et classiques en chaque faculté. C'est ce qu'a fait en Italie, d'une manière fort ingénieuse, le savant M. Gamba, qui a borné la bibliographie de sa nation à l'histoire spéciale des éditions de tous les écrivains distingués qui ont fourni des exemples et des autorités à l'Académie de la *Crusca* pour la composition de son Dictionnaire (1). Il n'y a personne, en effet, qui ne soit bien aise de connoître les classiques de sa nation et d'en distinguer les éditions les plus correctes; c'est le goût d'un bibliophile instruit, d'un amateur délicat, tandis que la fantaisie de l'homme entêté de livres rares, de *grands papiers*, de ma-

(1) *Serie dell' edizioni de testi di lingua italiana, da Bartolomeo Gamba. Milano,* 1812, 2 vol. in-16.

roquins et de tabis, est une maladie de l'esprit qu'il ne faut cependant pas tourner trop fort en ridicule. Les défauts du cœur sont si communs, qu'on doit de l'indulgence et presque du respect aux manies.

Il seroit réellement malheureux que l'idée de restreindre enfin la partie descriptive de la bibliographie aux éditions des classiques, et d'appliquer autant que cela est possible à cette étude la critique littéraire, à la manière de Fabricius ou même à celle de Bayle, ne fût pas reçue en France. J'y connois beaucoup de savans qui réunissent au goût sûr, au tact éprouvé que demande cette entreprise, le talent plus rare encore d'exprimer agréablement les choses les moins susceptibles d'être ornées, et qui seroient très-capables d'élever à notre langue un monument qu'elle réclame. Ils auroient même en cela sur M. Gamba un avantage qui tourneroit à l'honneur de leur esprit. C'est que le bibliographe italien a trouvé sa nomenclature d'auteurs toute faite dans le Dictionnaire de la Crusca, et que l'auteur français, prenant l'initiative de ce choix important, présenteroit au contraire aux lexicographes à venir, académiques ou non, le tableau neuf et unique des richesses où ils ont à puiser, pour donner à leur nation un vocabulaire digne d'elle; et je ne pense pas que l'on y réussisse ja-

mais, si l'on n'appuie la définition et les acceptions diverses d'autant d'autorités classiques. Je déclare au reste, pour l'acquit de ma conscience littéraire, que je m'en rapporte aveuglément sur ce point à la société célèbre qui s'est constituée tout exprès pour faire un bon dictionnaire de la langue françoise, et qui s'en occupe avec plus de patience que de bonheur depuis cent cinquante ans au moins. Cela n'empêche pas qu'elle ne puisse y parvenir un jour. Quand on a l'immortalité pour devise et l'éternité devant soi, on peut bien prendre son temps. D'ailleurs l'Académie s'étoit taillé beaucoup d'autre besogne, et pendant soixante ans elle a produit des chefs-d'œuvre inimitables qui l'ont distraite, sans inconvénient pour nous, de sa vocation principale; mais elle commence à avoir de beaux loisirs.

La science bibliographique est liée d'une manière si intime aux autres sciences d'érudition, que je me suis laissé écarter de mon but; non sans dessein d'y revenir dans un autre article, que le *Manuel* de M. Brunet mérite d'ailleurs bien exclusivement. Cependant, comme les anxiétés d'une vie précaire m'ont accoutumé à me défier du lendemain pour moi et pour les autres, je ne veux pas laisser mon jugement suspendu à la fin de ce long préambule, dans une réticence

désobligeante. Je déclare donc, avant de passer à un examen plus détaillé, que le *Manuel du Libraire et de l'Amateur* est très-digne de son titre; que je ne connois aucun ouvrage de bibliographie générale aussi satisfaisant et aussi complet; et qu'à part quelques erreurs de fait, de date ou de méthode qu'il étoit impossible d'éviter dans une compilation si longue, c'est à celui-là qu'il faut s'en tenir jusqu'à sa réimpression, qui viendra probablement plus vite au gré des acquéreurs qu'à celui du libraire.

Continuation.

J'AI fini mon premier article sur le *Manuel du libraire* en rendant justice à l'exactitude de cet excellent ouvrage, et j'ai eu occasion de m'assurer, par un examen plus approfondi, qu'il méritoit cet éloge presque sans restriction. Il est très-peu de dictionnaires dont on puisse en dire autant, même parmi ceux qui ont pour objet des matières plus positives que le choix des livres et le caprice des amateurs; mais il en est peu sans doute qui aient coûté des soins plus attentifs, et qui aient été rédigés plus consciencieusement sur des matériaux plus nombreux et plus sûrs. M. Brunet s'occupe depuis longtemps de bibliographie par état et par goût; il joint à cette connoissance des connoissances classiques très-précieuses qui l'éclairent, et qui lui donnent une utilité plus réelle que celle qu'on lui attribue généralement. Il a été précédé par une foule de savans qui lui ont ouvert la route, et qui ont recueilli pour lui les matériaux dont il fait un si bon usage. Le dictionnaire de Cailleau même peut être considéré comme une première édition du sien, puisqu'il se l'est approprié en y faisant des corrections nombreuses et des additions essentielles dans un volume de supplément, déjà justement es-

timé à l'époque où il parut, et où rien n'en tenoit lieu en françois. Le *Manuel du libraire*, qui a sur le *Dictionnaire Bibliographique* tous les avantages qu'une compilation soignée peut avoir sur un fatras incorrect et plein de fautes, est d'ailleurs enrichi d'une table méthodique très-importante pour la classification d'une bibliothèque, et que M. Debure n'auroit pas mieux faite. Il réunit donc les qualités indispensables d'un bon ouvrage en ce genre, une méthode facile pour les recherches, une méthode judicieuse et savante pour la disposition, et pardessus tout une précision extrême dans les descriptions, une critique très-sage et très-lumineuse dans les questions difficiles, une abondance remarquable de notices piquantes et nouvelles, qualités encore relevées, s'il faut le dire, par une correction typographique qui n'est pas la moindre qualité d'un livre de dates et de faits, et qui n'a jamais été portée au même point dans une bibliographie françoise.

M. Brunet a redouté avec quelque raison la prévention des acquéreurs de dictionnaires qui devinent toujours dans l'édition qu'on leur présente l'édition qui doit suivre immanquablement si l'ouvrage réussit, et qui attendent pour se le procurer que sa fortune soit décidée. Il a déclaré formellement que cette édition étoit la

dernière qu'il se proposât de publier, et qu'il n'y ajouteroit rien qu'en forme de supplémens et d'errata, à mesure qu'il trouveroit quelque chose à y joindre ou à y changer. Je ne doute pas que ce ne soit là sa véritable intention, mais je conçois difficilement qu'il puisse y persister dans quelques années, et je suis loin de le souhaiter pour l'amour de la science bibliographique, dont les progrès ne sont pas si bornés que cette résolution le feroit croire. Le goût des livres s'est étendu dans une proportion incroyable depuis les premiers bibliographes, et les éditions de luxe se sont multipliées avec lui. Les rapports plus nombreux, plus immédiats, plus approfondis que nous avons eus avec le reste de l'Europe nous ont procuré la connoissance de plusieurs littératures intéressantes qui ont aussi leurs classiques et leurs monumens. Certaines nations, certaines langues, certaines histoires qui nous étoient étrangères à la première édition du *Manuel du libraire* nous sont devenues familières, et avec elles toutes les idées qui s'y rattachent. Il y a une quantité considérable de voyageurs que le plaisir, le devoir, la curiosité ou le besoin ont entraînés à la suite de nos conquêtes, et qui sont rentrés dans la terre natale sans autre fortune que des souvenirs d'érudition dont il se formera lentement

un corps de connoissances classiques. On ne reproche que trop légitimement à nos compatriotes de dédaigner toutes les richesses littéraires qui leur arrivent de l'étranger, et ils ne sont que trop disposés toutefois à tomber dans un excès contraire quand l'occasion s'en présente. Il ne faut peut-être qu'un falsificateur habile pour donner à la langue et aux écrivains d'une peuplade inconnue le crédit dont les Bardes et leur école jouissent depuis cinquante ans.

Ajoutons à ces premières considérations que nous sommes dans l'âge avancé de la littérature et des sciences, c'est-à-dire à l'époque où la littérature change tous les jours dans ses formes, pour avoir l'air de se renouveler, et les sciences dans leur nomenclature, pour faire croire à leur perfectionnement. Il n'y a que peu d'années que je lis, et j'ai vu la plupart des connoissances humaines se modifier dix fois dans leur méthode, sans y comprendre la politique, qui est plutôt en France une mode qu'un système. L'alchimie et la cabale ont eu la vogue du magnétisme, qui passera à son tour; les pamphlets de la démocratie auront peut-être celle des libelles de la Ligue, qui n'étoient ni meilleurs ni plus innocens. Nous ne

manquons pas d'auteurs dont les livres, ou précieux à force de gravures, ou rares à force de mépris, pourront exciter la rivalité un peu honteuse de deux bibliomanes un peu ridicules, et obtenir par ce moyen les honneurs d'une mention extravagante dans le catalogue d'une vente. La bibliographie est l'histoire successive de nos découvertes, de nos hypothèses, de notre esprit, de notre goût, et surtout de nos folies. C'est une science inépuisable.

Quoi qu'il en soit de la destinée future du *Manuel du Libraire*, soit qu'il doive se réimprimer tout entier, soit que M. Bruuet persiste à ne le compléter que par des supplémens, je crois l'estimable auteur très-disposé à bien accueillir toutes les observations qu'on lui adressera sur son ouvrage, et qui le mettront en état de l'amener graduellement au point de perfection le plus absolu qu'un livre de ce genre puisse atteindre. J'ai eu deux raisons cependant pour ne pas multiplier beaucoup ces observations moi-même : la première, c'est qu'elles n'ont d'intérêt réel que pour un très-petit nombre de curieux, et que la foule des lecteurs cherche tout autre chose dans les journaux ; la seconde qui m'auroit dispensé de celle-ci, et que je ne crains pas de reconnoître, c'est qu'une

lecture assez attentive m'a fourni fort peu de remarques essentielles, et qui valussent la peine d'être recueillies. Je me borne donc à regretter que M. Brunet n'ait pas été aussi bien servi pour certaines parties de l'histoire et des sciences que pour les autres facultés, lacune importante qui se fait principalement sentir d'une part dans la division de l'histoire moderne qui est relative aux contrées septentrionales de l'Europe, et de l'autre, dans la série nombreuse des monographies naturelles parmi lesquelles il se trouve cependant des livres d'une grande valeur. Paykull, par exemple, dont il est fait mention deux fois dans la *Table méthodique*, n'en est pas moins très-maltraité pour cela, soit par omission : on a oublié sa *Monographia curculionum*, qui est la plus rare et la plus utile : soit par inexactitude dans la désignation du titre : sa *Monographia caraborum* est devenue, dans le catalogue, *Monogrophea cabrorum :* soit enfin par la disposition systématique : ces deux Monographies de deux genres difficiles d'insectes coléoptères, se trouvent rangées sous la rubrique des plantes de Suède et de Danemarck. J'ajouterai que ces petits volumes se vendent assez cher, surtout en France, pour obtenir les honneurs de l'insertion au *Dictionnaire bibliographique*,

dans lequel l'*Entomologia Carniolica* de Scopoli mériteroit aussi d'être distinguée des ouvrages de la classe commune, depuis que l'incendie de la librairie de Trattner, au siége de Vienne, en a détruit tous les exemplaires de fonds. On ne se la procure plus, même en Carniole, à moins de six à huit florins d'Allemagne.

Le goût des curieux pour les éditions qui portent le nom d'*Elzevirs*, ou qui se joignent à la collection des livres publiés par ces habiles imprimeurs, est parvenu à un tel point d'exagération, qu'il doit rendre enfin nécessaire la bibliographie spéciale dont on assure que le savant M. Adry s'est depuis long-temps occupé. En attendant, M. Brunet leur a consacré à la suite de la table méthodique qui occupe son quatrième volume, un catalogue particulier qui est fait avec beaucoup de soin. Il a même eu l'attention d'indiquer jusqu'au nombre de pages des ouvrages qu'on recherche le plus, et qui doivent entrer dans une collection choisie. Cette exactitude de description étoit d'autant plus utile, qu'il est très-commun de trouver des exemplaires imparfaits dans les pièces préliminaires, et il est difficile de la porter plus loin que M. Brunet, dont j'ai vérifié minutieusement les petites notices, sans y trouver plus d'une erreur; encore est-elle

de si peu d'importance, que j'hésiterois à la relever si elle ne me fournissoit pas l'occasion de prouver à l'auteur que j'ai examiné son livre avec tout l'intérêt qu'il mérite. M. Brunet n'a compté que huit feuillets à l'index du troisième volume de Pline, édition de 1635, et cet index en a réellement neuf, dont le dernier n'est imprimé qu'au *recto*.

Catalogue de la Bibliothèque d'un amateur, avec Notes bibliographiques, critiques et littéraires; par M. RENOUARD.

IL y a dans les Mille et Une Nuits l'histoire d'un voyageur qu'un hôte célèbre par sa magnificence consent à introduire de nuit dans les vastes souterrains où son trésor est renfermé, pour lui faire connoître la source des richesses immenses qu'il vient de déployer à ses yeux. La première salle renferme l'argent et l'or monnoyé; la seconde, les lingots d'or et de métaux plus précieux encore; la troisième, les perles et les diamans; la quatrième, les bijoux rares, les ouvrages merveilleux, les talismans. Tout cela est contenu dans un nombre incalculable de vases aussi riches par le travail que par la matière, et tellement comblés que ce qui s'élève au dessus de leurs bords suffiroit, si je ne me trompe, pour acheter tous les empires du monde. Hé bien! je me suis fait une idée de l'étonnement que dut éprouver cet homme, à l'aspect de toutes ces merveilles, en lisant le catalogue de M. Renouard. Je ne connois pas pas de livre qui ressemble mieux à un ouvrage d'imagination, et cependant l'imagination n'est pour rien dans le Catalogue de M. Renouard. Il passe même avec une indifférence un peu superbe, avec l'insouciance

ciance du luxe blasé sur une foule d'ouvrages qui méritoient bien une note de rareté, ou un témoignage de contentement. Il n'invente pas d'éditions, il ne décrit point d'exemplaires imaginaires, comme cet amateur dont il parle, qui portoit dans son catalogue un exemplaire inestimable de Voltaire en 40 vol. in-4°., relié en maroquin bleu, doublé de moire d'argent. Inestimable, n'est pas trop dire, car l'édition elle-même n'a jamais existé. Quant aux livres de M. Renouard, ils existent bien réellement dans sa bibliothèque, et s'ils n'étoient pas dans sa bibliothèque, je ne sais pas où ils seroient. Au nombre des livres uniques qu'elle renferme, on la prendroit pour la bibliothèque d'Alexandrie, et il faut convenir qu'il n'est pas maladroit aux bibliomanes d'avoir mis l'inventeur de l'imprimerie en défaut. Lucullus avoit formé une volière où se trouvoient rassemblés et vivans presque tous les oiseaux du Monde connu; mais, à quelque prix que ce fût, il n'avoit pu se procurer le Phénix. Chez M. Renouard, on compte des phénix par douzaines.

De tous les genres de littérature, il n'y en a point sans doute qui offre moins d'intérêt à l'observation, et moins de prise à la critique, que ce triste genre de la bibliographie, qui procure toutefois à un certain nombre d'amateurs des

jouissances délicieuses. On n'entreprendroit pas même d'attirer un moment l'attention du lecteur sur un catalogue de livres qui ne sont pas d'ailleurs destinés à être vendus, si le catalogue de M. Renouard étoit un catalogue comme un autre; mais M. Renouard, qui se distingue par une infinité de bonnes et solides connoissances, a imprimé à ses livres le sceau de son utile et curieuse érudition. Son *histoire des Aldes* est classique en bibliographie, et son *catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, moins important par son objet, parce qu'il ne présente pas comme l'autre ouvrage un système complet et achevé d'observations, plaira cependant aux gens de lettres les plus éloignés de cette étude par les piquantes recherches de philologie qui l'enrichissent.

Ce *Catalogue* n'est pas celui d'un homme qui se rend compte de ses livres dans la forme stérile d'un inventaire. Ce sont les réflexions d'un curieux éclairé sur des matières très-instructives, et qu'il étoit libre de varier à l'infini, mais dont il a circonscrit le nombre avec réserve et avec goût. Je sais qu'il en est quelques-unes qu'on auroit dispensé de traiter, parce qu'on ne voit pas bien comment les inductions auxquelles il se livre peuvent concourir au but qu'il se proposoit sans doute; mais on éprouvera plus souvent le regret qu'il ne se soit pas abandonné en d'au-

tres occasions à la facile abondance de ses souvenirs, et qu'il ait dédaigné de nous faire part d'une foule de choses très-familières à sa mémoire, qui seroient des découvertes pour nous. Je conviens aussi que parmi ses remarques il en est quelquefois de passablement hasardées, qui pourront bien exciter de justes réclamations de la part de nos bibliographes; mais le danger de cette innocente polémique n'est pas assez grave pour en balancer les avantages. Heureuses les disputes dans lesquelles il y a quelque chose à apprendre ! Mille fois heureux les peuples où la classe oisive de la société ne distrait pas ses loisirs par des débats plus dangereux! La rectification de quelques erreurs de faits ne peut que servir à l'amélioration des sciences où elles se sont introduites. Il n'en est pas de même dans les théories religieuses et morales, où les erreurs ne font place qu'à des erreurs plus sérieuses, qui aggravent l'état du genre humain de tous les efforts inutiles qu'on tente pour le perfectionner.

J'ai dit que le catalogue de M. Renouard présentoit un intérêt indépendant de son intérêt bibliographique, dans un grand nombre de notices qui joignent l'agrément à l'utilité. Je citerai entr'autres celle qui a pour objet les licences sous le régime continental, une dissertation assez dé-

veloppée sur les prétentions de la Hollande à l'invention de l'art typographique, par laquelle je crois toutes les difficultés résolues, et le récit très-amusant d'une anecdote unique dans l'histoire des plagiats. Il s'agit d'un ouvrage intitulé: *Développemens historiques de l'Intelligence et du Goût par rapport à l'Eloquence*, par Edouard L. Ce livre tiré d'abord à cent exemplaires magnifiquement exécutés, et destinés à être offerts à de puissans protecteurs, fut acquis en 1814 par M. Renouard, qui crut y reconnoître l'ouvrage défiguré d'un homme supérieur, et qui prit la peine d'y corriger pour une édition digne de lui les épouvantables bévues du copiste.

L'auteur eut l'étourderie de prendre ce travail, qui le sauvoit du ridicule et de la honte, pour une falsification, et d'intenter un procès au libraire instruit qui avoit si officieusement rectifié ses sottises; mais ce ne fut pas sans avoir visité M. Renouard, et lui avoir expliqué ses griefs en termes bien faits pour l'étonner. « Je viens » me plaindre, lui dit-il, des *ajoutations* que » vous avez faites à mon ouvrage. Sil n'y avoit » pas des centaines d'*ajoutés* qui *répugne* à la » lecture, je *ferez* avec vous le pari le plus *hy-* » *pothétique* que mon livre ira à la huitième édi- » dition. D'ailleurs, monsieur pourra vous dire

» *tacitement* ce qu'il en pense. » C'étoit un ami qui accompagnoit M. L., et qui sans doute désapprouvoit *tacitement* ce langage extraordinaire. M. Renouard ne nous dit pas, à mon grand regret, s'il gagna son procès, ou s'il fut obligé de restituer à M. L. toutes les absurdités de sens et toutes les fautes d'orthographe de sa première édition. J'aimerois mieux ce dénouement, pour la singularité du fait. Dans tous les cas, la cause de M. Renouard prêtoit à une superbe prosopopée. Il ne tenoit qu'à son avocat d'évoquer au milieu du parquet l'ombre du grand d'Aguesseau, qu'on regarde comme le véritable auteur du livre, et de réclamer en son nom tous les droits de sa mémoire. Quel événement au palais qu'une apparition de d'Aguesseau!

Je n'essaierai pas de dissimuler que le Catalogue de M. Renouard est dans son ensemble un monument de *bibliomanie*, et que cette manie, qui est la plus excusable, et peut-être la plus aimable de toutes, n'en est pas moins une manie. Je conviens que j'ai peine à m'expliquer à moi-même le motif qui peut déterminer un amateur à amasser les unes sur les autres dix-huit éditions des *Canons* du Concile de Trente, et dix-sept de son *Catéchisme*. Passe pour le *Catéchisme à l'usage de toutes les Eglises de l'Empire français*. Celui-là est très-bon à garder, au moins

comme une pièce historique, ne fût-ce que pour la page qui ordonne d'aimer Napoléon de préférence à père, mère et patrie, et de prier pour lui, sous peine de damnation éternelle. On a cependant mis les hommes à des épreuves plus humiliantes; mais il faut planter quelques jalons sur la route de la perfectibilité pour constater les progrès des siècles.

Puisque j'en suis sur la bibliomanie, passion dont M. Renouard raconte un exemple fort remarquable, mais qui est bien loin d'être unique (l'histoire de cet amateur connu qui vendit sa bibliothèque pour acheter des livres), j'emprunterai au même auteur une anecdote du même genre qui rappelle le mot de M. de Lagny agonisant, à qui d'Alembert demandoit froidement le carré de douze, et qui mourut en répondant: *Cent quarante-quatre.* Un fameux libraire anglois, venu à Paris pour quelques acquisitions, y fut surpris par une maladie mortelle au moment d'une vente célèbre. Toutes les fois que l'abattement de la douleur lui permettoit d'élever la voix et d'articuler une syllabe, il mettoit ce moment à profit pour s'informer du grand événement du jour, c'est-à-dire du prix auquel s'étoit élevé une édition *princeps*, un Elzevir rare, ou un pamphlet singulier. Depuis long-temps, à demi vaincu par la mort, il n'avoit donné que des

signes incertains d'existence ; tout-à-coup il se soulève, entr'ouvre des yeux effarés, cherche une figure de connoissance... Quelle heure est-il ? ... — Minuit. — Le Boccace a-t-il été vendu ? — Oui. — A M. un tel ? (C'étoit un amateur auquel il prenoit de l'intérêt). Son ami consterné s'approche, et lui dit à demi-voix : J'ai dîné un peu tard, et l'adjudication étoit faite quand je suis arrivé. — Monsieur, répond le bibliomane en colère, quand on veut avoir cette édition de Boccace, on dîne de bonne heure, ou l'on ne dîne pas. Et il rend le dernier soupir.

Je crois qu'il seroit superflu, en rendant compte d'un ouvrage de M. Renouard, et d'un ouvrage imprimé par ses soins, de dire qu'il est exécuté avec la plus grande élégance.

Inscriptiones sex Gentilitiæ ad Ludovicum XVIII. *Petrus Vincentius* Belloc *scripsit Lutetiæ Parisiorum.*

On sait que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, telle qu'elle vient de se rétablir, dut sa naissance à l'idée de consacrer les principaux événemens du règne de Louis XIV par des médailles. Racine conseilla de former une espèce d'Académie des médailles, composée de quelques savans que leurs études ou leur goût particulier avoient voués à ce genre de composition. Dès-lors, cette société s'agrandit, se constitua, et devint l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au moment où la mode des inscriptions commençoit à passer avec les victoires et les trophées du grand siècle. Les règnes suivans ne furent pas sans gloire, mais plus pacifiques, moins imposans, moins dominés par cet amour de la Renommée et par ce sentiment élevé des beaux-arts qui caractérise le siècle de Louis XIV, il n'est pas étonnant qu'ils aient vu tomber en désuétude la science lapidaire et numismatique. Il faut convenir que, lorsque la France reprit un si grand ascendant sur l'Europe par les triomphes de ses armées, et eut besoin de consacrer de nouveaux succès par de nouveaux monumens,

le secret du style de l'inscription étoit à peu près perdu, ou ne se conservoit du moins qu'entre un petit nombre d'hommes restés fidèles par hasard aux souvenirs classiques, sans prévoir que l'occasion d'en faire usage fût si près de se rencontrer. C'est donc au prix de ces luttes sanglantes qui soumettent les peuples à un peuple vainqueur, jusqu'à ce que la succession des événemens ait fait rentrer celui-ci dans ses limites politiques, que nous devons l'avantage d'avoir retrouvé l'ancien genre de l'inscription. C'est une bonne fortune littéraire que l'espèce humaine paie toujours un peu cher; et à tout prendre, je ne serois pas éloigné de croire que le peuple le plus heureux du monde, s'il y en a, est celui qui a eu le moins d'inscriptions. J'en demande pardon à l'Académie.

Ce genre n'est pas aussi facile qu'on le croit généralement, faute d'en juger autrement que par sa dimension. On est étonné de la foule des qualités requises pour réussir dans une composition si bornée, et qui semble n'exiger au premier abord que la connoissance de la langue latine, et un moment d'inspiration heureuse. L'auteur doit avoir égard au nombre et à l'espèce des choses qu'il se propose d'énoncer; à la clarté, qualité indispensable de l'inscription,

mais en évitant avec soin la diffusion, et même l'abondance oratoire du style historique; au choix des expressions qui doivent être élégantes sans affectation, énergiques sans enflure, et nobles sans emphase; à l'harmonie qui dépend d'un rhythme, d'un nombre ou d'une cadence propre à l'inscription, qu'aucune méthode ne peut enseigner, et qui n'a de règle que le goût de l'écrivain; à la sobriété des figures et des tours recherchés, qui sortent de ce genre de style; à la juste proportion de l'ouvrage dans ses rapports avec le sujet; à l'emploi des conjonctions, obstacle futile en apparence, et toutefois des plus difficiles à vaincre. Une copulative de deux lettres fut souvent l'écueil inévitable où vint échouer une réputation qui avoit triomphé trente ans du verbe et du pronom. Enfin, l'inscription a eu ses rhéteurs et ses lois ni plus ni moins que le poëme épique. On est allé jusqu'à la subdiviser suivant les différentes circonstances auxquelles elle pouvoit s'adapter, ou suivant les différentes nuances de style qu'elle pouvoit admettre. On y a reconnu le genre *simple*, le genre *orné*, et le genre *singulier*. Il est clair, d'après cela, que l'étude seule de l'*inscription* suppose des travaux très-étendus et très-académiques. Les académies se sont même contentées quelquefois à moins.

Ces notions préliminaires sur l'*inscription* m'amènent aux *inscriptions* de M. Bellot, qui sont très-dignes de l'intérêt des gens de lettres par leur mérite propre, et de celui de tous les bons François par les principes qui les ont dictées. Ce savant distingué, qui fait depuis longtemps une étude spéciale des antiquités littéraires, et qui possède mieux que personne l'art peu commun de renfermer les faits et les sentimens dans un cadre étroit, sans rien leur faire perdre de leur importance et de leur solennité, a consacré six inscriptions aux victimes royales des fureurs révolutionnaires. Elles sont placées en regard d'un commentaire très-court, mais très-satisfaisant, qui justifie par des illustrations pleines de goût certaines locutions de l'auteur, et précédées d'une préface qui prouve que la phrase périodique latine ne lui est pas moins familière que la phrase lapidaire. Cette préface nous apprend, et je me crois autorisé à le répéter pour l'honneur des lettres, que l'ouvrage soumis en manuscrit au jugement supérieur d'un grand prince, *studiis planè omnibus, quod omnes nôrunt, ac disciplinis excultus*, avoit eu le bonheur d'obtenir le plus précieux des suffrages. Toutes les voix de la Renommée s'accordant pour la première fois dans un juste concert

d'éloges, pourroient-elles ajouter quelque chose à ce succès ?

L'exécution typographique de ce beau volume est digne des presses de M. Didot. Sa rareté ne le recommande pas moins aux curieux qui n'estiment que les choses rares ; et sous ce rapport, ils auront à se contenter deux fois, car les bonnes inscriptions ne sont pas non plus trop communes.

NÉCROLOGIE.

SIR HERBERT CROFT.

On a annoncé dans le journal des *Débats* la mort de M. le chevalier Croft, baronnet anglois. Qu'il soit permis à l'amitié de consacrer à sa mémoire une courte notice, que les biographes chercheroient peut-être vainement ailleurs, et qui n'est pas indigne toutefois d'être recueillie dans l'histoire littéraire de notre nation. Le goût seul de la littérature françoise avoit amené M. le chevalier Croft en France, et l'y avoit, pour ainsi dire, naturalisé. Bien différent de ces étrangers qui n'apportent chez leurs voisins qu'un esprit de dénigrement et de malveillance, sa prédilection pour notre langue et pour nos classiques alloit jusqu'à l'enthousiasme. Ceux qui l'ont connu savent que ses vues toujours pures, sa philanthropie toujours active, son goût décidé pour les bonnes études et pour les bons principes, le rendoient le digne citoyen de tous les pays qu'il a successivement habités ; mais la nature sembloit l'avoir spécialement formé pour être François.

Sir Herbert Croft étoit né à Londres, d'une famille qui passoit déjà du temps de Cambden pour *ancienne* et *chevaleresque*. Il fit ses études à Oxford avec lord Moira, dont il n'a jamais perdu l'amitié, et à qui l'un de ses derniers ou-

vrages est dédié. Très-jeune encore à l'époque où le fameux roman de *Werther* jouissoit de tout son succès, et entraîné par une imagination impétueuse et sensible à la peinture des passions profondes, le chevalier Croft publia *les Lettres d'Hatmann* (1), roman d'un goût condamnable, mais qui se fit remarquer par le mouvement du style et par la chaleur des pensées. La même disposition d'esprit l'intéressa à la mémoire de l'infortuné Chatterton, suicide de dix-huit ans, dont il exhuma les poésies injustement négligées par ses propres contemporains. Ses liaisons avec l'évêque Lowth, auteur d'un excellent *Essai sur la poésie des Hébreux*, dont nous avons plusieurs traductions, et avec le célèbre Johnson, un des plus savans hommes du dernier siècle, parurent influer beaucoup dès-lors sur la direction de sa vie. Le premier le détourna de la carrière du barreau, et le fit entrer dans l'état ecclésiastique, où il obtint en peu de temps le vicariat de Pritlewel; le second le détermina, soit par ses conseils, soit par ses exemples, à exercer d'une manière utile la prodigieuse activité dont il étoit doué, en donnant un but à ses études, et l'engagea dans des recherches curieuses de biographie, de lexicologie et de critique verbale,

(1) *Love and Madness.*

qui ont depuis occupé tous ses momens. Dirai-je de quel charme les ont embellis ces travaux si stériles en apparence? C'est une chose plus facile à sentir qu'à expliquer. Les débuts de M. le chevalier Croft, en ce genre, furent signalés par une circonstance qui auroit suffi à la gloire d'un écrivain plus consommé. Johnson le crut digne de coopérer à sa belle *Histoire des Poètes Anglois* (1), et le chargea de la vie d'Young. Il l'admit également depuis à la revision de son excellent dictionnaire (2), et lui légua les plans et les matériaux que son infatigable patience avoit préparés pour l'amélioration de cet ouvrage, un des plus beaux monumens qui aient jamais été élevés à la gloire d'une langue et d'une littérature. Après de longs travaux, M. le chevalier Croft, rebuté par l'apathie du ministère, peut-être même par ses dédains, s'éloigna d'un pays où son pénible dévouement ne lui paroissoit pas apprécié à sa juste valeur. Il se rendit à Hambourg, et consacra les loisirs de cette espèce d'exil littéraire à perfectionner ses vastes connoissances par une étude plus approfondie des livres et des hommes.

(1) *Lives of the most eminent english poets, with critical observations on their works.* London, 1783, quatre vol. in-8°.

(2) London, 1784, deux vol. in-fol.

Il y eut le bonheur inestimable de voir Delille, de fréquenter notre ingénieux Rivarol, et d'être aimé de Klopstock.

Depuis cette époque, M. le chevalier Croft a constamment résidé en France, soit à Lille, soit à Amiens, soit à Paris. Il a publié dans la première de ces trois villes quelques essais d'un *Dictionnaire critique des difficultés de la Langue françoise*, auquel il n'a pas donné de suite. C'est dans la seconde qu'a paru l'*Horace éclairci par la ponctuation*, ouvrage singulier, où, parmi beaucoup d'hypothèses hasardées et quelquefois entièrement gratuites, on remarque du moins une foule d'aperçus piquans et d'observations nouvelles, exposés d'une manière vive et originale. Le dernier de ses travaux littéraires est un volumineux *Commentaire sur le Petit-Carême de Massillon*, imprimé l'année dernière chez M. Didot, et qui présente les mêmes qualités au milieu des mêmes défauts.

En général, M. le chevalier Croft avoit une méthode de critique trop minutieuse, un esprit trop systématique, trop disposé à se faire illusion, et une facilité dangereuse à colorer des sophismes, heureusement de peu d'importance. Son penchant invincible pour la recherche des *infiniment petits* de la grammaire l'a conduit quelquefois à des considérations bien vaines, dont

dont il n'y auroit guère de parti à tirer pour l'étude de la science, quand même elles seroient aussi claires qu'elles sont vagues et conjecturales; mais cette défectuosité de goût, ou plutôt cet abandon d'imagination qui a influé sur tous ses écrits, n'empêche pas, je le répète, qu'il ne soit un des hommes qui ont le mieux saisi ses nuances et apprécié ses délicatesses, et qui se sont montrés le plus capables d'en fixer invariablement la théorie dans un bon cours d'études grammaticales. Il est d'ailleurs très-doux pour un François de recommander à la postérité le zèle et les veilles laborieuses d'un Anglois distingué qui a respecté nos institutions, honoré nos souverains, et cultivé nos lettres avec une sorte d'amour. C'est ainsi qu'un grand nombre de nos plus célèbres compatriotes, les Saint-Evremont, les Voltaire, les Rousseau, ont vécu en Angleterre, sagement étrangers aux brigues politiques, et justifiant par une conduite sans reproche une flatteuse hospitalité. C'est ainsi que nous avons vu Hamilton, Bolingbroke, le chevalier Croft, et que doit vivre, surtout dans un pays où il n'est pas né, un homme droit et raisonnable, qui compte les devoirs sociaux pour quelque chose, à peine d'y subir justement l'animadversion publique.

La France littéraire a d'autres obligations encore à M. le chevalier Croft. Porté par une incli-

nation bien noble à aimer, à protéger le malheur, c'est lui qui a tiré de l'oubli, au moins pour quelques momens, cette admirable ébauche d'épopée qui fera la gloire d'un plagiaire heureux; *le Dernier Homme*, de M. de Grainville (1). M. Renouard m'apprend, dans la préface de sa belle édition de Gresset, que c'est à M. le chevalier Croft qu'il doit aussi le manuscrit très-authentique du *Parrain Magnifique*, qui en fait le troisième volume.

M. le chevalier Croft s'étoit livré, par choix, à l'étude des langues. Il l'avoit cultivée par besoin dans ses entreprises littéraires et dans ses voyages. Son intimité avec Lowth l'avoit initié aux lettres hébraïques. Ses recherches pour le Dictionnaire anglois l'avoient familiarisé avec la vieille langue saxonne. Il possédoit à fond la littérature grecque; il parloit l'italien et l'allemand. Personne n'écrivoit avec plus de facilité le latin, le françois, l'anglois; et cette facilité abondante devenoit souvent prolixe sous sa plume, surtout dans la poésie, où son imagination s'ouvroit avec plus de liberté une carrière plus étendue, sans craindre les discussions sérieuses et les froides réprimandes de la logique. Il doit avoir laissé des volumes de poëmes inédits, et probablement

(1) Deux vol. in-12. Paris, Déterville, rue du Battoir.

imparfaits, car il n'étoit pas de la nature de son esprit d'achever un poëme de longue haleine. Tout ce qui est connu de lui en ce genre jusqu'à ce jour, c'est un dithyrambe en vers anglois, adressé à MADAME, qui prouve un talent pur et des sentimens purs. Heureux l'écrivain qui a assuré à une réputation honorable la garantie d'un beau caractère, et dont on pourra dire, comme du chevalier Croft, qu'il fut un savant homme et un honnête homme!

Le Tilleul de Claude Morel.

Il y a de longues années que je traversai par hasard une petite ville dont le nom étoit alors presque ignoré hors de la province où elle est située; elle n'avoit rien en effet qui pût occuper l'attention d'un voyageur : ni édifices, ni monumens, ni spectacles, ni académies, ni institutions remarquables, ni établissemens utiles. Sa principale promenade, circonscrite dans un espace de vingt-cinq ou trente pas, recevoit à peine l'ombrage d'une douzaine de vieux tilleuls à demi calcinés par le temps. L'un d'eux surtout, qui paroissoit fort antérieur à tous les autres, ne se couronnoit plus que de quelques touffes de feuilles éparses, qu'on auroit cru empruntées à un arbre du voisinage, tant leur verdure contrastoit avec la stérilité du reste de ses branches desséchées. La sève, déjà tarie dans tous ses canaux, avoit cessé d'entretenir la souplesse de ses bras immenses; et on les entendoit crier au moindre souffle de l'air, comme s'ils étoient près de céder tout-à-fait à leur propre poids, et de joncher la terre de leurs débris. Seulement, dans une des profondes cavités du tronc, fleurissoient quelques arbustes épineux dont le vent lui avoit porté les semences, et qui ornoit sa vétusté solennelle de la fraîcheur de leurs jeunes rameaux, de manière à donner à sa base l'aspect d'un autel rustique ou d'une tombe chargée d'offrandes. A six pieds de distance, un certain nombre de pieux

inégaux, disposés en cercle et unis entre eux par une corde grossière d'écorce ou de jonc, en défendoient l'approche aux passans; et cette simple barrière avoit été respectée par les jeux mêmes des enfans, qui ont pour excuse l'ignorance des choses du monde et l'abandon des premiers plaisirs, quoiqu'elle ne fût protégée que par une tradition qui étoit venue jusqu'à eux de génération en génération, sans que le respect qu'elle inspiroit se fût jamais altéré; car dans ces jours dont nous sommes si loin, le respect des aïeux étoit une espèce de religion. L'objet de ce culte populaire étoit expliqué dans une inscription tracée sur une plaque de fer battu suspendue à la hauteur d'un homme, et dont ma mémoire peu fidèle a du moins exactement conservé le sens :

Si votre piété me décerne un tombeau,
N'entassez pas pour moi le porphyre et le marbre;
Amis, votre vainqueur me pendit à cet arbre:
Pourriez-vous m'élever un monument plus beau?

Cette épithaphe, dont la pensée est digne de Simonide, avoit été consacrée à la mémoire de Claude Morel, dit *le Prince*, qui commandoit la ville d'Arbois, vers la fin du seizième siècle, contre les troupes de M. de Biron, et qui mourut en martyr, pour avoir défendu sa patrie en héros. Le conquérant, touché de tant de malheur et de tant de vertu, anoblit sa famille, et honora ce monument que la révolution a détruit. Mais

l'exemple d'un grand dévouement n'est jamais entièrement perdu pour la postérité : moins de deux cents ans après, Arbois produisit Charles Pichegru, le Fabricius, l'Epaminondas, le Phocion de notre histoire, le défenseur de la monarchie, l'effroi des tyrans, l'orgueil et l'amour du peuple; qui vécut, qui combattit, qui mourut pour la France, et qui n'a point de monument, pas même l'instrument du supplice ignoré qu'il a subi dans un cachot, loin des regards de tous les hommes.

En effet, Pichegru fut privé de la dernière consolation d'un grand homme qui succombe, du sentiment que la postérité honoreroit un jour la fosse où il alloit être jeté par ses assassins, et qu'en attendant une réparation plus ou moins tardive, les larmes de la reconnoissance et de l'amitié pourroient du moins quelquefois couler furtivement sur ses cendres. Jamais peut-être la religion ne devoit consacrer son dernier asile par ses prières; jamais un cœur lié au sien par les affections de la nature ou par la sympathie des sentimens n'y viendroit exhaler ses regrets; jamais le moindre indice ne le feroit remarquer du voyageur, à moins qu'une tendresse courageuse, dirigée par le hasard, ne parvînt à reconnoître enfin ses restes à l'empreinte des tortures. C'est ainsi qu'il tomba sous la hache d'un bourreau, sous l'épée d'un janissaire ou sous le lacet d'un mameluck, obsédé d'un pressentiment plus

douloureux que les angoisses de l'agonie, car il devina sans doute la calomnie qui poursuivroit bientôt sa mémoire; il entendit retentir d'avance cette lâche accusation de suicide, prétexte banal des meurtriers puissans qui ne supposent pas qu'un piége peut être trop grossier pour la crédulité des hommes, et qui se trompent rarement. Il savoit trop que le tyrannie ne manqueroit ni de faussaires à gages pour attester le forfait dont elle voudroit flétrir sa renommée, ni de prêtres sacriléges pour le maudire dans la chaire de vérité, ni d'écrivains imposteurs pour le consigner dans l'histoire; et il voyoit Buonaparte, absous par la diffamation de son cadavre, s'élever tout sanglant de ce dernier degré à la puissance royale.

Il mourut, et avec lui toutes les espérances prochaines de la liberté, toutes les ressources probables de la monarchie. Il mourut en se rappelant avec amertume, avec envie, le tilleul de Claude Morel, si révéré de son pays, si cher à ses premières années, et la publicité glorieuse d'un dévouement qui étoit l'exemple et la leçon de sa vie entière. Il mourut sans rien attendre de l'avenir, qui sembloit alors inexorablement fixé; sans léguer à personne l'honneur de faire valoir ses titres à la reconnoissance nationale, après le rétablissement de la dynastie légitime dont il croyoit emporter le deuil; sans penser surtout que cette mission fût réservée à un jeune homme

très-obscur, dont il avoit aimé, dont il avoit protégé l'enfance, mais dont le sort lui étoit inconnu, quoiqu'il habitât depuis long-temps sous les murailles d'un cachot voisin. O mon noble ami, pardonnez si la demande d'un hommage solennel à votre mémoire ne sort pas d'une bouche plus digne de vous célébrer! Vous n'ignorez pas du moins qu'elle ne pouvoit être inspirée par un cœur plus pénetré de vos qualités sublimes, et plus fidèle à vos sentimens. Dans quelque lieu que reposent vos mânes, qu'ils se consolent enfin d'un oubli trop prolongé, mais qui ne les affligera plus! Votre nom pourroit-il retentir en vain dans ces jours d'expiation publique, où la France s'empresse de racheter, par le culte des victimes, le malheur d'avoir fléchi sous les assassins? J'irai un jour, je reverrai votre ville natale, j'y retrouverrai le tilleul de Claude Morel, honoré, comme autrefois, par les respects d'un peuple pieux et sensible; et non loin de ce simple monument, le simple monument de Pichegru; car la religion des devoirs et des souvenirs nous a été rendue avec nos princes, et ils ont rapporté de leur exil les anciennes vertus nationales, comme autant de dieux domestiques.

FIN.